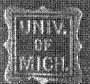
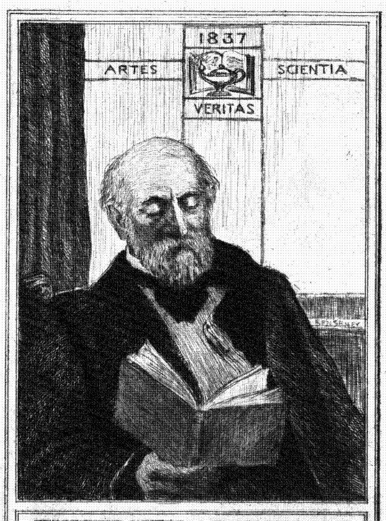
BUJAC

CAMPAGNES CONTEMPORAINES

IV

LA GUERRE HISPANO-AMÉRICAINE




1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS

Vignaud

PRÉCIS

DE QUELQUES

CAMPAGNES CONTEMPORAINES

PRÉCIS

DE QUELQUES

CAMPAGNES

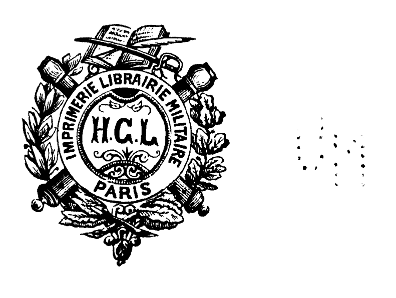
CONTEMPORAINES

Par E. BUJAC

CHEF DE BATAILLON BREVETÉ AU 144e RÉGIMENT D'INFANTERIE

IV

LA GUERRE HISPANO-AMÉRICAINE



PARIS

HENRI CHARLES-LAVAUZELLE

Éditeur militaire

10, Rue Danton, Boulevard Saint-Germain, 118

(MÊME MAISON A LIMOGES)

A modo de prefacio, dedico muy respectuosamente este libro :

A los afortunados combatientes de la division Lachambre;

A las valerosas victimas sacrificadas de la division Linares y de la escuadra del almirante Cervera. Con su sangre, tan generosamente prodigada, lavaron a la Patria de los maleficios de su politica.

Para Espana sera esto su merecida redencion.

Y que sea para Francia una advertencia que debera ser meditada con toda la atencion que requiere la gravedad de las circunstancias.

LA GUERRE
HISPANO-AMÉRICAINE

CHAPITRE I[er]

La question cubaine.

Esquisse géographique : les richesses de la perle des Antilles ; divisions administratives ; voies de communications et terrain ; conditions spéciales qui en résultent pour la conduite des opérations. — Principes tactiques ; caractère de la guerre ; instructions pratiques ; hygiène militaire. — Coup d'œil rétrospectif sur l'état politique de l'île ; la question des réformes ; causes ou prétextes de l'insurrection en 1895.

L'île de Cuba étale sur l'Atlantique, au centre du golfe du Mexique, une superficie de 118.833 kilomètres carrés. Du cap Maisi (est), à la pointe de Saint-Antoine, se mesurent 1.592 kilomètres ; sa plus grande largeur, par contre, n'excède pas une centaine de kilomètres.

Les brises marines que n'interceptent pas de hauts reliefs tempèrent ainsi, en presque toutes les parties de l'île, l'ardeur du climat ; seule la fièvre jaune est coupable de détourner de cette terre merveilleuse l'immigration étrangère ; de la sorte, une contrée qui pourrait amplement nourrir une population de 8 millions d'âmes en compte au plus 1.600.000, soit 13 habitants par kilomètre carré. Les gens de couleur ne figurent dans le dénombrement que pour environ un quart ; la race autochtone n'est plus représentée que par quelques individualités.

La dorsale même ne modèle que de faibles ondulations : larges plateaux dénudés, *potrero* ou *sabana* aux pentes pa-

resseuses qu'embroussaille la *maniguâ*, presque impénétrable (1). Pourtant, sur la côte sud de la province orientale, se dressent de plus imposants massifs : la *sierra del Cubre* et la *sierra Maestra* (élévation moyenne 1.800 mètres) servant de piédestal au *Pico-de-Turquio* et à l'*Ojo-del-Toro* qui regardent le cap Cruz.

Sur les côtes sablonneuses et basses, la mer a plaqué d'immenses bourbiers dont les eaux stagnantes sont encombrées de paletuviers ; c'est la *sabana del mar* ou la *cienaga* dont la plus grande, celle de Zapata, obstrue la côte méridionale — à l'ouest de Cienfuegos — sur un espace de plus de 100 kilomètres.

Si on en excepte le rio Cauto, les très nombreux cours d'eau dévalant les bosselures du plateau central, méritent tout au plus la dénomination de torrents; par suite de la nature du sol, bon nombre d'entre eux tracent des cheminements souterrains, comme dans le Kentucky, constatation qui autorise les curieux rapprochements au point de vue géologique établis par M. R. von Ahlefeld en un article de la *Nord. d. Allegm. Zeitung*.

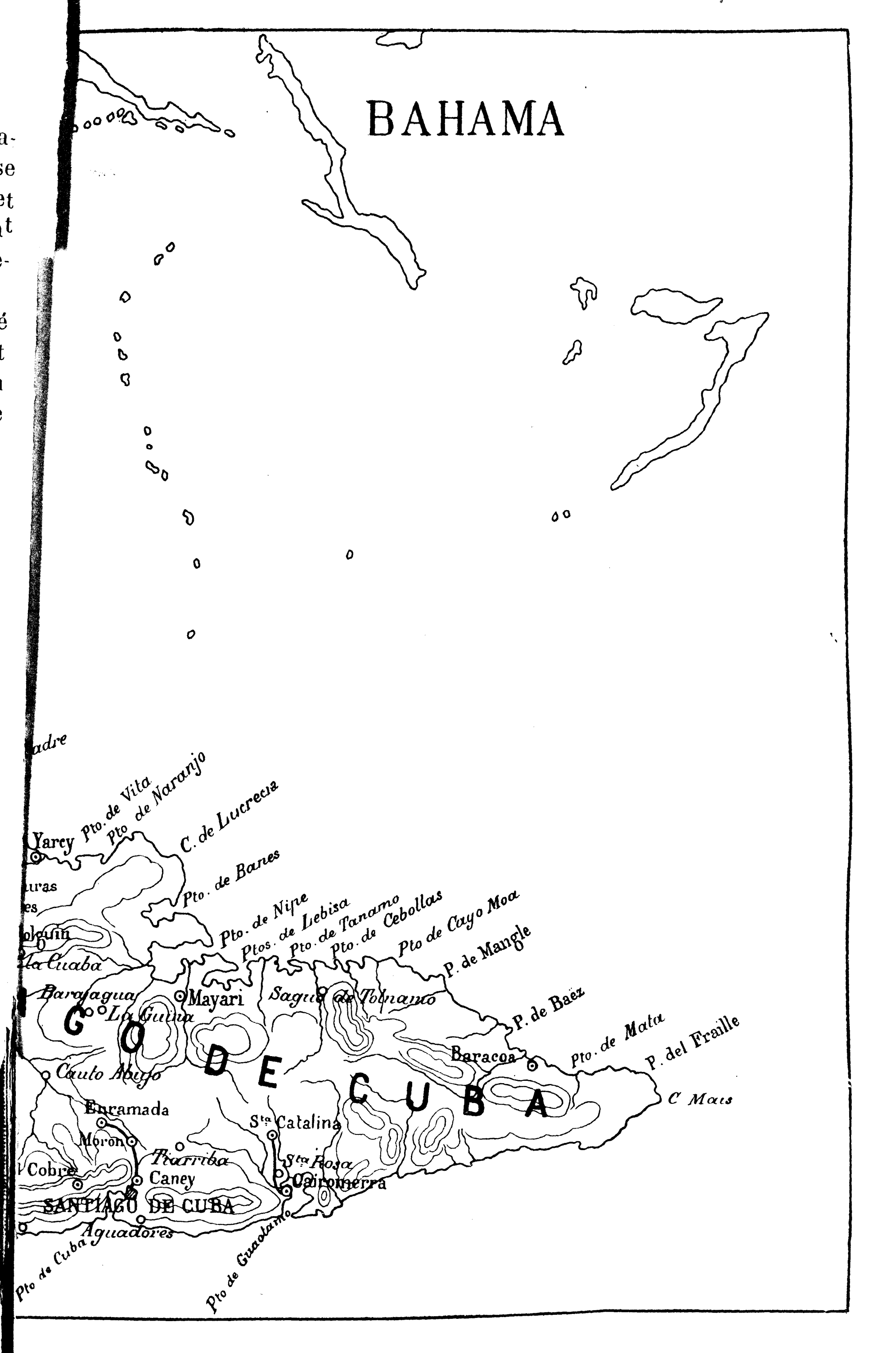
C'est dans les vallées plantureuses de ces petits fleuves — particulièrement en celles des rios Hondo, Seco et Feo, dans le quartier occidental correspondant à San-Diego et à Consolacion-del-Sur — que se récolte le réputé tabac dit de la Havane, de beaucoup plus estimé que celui de la *vuelta de Arriba*, c'est-à-dire de la région orientale.

« Le tabac — nous enseigne le comte de S*** en la *Nouvelle Revue internationale* — se sème d'avril en octobre. Vers la fin de février, on le *repique* en quinconce, et on le laisse pousser sans autre travail que de purger le jeune pied des parasites de toutes sortes : chenilles, pucerons, tiquets, criocères, etc., qui s'attaquent à la feuille et fini-

---

(1) Cultures 10.000 kq.; prairies 3.000 kq.; forêts 4.000 kq. La maniguà et la sabana couvrent près de 100.000 kq.!!!!

MISSING PAGE


BAHAMA
Pto. de Vita
Pto de Naranjo
C. de Lucrecia
Yarey
Pto. de Banes
Pto. de Nipe
Ptos. de Lebisa
Pto. de Tanamo
Pto. de Cebollas
Pto de Cayo Moa
P. de Mangle
La Cuaba
Barajagua
Mayari
P. de Baez
Pto. de Mata
P. del Fraille
Baracoa
C Mais
G O DE CUBA
Cauto Abajo
Enramada
Moron
Tiarriba
Caney
Cobre
Sta Catalina
Sta Rosa
SANTIAGO DE CUBA
Aguadores
Pto de Cuba

raient par ne plus lui laisser que la fibre. Entre temps, on le bine, puis quand la végétation s'est suffisamment développée, on pince la tige et on supprime les bourgeons axillaires, de manière à faire affluer la sève sur les feuilles. On procède ensuite à un second binage, et il n'y a plus rien à faire qu'à attendre la maturité.

La récolte se fait d'ordinaire des derniers jours de décembre au mois de février. Les feuilles supérieures, dont les côtes sont moins prononcées, sont gardées généralement pour faire l'enveloppe extérieure du cigare, ce que l'on appelle la *capa;* la *tripa*, c'est-à dire l'intérieur, sera constituée avec les autres feuilles qui, toutes, ont été visitées plus ou moins par les insectes. Ce premier triage effectué, on laisse la récolte en place, où elle se flétrit, en prenant une couleur foncée, puis on la rentre quelques jours sous un hangar pour la laisser ressuer et brunir encore; enfin, on la monte au grenier, où elle attend que les experts spéciaux, dits *escogidores,* viennent estimer sa qualité et fixer sa valeur marchande. »

Le tabac passe alors des mains du *guajiro*, — du paysan, du cultivateur, — dans celles de l'industriel qui va le façonner pour la vente en cigare (1).

Deux autres grandes cultures contribuent à la richesse de l'île : le café et la canne à sucre; pour se rendre compte de leur rendement, il suffira de noter que la contribution cubaine s'élève à près du tiers (9.000 tonnes en 1895) de la production totale du monde entier en sucre de canne 2.700.000 tonnes). En tout, avant la présente insurrection, le commerce de la Grande-Antille se chiffrait par 450 millions de francs à l'exportation, dont moitié avec les États-Unis, et 280 millions à l'importation : soit 730 millions sur

(1) Il n'est pas inutile de faire observer que de 1889 à 1894, l'exportation est tombée de 250 millions à 134 millions, par suite des droits excessifs de la *douane américaine*.

lesquels le commerce espagnol ne prenait que 158 millions (*La Révolte de Cuba.* — *La Quinzaine.* — Paul THIRION).

L'île, au point de vue administratif, se répartit en trois départements :

1° *Département occidental:* 17.000 kilomètres carrés; population 950.993 habitants (687.868 blancs, 263.125 gens de couleur). Comprend les provinces de *Pinar-del-Rio*, de la *Havane* et de *Matanzas*. La Havane, capitale, — une Cadix reblanchie, — n'a pas rivale aux Antilles, ni comme richesse, ni comme situation, ni comme aspect; sa population est d'environ 200.000 d'habitants. En Pinar-del-Rio, la petite ville de même nom avec ses 6.000 habitants; la Mulata, baie de bon abri par tous les vents; Bahia-Honda, port sûr, mais d'une ouverture dangereuse, grande exportation de sucre; Cabanas, autre port; Masiel, splendide rade, centre des récoltes du glorieux tabac de *Vuelta Abajo*. En Matanzas, la ville de même nom (44.000 habitants) à l'embouchure des deux rivières Yumuri et San-Juan; Cardenas, (22.000 habitants), baie d'un accès difficile, rade équivoque; néanmoins — grâce au chemin de fer — importantes transactions commerciales.

2° *Département central:* 38.500 kilomètres carrés; population 423.798 habitants (325.461 blancs, 98. 367 gens de couleur); englobe les provinces de *Santa-Clara* et de *Puerto-Principe*. En Santa-Clara, la ville de même nom (15.000 habitants); sur la côte nord, Sagua-la-Grande (20.000 habitants), à 9 milles dans l'intérieur, dont le havre offre de bons mouillages, et Remedios (12.600 habitants); sur la côte méridionale, Cienfuegos (65.000 habitants), au fond d'une baie spacieuse et profonde, mais d'une tortueuse entrée, fondée au commencement du siècle par le Français de Clouet avec une colonie de Pyrénéens et de réfugiés de Saint-Domingue; *Trinidad* (20.200 habitants), dont le petit port est *Casilda*, puis *Tunas* rattaché par une voie ferrée à Sancti-Spiritus (24.000 habitants).

En Puerto-Principe, la ville de même nom (40.600 habitants), à laquelle sert de débarcadère très médiocre sur la côte septentrionale la petite localité de Nuevitas (5.000 habitants).

3° *Département oriental* formant la province de *Santiago-de-Cuba* : 56.500 kilomètres carrés; population de 272.379 habitants (187.532 blancs, 84.847 gens de couleur). Sur la côte nord, *Gibara* (7.000 habitants), rade foraine sans protection, en relations avec *Holguin* (7.000 habitants) et *Baracoa* (5.000 habitants) qui fait aux États-Unis une importante exportation de bananes ; notons encore la baie de *Nipe* que l'étroitesse de son goulet peut faire considérer comme un des meilleurs refuges de la côte. Sur le versant méridional, Puerto-Escondido qui se prêterait admirablement à une mise à terre ; la baie de *Guantanamo* excellent refuge dont le petit village de Caimanera, relié par un chemin de fer de 20 kilomètres à la ville de Guantanamo, marque l'entrée ; *Santiago-de-Cuba* (37.000 habitants), la plus ancienne ville de l'île après Baracoa, au fond d'une baie parfaitement garantie, mais d'un abord incommode pour les navires d'un fort tonnage ; *Manzanillo* (13.000 habitants) desservant *Bayamo* (7.800 habitants) à 33 kilomètres à l'intérieur, d'une approche dangereuse.

Le réseau des voies ferrées fort développé exploite 1.730 kilomètres et, au moment où éclatait l'insurrection, l'Espagne négociait avec un syndicat anglais la construction de 600 kilomètres à voie étroite.

Cinq compagnies se répartissent ces lignes :

1° Chemin de fer de l'Ouest : de la Havane à Pinar-del-Rio ;

2° Chemin de fer de la Havane à la Union ; à Guanajay (1); à Batabano; par Güines à Matanzas avec embranchement sur Madruga ; à Marianao ;

---

(1) Inaugurée, sur les 288 kilomètres, en juillet 1837, onze ans avant l'ouverture de la ligne Barcelone-Malacaro (fin 1848).

3° De Regla, dans la baie de la Havane : à Guanabacoa à Matanzas par Jaruco;

4° De Matanzas par Bemba, Colon et Santo-Domingo, à Villa-Clara avec embranchements sur Guacamaro, Cardenas et Jucaro;

De Matanzas par la Union et Navajas sur Guaneiras, avec embranchements : la Union-Güines, Navajas-Bemba, Navajas-Jagüey, Guaneiras-Colon, Guaneiras-Jucaro;

5° La transversale Cienfuegos, la Cruces-Santo-Domingo, Sagua, La Isabela, avec embranchements : la Cruces-Villa-Clara et Sagua-Encrucijada;

6° San-Juan-de-los-Remedios à Placetas, au nord;

Casilda; Trinidad; Güinia-de-Soto, } au sud;
La Tunas; Santi-Spiritus, }

de telle sorte qu'il ne manque pour l'achèvement de la transversale que la section Placetas-Güinia ou Placetas-Santi-Spiritus;

7° Les tronçons Holguin-Gibara; Santiago-S.-Luis et Santiago-el-Caney; Caimassera; Santa-Catalina-de-Guantanamo-Jamaica.

Les routes de terre existent en nombre, mais sont peu ou point entretenues.

Il résulte de l'ensemble des considérations, se référant au terrain et aux moyens de communications, une très médiocre praticabilité en ce qui intéresse les opérations militaires. M. de Ahlefeld — dont le témoignage a déjà été cité — imputera essentiellement à cet état difficultueux le peu d'efficacité de l'action espagnole; nous ne nous ferons point scrupule de l'admettre ainsi, avant même la probante exemplarité des faits. Il n'est donc pas besoin, pour disculper les généraux Martinez-Campos et Weyler, d'évoquer Souwaroff terrassant en cinq mois l'insurrection polonaise, Ibrahim-Pacha apaisant en dix-huit mois la formidable révolte des Wahabites, ou encore d'ex-

humer Charlemagne triomphateur des hordes saxonnes.

L'auteur de l'article *Cuba*, dans les *Neüe Militärische Bläter* de juin 1896, formule une identique opinion.

M. Emilio Castelar, en une éloquente étude que publie la *Nouvelle Revue internationale* (décembre 1897), écrira à son tour : « On ne peut, ainsi qu'on le fait pour des complications européennes, circonscrire les guerres tropicales à des territoires déterminés. En Europe, le climat est neutre, tandis qu'en Amérique il lutte en faveur de nos ennemis contre nous.

» Quand nous envoyons nos soldats là-bas, c'est pour combattre contre des hommes; or il arrive que ces malheureux, héros et martyrs, doivent lutter en même temps contre les éléments. Rien ne suscite tant l'enthousiasme du soldat espagnol comme d'avoir en face de lui un ennemi tangible et palpable; par contre, rien ne le terrasse et ne le désespère comme de combattre, au lieu de factieux en armes, d'invisibles microbes.

» Nous devons considérer les guerres tropicales, maintenues sur des sommets inaccessibles, favorisées par des défilés inextricables et servies par le choléra dissous dans les eaux, la fièvre paludéenne dissoute dans les airs, ou les insolations dévastatrices et épouvantables, comme devant s'assujettir à des règles diverses de celles qui régissent les grands conflits européens. Quand on ne peut arriver à temps à l'appel, quand on ne reçoit aucun défi, quand on n'a pas un espace suffisant où se réunir pour combattre, quand un ennemi fuit et se dérobe dans toutes les directions; quand on est exposé aux maladies occasionnées par les dégâts qui sont la conséquence de combats héroïques, on est obligé de soumettre à de telles fatalités inévitables le plan d'une guerre que notre expérience ne peut délimiter, que notre tactique ne peut connaître, parce que la loi du plus grand nombre, qui est décisive dans tous les engagements sérieux, est, là-bas, généralement inapplicable

à la poursuite des factieux et à notre triomphe sur des ennemis clairsemés ».

Enfin, à un point de vue plus technique, dans la *Revista tecnica de Infanteria y Cabelleria* (mars 1895), le général Castellanos précise les entraves de toute nature qui imposent aux opérations militaires un mode très particulier :

Les « canaverales » offrent de sérieuses gênes aux mouvements; les « bosques », les « maniguas » avec leurs arbustes rabougris sont à peu de chose près impraticables; la plupart des « arroyos » sont pour les convois d'un franchissement malaisé; en somme, les « sabanas » seules se prêtent commodément à la manœuvre.

On doit conclure de ces indications que le rôle essentiel incombe à l'infanterie, agissant en faibles colonnes se prêtant un appui réciproque. Pourtant les hommes expérimentés qui n'ont point oublié les enseignements de la guerre de Dix ans, — notamment les correspondants autorisés qui inspirent le *Diario del Esercito* de la Havane, — exigent, pour être adjointe à ces colonnes mobiles, une très forte proportion en cavalerie. Quant à l'artillerie, il est de toute évidence qu'elle ne tiendra qu'un emploi secondaire; elle interviendra quelquefois pour renverser des obstacles; elle agira toujours par sa puissance morale.

La saison des pluies, de mai à novembre, complique gravement les gênes déjà existantes.

Ce mode très particulier imposé par le facteur local aux procédés tactiques mérite du reste d'être spécifié. Nous aurons recours, dans cette vue, à deux études spéciales, toutes deux publiées par l'excellente *Revista tecnica de Infanteria y Caballeria*. La première, *Caracter de la guerra en Cuba,* par le commandant Rodriguez de Léon (1er mai 1895), envisage la question dans son ensemble; la seconde, *Ins-*

trucciones de campana, par le lieutenant-colonel Modesto Navarro (1er janvier 1898), minutie l'exécution pratique.

Il sera d'un grand intérêt, que nous signalons aux officiers soucieux de s'instruire, de comparer ces préceptes aux enseignements formulés en divers écrits du même style : *Indian Warfare,* par le major G. I. Younghusband; les *Opérations militaires au Tonkin* (deuxième partie), par le commandant Chabrol; les *Instruccoes provisorias para o serviço de campanha em Africa,* du capitaine Ayres d'Ornellas (*Revista do exercito e da armada*) (août 1897) et aussi *l'art militaire au Congo.*

L'article du commandant Tomas Rodriguez de Léon peut ainsi se résumer :

« L'attitude des insurgés déroute toutes les conceptions que l'on peut avoir de la conduite des opérations dites régulières.

» Ils n'acceptent le combat que lorsqu'ils sont assurés du succès, cette certitude leur étant donnée par une attentive surveillance qu'on n'a même pas pu soupçonner. S'ils ne se sentent pas en force, ils se dérobent ou recourent à l'embuscade et à la trahison.

» Dans de telles conditions, la guerre affecte un caractère extrêmement difficile que complique davantage encore l'impraticabilité du site.

» Les moindres détails acquièrent une importance inusitée; aucun d'eux ne doit être négligé.

» Les qualités essentielles de l'officier seront le sang-froid et l'observation; son apprentissage sera long et pénible.

» L'offensive s'imposera en toute circonstance; d'abord parce qu'elle exalte le moral de la troupe, puis parce qu'elle vous permet d'agir dans un sens bien déterminé; ceci n'aurait pas lieu si l'on consentait à se soumettre à la volonté d'un adversaire qui, le plus souvent, ne sait pas

lui-même ce qu'il veut, qui, dans tous les cas, réussira toujours à vous celer ses intentions.

» Néanmoins, on n'omettra pas les précautions permettant de subir à un moment donné la défensive.

» Les entraves apportées à la marche sont telles que plus d'une fois s'imposera le cheminement à la file indienne sur une piste mal tracée, ouverte à coups de machete, sans même qu'il soit possible d'assurer la protection de ses flancs.

» A défaut de vues et de renseignements, l'interprétation des indices prend alors une signification excessive, servie par l'étrange perspicacité du *guajiro*, habile non seulement à lire les traces, mais soucieux aussi du vol des vautours.

» Le choix du bivouac doit être l'objet d'une très spéciale sollicitude; on recherchera un champ de tir et les alentours seront explorés avec une extrême attention. La vigilance des sentinelles sera constante pour éviter les surprises d'un ennemi expert à ramper jusqu'à elles.

» Le *potrero* ou *sabana* offre plus d'aisance que la *manigua*; il sera recommandé, pour la traverser, de faire serrer de très près à l'infanterie les parcelles boisées, de manière à la mettre à l'abri de la cavalerie ennemie; les chevaux de la colonne et le convoi se tiendront au centre.

» La formation en carré est à adopter pour repousser la charge des insurgés. »

Voyons maintenant les *Instrucciones de campana :*

« I. *Marches.* — 1° Cette guerre étant une guerre d'embuscades et de surprises, on est obligé d'exercer la plus grande vigilance pendant les marches et les petites haltes, particulièrement sur les flancs de la colonne. La surveillance redouble dans les terrains obstrués et les endroits suspects et exposés tels que les cours d'eau, les défilés, les carrefours.

» 2° Pour cette raison, on recommande le plus grand silence, surtout aux fractions de sûreté — l'avant-garde et les flancs-gardes — quand le terrain est couvert.

» 3° Comme il est de grande utilité d'avoir les forces dans la main pour en disposer mieux et plus vite, on évitera que les différents éléments de la colonne soient trop éloignés les uns des autres; marcher deux par deux, ou quatre par quatre si c'est possible; ne jamais négliger de serrer par compagnie sur la tête de la colonne après avoir franchi les passages difficiles.

» 4° Les petites collines boisées, quoiqu'elles soient un danger car elles favorisent les embuscades, permettent de dissimuler les troupes à la vue de l'ennemi. Pour la traversée de ces brousses, les troupes se rapprocheront le plus possible de la lisière; il en sera de même pendant les haltes. On n'hésitera pas à pénétrer dans l'intérieur, pour mieux assurer la surveillance.

» 5° Pendant la marche, personne ne quittera son rang sous quelque prétexte que ce soit. Pour la commodité des hommes, des haltes seront faites dans des endroits propices et en prenant les précautions nécessaires. Dans le cas d'urgence extrême, on pourra déroger à cette règle, et un caporal restera pour veiller à ce que l'homme isolé rejoigne son poste. Un caporal sera également laissé auprès de tout homme malade pour le présenter au médecin, et, s'il y a lieu, le faire admettre à l'ambulance.

» 6° De l'avant-garde, de l'arrière-garde et des flancs-gardes dépend la sécurité de la colonne; aussi ces éléments doivent-ils observer la plus extrême vigilance et un silence absolu.

» 7° L'avant-garde et l'arrière-garde composées d'infanterie se disposeront normalement en deux groupes : la pointe et le gros. La fraction de cavalerie chargée de l'exploration, se scindera ordinairement en deux parties : l'une d'elles est chargée de l'exploration à courte distance,

l'autre du service de sûreté; elles sont toutes deux d'égale force ou à peu près. On a soin de détacher quelques cavaliers à l'arrière-garde.

» 8° Outre leur mission spéciale, ces fractions de cavalerie auront à soutenir les premières attaques de l'ennemi; elles doivent donc être préparées à toute éventualité. Les cavaliers des patrouilles de tête et de flancs tiendront leurs armes prêtes; ils auront toujours un chargeur à la main. On ne fera feu que si on est bien sûr d'être en présence de l'ennemi; s'il commence à tirer on lui ripostera sans plus tarder.

» 9° L'avant garde et l'arrière-garde tombent souvent dans un de ces deux défauts : ou elles laissent augmenter la distance qui les sépare du gros, ce qui peut être dangereux, ou ces distances se réduisent et il en résulte pour la colonne gêne et manque de protection. Donc, les commandants de ces fractions doivent régler leur marche sur celle du corps principal. Après le franchissement d'un gué ou d'un défilé, l'avant-garde ralentira sa marche ou s'arrêtera à une certaine distance pour donner à la colonne le temps de passer et de se reformer en ordre.

» 10° On emploiera pour assurer la liaison entre les divers échelons de marche des hommes de communication; ils seront toujours par deux.

» 11° La pointe — que ce soit cavalerie ou infanterie — se fait précéder à 50 = 25 mètres d'une patrouille (4 à 12 hommes). Celle-ci, à son tour, porte à une dizaine de pas en avant deux éclaireurs; on profitera des haltes pour les relever.

» Lorsque la patrouille n'est composée que de quatre hommes commandés par un caporal, celui-ci se tient au centre d'une sorte de petit carré tracé par ses hommes.

» On procède de même à l'arrière-garde la cavalerie faisant défaut.

» 12° Sur les flancs, des patrouilles détachées de la pointe, habituellement deux de 4 à 8 hommes.

» La cavalerie pousse ces patrouilles en terrain découvert jusqu'à 300 mètres.

» L'infanterie se maintiendra entre 150 et 50 mètres.

» En principe, les patrouilles des flancs ne doivent pas perdre de vue la colonne ou, quand le terrain rend la chose impossible, elles doivent toujours percevoir le bruit des troupes en marche. Ce service étant très fatigant, les patrouilles seront relevées toutes les deux heures ou même pour l'infanterie à l'occasion des haltes.

» 13° Dans le cas où il serait indispensable de poster des flanqueurs tout le long de la colonne, la compagnie, tête du gros, fournira une patrouille d'un caporal et quatre hommes de chaque côté; ces patrouilles se maintiendront à sa hauteur. Chaque compagnie, dans l'ordre de marche, procèdera de même, à moins qu'on puisse réduire ce service aux seules compagnies de tête et de queue.

» 14° Les patrouilles dont il vient d'être fait mention s'attacheront spécialement à bien reconnaître les chemins et sentiers qui traversent la ligne de marche, car ce sont les endroits les plus propices aux embuscades. A défaut de patrouilles on ne devra pas négliger de détacher des éclaireurs, relevés de compagnie en compagnie.

» 15° Les distances du gros de la colonne à son avant-garde et à son arrière-garde dépendent de la nature du terrain; on les diminue en terrain couvert ou difficile.

» La distance moyenne pour l'avant-garde sera de 150 mètres; elle peut varier de 200 à 100 mètres.

» La distance moyenne pour l'arrière-garde sera de 100 mètres; elle peut varier de 150 à 50 mètres.

» En règle générale, les divers échelons de l'avant-garde ou de l'arrière-garde prennent entre eux la moitié des espaces sus-indiqués.

» La fraction de cavalerie assurant le service de sûreté

précède l'avant-garde de 250 à 300 mètres; les patrouilles d'exploration poussent à 100 ou 200 mètres plus loin.

» 16° Durant les petites haltes, les patrouilles et les éclaireurs doubles tiennent lieu de sentinelles. Les pointes d'avant-garde ou d'arrière-garde font office de petits postes.

» 17° Quand on s'arrêtera en vue d'une halte prolongée ou du bivouac, les patrouilles et éclaireurs assurent provisoirement le service de sûreté, mais élargiront leur secteur de surveillance afin de permettre la reconnaissance du terrain et le placement des petits postes.

» 18° L'arrière-garde est chargée de recueillir les hommes malades, blessés et excoriés; elle escorte l'ambulance. L'officier qui la commande veillera, de concert avec le porte-drapeau, au maintien de l'ordre dans le convoi.

» 19° Au moment de se mettre en marche, les commandants de compagnie rendront compte de l'état de leur troupe.

II. *Stationnement.* — « 20° Après choix du lieu de stationnement, l'emplacement des petits postes ayant été arrêté, la compagnie se rend au point qui lui est assigné. On fera l'appel et la troupe sera tenue sous les armes pour soutenir les fractions avancées. Le capitaine adressera ensuite son rapport au commandant du bataillon.

» 21° En principe, chaque compagnie se couvre jusqu'à installation du réseau de sûreté par une patrouille, détachant sous forme de sentinelles doubles un ou plusieurs groupes d'éclaireurs.

» Il est du devoir du commandant de compagnie de parcourir avec soin le terrain en avant de son front jusqu'à la ligne des sentinelles et d'assurer la liaison avec les unités qui l'encadrent.

» 22° Le service de sûreté consiste essentiellement en une ligne de sentinelles doubles, fournies par des petits postes

de force variable suivant la nature du site. En cas exceptionnel, on installe une réserve d'avant-postes.

» 23° Lorsque l'emplacement des avant-postes n'aura pu être reconnu, les capitaines s'appliqueront à solidement rattacher la ligne établie par eux aux sentinelles des compagnies voisines.

» 24° Le terrain détermine le tracé de la ligne des sentinelles; elles doivent voir et, s'il est possible, ne pas être vues; leur placement exige du discernement; ainsi, disposant d'une hauteur, l'une des deux sentinelles s'établira à la crête, l'autre sur la pente opposée aux vues de l'ennemi.

» 25° On n'admettra la sentinelle isolée que lorsque la force du petit poste sera au-dessous de huit hommes; à partir de cet effectif elles seront doubles.

» 26° De jour et par une nuit très claire, les sentinelles pourront être placées au haut d'arbres, à condition que le feuillage ne gêne pas leur observation.

» 27° Le nombre de petits postes à fournir par chaque compagnie est indiqué au capitaine; s'il n'est point procédé de la sorte, il se bornera à établir un petit poste. La force des fractions employées varie du cinquième au sixième de l'effectif de la troupe à couvrir.

» 28° Les petits postes sont habituellement placés à 150 mètres du bivouac; les sentinelles l'entourent à une distance telle qu'elles puissent être vues et entendues.

» 29° Pour les raisons déjà dites, les petits postes observeront le silence le plus absolu, afin de ne pas révéler leur présence et aussi afin de pouvoir surprendre l'approche de l'ennemi. Il leur sera interdit d'allumer du feu; dans des cas tout à fait exceptionnels, l'autorisation en ayant été donnée, le feu serait masqué par des buissons ou des claies; les hommes s'en approcheraient à tour de rôle.

» Il ne sera pas établi de tranchées aux avant-postes à moins d'ordre spécial.

» 30° Les commandants des petits postes examineront avec attention les alentours du site, principalement les directions dans lesquelles l'ennemi pourrait se présenter.

» 31° Ils rappelleront à leurs hommes qu'on doit s'abstenir de tirer au moindre bruit ou sur une forme douteuse ; attendre que l'ennemi soit bien en vue et à portée; s'il s'avance sans précautions, tâcher de le faire prisonnier.

» Répondre au feu de l'ennemi, parce que cela donne confiance au soldat.

» Lorsque le feu a éclaté sur un point, les postes voisins doivent s'efforcer d'intervenir.

» 32° On se souviendra dans les petits postes que les surprises ont généralement lieu au point du jour, aux heures de plus forte chaleur, par le brouillard ou la pluie. On doit donc alors redoubler de précautions.

» 33° Personne ne doit franchir la ligne des sentinelles sans autorisation ; tout individu qui tenterait de le faire sera appréhendé.

» 34° Le piquet — et, lorsqu'il n'y en aura pas, la garde de police, — se tiendra toujours prêt à renforcer un petit poste attaqué. Fréquemment, les compagnies auront à constituer, chacune pour son propre compte, un groupe destiné à agir dans leur secteur respectif.

» 35° Les compagnies seront instruites du point de ralliement, mais seul le commandant de la troupe peut ordonner le rassemblement ; les capitaines se borneront à réveiller leurs hommes et à les tenir prêts.

» 36° Le piquet ou la garde de police envoient pendant la nuit des rondes et des patrouilles, autant pour contrôler l'exactitude du service que pour compléter la surveillance.

» 37° Il sera fourni, en outre, quatre rondes d'officier parcourant toute la ligne des petits postes ; de plus le capitaine est responsable du fonctionnement du service dans son secteur ; il se fera assister par ses officiers.

» 38° Les cuisines seront établies derrière la compagnie

ou en avant de son front et masquées par des tranchées. Les capitaines veilleront à l'extinction des feux au moment où le signal en sera donné ; ils ne négligeront pas le tracé de feuillées.

» 39°-40° Consacrés au service du poste de police en ce qui regarde le maintien de l'ordre, etc.

» 41° A la levée du bivouac, les fractions détachées aux avant-postes ne reprennent leur place dans la compagnie que lorsque la colonne a été reformée, l'avant-garde et l'arrière-garde constituées.

III. *Combat.* — « 42° L'initiative revenant à chacun ne doit pas être préjudiciable à l'unité d'action et de direction émanant du commandant de la troupe. En conséquence — exception bien évidente pour les fractions détachées et isolées — le combat ne pourra être engagé que sur l'ordre du chef supérieur.

» 43° L'offensive est à prendre en toute circonstance.

» Les patrouilles d'exploration, les divers éléments du service de sûreté ne doivent donc jamais hésiter, en présence de groupes ennemis, à les attaquer résolument, soit par le feu, soit à la baïonnette.

» Si l'ennemi est en forces supérieures, prendre position pour tout au moins donner au gros le temps d'asseoir ses dispositions.

» Si l'ennemi ne soupçonne pas votre approche, se bien garder de lui donner l'éveil, afin de pouvoir mieux le surprendre en utilisant les couverts.

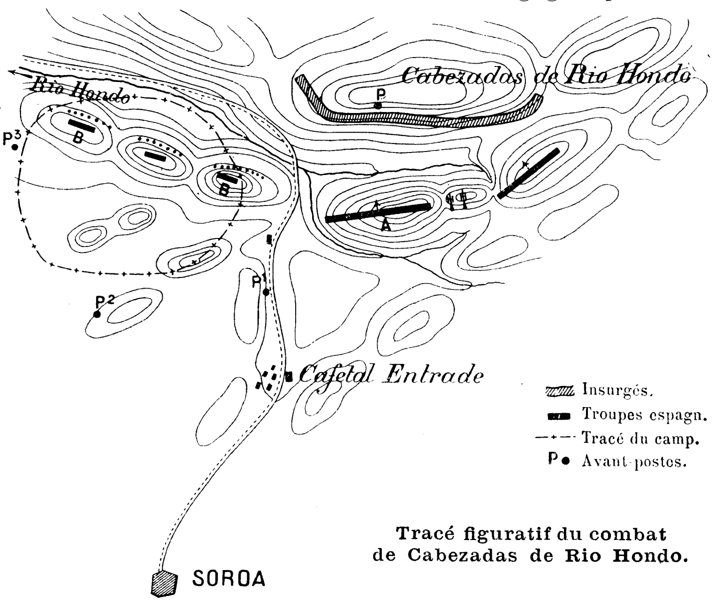
» 44° Cet appel à l'audace ne doit pas faire oublier que la ruse et la trahison sont des moyens habituels aux insurgés. Ainsi, ne pas se départir totalement d'une certaine retenue ; elle est en particulier recommandable aux patrouilles de cavalerie, qui auront toujours à craindre d'être attirées, par la poursuite, dans une embuscade.

» 45° On doit en toute circonstance s'efforcer d'acquérir sur l'ennemi la supériorité du feu ; pour éviter un dan-

gereux gaspillage de munitions, la première condition imposée sera de ne tirer qu'aux moyennes distances.

» 46° Secondement, il sera rappelé aux officiers que c'est à eux qu'il appartient de régler la durée et la vitesse du tir; il est superflu de mentionner leurs obligations en ce qui regarde l'appréciation des distances, la détermination de l'objectif, etc.

» 47° Dans aucun cas, le feu ne sera engagé à plus de



Tracé figuratif du combat de Cabezadas de Rio Hondo.

1.000-800 mètres; jusqu'à 600 mètres, s'exécuteront les salves par section, exception faite pour quelques feux que pourrait fournir un groupement des meilleurs tireurs. A partir de 600-500 mètres, on pratiquera le feu à volonté de préférence à la salve qui, en réalité, n'a d'autre avantage que de ménager les munitions.

» 48° La formation de combat de la compagnie comporte deux échelons : ligne de feu fournie par une ou deux sections et soutiens tenus à l'abri.

» 49° Lorsque l'on prend position sur des hauteurs, la ligne de feu se placera un peu en arrière de la crête, de manière à bénéficier de son couvert. Dans la brousse, les tirailleurs se postent dans l'intérieur à quelques pas de la lisière.

» Les hommes prennent de préférence la position à genou.

» 50° On procède, pour gagner du terrain, par bonds.

» 51° Sauf le cas anormal de surprise, l'attaque à la baïonnette ne devra être tentée qu'après avoir sérieusement affaibli l'ennemi par le feu.

» 52° Les combats ont très fréquemment pour scène des hauteurs boisées; il convient de faire comprendre aux hommes que le bruit des balles frappant les arbres est plus inquiétant que dangereux; l'arbre est un excellent bouclier que le soldat doit rechercher.

» 53° Les insurgés ont une tendance très marquée à vouloir déborder les ailes : les compagnies aux extrémités d'une ligne retarderont dans la mesure du possible l'intervention de leur soutien.

» Il a été observé que l'ennemi redoutait l'enveloppement; on agira donc de préférence contre les flancs, manœuvre combinée avec une attaque de front en utilisant soigneusement, pour l'approche, tous les couverts.

» 54° Plus que dans toute autre guerre, les capitaines auront le souci constant d'avoir leurs compagnies dans la main, de veiller aux distances qui se perdent facilement, d'éviter le mélange des unités.

» 55° Les patrouilles montées qui auront dû s'engager pour tenir une position jusqu'à l'arrivée des fractions accourues de l'arrière, mettront pied à terre; plus tard elles s'établiront sur les flancs et épieront le moment propice pour la charge.

» 56° En marche, lorsque l'ennemi a réussi à importuner par son feu le gros de la colonne, une section fait rapidement face à l'attaque; elle rejoint ensuite la queue de la

colonne, à moins qu'il n'ait été possible de la faire relever par un autre élément.

» 57° Pendant l'action, les hommes observeront le silence; personne ne doit quitter sa place, même pour assister un blessé.

» 58° Au nombre des opérations coutumières de cette guerre sont les reconnaissances, les fourrages et les réquisitions. Les troupes qui en sont chargées s'inspireront des recommandations précédemment énoncées, aussi bien en marche qu'en station. Ne jamais négliger, pendant le fourrage ou la réquisition, de placer un poste de sûreté et de se ménager une réserve.

» Lieutenant-colonel Modesto Navarro,
» commandant le bataillon expéditionnaire Inmemorial del Rey n° 1. »

Nous ferons choix, pour l'application rationnelle de ces théories, du combat de Cabezadas de Rio-Hondo.

La colonne Segura (bataillon de Zamora n° 8, bataillon de chasseurs de Merida, deux pièces de campagne) quitte Soroa (Pinar-del-Rio) le 24 décembre. Son objectif est de battre la Coma où le Rio-Hondo prend sa source; la région montagneuse, couverte de brousse, est tenue par une forte bande aux ordres de Ruis Rivera, assisté des deux frères Ducasse. Les renseignements recueillis signalent la présence des insurgés à Cabezadas.

La colonne marche dans l'ordre ci-après :

La pointe (10 à 12 hommes) est fournie par la guerilla à pied de Candelaria, bourgade voisine.

A l'avant-garde, deux compagnies de Zamora.

Au gros, une compagnie de Zamora; les deux pièces d'artillerie; puis les cinq autres compagnies du bataillon.

Le convoi marche sous escorte des chasseurs de Merida; une compagnie en tête, une autre intercalée, les quatre dernières en queue.

Le terrain, à la sortie de Soroa étant découvert, c'est seu-

lement à partir du lieu dit « Cafetal Entrade », que deux compagnies de Zamora sont portées sur le flanc gauche; elles occupent les hauteurs B commandant la rive gauche du Rio-Hondo, position dominante qui fournit d'excellentes vues sur Cabezadas de Rio-Hondo, et qui favorise le déploiement d'abord de l'avant-garde, puis du gros (A).

Ces six compagnies de Zamora, un peu plus tard renforcées par deux compagnies de Miranda, sont chargées de l'attaque démonstrative. Elles se déploient en tirailleurs à deux, trois ou quatre pas; les officiers s'appliquent à faire profiter leurs hommes des couverts et groupent, çà et là, quelques fractions pour l'exécution des salves (distance 7 à 800 mètres).

Entre temps, deux compagnies de Miranda, tirées de la réserve maintenue au convoi, sont amenées à l'aile droite de la position.

Les insurgés qui, très opiniâtrement, ont soutenu le combat pendant près d'une heure, se retirent dès que se démasque l'attaque décisive de ces deux compagnies sur leur flanc gauche.

La poursuite est donnée tout d'abord par des salves accablant l'ennemi chaque fois qu'il est obligé de se montrer à découvert.

Les deux compagnies de flanc-garde à gauche avaient été postées, nous l'avons dit, sur un site particulièrement avantageux; elles y seront rejointes, en cette dernière phase du combat, par la section d'artillerie et par trois compagnies (Zamora et Miranda) devenues inutiles sur le point d'attaque : cette manœuvre s'exécute dans un ordre parfait, faisant valoir la remarquable qualité des troupes façonnées par le général Segura.

Les Espagnols ont, dans l'affaire, 11 tués et 26 blessés (2 officiers); les insurgés laissent sur le terrain 9 cadavres (1).

(1) Au nombre des tués, le correspondant d'un journal amé-

Le soir, les troupes campent sur leur champ de bataille. L'insurgé n'attaquant que dans des circonstances tout à fait exceptionnelles, les bivouacs seront largement espacés pour rendre moins dangereuse la tiraillerie à laquelle on doit s'attendre pour la nuit. Chaque unité se couvre à distance très rapprochée par quelques sentinelles fournies par le piquet (une vingtaine d'hommes commandés par un officier).

Les postes extérieurs (grand'gardes) sont établis en P (2 compagnies) P^1 (une compagnie P^2 et P^3) chacun de la force d'une section.

Le système de protection est complété par des embuscades tapies à proximité des chemins ou sentiers aboutissant au camp ; ce service est habituellement confié aux gens du pays (guerillas locales, voluntarios ou morizilados).

La guerilla, dont il est fréquemment fait mention dans le récit des opérations, est l'organisation spéciale à Cuba d'un groupe d'infanterie montée (1). Chaque bataillon, par prélèvement sur l'ensemble forme une compagnie, à l'effectif moyen de 80 hommes bien choisis, armés de la carabine Mauser et remontés en chevaux du pays.

Outre ces *guerillas régimentaires*, l'expérience de la guerre de Dix Ans a sanctionné la levée de *guerillas volantes* et de *guerillas locales*. Les « volantes » participent aux opérations actives et sont adjointes aux colonnes mo-

---

ricain frappé de deux balles, l'une à la tête, l'autre au ventre. On trouva sur lui un laissez-passer revêtu de la signature de Maceo et une splendide montre en or dont fut gratifié le sergent chargé de l'inhumation. Les vides de sa cartouchière témoignèrent de son active participation au combat; l'arme était un Mauser, modèle espagnol mais de fabrication américaine ou belge.

(1) On comptait, en 1893, 600.000 chevaux ou mulets; l'élevage se concentre principalement dans le Camaguey (province de Puerto-Principe).

biles; les compagnies comptent environ 100 hommes, un tiers provenant des régiments, les deux autres tiers fournis par des volontaires recrutés dans le pays.

Les « locales » sont, à proprement dire, des gardes sédentaires admises par exception à des entreprises dans la zone même de leur résidence.

Il conviendrait, sans le moindre doute, pour être moins incomplets, d'ajouter aux préceptes tactiques qui viennent d'être notés les recommandations relatives à l'*Higiene militar en Cuba* du médecin inspecteur du service de santé D. César Fernandez Losada.

A notre regret nous signalerons simplement l'insistance de l'éminent praticien à réclamer du commandement une *période d'acclimatation* et à exiger de l'administration, pour combattre l'anémie, une *ration normale* produisant au minimum 3.475 calories. Cette chauffe sera donnée par 145 grammes d'albuminoïdes assimilables, 72 grammes de graisses et 610 grammes d'hydrates carburés; les calories se répartiraient ainsi : 800 calories pour alimenter le travail mécanique intérieur (circulation, respiration, sécrétions), 507 calories pour compenser la réfrigération nocturne et 2.483 calories pour soutenir le travail mécanique extérieur.

Découverte par Christophe Colomb le 27 octobre 1492, reconnue en 1508 par Sébastian de Ocampo, conquise en 1511 par Diego Velasquez, l'île de Cuba demeure définitivement acquise à l'Espagne, car il ne peut être fait mention que pour mémoire de l'éphémère interrègne des Anglais en 1762. Dans les premières années du siècle, le loyalisme de la *siempre fiel isla* ne se laisse pas émouvoir par les révolutions de Caracas, de Montevideo, de Santa-Fé-de-Bogota, par la déposition du vice-roi Iturri-

garay, par la prise d'armes du curé Hidalgo, événements qui consacrent la désagrégation du vaste empire colonial.

C'est seulement aux approches de 1820 que s'affirme dans l'esprit de quelques précurseurs, l'idée de *Cuba libre;* Agüero et Sanchez en furent les premiers martyrs. Mais dès ce jour est né le parti de l'indépendance, rachitique avorton sur le berceau duquel est déjà penché l'oncle Sam (1).

Don Justo Zaragoza — dans son livre les *Insurrections de Cuba* — ordonnance trois phases : *éducation politique*, *propagande* (coups de force isolés de 1823, 1826, 1829) et *soulèvements*, cette dernière datant de la tentative du général Lorenzo à Santiago-de-Cuba en 1836.

En cette période de soixante années, s'enregistre une succession de manifestations « qu'une politique plus habile et plus adroite, des vues plus libérales, plus de douceur, alliée, quand il eût été nécessaire, à plus d'énergie, eussent évitées probablement (Colonel Barrios — *Sobre la historia de la guerra de Cuba*). Ce furent : la conspiration de Turnbull ; le soulèvement d'Escauriaza ; les deux expéditions du maréchal de camp D. Narcisco Lopez, transfuge de l'armée espagnole (1850 et 1851) (2) et que le général américain Houston s'apprêtait à rejoindre avec 5.000 hommes; le complot tramé par Ramon Pinto et Estrampes, certains de l'assistance que doit leur fournir un autre général fédéral Quitmann, un de ceux qui, au retour de la guerre du Texas, voulaient mettre — en passant — la main sur Cuba ; enfin, la grande guerre de Dix Ans provoquée par le refus de M. Canovas del Castillo, alors ministre des

---

(1) « J'avoue, disait Jefferson en 1823, avoir toujours été d'avis que Cuba serait l'addition la plus intéressante qui pourrait se faire à notre système d'Etats. »

(2) A vrai dire, Vénézuélien d'origine, avait gagné ses grades en Espagne durant la guerre carliste.

colonies, d'accorder satisfaction aux doléances de la députation cubaine; le cri — le fameux *cri de Yara* — lancé le 10 octobre 1868 par Carlos Manuel Cespèdes devait avoir un sinistre retentissement.

Nous nous abstiendrons de retracer le sommaire de cette lutte, dont l'histoire est à lire dans les « *Anales de la guerra de Cuba,* » par D. Antonio Pirala, magnifiquement éditées par Felipe Gonzales Rojas (Madrid, 1895). Il suffira de faire remarquer que la Mère Patrie, elle aussi, subit les affres d'une longue crise : avènement du roi Amédée, assassinat du maréchal Prim, guerre carliste, insurrection communaliste, restauration monarchique. En 1876 seulement, M. Canovas put inaugurer l'ère de l'intervention efficace, et le maréchal Martinez Campos sut négocier le *Convenio* de *Zanjon* (10 février 1878) « Capitulation rétribuée, » suivant la délicate expression de M. Charles Benoist (*l'Espagne, Cuba et les Etats-Unis*, p. 41) (1).

Quelques mois encore sévit, dans les provinces orientales, la *guerra chiquita* qui fit la réputation du général Polavieja; puis, fin mai 1879, Vicente Garcia, le dernier, renonce à la lutte et s'embarque pour le Vénézuéla.

Aux termes de l'accord, l'Espagne concédait aux Cubains les mêmes droits politiques qu'aux habitants de Puerto-Rico.

Malheureusement, le maréchal Martinez Campos ne put, pendant son court passage au pouvoir, obtenir des Cortès le vote des projets de réformes loyalement élaborés par M. Salvador Albacète, ministre des colonies.

Néanmoins, l'Espagne entra à l'égard de sa colonie —

---

(1) On a même fixé le montant de la rétribution : 17 millions de réaux, soit 4.250.000 francs. La guerre avait coûté autrement cher : près d'un milliard et 74.000 morts... !

non sans certaines lenteurs et réticences — dans une voie franchement libérale.

« Ainsi — écrit dans *la Nouvelle Revue internationale* le comte S*** — fut étendue en 1880 à tous les noirs la clause qui avait émancipé seulement les esclaves ayant fait partie des bandes rebelles. En 1884, une nouvelle réorganisation administrative de l'île fut adoptée, les derniers vestiges du monopole qui avait longtemps entravé le commerce de l'île furent supprimés, enfin, le régime politique fut assimilé presque totalement à celui de la péninsule. Jusqu'à l'année dernière, le gouvernement central était représenté à Cuba par un gouverneur général assisté de six gouverneurs civils, un par province, dirigeant les affaires de l'île conjointement avec un sénat de seize membres nommés à l'élection. Les députés aux Cortès étaient nommés à raison d'un par 40.000 habitants; de plus, chaque province avait ses assemblées élues et chaque ville ses municipalités. L'armée et la marine comprenaient un certain nombre de troupes métropolitaines conjointement avec des troupes noires, les unes et les autres payées par le budget de l'île. »

« Il est vrai — riposte Tarrida del Marmol dans la *Revue blanche* — que le gouvernement de la métropole avait cru se montrer munificent et libéral en instituant dans l'île les conseils généraux, en ouvrant les portes de la Chambre et du Sénat à des représentants du pays élus par les principaux contribuables, et en appliquant à Cuba certaines lois péninsulaires quelque peu modifiées, telles que la loi hypothécaire, la loi sur la presse et sur les réunions, etc. ; mais les conseils généraux devinrent de nouvelles roues de l'engrenage administratif qui augmentèrent les frais au lieu de faciliter la marche des affaires; la présence des représentants cubains dans les deux Chambres ne servit qu'à prouver l'inutilité de cette mesure, puisque les majorités ministérielles étouffaient toute tendance réfor-

matrice chaque fois que la voix de ces députés ou sénateurs s'élevait pour faire connaître à l'Espagne les aspirations de sa malheureuse colonie; la loi sur la presse et sur les réunions démontra aux Cubains que le gouvernement de la métropole, fût-il conservateur, fût-il libéral, était toujours éminemment réactionnaire dans ses rapports avec la Grande-Antille; quant à la loi hypothécaire, à la loi sur les registres, etc., quoique bonnes en principe, elles ne donnèrent pas les résultats qu'on en attendait, vu qu'elles avaient été faites pour la péninsule et n'avaient plus d'application à Cuba. Il faut croire que les législateurs méconnaissaient, ou faisaient semblant de méconnaître, les différences essentielles qui existent entre l'Espagne et sa colonie. »

Quel écho prolongé des tonitruances de Rabagas !

Et M. Mestre Amabile, combien plus sectaire encore... et farouche !

Donc, au dire des protestataires, l'Espagne s'est montrée incapable de gouverner et d'administrer Cuba; l'Espagne écrase, exploite et corrompt Cuba. M. Charles Benoist (*l'Espagne*, *Cuba et les Etats-Unis*, p. 30 et suivantes) a une manière aimable, que nous voulons lui emprunter, de prendre position dans le débat :

Si l'Espagne corrompt les Cubains, s'il ne manque pas dans la Grande-Antille de fonctionnaires se délectant de certain *chocolat*, le corrompu est-il toujours un Espagnol? M. Romero Robledo (discussion sur la réponse au discours de la Couronne, Chambre des députés, 14 juillet 1896) a pu établir que 80 p. 100 des employés sont Cubains.

Si l'Espagne exploite sa colonie, y a-t-il grand machiavélisme à franchement déclarer qu'un pays n'a de colonies que pour les exploiter ?

Cette assertion heurte, à notre avis, un sujet particulièrement délicat et il n'y a pas de justes raisons pour défendre un système protectionniste poursuivi à outrance,

équivalant — en quelque sorte — à l'accaparement d'une ferme, d'une manufacture. Le traité du 1er août 1891 est survenu trop tard et l'effet n'en a pas été suffisant.

Si l'Espagne écrase Cuba, si la dette que M. Mestre Amabile (*La question cubaine et le conflit hispano-américain*) évalue à un milliard et demi est uniquement mise à la charge de l'île, n'est-ce pas que cette dette est la conséquence fatale des insurrections ?

« Avant la guerre de 1868 le déficit (1) était insignifiant. Les dépenses s'enflant outre mesure et les contributions ne rentrant plus, on a été contraint de recourir au crédit : de là l'emprunt à la banque espagnole de la Havane en 1868; les émissions de bons et billets du Trésor en 1872 et 1874; les emprunts de 1875 et de 1876; l'émission de billets de la banque espagnole pour le compte des finances et l'affectation hypothécaire des rentes de l'île pour garantir les émissions, telles que celles des obligations du Trésor en 1878; tout cela, durant la guerre; et, après la guerre, mais à cause d'elle et pour en liquider les frais, les émissions de 1882, refondues avec les emprunts et unifiées dans les billets hypothécaires émis en 1886 à concurrence de 620 millions et, en 1890, à concurrence de 222.500.000 pesetas. »

Bref, disons-nous, Cuba et l'Espagne sont rivées l'une à l'autre par une chaîne d'or du poids de un milliard et demi.

Pendant que le gouvernement de la métropole, satisfait

(1) La dette était en 1868 de 125 millions; actuellement son intérêt motive une imposition de 49 francs par habitant. Selon les derniers budgets, les dépenses de Cuba s'élèvent à 132 millions de francs, soit 80 fr. 90 par tête, le double de l'impôt espagnol. Le service de la dette absorbe 62 millions, la guerre et la marine plus de 34, l'administration plus de 20. En 1894-95, le déficit prévu a pu être ramené de 30 à 7 millions.

de l'œuvre partiellement accomplie, s'adonnait aux quiétudes de son optimisme, les prétendus patriotes cubains formulaient de plus excessives revendications et recherchaient les moyens pour les soutenir.

Antonio Maceo, dont le général Salamanca avait eu la faiblesse d'autoriser le retour dans l'île — mais que le général Polavieja devait de nouveau faire expulser — fut l'actif organisateur des comités, des clubs, favorisant la propagande révolutionnaire.

A ses côtés José Marti, le véritable apôtre de la révolution espérée, José Marti qui **vend la Grande-Antille à un syndicat de banquiers yankees contre une première avance de deux millions de dollars, gagés sur des concessions à recouvrer après reconnaissance de l'indépendance de Cuba.**

Mais entre temps, M. Sagasta avait trouvé dans M. Maura un ministre des colonies initiateur du parti *réformiste*, constitué par prélèvements sur les groupes extrêmes, détachant de l'*Union constitutionnelle* ses consciences les plus libérales, empruntant aux *Autonomistes* ses éléments les plus espagnols. Très malheureusement l'épisode de Melilla introduit au palais de la Calle de Alcala d'autres, de plus immédiates préoccupations. Pourtant, le *home-rule* de M. Maura a été repris, remanié par M. Abarzuza et, après approbation des Cortès, son application est prochaine, peut-être immédiate (janvier 1895).

José Marti se rend compte du danger; il est urgent pour ne pas compromettre la révolution de précipiter les événements.

Sur son ordre, vers la mi-février (1) (1895), les juntes locales dans les provinces de Matanzas et de Santiago arment les *maniqueros* que vont conduire *al monte* des

---

(1) Date officielle du soulèvement, 24 février.

cabecillas ignorés, car les grands chefs sont encore à l'étranger : Maximo Gomez (1); Antonio Maceo, l'Artaban mulâtre; Calixto Garcia, Grombet Enrique Collazo, Lacret, Rabi, le nègre Quintus Banderas, le polonais Roloff, sans parler de personnages moins qualifiés dont la physionomie se révèlera au cours des événements.

Le général Calléja a pris des mesures d'immédiate répression et sait pouvoir compter sur un premier renfort de 6.000 hommes au profit des garnisons de l'île. Mais M. Canovas del Castillo, qui vient de remplacer M. Sagasta, a foi bien plus encore dans l'action personnelle du maréchal Martinez Campos, quittant Cadix le 4 avril avec une seconde expédition de 7.000 hommes.

D'autre part, le 11 avril, José Marti, Antonio Maceo et son frère José débarquaient près de Baracoa. Maximo Gomez ne devait pas tarder à les rejoindre.

La partie dès lors était engagée, sérieuse.

---

(1) Maximo Gomez, originaire de Saint-Domingue, est âgé de 65 ans; le Cubain Calixto Garcia est plus jeune de quelques années. La rivalité latente entre ces deux chefs se manifestera avec éclat au cours de l'épisode final de la campagne de 1898. Le premier se tient à l'écart; le second prête aux Américains un concours actif, peut-être pas tout à fait désintéressé.

Calixto Garcia est, à notre avis — après Maceo (52 ans), l'auxiliaire précieux du généralissime — la plus grande figure de l'insurrection.

Sur la brèche dès 1868, il tombe fin 1873, proche de Manzanillo, au pouvoir des Espagnols, n'ayant pas réussi à se faire sauter la cervelle. Le maréchal Martinez Campos a la générosité de le relâcher prématurément (1877). La guerra chiquita ne lui portera pas bonheur, car il sera repris, mais cette fois étroitement surveillé. Il ne songe qu'en 1894 à s'évader de Madrid pour préparer à New-York une nouvelle insurrection; le gouvernement américain doit, en fin de compte, intervenir, mais Calixto Garcia a déjà trouvé moyen de débarquer à Cuba.

L'*Evening World*, toujours très bien renseigné, fera tomber le cabecilla fin juin 1898 dans un combat sous Santiago.

CHAPITRE II

L'Insurrection de 1895-98.

Le maréchal Martinez Campos remplace le lieutenant général Calleja; ajournement des opérations offensives par suite de la saison des pluies; diverses escarmouches; mort de José Marti; combat de Peralejos. Organisation du gouvernement insurrectionnel; l'invasion. Echec de la politique de conciliation. — Le général Weyler; système de la répression énergique; zones d'opérations pour l'exécution d'un plan rationnel. Campagne de 1896 contre Antonio Maceo dans la province de Pinar-del-Rio; mort de Maceo; attitude des Etats-Unis; message de M. Cleveland. Campagne de 1897 contre Maximo Gomez; épisodes; difficultés croissantes avec les Etats-Unis; le président Mac-Kinley, MM. Lee et Woodford. M. Sagasta revient au pouvoir; rappel du général Weyler. — Le général Blanco envoyé à Cuba pour l'application immédiate des réformes; la situation s'aggrave; la catastrophe du *Maine*.

Le caractère particulier de la guerre, — et il a été suffisamment insisté sur cet objet pour fixer les idées, — l'essaimage des opérations, ne permettent pas de lotir des zones et d'attribuer à chacune d'elles un processus de manœuvres logiquement rattachées à une conception directrice.

Force est en quelque sorte — pour tant bien que mal démêler l'écheveau — de subir la facture chronologique; aussi s'accommodera au mieux la division en trois périodes correspondant à la manière des trois capitaines généraux qui se succèderont à la Havane ;

Le maréchal D. Arsenio Martinez Campos, d'avril 1895 à janvier 1896;

Le lieutenant général D. Valeriano Weyler y Nicolau, marquis de Ténérife, de février 1896 à octobre 1897.

Le lieutenant général D. Ramon Blanco y Eranos, marquis de Pena-Plata.

Nous devons nous restreindre à une ébauche très succincte de chacune de ces phases; tout au plus — lorsque l'occasion sera par trop tentante — nous sera-t-il loisible d'introduire un épisode comme pour renluminer les préceptes tactiques énoncés au précédent chapitre.

Déjà fin février, Sanguilly, Gualberto Gomez en Matanzas, et Masso en Santiago-de-Cuba ont levé des bandes qu'ils amènent à Antonio Maceo débarqué tout le premier. Sous la protection de cette avant-ligne, Maximo Gomez vient prendre le commandement *del ejercito libertador de Cuba.*

La première proclamation du généralissime (26 avril) aux habitants de la juridiction de Santiago est à commenter; elle établit péremptoirement que l'initiative des incendies et des dévastations n'incombe pas au lieutenant général don Emilio Calleja. Il y est dit sans retenue, abstraction faite de toute phraséologie, que les propriétés de ceux qui ne pactisent pas avec l'insurrection seront ruinées de fond en comble, et que seront traités en ennemis de la cause nationale les habitants paisibles qui ne satisferaient pas aux exigences de la guerre (1).

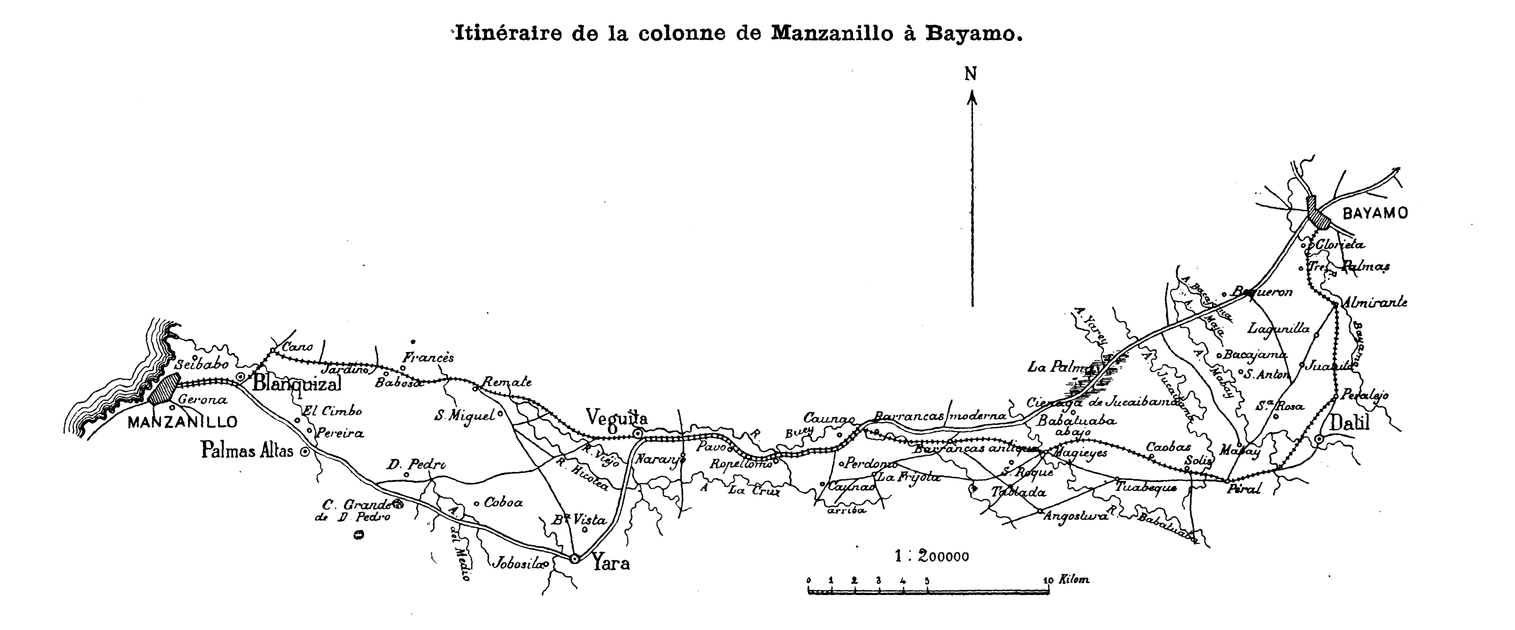
Rabi, Garcon, Perez, Estrada, Serafin Sanchez, Roloff et autres cabecillas — tout au moins qualifiés colonels — seront les féroces exécuteurs de ce mandement de l'apôtre du banditisme cubain.

Les partidas, nombrant déjà près de 4.000 hommes, s'épandent dans toute la province orientale en contact, avec les troupes du général Lachambre dans la région de San-

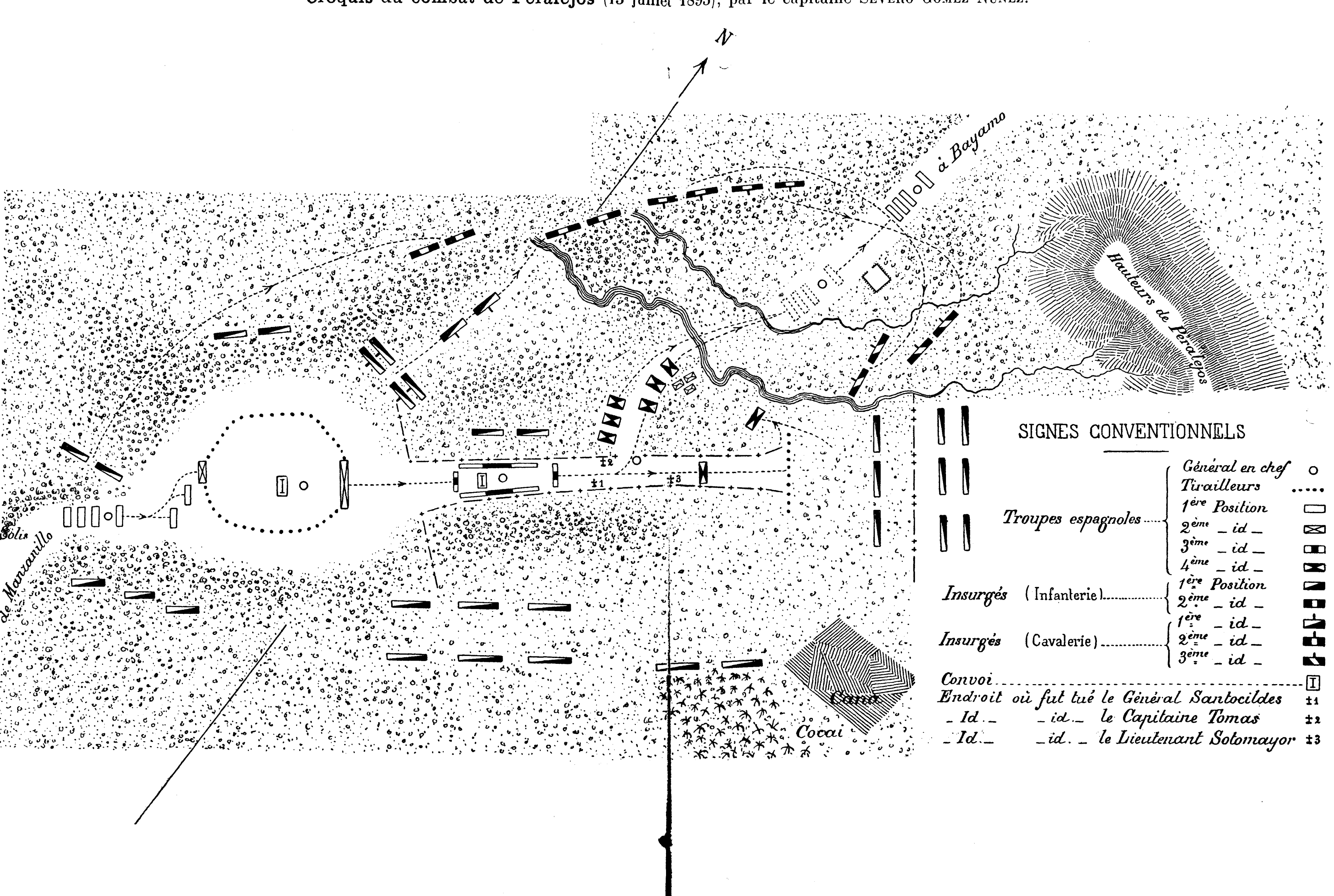
---

(1) M. Tarrida del Marmol, dans un tout récent numéro de la *Revue Blanche*, a particulièrement pris à tâche de louanger l'humanité et la civilisation des insurgés; l'effort excède les moyens de l'articlier.

Itinéraire de la colonne de Manzanillo à Bayamo.



Croquis du combat de Peralejos (13 juillet 1895), par le capitaine SEVERO GOMEZ NUNEZ.



tiago, avec les colonnes du général Garrich et du colonel Santocildes aux alentours de Bayamo ou de Manzanillo.

Entre temps, à Madrid, après le vote des crédits nécessaires au rétablissement de l'ordre à Cuba (15 mars), le parti libéral est tombé; M. Canovas arrive au pouvoir et son premier acte sera le remplacement du général Calleja, un peu compromis par son optimisme exagéré.

Le général Azcarraga — dont nous aurons par la suite à faire valoir les remarquables aptitudes d'organisateur — prépare en hâte un second envoi à Cuba de 6.000 hommes et appelle, par décret du 8 avril, 20.000 hommes sous les drapeaux pour combler les vides produits dans les rangs de l'armée péninsulaire.

Le maréchal D. Arsenio Martinez Campos (1), envoyé

---

(1) Né le 14 décembre 1831, entré dans l'armée en 1848, lieutenant d'état-major en 1852. Campagne d'Afrique qui lui vaut la croix de San-Fernando de 1re classe, le grade de colonel sur le champ de bataille et l'emploi de lieutenant-colonel de cavalerie. Campagnes de Cuba, commande en 1870 le bataillon de chasseurs de San-Quintin, opère contre Modesto Diaz, Maximo Gomez et Maceo; l'affaire de Rio-Abajo (avril 1871), motive sa promotion au grade de brigadier; rentre en Espagne en mai 1873 avec le grade de maréchal des camps. Guerre carliste, commande le corps de Valence, puis la 2e division du 3e corps de l'armée du Nord; combats de las Munecas, Galdamès, Monte-Muro, etc; lieutenant-général le 31 décembre 1874 et placé à la tête du corps de Catalogne, affaires de Mirabel, d'Alcaniz, de Cantavieja, de la Seu-d'Urgel et de Puycerda; reçoit la grand-croix de San-Fernando avec pension. Capitaine général le 27 mars 1876. Campagne de Cuba, commandant en chef de l'armée d'opérations d'octobre 1876 à janvier 1879. Ministre de la guerre et président du conseil des ministres. Campagne d'Afrique, commandant en chef du corps expéditionnaire et ministre plénipotentiaire pour la négociation du traité de paix. Campagne de Cuba, commandant en chef de l'armée d'opérations et gouverneur général. Successivement député aux Cortès et sénateur. Chevalier de la Toison d'Or, grand-croix de la Légion d'honneur et de Léopold d'Autriche.

dans la Grande Antille par le cabinet conservateur (décret du 28 mars), est, on doit l'affirmer, essentiellement chargé d'une mission conciliatrice.

Ainsi, de l'indulto qu'il offre, à son arrivée dans l'île, ne seront exclus que les fauteurs de la rébellion.

Au point de vue militaire la mesure la plus urgente vise l'organisation du commandement dans l'Oriente. Trois subdivisions y sont entaillées : celle de Santiago, général de division D. Juan Salcedo ; celle de Bayamo, général de division D. José Lachambre ; celle de Holguin, général de division D. Alvaro Suarez Valdès.

La saison des pluies, déjà proche, interdisant les opérations actives il n'est besoin à la rigueur que de cette couverture; le répit sera mis à profit pour élaborer le programme de l'offensive objectivée en novembre; donc pour le moment de simples escarmouches.

Une de ces rencontres est à détailler.

Dans la première quinzaine de mai, le général Salcedo avait porté le détachement du colonel don José Ximenès de Sandoval au nord-ouest de Santiago, entre Palma-Soriano et Ramanganagas, pour surveiller les bandes insurgées se cantonnant à quelque quarante kilomètres au nord dans la région difficile et montagneuse, à la jonction du rio Cauto et du rio Contramaestre. La Bisa et Dos-Rios, sur la berge droite de la rivière Contramaestre — affluent gauche du Cauto — marquaient à peu près le centre de de ces rassemblements.

On prêtait aux rebelles l'intention de gagner Las Tunas (nord-ouest), de pénétrer ensuite dans la province de Puerto-Principe.

Le colonel de Sandoval disposait de 500 hommes d'infanterie fournis par les bataillons de la Union, de Chiclana, de Antequera (2e, 5e et 9e péninsulaire), et de 26 cavaliers du régiment de Hernan-Cortès (capitaine Capaz).

Le lieutenant-colonel Michelena, escortant un convoi

dirigé sur Venta-de-Casanova (ouest, vers Bayamo), ayant été quelque peu inquiété, le colonel de Sandoval en conclut qu'une partie tout au moins des bandes est sortie de son repaire; il ne veut point négliger cette occasion de faire preuve de son active vigilance.

En conséquence, il marche le 19 de grand matin droit au nord dans la direction de Dos-Rios. Les patrouilles de cavalerie ne tardent pas à se saisir d'un pâtre, qu'un sommaire interrogatoire dénonce être un espion chargé de prévenir les insurgés; on apprend par lui que le gros de l'ennemi est posté près de Dos-Rios; là se trouvent Maximo Gomez, Masso, Borrero, Marti et Estrada.

La matinée ayant été des plus pénibles par d'affreux chemins et une lourde chaleur, le colonel arrête sa colonne vers 1 heure, attendant pour la faire camper le retour des reconnaissances détachés au loin. Un de ces détachements poussé à gauche, le long du rio Contramaestre, se trouve inopinément en présence d'un groupe d'insurgés montés; presque surpris, les soldats espagnols sont obligés de livrer un combat corps à corps. Heureusement, la 2e compagnie du bataillon de la Union accourt, vigoureusement entraînée, fournit une salve et se rue à la baïonnette.

Cependant, la colonne se porte en avant. L'ennemi — formé en essaims que les cabecillas excitent à la charge revolver au poing — s'élance sur l'infanterie du colonel de Sandoval; une contre-attaque bien ordonnée brise son élan; mais la charge se renouvelle une deuxième et une troisième fois. Les pelotons ralliés et disposés en échiquier tiennent une superbe contenance et une remarquable discipline.

Les insurgés, masqués dans un repli du terrain, observent, mais n'osent point affronter un nouveau péril.

Le colonel profite audacieusement de cet instant de crise psychologique pour déployer les échelons. Un arrêt pour ajuster quelques salves et donner aux sections de

queue le temps de se poster dans les intervalles de la première ligne, puis, clairons sonnants, le choc à la baïonnette; le petit peloton de cavalerie poursuit et sabre les fuyards attardés.

C'est dans cette phase finale que les vainqueurs rejoignent et dispersent un groupe s'efforçant d'entraîner un cheval sur lequel est juché un cadavre. L'espion Carlos Chacon déclare reconnaître le corps de José Marti; d'importants papiers trouvés sur lui confirment ce dire; plus tard, à Ramanganagas, le capitaine don Enrique Santise, qui a personnellement connu l'Initiateur de la révolution, autorise une officielle identification.

Marti avait été frappé de cinq balles.

Retenue par une pluie torrentielle et l'extrême fatigue des troupes, la colonne campe sur le terrain même de l'action en exagérant toutes les mesures de précautions pour éviter une surprise.

Le lendemain en route, de Ramanganagas à San-Luiz, le partisan Rabi tente, mais en vain, de prendre sa revanche sur le lieutenant-colonel Michelena.

Le combat de Dos-Rios (ou de Contramaestre) a coûté aux Espagnols 7 tués et 10 blessés appartenant tous au 2e bataillon péninsulaire (Union); c'est donc à ce bataillon que reviennent aussi et de droit toutes les distinctions. Le général en chef mentionne dans son ordre le capitaine Fernando Iglesias Exposito, commandant la 2e compagnie, et le lieutenant don Vicente Sanchez de Léon de la même compagnie. D'une façon générale, tous ont grandement fait leur devoir.

L'affaire de San-José (23 juin) peut également servir d'exemple.

Ce jour, à 2 heures de l'après-midi, le commandant Garcia Delgado quittait Placetas en un train spécial, avec un détachement de 263 hommes fourni par les 2e et 3e compagnies du régiment d'Isabelle-la-Catholique. La sortie

inopinée était motivée par la brusque apparition, à l'Ingénio de San-José, d'une bande forte de 700 à 800 insurgés, formée par la réunion des partidas de Zayas, de Castillo, de Casallas, de Justo Sanchez et de Perito Diaz.

L'ennemi a poussé à moins de 4 kilomètres de Placetas des postes détachés dont la vive fusillade intercepte la voie ferrée. C'est dans ces conditions quelque peu fâcheuses que le commandant Garcia Delgado est obligé de vider les wagons. Débarquement sommaire, formation immédiate des pelotons, énergique forcée en avant; tout cela en peu de minutes, sous un feu violent qui occasionne une perte de 2 tués et de 13 blessés. Heureusement, l'ennemi ne tient pas devant la menace d'une attaque à la baïonnette; la superbe attitude, la ferme discipline des soldats espagnols ont suffi pour lui en imposer. Il se retire dans la direction de Vista-Hermosa et de San-Andres, surveillé par un petit escadron d'une cinquantaine de volontaires — los Egidos de Santa-Clara — que leur chef, el senor Gari, n'a pas hésité à mettre aux ordres du commandant Garcia Delgado.

Les insurgés laissent sur le terrain 17 blessés et 2 tués qu'ils n'ont pas eu le temps d'ensevelir; de plus, après quelques recherches, on déterre le corps du cabecilla don Rafael Casallas, lequel, exposé sur la place publique de Placetas, est reconnu par de nombreux témoins.

L'escarmouche de Vista-Hermosa, à une petite lieue de Santi-Spiritus (12 juillet), est à sélecter parce qu'elle caractérise assez bien le mode local :

Zayas Castillo, Toledo et Legon ont groupé plusieurs bandes et menacent la ville; don Eduardo Arninam Mijares dispose à peine de cent hommes fournis par la garde civile (capitaine Penabella) et les guérillas de Alfonso-XIII, Numancia et Camajuani (lieutenants Castineira, Vera et Antonio Fernandez), il se décide néanmoins très audacieusement à marcher à la rencontre de l'ennemi. Les hommes

montés sont tout d'abord engagés; mais, noyés dans la masse des insurgés, ils ne tardent pas à être entourés et séparés de leur soutien malgré de courageux efforts pour entailler une brèche. L'infanterie survient heureusement à temps, dégage la cavalerie et force l'ennemi à reculer. Celui-ci, revenant à la charge, est alors accueilli par une fusillade des mieux ajustées, qui le contraint à une définitive retraite.

Ce petit engagement de deux heures coûte aux manigueros une perte de 20 tués et d'une cinquantaine de blessés; il fait le plus grand honneur au brave commandant Arninam, de la garde civile, et aux officiers qui l'ont si valeureusement secondé, en particulier au lieutenant Castineira.

On notera comme enseignement spécial que c'est au feu de groupes postés sur les flancs prenant l'ennemi d'écharpe, que les Espagnols ont dû la rapide accentuation de leur succès que confirme ensuite la poussée en avant, la menace de la baïonnette.

L'affaire del Cacao aux environs de Bayamo, le 27 juin, confirmera l'emploi du même procédé.

Le cabecilla Rabi s'est établi avec un millier d'hommes sur la très forte position del Cacao, dont il a retranché les approches. Le commandant Sanchez, avec un petit détachement de 300 soldats, paraît vouloir aborder de front un de ces points d'appui de la défense; au moment où les insurgés, confiants dans leur supériorité numérique, tentent la riposte, éclatent sur les deux ailes, à moins de 800 mètres, les salves bien nourries de deux pelotons. Les Espagnols profitent alors de l'hésitation, du trouble qui se manifeste dans la ligne des insurgés pour se ruer sur l'obstacle et l'enlever dans un furieux corps-à-corps.

C'est, soit dit en passant, au cours de cet engagement, que le docteur Oraz se signale par son héroïque dévouement à prodiguer ses soins aux blessés, sous le feu même de l'ennemi.

Nous arrivons ainsi au combat relativement important de Peralejos.

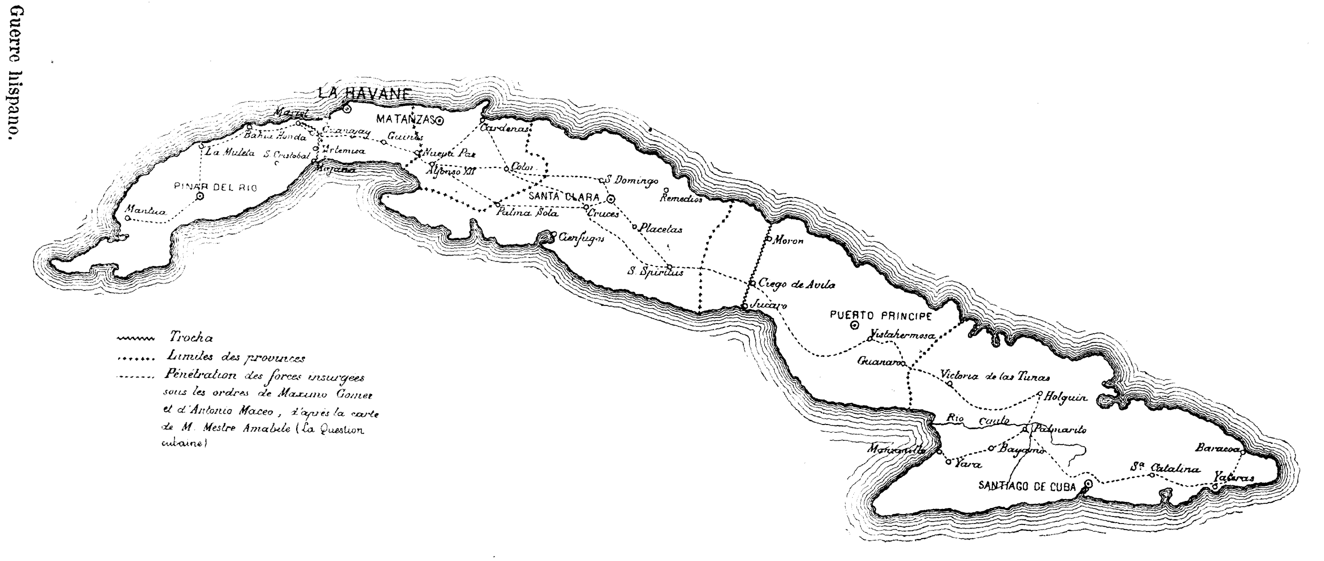
Dans les premiers jours de juillet, le maréchal Martinez Campos a ordonné les colonnes sur son échiquier de manœuvres avec le dessein de complètement investir l'agglomération formée proche de Bayamo; là se prépare un événement politique d'une grave importance : la proclamation de la République cubaine et la constitution d'une assemblée nationale.

Doivent agir : de Santiago-de-Cuba, au sud, le général Navarro; de Holguin, au nord, le général Suarez Valdès; le heurt sera donné par le général Santocildes marchant de Manzanillo sur Bayamo, à la recherche d'Antonio Maceo.

Tous les cabecillas de la province orientale ont rallié le major général de l'armée de la révolution : Rabi, Masso, Salvador, Rios, Parra, Chongo, Rivero, Tamayo, Goulé, sans citer ceux de « menor graduacion »; ces partidas groupent approximativement 7.000 hommes.

Don Arsenio Martinez a quitté Manzanillo, le 12, dans la matinée, avec une escorte de 300 hommes d'Isabelle-la-Catholique et 40 volontaires de la guérilla du capitaine Vaquero; ce même vendredi, dans l'après-midi, jonction à Vequita avec les détachements du lieutenant-colonel Escario (400 hommes) et du général de brigade don Fidel Alonso Santocildes (250 hommes); à ces forces se soudent encore les 250 hommes de la garnison de Vequita; donc ensemble 1.200 combattants, desquels environ 200 à cheval, fournis en majeure partie par Isabelle-la-Catholique; elles comprennent, en outre, trois compagnies du 6e bataillon péninsulaire, une section du génie, les guérillas des capitaines Travesi et Carruana.

Le samedi, vers les 10 heures du matin, au bord du ruisseau de Bahatuaba qui borde la savane de Paralejos, les guérillas à l'avant-garde signalent les éclaireurs montés de Maceo.


LA HAVANE
MATANZAS
PINAR DEL RIO
Mantua
La Muleta
S. Cristobal
Bahia Honda
Artemisa
Guines
Cardenas
Colon
Alfonso XII
S. Domingo
SANTA CLARA
Remedios
Palma Sola
Cruces
Placetas
Cienfugos
S. Spiritus
Moron
Ciego de Avila
Jucaro
PUERTO PRINCIPE
Vistahermosa
Guanaro
Victoria de las Tunas
Holguin
Rio Cauto
Palmarito
Manzanillo
Yara
Bayamo
Baracoa
Sa Catalina
Yateras
SANTIAGO DE CUBA
Trocha
Limites des provinces
Pénétration des forces insurgées sous les ordres de Maximo Gomez et d'Antonio Maceo, d'après la carte de M. Mestre Amabile (La Question cubaine)

Le vieux guide Calderon conseille, pour éviter la traversée de la savane, de se jeter un peu sur la gauche, dans la direction de deux masures abandonnées, au lieu dit « Jacas ».

L'avant-garde à peine obliquée, sur tout le front s'engage le feu. Le général Santocildes accourt soutenir les guérillas; sitôt l'action se généralise. Les rebelles s'accrochent âprement au terrain, ne cédant que pied à pied, sous le ravage des salves ou devant l'imminence d'une attaque à la baïonnette. Les Espagnols, pénétrant ainsi lentement dans la masse, ne tardent pas à être entourés de toutes parts.

Le général Santocildes, dans cette passe critique, payant héroïquement de sa personne, vient d'être atteint de deux coups de feu à la poitrine; il refuse de se retirer, continuant à exhorter et à encourager ceux dont il était naguère encore le colonel; une troisième balle lui traverse le crâne.

La situation est tant soit peu désespérée; l'honneur des armes espagnoles, le salut de tous dépendront en cette heure angoissante de la pensée dont s'inspirera le maréchal.

Le vieux soldat, expert à manier les troupes, habile à exploiter le terrain, est prompt à agir. Il renonce à prendre le taureau par les cornes, à aborder de front les obstacles accumulés sur la route qui conduit à Bayamo; un autre chemin s'offre à lui, et il y marchera par la gauche.

En quelques mots les ordres sont donnés aux officiers de l'état-major.

Les 1re et 3e compagnies d'Isabelle-la-Catholique vigoureusement entraînées à la baïonnette — les munitions commencent à se faire rares — par Ramos, Primero de Riva et le marquis de Batzan fournissent un peu de champ, de manière à donner à l'arrière-garde devenant flanc-garde la possibilité de s'engager dans le chemin de gauche et de changer de direction.

Le centre, emmenant avec lui ses morts, ses blessés,

n'abandonnant pas un trophée sur le champ de bataille, se glisse à son tour entre les deux détachements, accentuant le mouvement de conversion.

Cette très belle manœuvre exécutée dans un rythme parfait — faisant valoir la merveilleuse et souple discipline du soldat espagnol, — les trois colonnes cheminent parallèlement, sans péril pour les flancs, sans autre préoccupation que de chasser devant elles quelques groupes épars d'insurgés.

Pourtant, vers les 7 heures, à la traversée à gué du rio Mabay, Maceo tente un dernier et furieux retour; puis il laisse libre le chemin de Bayamo, où le maréchal entre à 9 heures du soir.

Les Espagnols, dans cette rude affaire, ont eu 94 hommes blessés et 25 tués.

Le général Santocildes, le capitaine don Eusebio Tomas, le lieutenant don José Sotomayor sont au nombre des tués. Les lieutenants-colonels Baquero et San Martin, le capitaine don Luis Robles et le lieutenant Francisco Sanchez Ortega sont blessés plus ou moins grièvement; également les chefs de guérillas Travesi et Lolo Benitez, ce dernier en forçant avec dix de ses hommes pour quérir à Bayamo des renforts et des munitions.

Les pertes de l'ennemi sont approximativement évaluées à 500 hommes; parmi les tués quelques personnages de marque.

Le maréchal, cette pointe osée, a dû en hâte revenir à son quartier général de Santa-Clara pour tenir tête à Maximo Gomez, dont le mouvement offensif s'est de plus en plus accentué.

Les papiers saisis après le combat de Contramaestre avaient fourni au capitaine général de si troublantes révélations que, dès le 3 juin, le conseil des ministres agite la question de savoir s'il ne conviendrait pas d'envoyer à Cuba de nouveaux et pressants renforts.

Les journaux discutent et commentent cette mesure,

affirmant que le pays ne doit reculer devant aucun sacrifice ; de la sorte, l'opinion publique à Madrid devait être préparée aux demandes que le maréchal pouvait se trouver dans l'obligation de formuler.

Néanmoins, l'état affectif est tel qu'il suffira de la moindre excitation, même pas brusquée, pour produire de la vaso-constriction. Ainsi s'explique — mais non s'excuse — l'émotion provoquée dans la nation par le télégramme de Martinez Campos, en date du 6 juin, annonçant que Maximo Gomez se dispose à passer dans la province de Puerto-Principe et que par suite est urgent l'envoi de six bataillons.

Le gouvernement, sans la moindre hésitation, décide l'expédition de 25.000 hommes, en deux échelons, dont le premier à embarquer sans retard (18 au 24 juin).

Le capitaine général tiendra alors (fin juin) 52.326 hommes de troupe et 2.094 officiers, effectif porté en septembre à 76.272 hommes, savoir : 58 bataillons d'infanterie ou de chasseurs et trois bataillons d'infanterie de marine; 26 escadrons de cavalerie; 2 bataillons d'artillerie à pied et 3 batteries de montagne ; 2 bataillons du génie; 26 compagnies et 13 escadrons de *guardia civil*; un bataillon de *l'Orden publico* et 37 guérillas montées.

Maximo Gomez, en ce temps, après avoir franchi le rio Cauto, s'est solidement organisé dans la province orientale d'où il exploite à son aise le riche quartier du Camaguey.

La première de ses divisions embrasse les juridictions de Santiago-de-Cuba, de Guantanamo et de Baracoa; elle est commandée par le major général Antonio Maceo qu'assistent son frère José, Victoriano Garzon, Quintin Bandera, Alfonso Goulet, Félix Ruen et Périquito Perez, tous — à l'exception de ce dernier — gens de couleur.

La deuxième division comprend les juridictions de Manzanillo Bayamo et Cauto (partie ouest de la province de

Santiago-de-Cuba). Bartolo Masso et José Rabi (mulâtre) y jouent respectivement les emplois de major général et de brigadier; les chefs en sous-ordres se nomment : Amador Guerra, Joaquin Reitor, Saturnino Lora, puis Jesus Rabi et Juan Vega (hommes de couleur).

La troisième division couvre, au nord de la province, les juridictions de Holguin, Mayari, Tunas et Guaimaro. En attendant la venue d'un major général, un simple brigadier, Francisco Borrero, que secondent : José Miro, Luis de Feria, Angel Guerra et Marrero.

Lente, bien plus par *infiltration* que par *invasion*, l'insurrection se propage dans la province de Puerto-Principe, battant déjà de ses premières vagues la digue qui doit retenir les flots, « la trocha de Jucaro-Moron ».

A cette époque s'organise définitivement le gouvernement de la République cubaine par élection de 20 représentants qui se réunissent le 13 septembre (1895) à Jimaguaya (Puerto-Principe). Leur vote confère la présidence à Salvador Cisneros Betancourt, marquis de Santa-Lucia, qui déjà recueillit l'éphémère succession de Carlos Manuel de Cespèdes. Tomas Estrada Palma est nommé délégué plénipotentiaire et agent de la République à l'extérieur, en résidence à New Nork; là, se centralisera l'action des comités de Cayo-Huesco, de Tampa, de Philadelphie, d'Ocala, de Jamaïque et de Vera-Cruz.

Le mois d'octobre ainsi gagné, Gomez et Antonio Maceo commencent leur mouvement vers l'occident; c'est l'*invasion*. Ils cheminent en trois colonnes : l'une, au centre, constitue le groupe principal, à l'effectif d'environ 6.000 hommes; il est précédé d'une avant-garde conduite par Francisco Perez. Antonio Maceo avec 3.000 hommes flanque à droite (nord); au sud (gauche) couvrent Lacret et Suarez.

En novembre, pour aborder la trocha, Maceo agit démonstrativement pendant que Gomez, prenant au sud, marche par Ciego-d'Avila et S.-Spiritus.

Le maréchal observant le gros des insurgés se transporte de Santa-Clara à Cienfuegos; Gomez, soucieux de l'éviter, change brusquement de direction par Placetas sur Santa-Clara (mi-décembre). Martinez Campos quitte Cienfuegos et, par un ample détour, gagne Colon, espérant préserver la province de Matanzas. Un instant les Espagnols peuvent croire à l'imminence de la bataille; toute une série d'escarmouches partielles se traduisent à leur avantage; ils ne tarderont pas à apprendre qu'une fois encore ils ont été joués. Le « Vieux Chinois » a simplement réédité sa précédente supercherie, se glissant au sud par Palma-Sola dans la province de Matanzas; il la parcourt presque d'une traite pour aboutir, fin décembre, à Nueva-Paz sur les confins de la province de la Havane.

Il faut convenir, tout en se gardant de l'exagération singulière de M. Mestre Amabile, que ces contremarches ont été exécutées avec une superbe habileté; le fameux partisan Mina, qui affectionnait ce mode, n'en a certainement pas consacré la théorie par de plus brillantes applications.

En possession de la voie ferrée entre Batabano et la Havane « le premier général d'Amérique » se sépare de son lieutenant. Gomez s'efforce, mais sans succès, de se maintenir dans la province centrale; Antonio Maceo, réfugié dans les monts de Guaniguacino, s'isole en Pinar-del-Rio.

Néanmoins s'était effectuée la lente mais progressive coulée des insurgés et le maréchal Martinez Campos avait dû confesser, en sa patriotique loyauté, qu'il n'était pas l'homme des circonstances nouvelles, n'ayant réussi à tirer parti ni des sacrifices considérables consentis par la métropole, ni des dispositions relativement bienveillantes du président de l'Union.

M. Cleveland, en effet, à la suite des plaintes réitérées de M. Dupuy de Lome, avait pris prétexte de l'incident du bâtiment américain *George-W.-Childs*, débarquant à Laguaya une cargaison d'armes, pour rappeler les Etats-Unis à la

stricte observation des devoirs incombant à une nation neutre (2 juin 1895).

De plus, la réserve très correcte de l'Exécutive et de ses conseils sera confirmée au duc de Tetuan par M. Hannis Taylor, ambassadeur à Madrid, au cours d'une conversation visant le memorandum que le cabinet espagnol avait eu, à certaine heure, dessein d'adresser aux puissances.

Depuis, ce même M. Hannis Taylor, en un article de la *North American Review*..... mais n'anticipons pas sur les événements.

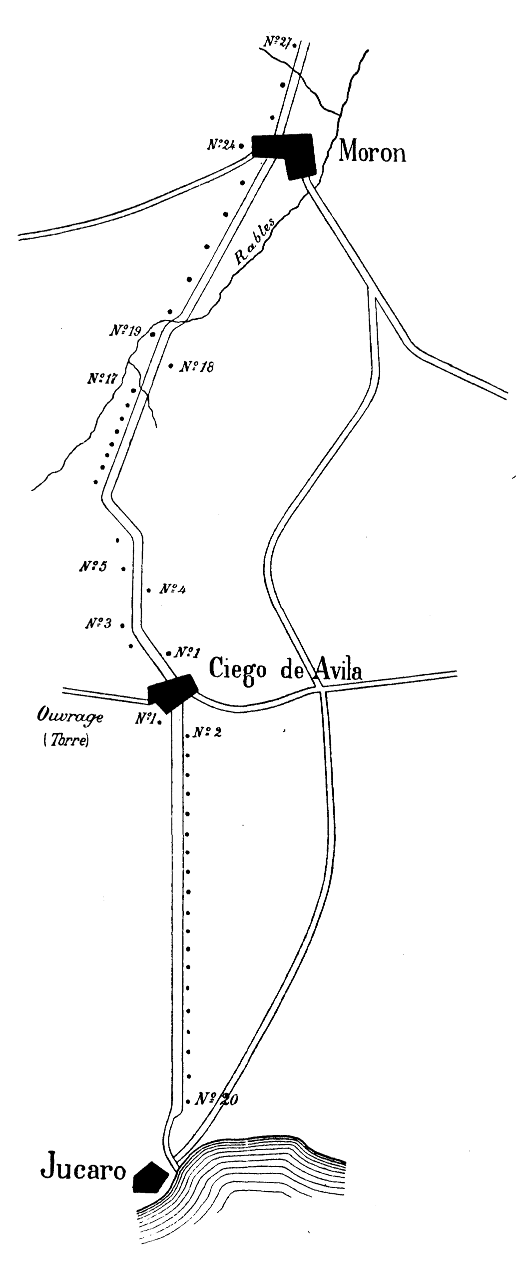
M. Roméo Robledo, en se démettant de son portefeuille, a conseillé une action énergique dont l'instrument devait être le général Weyler (1).

---

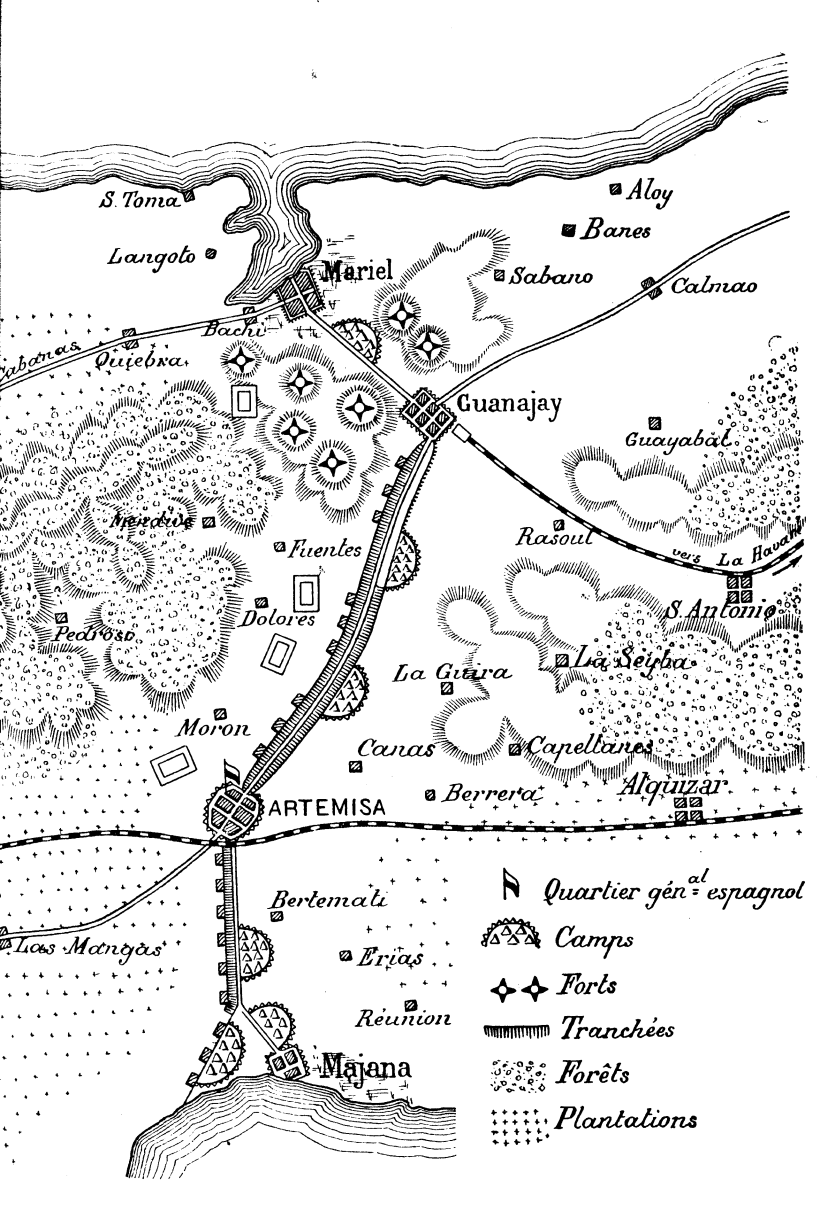
(1) Le lieutenant général Valeriano Weyler y Nicolau, marquis de Tenerife, est né à Palma-de-Mallorca, le 17 décembre 1838. Il porte robustement la charge de ses quarante-trois années de glorieux services.

Officier d'infanterie, admis à l'Ecole d'état-major qu'il quitte en 1860 avec le numéro un de sa promotion, Weyler, capitaine d'état-major et gradué commandant, sert, sous les ordres du général don José de la Guadara à Saint-Domingue. Sa participation très personnelle aux actions de Rondillo, Monoguayabo, Pazo-de-Fundacion et D[a] Anita (octobre et novembre 1863) lui vaudra la qualification de lieutenant-colonel de cavalerie et la croix de Charles III.

Employé dans divers services à l'état-major de l'armée de Cuba, l'insurrection de 1868 actionne de nouveau le zèle infatigable de l'ardent officier. Les quatre années de campagne qui vont suivre façonneront le succès d'une carrière, dont chaque grade, dont chaque récompense se justifie par la constance de l'effort ou l'éclat d'un retentissant fait d'armes. Weyler ne se laisse retenir que quelques mois par le service d'état-major, presque toujours à l'avant-garde, préludant par les affaires de Pozo-El-Cauto et du Cauto-Embarcadero (janvier 1869) à l'occupation de Bayamo. Il demeurera dès lors à la tête des troupes, d'abord



Trocha de Jucaro-Moron



Trocha de Mariel-Artemisa-Majana.

Celui-ci, arrivé à la Havane dans les premiers jours de février 1896, va imprimer à la guerre une allure très différente — oh! combien phlogistique! — de celle de son illustre prédécesseur.

C'est la lutte à outrance, il faut le reconnaître, mais conduite avec une remarquable méthode, suivant des règles scientifiques déduites des exigences locales.

---

dans les juridictions de Bayamo et de Manzanillo, puis dans celles de Holguin et de Las Tunas (1870), tantôt disputant pied à pied le territoire de son commandement à l'incursion des bandes de Modesto Diaz, de Maximo Gomez, de Vicente Garcia, son plus redoutable adversaire, tantôt entraînant à de hardies offensives ses braves bataillons de Balmanda, de España et de Matanzas. Les combats de la Mayada, de San-Eugenio, de Palmito (24 janvier 1870) de la Guaribano (1er juillet 1870), du rio Chiquito (18 novembre 1872) confirment et grandissent une réputation militaire successivement récompensée par la qualification de colonel de l'armée, les grades de lieutenant-colonel d'état-major (23 octobre 1872) et de brigadier-général (septembre 1872), par les croix de commandeur d'Isabelle, de Charles III, de San-Hermenegilde et la grand'croix du Mérite militaire.

Rappelé avec son nouveau grade dans la péninsule, le général Weyler reçoit, en octobre 1873, le commandement d'une brigade de l'armée de Valence; il ne manquera pas à s'y distinguer par le succès remporté sur le partisan Sentès à Bocairente (22 et 23 décembre 1873); ainsi se motive sa promotion au grade de maréchal de camp (10 février 1874).

Aussitôt pourvu d'une division, il sert aux armées du Centre et de Catalogne avec une distinction que rappellera le décret du 23 janvier 1878, l'élevant au grade de lieutenant général.

Les emplois du temps de paix font passer le général Weyler tour à tour de Valence aux Canaries (1878-1883), des Baléares (1883-1886) aux Philippines (1888-1891).

Ce dernier commandement, tout d'abord pacifique, entièrement consacré à des œuvres fécondes d'utilité publique, se termine par une brillante campagne de cinq mois, conduite par le capitaine général et dont le résultat sera de faire flotter le glorieux étendard de Castille sur la lagune de Lanao, où il n'avait été porté qu'une seule fois, lors de la première expédition de 1638. Marquent au cours de cette campagne : les com-

En substance, le nouveau capitaine général se ménage artificiellement trois zones d'opérations par le tracé de la trocha Mariel-Artemisa-Majana et par la consolidation de l'ancienne ligne Jucaro-Moron. Il réussit ainsi à cloîtrer et Antonio Maceo (à l'ouest) dans Pinar-del-Rio, et Calixto Garcia (à l'est) dans la province de Santiago-de-Cuba; au centre Maximo Gomez demeure isolé.

A l'origine, pour garnir ces quartiers, trois corps d'armée ont été organisés :

1er corps, général Ahumada.	Pinar-del-Rio. Havane ...... Matanzas.....	21.000 hommes.
2e corps, général Pundo	Santa-Clara ..	18.000 hommes.
3e corps, général Bargès....	Holguin...... Santiago	15.000 hommes.

Plus tard — les renforts reçus — la dislocation des troupes pourra mieux s'harmoniser avec le programme du général Weyler :

Dans la trocha Mariel-Artemisa, une division commandée par le général Arolas : 13 bataillons, 1 régiment de cavalerie, 12 pièces et des troupes du génie;

Dans la trocha de Jucaro-Moron, la division Bazan;

En Pinar-del-Rio, la division Gonzales Munoz répartie en

---

bats des 24, 26 et 28 avril, des 19, 21 et 30 mai (important succès de Maladi), l'occupation de Malabang (15 juillet), que rendra durable l'établissement du fort de Corcuera et la construction de la *trocha* de Tukuran (30 kilomètres).

Rentré en Espagne, fin décembre 1891, le général Weyler reçoit les grand'croix de Charles III et de Marie-Christine, siège au Sénat, commande le 6e corps, puis le 4e corps, et est finalement appelé, par décret du 19 janvier 1896, au suprême — mais combien périlleux honneur — de faire triompher les armes espagnoles sur cette même terre de Cuba qui lui a procuré ses premières gloires, en présence de ce même Maximo Gomez déjà victorieusement pourchassé en janvier 1870.

quatre groupes additionnant : 17 bataillons, 3 escadrons et 8 pièces;

Dans la province de la Havane, en plus d'une division à 12 bataillons, trois colonnes mobiles, soit 3 régiments et 6 escadrons;

En Matanzas, 11 bataillons et 2 escadrons;

En Las-Villas, 19 bataillons, 4 escadrons, 6 pièces;

En Puerto-Principe, 6 bataillons, 1 escadron, 2 pièces;

En Orient, 3 divisions représentant 20 bataillons, 8 escadrons et 8 pièces.

Nous estimerons l'ensemble de ces forces à 124.000 hommes; en effet, d'après les données publiées par la VIIe section du ministère de la guerre, les neuf premières expéditions ont transporté à Cuba 121.326 hommes (officiers et troupe); cet effectif se trouvera, il est vrai, réduit à 90.578 hommes, mais auxquels il conviendra d'ajouter le renfort de 34.261 hommes attendu en septembre (1).

Quelques données concernant les deux barrières dont il a été et dont il sera si souvent encore parlé.

La ligne de défense Jucaro - Ciego-de-Avila - Moron, dite aussi *trocha* camagüeyana, a été profitablement utilisée dès le mois d'avril 1874, et il nous reste, pour caractériser son rôle ancien, la définition du lieutenant-colonel Chacon (*Guerras irregulares*) s'inspirant des mesures adoptées par le général Cassola. La trocha mesure 66 kilomètres d'étendue sur une largeur de 60 à 400 mètres; elle était jalonnée par 15 blockhaus à intervalles de 4 à 5 kilomètres avec ouvrages intermédiaires; en sus des garnisons de Moron, de Piedras, de La Redonda, de Ciègo, de Dominguez et de Jucaro, trois camps avaient été aménagés pour recevoir de 800 à 1.020 hommes. Sa défense exigeait 3.000 hommes. Le commandant du génie don José Gago Palomo a

(1) Voir au chapitre IV le détail de ces expéditions.

été chargé de relever et de perfectionner l'obstacle; la ligne de 47 blockhaus est longée par un chemin de fer; 70 projecteurs électriques fouillent l'avant-terrain; 400 torpilles en gardent les approches immédiates.

La trocha Majana-Artemisa-Mariel (30 kilomètres) est l'œuvre très méritoire du lieutenant-colonel Sueco. Une large piste bordée de profonds fossés précédés d'un réseau de fil de fer et d'un quinconce de trous de loup; un chapelet de blockhaus à intervalles resserrés; au centre, deux camps retranchés, un à l'extrême droite et trois au sud; de proche en proche, de puissants foyers électriques.

C'est contre ces obstacles que viendront se buter les forces de l'insurrection, forces dont nous ne pouvons minutier ni l'effectif ni le groupement, parce que diffère du tout au tout la sincérité des appréciations.

Le docteur Betancès, délégué à Paris et rédacteur en chef de la *République cubaine*, pousse l'effronterie jusqu'à énoncer le chiffre de 70.000 combattants.

M. C.-E. Akers, le correspondant à la Havane du *Times*, détaille avec moins d'exagération :

	HOMMES.	
En Matanzas	8.000	Sous les ordres supérieurs de Maximo Gomez assisté des cabecillas Petirre, Pepe Lacret, Roque Betancourt, Acebedo Sanguilly.
Dans la province de la la Havane	6.000	
Dans la province de Santa-Clara	10.000	
En Pinar-del-Rio	10.000	Antonio Maceo avec les partidas de Perico Diaz, Delgado Banderas, Quintin Bandera.
En Orient	10 à 12.000	Calixto Garcia que seconde Rabi.

La récapitulation donne dans les 45.000 combattants, et c'est là à notre avis un maximum.

Le général Weyler ne s'en préoccupera pas autrement, car il n'a pas accoutumé de dénombrer ceux qu'il va com-

battre; seul lui importe le facteur Temps, l'exécution de son programme réclamant deux années. Nous aurons ainsi, pour la commodité de l'exposition, à sectionner le sommaire des campagnes de 1896 et de 1897.

La première, objectivant presque exclusivement Antonio Macco, est de beaucoup la plus intéressante.

Trois divisions sont attribuées par décret du 23 mai aux opérations dans Pinar-del-Rio :

La division du Nord-Est — don Andreas Gonzalez Mudoz — avec deux brigades, l'une à Bahia-Honda, l'autre à Cayajabos ;

La division de la ligne Mariel-Majana — général don Juan Arolas y Esplugues — garnisonne trois secteurs : colonel don Julio Fuentes (nord); général don Calisto Ruiz (centre); général don José Olivier Vidal (sud).

La première division du IIIe corps — général don Alvaro Suarez Valdès — formée à deux brigades.

Avec une partie de ces troupes, trois colonnes mobiles seront organisées dans la deuxième quinzaine de juin; cette opération initiale aura pour rendement efficace la désagrégation des forces de Maceo; la prise de l'asiento del Rubi, camp permanent installé dans la loma de Santa-Isabel-de-Barrera, est la scène marquante dans l'acte.

Maceo, néanmoins, tient encore la campagne, rejoignant tantôt l'un, tantôt l'autre de ses cabecillas, suivant l'opportune occasion d'un coup de main. En exemple — courant août — des mesures ont dû être prises pour assurer la récolte du tabac dans le riche district de Guanes-Los Remales, à l'extrémité occidentale de l'île; entre autres, la protection de la petite ville de Mantua se recommandait plus particulièrement. Le mulâtre s'obstinant à séjourner dans la région, le général Melguizo dut se décider à lui faire l'honneur d'opérer en forces : trois colonnes sont formées avec les bataillons de Castilla, Reina, Valladolid, Cuba,

Wad-Ras (1), Cantabria et San-Quintin. Le détachement, comprenant Wad-Ras (3 compagnies), San-Quintin (3 compagnies), Cantabria (4 compagnies), un escadron et une section d'artillerie, reçoit mission, de couvrir, proche de Mantua, l'établissement d'un ouvrage sur les lomas de Lechuza. L'action engagée, le 23 septembre, par quelques escarmouches, s'aggrave le surlendemain en un opiniâtre combat que décide l'intervention de la 2e compagnie de Wad-Ras et de la 4e compagnie de Cantabria emportant les tranchées de Jagua. En même temps, les colonnes Francès et Hermandez enlèvent Tunabas, Delorino et la Horca; le colonel Francès confirme encore ses honorables succès en chassant Periquito Diaz, Payaso et autres cabecillas des fortes positions qu'ils gardent à la Mangas.

Vivement pourchassé par les généraux Echagüe, Melquizo et Bernal, Antonio Maceo, battu sur les hauteurs de Guyabitos (8 octobre), et à Ceja-Negra (4 octobre, un des plus importants engagements de la campagne), se trouve refoulé vers San-Andrès-de-Caiguanabo, puis dans la cor-

---

(1) Le bataillon de Wad-Ras, à peine débarqué à Cuba, avait eu à soutenir, le 6 mars 1896, à Teneries (Pinar-del-Rio) une action réputée dans les annales de la campagne. En marche de Mantua sur Guanes, le bataillon avait été chargé à environ 600 mètres par un millier d'insurgés entraînés par Verona, le fameux lieutenant de Maceo. L'avant-garde (deux sections) et la compagnie d'avant-garde forment chacune sur place un carré. Le lieutenant-colonel marquis de Mendigorria, bien secondé par le capitaine Ruis — qui fut promu commandant — réussit à imposer à ses hommes un feu bien ordonné. Les Espagnols reçoivent sur leurs baïonnettes ensanglantées bon nombre de cavaliers.

Plus tard, le 27 janvier 1897, Wad-Ras et Cantabria livrent à Ruis Rivera le combat sous bois de la Jaula (cap San-Antonio, Pinar-del-Rio). La colonne était aux ordres du colonel don Francisco de San-Martin, soldat brave et expérimenté dont le témoignage ne saurait être suspecté; or, ce jour-là, les insurgés se sont servis de balles explosives.

dillera de los Organes, son dernier réduit. Pour l'achever, le général Weyler en personne se tient prêt à intervenir.

Le 20 octobre, — quelque peu retardées par les pluies, — les six colonnes de la division du nord (renforcée à 28 bataillons) gravissent les plateaux.

Le général Gonzalez Munoz a quitté Bahia-Fonda (côte nord), et, après contact pris au col San-Miguel, occupe Cacarajicara.

Le général Echagüe se porte le 22 à Puerta-Muralla.

Le colonel Segura, sorti de San-Cristobal (sur la ligne ferrée Pinar-del-Rio — Lothavave, au centre), avec Zamora, Merida et Mallorca, enlève Soroa aux postes avancés de l'ennemi.

Le colonel Hermandez Velasco, venu de Consolacion (également sur la voie et proche de la ville de Pinar-del-Rio), marche sur Gaiguanabos et Gatalon, où il se joindra au colonel Devos.

La précaution qu'a eue le général en chef d'immerger le long des côtes sud et nord un câble relié à de très nombreuses stations de télégraphie optique, — l'escarmouche de Montezuelo est motivée par la création d'un de ces postes, — le soin qu'il prend d'assurer ses communications avec les colonnes mobiles, lui permettent de coordonner les mouvements, de régler les marches et contremarches de manière à pouvoir frapper le coup décisif à l'instant opportun et au point voulu.

L'extrême difficulté de cette manœuvre ne doit pas être dissimulée, car, comme l'écrivait déjà l'archiduc Charles, jamais la jonction des colonnes n'est assurée, tellement sont nombreux et divers les accidents déroutant les plus habiles combinaisons.

Néanmoins — et c'est ici le cas — le procédé ne peut toujours être évité; certaines précautions ménagent alors une relative garantie de succès; qu'il nous suffise de rappeler les prudentes mesures adoptées par le F.-M.-L.

baron Dahlen, préparant (fin février 1882) l'occupation de la Zagorje : le général Sekulich est retenu à Gacko par le mauvais temps, et ainsi un passage est laissé ouvert par lequel les insurgés pourront s'échapper ; heureusement la colonne auxiliaire du général Czveits sera appelée de Nevesinje pour obstruer la brèche.

Quoi qu'il en puisse advenir, l'adversaire ainsi enserré songera forcément à se procurer les avantages de la ligne intérieure et, en manière de prélude, usera de toutes les roueries de la démonstration. Maceo, dès qu'il s'est senti gravement menacé, a tenté de se dérober pour rejoindre Maximo Gomez trop lent à accentuer la diversion promise ; moins heureux que le nègre Quintin Banderas — qui dans la nuit du 18 au 19 août a réussi à franchir la trocha — « le lion des forêts orientales » est acculé dans les lomas de Rubi (Guanajay).

Malgré la défaveur prolongée de la saison, le commandant en chef vide le 9 novembre Artemisa à la tête de la colonne de réserve ; le général Gonzalez Munoz agit par Mamielita au nord, le colonel Segura par Soroa au sud, le général Echagüe se place au sud-est. C'est face à ce dernier groupe que Maceo a tassé la majeure partie de ses forces. Le premier engagement, dans l'après-midi du 9 sur les hauteurs de Las Rosario, place les quatre bataillons du général Echagüe dans une situation des plus critiques, — à un moment donné même désespérée — alors que le carré dut être formé et que le général tombe grièvement blessé à la jambe (3 h. 30).

En dépit de tout, les troupes royales se sont maintenues sur place ; le capitaine-général fait soutenir la colonne engagée par la brigade Aguilar, tirée de sa réserve ; le combat reprend le lendemain 10, et, à 4 heures du soir, les manigueros abandonnent leurs positions. Ces deux journées coûtent aux Espagnols une perte de 16 tués et de 54 blessés.

Gonzalès Munoz et Suarez Inclan ont, il est vrai, donné dans le vide. Mais leur cheminement a eu pour conséquence de rejeter Maceo dans le sud de la province, vers San-Juan-de-Contrera. Il faut avoir la franchise de le reconnaître, la manœuvre est manquée, et de nouvelles combinaisons s'imposent.

Le mulâtre, auquel « le généralissime » a affirmé une fois de plus son intention d'agir avec énergie, profitant avec habileté de ces circonstances, ramasse ses bandes et essaie de se rapprocher de la trocha.

De fait, Gomez menace et, l'inquiétude qui naît de sa diversion est telle, que le général en chef devra en toute hâte délaisser son quartier de Sabana-la-Mar pour courir à la Havane.

Le succès de l'entreprise contre Maceo paraît plus que compromis. L'opinion publique est pendant plusieurs jours si douloureusement émue que parviennent à peine à dissiper ces alarmes et, l'interview accordée par le général Weyler au correspondant du *Liberal,* et la très louable déclaration de M. Canovas (25 novembre), assumant l'entière responsabilité des événements.

Pourtant le gouverneur-général a pu constater l'exagération grande des craintes ayant motivé son retour dans la capitale; il repart pour Artamisa et procède, en vue des opérations reprises, à un nouveau groupement de ses forces :

Le général Bernal, qui remplace le divisionnaire Gonzalès Munoz atteint de dysenterie, est cantonné au nord dans la zone de Cayajabos;

Le général Suarez Inclan, également au nord, garde Bahia-Honda et Cabanas;

Les brigades Hermandez Velasco, Melguizo et Obregon (qui a remplacé Echagüe) manœuvrent au sud entre le plateau central et la voie ferrée;

Weyler, avec les brigades Ruiz, Pintos et Segura, mar-

che d'Artamisa à l'ouest dans la direction de San-Cristobal.

Maceo, sans aucun doute, appréhende déjà l'insuccès de la feinte que devait lier Maximo Gomez ; la présence sur les lieux du général Weyler dissipe ses dernières illusions. Il lui est impossible de ne pas comprendre que pour lui la partie est perdue, et bien perdue ; il renonce alors aux opérations en masse, égrène ses bandes et recourt à l'expédient de la petite guerre, de la guerre d'escarmouches.

Les colonnes espagnoles fortement équipées pour la battue au lion, n'ayant à pourchasser que des lièvres, dispersent ou repoussent avec aisance les petites bandes sans consistance, sans direction, qui leur sont opposées. Au nord, Perico Diaz et Delgado fournissent à Maceo fugitif un équivoque refuge, où il se reposera quelques jours avant de définitivement abandonner son champ de bataille.

Le « héros » n'a plus, en effet, ou qu'à se faire tuer à la tête des débris de ses partidas ou à déserter.

C'est à ce dernier parti qu'il se décidera.

Le commandant Cirujeda, ayant eu connaissance du rassemblement entre Punta-Brava et San-Pedro d'une forte bande d'insurgés, n'hésite pas à se porter à sa rencontre. Au cours de ce combat Antonio Maceo (1) est tombé mortellement blessé de deux coups de feu et, à ses côtés, son aide de camp Francisco, fils de Maximo Gomez.

---

(1) Marcus, propriétaire d'une petite plantation proche du village de Barajagua, avait eu dix fils.

Au début de la Grande Guerre, Antonio, alors âgé de 21 ans, rejoignit avec son père et ses sept frères — son frère José n'étant encore qu'un enfant — la bande levée par Maximo Gomez dans les montagnes de Santiago.

Marcus et sept de ses fils, Manuel, Fermin, Justin, Raphaël, Miguel, Felipe et Thomas, furent ou tués ou gravement mutilés au cours de cette campagne. Antonio s'en tira à meilleur compte avec ses vingt et une blessures et parvint, lui, — simple convoyeur de mules sur les routes de Baracoa, Guantanamo, Santiago et Holguin — au grade de général-major. Il refuse,

Une sérieuse batida suffira, en fin de mois, au général Weyler pour efficacement parapher sa déclaration : « LA PROVINCE DE PINAR-DEL-RIO EST PACIFIÉE. (1) »

En Orient et dans les districts du centre, la campagne de 1896 avait été moins fructueuse. La guerre s'y détaille en une infinité de faits-divers qu'il serait sans grand intérêt de chapitrer.

Dans le domaine de la politique internationale, les derniers mois de cette année 1896 sont assombris par d'inquiétants symptômes.

A Washington, le jingoïsme des cubanophiles ne sait plus se contenter d'une discrète (!) assistance aux insurgés par le moyen des expéditions flibustières ; dans les couloirs

---

par l'acte connu sous le nom de « protestation de Baragua », de souscrire à la convention de Zanjon. L'inutilité de ses apertises isolées ne tardera pas à le contraindre à l'exil.

Il tentera à nouveau, mais sans succès, en 1888, de provoquer un soulèvement.

Dès qu'éclate, en février 1895, le mouvement préparé par Marti et Julio Sanguilly, Antonio Maceo quitte Costa-Rica avec son frère José et une soixantaine de vétérans, Flor, Crombet, Cabreco et autres. Après avoir touché à Saint-Domingue, l'expédition débarque, dans la matinée du 30 mars, près de Baracoa.

Mais la surveillance exercée par les Espagnols est à ce point rigoureuse que Antonio Maceo doit se résoudre à l'application du fameux principe « chacun pour soi ». Il parvient enfin, après avoir erré à l'aventure une quinzaine de jours, à rejoindre la bande de Rabi. Bien entendu le docteur Betancès et consorts, le *New-York Hérald*, etc., hésiteront — au début tout au moins, — à admettre que Antonio Maceo ait pu trouver la mort sur le champ de bataille.

Il y a eu crime salarié par les Espagnols ! Et aussi en quels termes censurer la crise d'épilepsie larvée qui éclate à Washington ! Curieux chapitre à ajouter par Lombroso ou Guillaume Ferrero à la psychologie des assemblées parlementaires.

(1) Le cabecilla Juan Luis Rivera qui succède à Maceo sera fait prisonnier le 28 mars au Rio-Hondo par le général Hermandez de Velasco.

du Capitole, les sénateurs Call, Chandler, Mills, Lodge Morgan et autres préparent l'adoption, par la commission des affaires étrangères au Sénat, de la résolution Cameron visant la reconnaissance par les Etats-Unis de l'indépendance cubaine. Heureusement, l'attitude très ferme de M. Olney (secrétaire d'Etat aux affaires étrangères) et surtout la crainte de provoquer un conflit constitutionnel (1), ajournent la crise; la situation demeure transitoire, telle que la définit le message présidentiel (8 décembre 1896).

« L'acte déplore l'effet désastreux que la guerre de Cuba a eu sur le commerce des Etats-Unis. Les insurgés sont placés dans une situation où il n'est pas possible de les reconnaître. Le message signale les difficultés avec lesquelles les troupes espagnoles ont à lutter, combattues par un ennemi qui se dérobe à toute bataille rangée, choisissant son propre terrain et n'attaquant que lorsque les avantages sont tous de son côté.

D'ailleurs, beaucoup de Cubains habitant les Etats-Unis préconisent l'insurrection par des moyens que la législation pénale américaine est impuissante à réprimer. Sans doute, les insurgés sont aussi encouragés par les sympathies du peuple américain; ces tendances en trop de cas conduisent les éléments inquiets et aventureux de la population

---

(1) Tandis que M. Olney prétendait que la Constitution (second paragraphe du chapitre VII de l'article 1er) conférait au seul président de la Confédération le droit de diriger les relations de la Grande République avec les autres puissances, sans avoir à se conformer aux votes du Parlement, les partisans des insurgés cubains soutenaient que le texte de la charte constitutionnelle, invoqué par le secrétaire d'Etat, a reçu dans la pratique une interprétation différente et que, suivant la règle admise, le *veto* présidentiel peut être annulé par une nouvelle décision du Congrès rendue à la majorité des deux tiers des voix.

américaine à une participation active dans l'insurrection et imposent à l'Union une surveillance onéreuse (1).

Le document déclare que la proposition d'accorder aux insurgés le droit de belligérants et le droit d'insurrection est inopportune. L'achat de Cuba par les Etats-Unis serait peut-être digne d'être pris en considération, si l'on pouvait être assuré du désir ou de la volonté de l'Espagne d'accueillir une telle proposition.

Il semble que, si l'Espagne concédait à Cuba une autonomie véritable, il n'y aurait aucune raison pour que la pacification de l'île ne fût pas effectuée sur une telle base. Ce serait une solution qui laisserait intacte la position de la métropole, sans toucher à son honneur.

Le gouvernement américain, il y a quelques mois, a informé l'Espagne que si, comme mesure de satisfaction, un projet de *home rule* était offert aux insurgés, et accepté par eux, et en même temps une garantie pour le présent, le pouvoir exécutif des Etats-Unis tâcherait de fournir cette garantie par des moyens acceptables pour l'Espagne. Aucune réponse définitive n'a encore été reçue; comme il n'y a pas de raison de croire qu'elle y ait été malvenue, le message espère que des efforts pour la réconciliation de l'Espagne et des Cubains pourront promptement aboutir.

---

(1) M. Cleveland et M. Olney n'ignoraient rien des agissements du fameux *Sugar-trust* autrement puissant que la *Lone Star Society* fondée en 1848 dans les Etats du Sud, pour *flibuster* l'île.

Le syndicat new-yorkais a fait tous les frais de l'expédition tandis que la *presse jaune* s'appliquait, dans un but non moins intéressé, à créer un courant d'opinion favorable à la guerre. Le *New-York Journal* (M. W.-R. Hearst) et le *New-York World* (M. Pulitzer) sont les deux organes essentiels de ce scandaleux puffisme. (Voir, dans la *Revue des Revues* du 15 mai, le très curieux article de M. Valérien Gribayedoff.)

Mais il ajoute que, quelques circonstances qui puissent se produire, la politique et les intérêts des Etats-Unis obligent ces derniers à s'opposer à l'acquisition de l'île ou à l'ingérence de toutes les autres puissances dans les affaires de Cuba.

On ne saurait raisonnablement supposer que l'attitude des Etats-Unis soit indéfiniment maintenue; quoique ces derniers soient désireux de respecter la souveraineté de l'Espagne, il est nécessaire de considérer que, par suite de ces événements, ils pourraient se trouver dans une situation insolite et sans précédent; il serait nécessaire d'imposer une limite à leur attente patiente et de voir l'Espagne terminer la lutte, soit seule, soit avec la coopération des Etats-Unis.

Quand l'impuissance de l'Espagne deviendra manifeste et qu'il sera démontré que l'extinction par tous les moyens du régime de la souveraineté espagnole à Cuba n'aboutit pas, que la lutte se continuera en des sacrifices inutiles de vies humaines, le moment arrivera où les obligations des Etats-Unis envers la souveraineté espagnole seront remplacées par des considérations plus élevées que les Etats-Unis sauraient remplir. »

Au message du président Cleveland était annexé un rapport de M. Olney, exposant les raisons pour lesquelles les Etats-Unis ne pouvaient pas accorder aux insurgés cubains les droits de belligérance : « ils n'ont pas organisé de gouvernement local efficace; ils n'ont même pas ce qu'il faut pour exercer les droits, les prérogatives et les obligations de la souveraineté. »

M. Canovas del Castillo ne manquera pas de contester à M. Cleveland la raison d'admettre que les affaires cubaines sont presque des affaires américaines. Quant aux réformes libérales, la loi votée par les Cortès en février 1895 témoigne de la condescendance du gouvernement de la Reine; elles sont telles que M. Labra, chef du parti autonomiste

cubain, a pu déclarer en pleine Chambre que « les peuples figurant en première ligne dans le mouvement colonial contemporain n'ont pas accordé à leurs colonies de plus complètes garanties. »

Enfin, comme il peut être expédient d'affirmer à cette heure précise la sincérité de son bon vouloir, le cabinet fera publier le 6 février par la *Gaceta de Madrid*, le programme remanié de ces réformes; ses bases principales sont les suivantes :

« Création d'une assemblée cubaine qui prendra le nom de « Conseil administratif », et comptera trente-cinq membres : vingt et un élus par le peuple, six délégués par les corporations, un magistrat, un professeur de l'Université, un délégué de l'archevêque et cinq anciens sénateurs ou députés.

Ce conseil administratif votera le budget, donnera son avis sur les nominations d'employés, établira les tarifs de douanes pour l'île; il devra seulement faire aux produits métropolitains des réductions sur les droits portés au tarif général.

Les Cortès détermineront les frais de la souveraineté et fixeront le chiffre des recettes destinées à les couvrir. Le conseil d'administration se conformera à ces chiffres et, en outre, il établira et approuvera le budget local en fixant les impôts et les contributions. Le conseil d'administration interviendra dans les questions douanières et dans la confection des tarifs.

L'organisation provinciale et municipale attribue aux conseils locaux le choix de leurs présidents et maires; de ces conseils relèvera l'instruction publique. Du reste, les provinces cubaines continueront d'envoyer au Parlement métropolitain des sénateurs et des députés librement élus.

Le gouverneur général, représentant le gouvernement espagnol, nommera les employés qui devront être nés soit

à Cuba, soit en Espagne et habiter l'île depuis deux années au moins. Il sera président honoraire de ce conseil qui élira son président effectif. Les fonctions de conseiller sont incompatibles avec celles de député aux Cortès ou de sénateur.

Le projet lui confère également le choix des hauts fonctionnaires tels que l'intendant, le préfet, les magistrats, etc. »

Enfin un article quatrième et dernier réserve l'heure de l'application de ce programme. Victorieuse, la métropole peut beaucoup donner; mais jusqu'à la victoire... rien. —

En somme, M. Canovas demeurait fidèle à sa fière devise : « Jusqu'au dernier soldat, jusqu'au dernier écu ». Seulement c'est de Robert Peel et non plus de Guizot qu'il se révèle le disciple.

Peu de jours après, le 11 février, on apprenait les résultats des élections présidentielles aux Etats-Unis. M. Mac-Kinley, candidat républicain et protectionniste, était élu par 271 voix contre 176 suffrages accordés à M. Bryan porté par le parti démocrate et libre-échangiste.

Le nouveau président passait pour favorable à l'indépendance ou à l'annexion américaine de Cuba. Pourtant son premier message — « Paix sur la terre aux hommes de bonne volonté » — condamne l'hyperesthésie des politiciens à la solde du syndicat cubain.

C'est dans ces conditions anxieuses que le général Weyler inaugure sa deuxième campagne, celle de 1897; elle est dirigée contre Maximo Gomez bien plus que contre Calixto Garcia qui s'immobilise définitivement dans sa capitainerie de l'Orient.

Là s'enchevêtrent variété et succession d'épisodes (1) ; on

(1) On consultera avec profit une étude du général Weyler « *L'Insurrection vue du dedans* » justification, mais non apologie de son commandement.

peut se borner à en détacher un seul, à fin unique d'établir la constante caractéristique du mode, minutié dans les précédents paragraphes; nous emprunterons le fait — en quelque sorte pris au hasard — à la série des articles si remarqués publiés par la *France militaire* sous la rubrique : *Cuba :*

« Le général Bosch, commandant la juridiction de Manzanillo, ayant appris que Calixto Garcia, Rabi et Mendicta avaient pénétré sur son territoire, quitte en toute hâte, le 4 décembre, Manzanillo, en marche sur Bayamo, où il doit rejoindre le général Rey. Ses forces s'élevent à 1.500 hommes avec 4 pièces.

» Le 7 décembre 1896, à 8 heures du matin, l'avant-garde signale l'ennemi en position à l'intersection des chemins de Bayamo et de Cauto. Le colonel Otero, avec l'escadron de Arlaban et la guérilla de Calixto, détermine le front de l'adversaire, dont la gauche s'appuie à un escarpement fortement garni d'infanterie; cette reconnaissance a déjà forcé la cavalerie à s'engager, et c'est sous sa protection que l'infanterie du colonel Tobar (Colon et Union) gagne lentement, en utilisant le terrain, l'emplacement sur lequel elle pourra se déployer. Les insurgés, ayant prêté toute attention à l'artillerie demeurée en arrière avec le gros, sont surpris par le brusque débouché de cette avant-garde et tenteront de la refouler. Mais l'infanterie ne se laisse point malmener, tient vigoureusement tête, favorisant ainsi les progrès du corps de bataille.

» Les rebelles se décident alors à une lente retraite qu'accompagne toute la ligne espagnole sur un terrain extrêmement difficile, coupé de quatre ruisseaux qu'il faut traverser avec de l'eau jusqu'aux aisselles. Le capitaine Aleman fait faire des prodiges à ses pièces pour constamment soutenir son infanterie.

» Un mois plus tard, sur la même scène, le général Rey escorte de Manzanillo à Bayamo un convoi de 175 voitures;

il dispose de 1.800 hommes d'infanterie de 200 guérilleros, de 380 chevaux et de 2 pièces; il sait que Calixto Garcia ne manquera pas de l'inquiéter.

» Et de fait, le 14 au matin, à la sortie de Veguita, l'avant-garde se heurte aux tranchées interceptant le passage; peu à peu le gros de l'escorte doit intervenir pour forcer le rio Buey; les flancs-gardes ont été particulièrement en péril; là sont tombés les lieutenants Milvain et Estevez; le convoi passe la nuit à Barrancas.

» Le lendemain, à la jonction des chemins de Bayamo et de Peralejos, rude combat; la réserve demeurée près du convoi est forcée, pour le dégager, de charger à la baïonnette le soir, les troupes exténuées atteignent Callejon-de-San Francisco.

» On apprend par les prisonniers que les insurgés pensent renouveler le troisième jour, et plus furieusement encore, leurs précédentes attaques; le général Rey sait alors se retirer par un changement de direction que couvre, sur le flanc exposé, le colonel Toral et le lieutenant-colonel Lacorte. L'ennemi déconcerté n'ose inquiéter ce détachement en bonne posture; le convoi gagne ainsi Bueycito, où le rejoint le général Bosch.

» Les Espagnols, en ces affaires, déplorent 22 tués (4 officiers) et 120 blessés (6 officiers); ils n'ont abandonné ni une voiture, ni une bête de somme. Les pertes des insurgés ont été sérieuses; le cabecilla Cebreco, qui avait succédé à José Maceo dans le commandement de la division de l'Orient, y fut blessé grièvement. »

Dans la même zone, fin d'année 1897, — pour compenser l'échec de Las Tunas (1), — s'intercale une action d'éclat non

---

(1) Calixto Garcia et Rabi amenèrent sous Victoria-de-Las Tunas un corps de 5.000 hommes avec du canon. La place, tenue par une garnison de 215 hommes desquels 135 à l'hôpital, subit un siége de douze jours; ruinée, intenable, elle dut capituler.

Médiocre et peu glorieux succès, que néanmoins la presse

moins glorieuse que la défense du capitaine don Francisco Neila y Ciria dans Coscorro, avec les 160 hommes de Maria-Cristina (22 septembre au 6 octobre 1896).

Coscorro et Guisa illustrent la ferme bravoure et la ténacité dévouée jusqu'au sacrifice du soldat espagnol.

« Guisa n'est qu'un médiocre village dont la population, aujourd'hui réduite de près de moitié, n'excède pas 300 âmes : une dizaine de maisons et un amas de huttes. Néanmoins, sa situation à l'est de Bayamo, sur un des chemins conduisant à Santiago-de-Cuba, lui vaut une certaine importance. Aussi le poste avait-il été pourvu d'une garnison de 140 hommes du régiment d'Isabelle-la-Catholique et de quelques soldats du génie pour le service de la station de télégraphie optique. Trois petits ouvrages se prêtaient à une passable défense.

» Le 28 novembre au matin, près de 5.000 insurgés investissent la place. Le capitaine don Rafael Caballos Gavira, après de périlleux efforts pour conserver ses avancées, est refoulé. L'ennemi, favorisé et par le nombre et par le terrain, peut alors mettre en batterie six pièces de divers modèles et entamer son œuvre de destruction. Les obus des Krupp et les projectiles chargés de dynamite de son engin spécial ont promptement raison de misérables parapets; l'abri rasé, les deux canons à tir rapide balayent le terre-plein et en expulsent les défenseurs, qui courent organiser la suprême résistance dans les quelques maisons, réduits improvisés.

» Le capitaine, un lieutenant et plus de 50 hommes sont déjà tombés.

» L'incendie bientôt accroît l'horreur de cette terrible

---

américaine transforme en une éclatante, en une décisive victoire. Les journaux d'Europe, plus inconscients que malintentionnés, se laissèrent prendre à ce *boom* de grotesque aloi. En Espagne même — pour servir des rancunes politiques — l'*Imparcial* (11 septembre) réclame le rappel du général Weyler.

situation. Chassés des maisons en flammes, exposés au feu concentré des six pièces de l'attaque, les derniers défenseurs doivent se rendre.

» Seule la tour, en laquelle est installé l'appareil optique, brave encore; le sergent Iburdisan y est enfermé avec huit de ses hommes. Par ses soins, Bayamo a été prévenu dès le début de l'affaire, et de fréquents avis ne cessent d'être transmis; l'ultime dépêche, expédiée à 3 heures, est d'une héroïque simplicité : « L'ennemi, maître du village,
» canonne la tour; le caporal est gravement blessé, j'ai été
» frappé par un éclat d'obus; nous ne pouvons plus
» rien. »

» Le nommé Pedro Mendez, à la dernière minute, a reçu l'ordre de chercher à se frayer un passage à travers les lignes ennemies, seul des défenseurs du poste, il réussit à échapper à la mort ou à la captivité; bien peu de ses camarades auront la vie sauve, car épouvantable est le massacre ordonné par Calixto Garcia.

» Le colonel Tovar — qui, le 5 décembre, après deux jours de combat, réoccupe Guisa — a pu compter dans les décombres les cadavres mutilés et nous mettre ainsi en mesure d'affirmer qu'il ne s'agit pas seulement de quelques Cubains fusillés par les insurgés, parce que considérés comme traîtres dans les rangs des Espagnols.

» Le crime est flagrant malgré les protestations intéressées de quelques journaux américains qui plaident les circonstances atténuantes, pour ne pas avoir à avouer, en face du monde civilisé, l'horrible banditisme de ceux auxquels ils prêtent appui moral et assistance matérielle. »

Au centre de l'île, Maximo Gomez a été très lentement pressé dans la province de Santa-Clara. Le général Weyler, dont les forces s'élèvent maintenant à près de 200.000 hommes, attend, non sans impatience, la cessation des pluies pour rejeter le gros des forces insurgées sur la trocha de Jucaro-Moron.

Mais M. Canovas del Castillo est tombé le 8 août (1897) sous les balles d'Angiobillo; sa mort amène la dissolution du parti conservateur et le retour au pouvoir d'un cabinet libéral auquel M. Sagasta impose le programme de M. Moret, c'est-à-dire la formule de l'autonomie immédiate.

Le général Weyler, représentant le *criterium* conservateur, cessait à son tour d'être *l'homme de la situation*. Son rappel s'imposait sans que cette mesure ait eu pour cause une intervention étrangère; « elle ne fut rien de plus que le résultat d'un compromis passé entre les libéraux, leur conscience et leur volonté », proclamera — non sans insistance — M. Emilio Castelar, en son éloquent article de la *Nouvelle Revue internationale* (15-25 décembre 1897).

Les haines irréconciliables dont les cubanophiles yankees chargent celui qu'ils savent avoir conseillé une attitude crânement offensive, motiveraient et expliqueraient du reste, avec suffisance, l'erreur de l'opinion publique en ce qui concerne le remplacement du général Weyler. Lui-même n'a-t-il pas eu le tort de croire à une révocation réclamée par les rebelles et par les Etats-Unis, consentie avec pusillanimité par le nouveau Cabinet? (Adieux du capitaine général sur le *Montserrat* en rade de la Havane).

A la vérité, il n'est, — depuis le duc d'Albe dans les Pays-Bas, — aucun chef d'armée ayant davantage encouru le blâme de brutalité et de cruauté. La concentration des habitants de la campagne dans des villes — dénoncée par M. Lee avec une criminelle exagération de la misère des reconcentrados — sera réputée particulièrement odieuse et servira par la suite aux Etats-Unis de large prétexte à de philanthropiques déclamations.

Elles abondent et sous les formes les plus variées. Qu'il suffise, — dédaignant les productions de *Printing House Square,* — de rappeler les étranges confidences faites par M. White, ambassadeur des Etats-Unis à Berlin, au corres-

pondant d'un journal viennois : « Maintenant que le bourreau Weyler est parti, tout va s'arranger, car les Etats-Unis n'ont jamais eu la pensée d'annexer Cuba; leur attitude n'est commandée que par les plus nobles motifs d'humanité. »

Veule bavardage que démentira presque aussitôt un sensationnel article fourni à la *North American Review* (novembre) par M. Hannis Taylor, l'immédiat prédécesseur à Madrid du général Woodford. La question d'humanité n'est plus seule en jeu. De misérables intérêts matériels surgissent sous cette formule : préjudice considérable causé au commerce américain qui se chiffrait annuellement par près de cent millions de dollars. Et de conclure : le problème cubain ne peut être résolu par l'Espagne; les Etats-Unis doivent intervenir forcément.

Le général Fitzhugh Lee, envoyé à la Havane par M. Mac Kinley avec le titre de consul général, se dénonce l'agent le plus actif de cette louche politique devant aboutir à l'intervention. Ses insistances à White House (septembre) sont décisives et inspireront le langage comminatoire du général Woodford au cours de sa première entrevue avec le duc de Tetuan (1).

Enfin, le capitaine Mahan, — *the renowned naval expert,* — ne négligera pas de rappeler aux zélateurs de Monroë (2), à cette heure, déjà la onzième, l'excessive importance stratégique de Cuba.

---

(1) L'ambassadeur des Etats-Unis donne à entendre que si fin octobre Cuba n'était pas pacifiée, l'Amérique se réservait de prendre telles mesures qu'elle croirait propres à sauvegarder ses intérêts.

(2) Cette doctrine de Monroë, qui a pour le nouveau monde la même importance que l'équilibre européen pour le vieux continent, les Etats-Unis croient avoir le droit de l'exercer d'une façon identique. « Rien n'est plus notable, dit M. Hannis Taylor (*La Question cubaine*) que la forme juridique dans la-

Malgré tout, M. Sagasta ne peut et ne veut pas désespérer d'arriver seul à résoudre les inextricables difficultés de la situation; il compte tout d'abord, pour l'améliorer, sur l'appui que les autonomistes cubains prêteront au général Blanco (1) auquel va incomber l'application du nouveau régime.

La proclamation du capitaine général, donnée à bord

---

quelle elle fut appliquée pour la première fois, quand, en décembre 1823, nous nous vîmes appelés à avertir la Sainte-Alliance que nous ne tolèrerions pas l'établissement de nouvelles colonies européennes sur ce continent. En janvier 1824, M. Clay présenta à la Chambre des représentants une *Joint resolution* déclarant *que le peuple américain verrait avec une sérieuse inquiétude n'importe quelle intervention de forces par les puissances isolées de l'Europe en faveur de l'Espagne afin de l'aider dans son entreprise de subjuguer les colonies*, et la Chambre vota effectivement une résolution déclarant que le peuple des Etats-Unis resterait libre de suivre, en cas de crise, conformément aux sentiments d'amitié qui l'unissaient aux républiques sud-américaines, une politique basée sur son honneur et ses aspirations. »

(1) Né à Saint-Sébastien, le 15 mai 1833; sous-lieutenant au bataillon de chasseurs de Alba de Tormes en 1851, puis à l'école d'état-major; grièvement blessé à Barcelone pendant les journées de juillet 1856; prend part avec le grade de capitaine aux campagnes de Cuba et de Saint-Domingue (1858 à 1865); combats de Anamia, de Guaca (8 et 9 février 1864), de Cerceda, de Sabana-Busso, de Pentado, de Santa-Lucia, etc.; campagnes des Philippines (1868 à 1872); colonel et gouverneur politique de Mindanao; opérations contre le sultan de Jolo. Guerre carliste: à l'armée du Nord, bataille de Montejura (7, 8 et 9 novembre 1878); Somorrostro (18 février 1874), San-Pedro d'Abanto; comme maréchal des camps, attaque avec sa brigade, dans la nuit du 30 avril, de la position de Lampa de los Pastores, pour permettre au corps du marquis del Duero l'exécution de la manœuvre enveloppante qui dégagera Bilbao; siège d'Iruan; combats des 9 et 10 novembre; placé en Guipuzcoa à la tête d'une division,

même de l'*Alfonso-XIII*, est déjà plus qu'une promesse, elle vaut une véritable garantie :

« Je reviens parmi vous, non sans préoccupations, mais plein de sincérité, de bonnes intentions et d'espérances. Je me considérerai heureux si je réussis à sauver les intérêts de l'Espagne, que le gouvernement m'a confiés et qui me sont plus chers que les miens. Il m'a chargé d'introduire les réformes qui constituent son programme et qui, tout en concédant à Cuba le *self-government*, affirmeront la souveraineté de l'Espagne. Pour être l'interprète fidèle du gouvernement qui m'envoie ici, je me propose de faire une politique expansive, de générosité et d'oubli, destinée à rétablir, par la liberté, la paix de Cuba. Je viens, chargé de faire à tous justice, de respecter tout intérêt légitime, de rétablir la richesse et la prospérité de ce beau pays, espérant que tous contribueront à cette œuvre dans laquelle l'Espagne veut accréditer toute l'affection qu'elle a pour sa fille favorite. Je viens chasser de l'île l'ennemi qui a pris les armes contre la mère-patrie. Je viens protéger tous ceux qui vivent à l'abri de la loi, mais aussi pour faire sentir avec toute l'énergie possible la rigueur des armes aux ingrats et aux obstinés qui ont la prétention de continuer les horreurs de la guerre sur ce sol si riche que l'Espagne découvrit et fit prospérer. »

Fâcheusement, de même que la faute de M. Canovas a

---

blessé à Ornieta; attaque, le 3 février 1875, des positions de Meagas-Indamenti. Armée de Catalogne: lieutenant-général le 14 décembre 1875 et appelé au commandement du I[er] corps d'armée en Navarre, combats de Alzuza, Urcaba, Pena-Plata, Endarlaza. Gouverneur général de Cuba par décret de 9 mars 1879, puis capitaine général de Catalogne. Gouverneur général et commandant en chef de l'armée des Philippines; campagne de Mindanao (1895); le combat de Marahui sera spécialement mentionné dans le décret royal, lui conférant le grade de capitaine général grand-croix de Saint-Ferdinand.

été de jouer son va-tout en vingt-cinq mois, envoyant à Cuba 200.000 hommes, dépensant plus d'un milliard, de même l'erreur de M. Sagasta sera de croire à la vitalité d'un parti autonomiste. Seul son chef, M. Galvez, est demeuré fidèle ; presque tous les autres membres maintenant n'envisagent plus que le principe de l'indépendance.

La farouche intransigeance des insurgés avait déjà été proclamée à La Mathilde par l'assemblée réunie en vue de l'élection du président de la *República ambulante* (octobre 1896). Le manifeste au peuple cubain n'est donc qu'une confirmation par Bartolome Masso à quoi il était logique de s'attendre ; elle sera paraphrasée, pour exécution, par l'ordre de Maximo Gomez menaçant de la peine de mort tout chef militaire qui accepterait les propositions espagnoles ; néanmoins quelques cabecillas et entre autres deux des mieux qualifiés, — Juan Masso et Cepero — feront défection.

L'incident n'a qu'une signification anecdotique, car autrement préjudiciable à la cause de l'insurrection est la grave rivalité que nous affirmons exister, depuis quelque temps déjà, entre Maximo Gomez et Calixto Garcia.

Le généralissime, de recul en recul, est confiné dans la sierra Cubitas, au nord-ouest de Puerto-Principe, à proximité du petit bourg de *La Esperanza* élevé au rang de capitale fédérale ; son isolement est si absolu qu'il ne pourra opposer plus de 3.500 hommes à la belle manœuvre du général Castellanos auquel réussit la surprise du quartier général de l'armée libératrice (janvier 98.)

Et, pour sa part, obstinément, il se refusera à tenter en Las Villas — avec l'assistance de son fidèle comparse le nègre Gonzalez — une diversion en faveur de Calixto Garcia sérieusement compromis par les forces que le général Pando accumule sur le rio Cauto, base appropriée aux définitives opérations dans la province orientale. C'est au cours de cette première phase préparatoire que se place la mé-

morable prouesse du lieutenant Arcadio Murazadal Ruano.

El Guamo est sis sur la rive droite du rio Cauto, presque à mi-chemin entre Cauto-Embarcadero et l'embouchure du fleuve; le poste de misérable résistance couvre un point de défense essentiel; la garnison en était fournie par 60 hommes du régiment de Baza.

Une première fois, du 8 au 12 novembre, les insurgés investissent le bourg; le lieutenant Murazadal parvient à les maintenir à respectueuse distance.

Mais, le 27, l'ennemi revient à la charge, et, pour cette seconde tentative, avec des forces considérables escortées par deux pièces d'artillerie. La valeureuse troupe, rejetée dans le réduit que le canon rend bientôt intenable, n'a plus d'autre refuge que le fossé; les trois dernières journées exposent les héroïques soldats à d'affreuses souffrances; les vivres ont dû être rationnés, l'eau, fournie par un infect puisard, manquera sous peu; les blessés demeurent sans soins, les cadavres ne peuvent même pas être rejetés hors l'abri. Heureusement, le 10 décembre, les colonnes Aldave et Téjada parviennent à Guamo.

Cette épique résistance cause aux insurgés une perte de plus de 200 hommes; 26 cadavres ont été relevés sur les bords mêmes du fossé. La garnison compte 6 tués et 31 blessés.

Le capitaine général Blanco, en récompense de ce glorieux fait d'armes, nomme le sous-lieutenant Murazadal lieutenant, puis capitaine, et lui fait concéder la croix de San Fernando; le sous-lieutenant Lasheras, les sergents Sanchez et Herrero sont avancés; les caporaux et tous les soldats sont proposés pour la médaille avec pension.

Et le général en chef regrettera de ne pouvoir récompenser plus magnifiquement ce superbe exemple de bravoure de dévouement, et d'abnégation.

Que de glorieuses pages cette guerre de Cuba a ajoutées au Livre d'or de la vaillante armée espagnole!

Un dernier chapitre manquait à ces illustres annales et, pour le clore, le général Blanco se réservait, les préliminaires achevés, de prendre en personne le commandement des troupes.

Le fatal événement du 15 février, la catastrophe du *Maine*, lui dérobe cette suprême consécration.

CHAPITRE III

Prolégomènes diplomatiques

Les Américains maintiennent que la catastrophe du *Maine* est due à une cause extérieure. — Messages présidentiels du 28 mars et du 11 avril; le sénat vote la reconnaissance de l'indépendance cubaine; hésitations de la Chambre; résolution conjointe, (19 avril). — Ultimatum télégraphié de Washington au général Woodford; l'Espagne refuse de le recevoir. — Les Etats-Unis engagent les hostilités par la capture de navires espagnols, avant même la déclaration de guerre.
Notes du gouvernement espagnol; ouverture des Cortès; difficultés intérieures. Les Etats-Unis et l'Espagne adhèrent à l'acte du Congrès de Paris; l'Espagne maintient la course. Violation par les Etats-Unis des règles du droit international.
Déclarations de neutralité; attitude des puissances; rôle équivoque de l'Angleterre; crise d'anglo-saxonisme suraiguë; discours de lord Salisbury et de M. Chamberlain.
Droits et devoirs des neutres.

Le cuirassé *Le Maine* (1) — visiteur suspect, néanmoins reçu avec la courtoisie que commandent les relations internationales — était arrivé le 28 janvier (1898) en rade de la Havane. Le 15 février, à 9 h. 40 du soir, survient la catastrophe dont les causes ne pourront être définies, ni par le *report of the board of naval officers* que préside le capitaine de vaisseau William T. Sampson (commandant l'escadre de Key-West), ni par l'*informe de la comision espanola* (2).

---

(1) Longueur 94 mètres, largeur 17 mètres, tirant 7 mètres, déplacement 6.382 tonnes. Force 9.293 chevaux-vapeur; vitesse 17,5; armement : 4 canons de $0^m,25$, 6 de $0^m,15$, 8 de 5,7; 8 de 3,7; 4 mitrailleuses; 7 tubes-lance torpilles. Equipage, 26 officiers et 329 hommes.

(2) La Havane, le 22 mars; faisant office de juge d'instruction

L'explosion est due à la malveillance (1), conclura la commission américaine. D'après les renseignements que je possède — affirmera le sénateur Proctor — la catastrophe a été provoquée par une cause extérieure. « Nous autres, plongeurs, n'avons pas de doute : les Espagnols ont fait sauter le *Maine* par l'extérieur à l'aide d'une mine

---

le capitaine de frégate don Pedro del Paral; secrétaire, le lieutenant de vaisseau don Francisco Jaxier de Salas.

(1) M. Chauncey-Depew, qualifié par le *Temps* (9 juin), homme d'état américain », nous fournira la notion exacte de l'opinion communément accréditée aux Etats-Unis :

« Voici. En vérité, je ne crois pas que le maréchal Blanco, que l'Espagne soit complice de ce forfait. Cela ne peut être; ce serait trop odieux. Cela n'est pas. Mais il est probable que ce fut quelque officier, quelque employé, peut-être un ami du général Weyler, qui voulut venger le départ de ce dernier, peut-être un fanatique enthousiasmé, peut-être un fou, qui a commis le crime. Voilà ce que nous croyons. Mais, je le répète, tout notre peuple pensa et cria : C'est l'Espagne qui a fait ceci! »

Le général Weyler, dont le nom est cité en cette interview, est très particulièrement visé par les haines yankees. M. Stead, dans un article de la *Review of Reviews* de Londres (mai), attribue au général la lettre ci-après empruntée à la collection de documents sophistiqués que le trop fameux consul général Lee a l'impudence de vouloir faire servir à la démonstration de la vérité :

« Je viens d'apprendre que les Américains ont l'audace d'envoyer un de leurs navires de guerre à La Havane. Pendant que je commandais à Cuba, ils n'auraient pas osé y songer. Ils savaient quel terrible châtiment les attendait. J'avais parfaitement préparé le port de La Havane pour une pareille éventualité. J'avais rapidement terminé l'œuvre que Martinez Campos a négligemment abandonnée. Si cette insulte nous est faite, j'espère qu'il se trouvera une main espagnole pour la punir aussi terriblement qu'elle le mérite. »

De plus, les New-York papers publieront les prétendus aveux d'un certain Carlos Grandall, *alias* Escandero, qui n'aurait été que l'exécuteur des ordres du capitaine général. Le *Daily Telegraph* (18 juin) donne, à ce sujet, une intéressante conversation de son correspondant avec le général Weyler.

sous-marine », écrira le scaphandrier Richard Baumann. (*Neue Freie Presse*).

Non, — répond la commission espagnole, — la catastrophe a été purement accidentelle, vu l'absence de phénomènes qui auraient été provoqués, sans le moindre doute, par une torpille ou par une mine sous-marine; les témoins oculaires — et parmi eux le marin Sobral — n'ont rien noté qui pût justifier autre chose qu'une explosion dans les soutes de la proue, lesquelles contenaient de la poudre ou des projectiles chargés et étaient entourées à tribord par des charbonnières; l'incendie se propageant à l'arrière a fait sauter successivement les magasins de projectiles. Aucun témoin n'a observé de perturbation à la surface de la baie, ni de colonne d'eau, indices certains d'une explosion extérieure. On remarquera qu'aucun dégât n'a été causé aux quais et aux deux navires de guerre espagnols (1) ancrés à peu de distance du *Maine*. Le chef pilote de La Havane a déclaré qu'après le funeste événement on n'avait trouvé aucun poisson flottant sur les eaux, comme il est habituel de le constater après toute destruction d'épaves ou de roches à l'aide d'explosifs (2).

---

(1) L'*Alfonso XIII* et le *Legazpi*, amarrés aux bouées n° 2 et n° 3 distantes de 149 et 240 mètres de la bouée n° 4.

(2) Il n'est pas sans intérêt — ne serait-ce qu'à titre documentaire — de noter une curieuse indication, contrôlée à bonne source, qui nous est signalée par M. P. Erard, publiciste à Paris (*Argus de la Presse*), et d'une si spéciale compétence en tout ce qui touche les questions de politique étrangère :

« M. Bernabé, ministre d'Espagne à Washington, déclare savoir que le sieur John D. Benett, demeurant rue 44, n° 207, à New-York, a reçu la visite de divers membres de la junte cubaine (Gonzalo de Quesada et Horatio Pubens nommément désignés), lesquels se sont fait longuement expliquer les propriétés des explosifs et des machines dont ledit Benett est l'inventeur.

» Procès-verbal de cette visite a été dressé postérieurement

M. Mac Kinley, tout d'abord le 28 mars — en transmettant au congrès le *Maine Report* (1) —parlera d'un accident malheureux. Néanmoins il ne tiendra pas à ce que la lumière se fasse par un débat contradictoire, répudiant la très loyale proposition de l'Espagne de soumettre le différend à une commission internationale.

à la date du 25 mars et déposé par les soins du consul général d'Espagne à New-York, ès mains de l'attorney du district, mais sans qu'il soit fait mention dans le document d'une vente effectuée par Benett.

» Or, — et c'est là précisément le point délicat, — il résulterait d'une enquête très minutieuse que Benett a livré à des inconnus, le 3 février (entre autres), une charge considérable de matières explosives et des appareils du modèle très spécial examinés chez lui par les membres de la junte cubaine. »

(1) *Message from the President of the United States transmitting the Report of the naval court of inquiry upon the destruction of the United States battle ship* Maine *in the Havana harbor, february* 15, 1898, *together with the testimony taken before the court.* (Washington-*Gouvernement printing office.*)

Un fort volume, 306 pages, détaillant vingt-trois séances et formulant conclusions, lesquelles sont :

La perte du *Maine* ne peut en aucun cas être attribuée à la faute ou à la négligence des officiers ou de l'équipage;

Le bâtiment a été détruit par l'effet d'une mine sous-marine, laquelle a produit à son tour l'explosion partielle de deux ou de plus des magasins situés à l'avant.

L'enquête n'a pu fixer les responsabilités.

Nous ferons remarquer que la preuve de la destruction par l'explosion d'une mine placée sous le couple n° 18, résulte uniquement de la courbure des fermes et des plaques; les photographies et croquis annexés au document s'appliquent à faire valoir la démonstration.

Le capitaine de corvette Hermann Gerke, de la marine allemande, malmène quelque peu ces conclusions en une docte dissertation que publie la *Marine Rundschau.* Le savant spécialiste est assez porté à admettre la production spontanée de gaz issus soit du charbon, soit de peinture fraîche; il relève dans le *Report of the naval court of inquiry* de fâcheuses contradictions, notamment celle relative à deux ou plusieurs centres de déflagration.

« La cour d'enquête, il est inutile de le dire, méritait la confiance absolue du gouvernement; elle a été unanime dans sa conclusion que la perte du *Maine* avait été causée par une mine sous-marine. Elle n'a pas défini la responsabilité, qui reste à établir. En tout cas, la destruction du *Maine* par une cause extérieure quelconque est une preuve évidente, et de nature à produire une grande impression, que l'état de choses à Cuba est intolérable.

« La situation a ainsi montré que le gouvernement espagnol ne peut pas assurer la sécurité de navires de la marine américaine dans le port de la Havane, alors que ce navire remplissait une mission de paix et avait le droit d'être là. »

Le message du 11 avril est décisif. Homme sans convictions bien arrêtées, politicien médiocre, le Président, en ces jours d'affolant *excitement*, est lui aussi devenu — comme jadis Grant (1) — la proie des *Stalwarts* du Sénat.

L'Exécutive, il est vrai, préconise l'intervention mais non la reconnaissance de belligérance; il lui suffira de faire valoir le préjudice considérable dont pâtissent les intérêts américains, d'exalter les sympathies gagnées à la cause cubaine par les procédés honteux de l'Espagne à l'égard des Insurgés (*cruel, barbarous and uncivilized practices of war fare*). Le Cabinet de Madrid s'obstinant à ne pas répondre aux ouvertures qui lui ont été faites « *in the direction of pace* », les Etats-Unis ont le droit et le devoir — au nom de l'humanité, au nom de la civilisation, en considération de leurs intérêts compromis — de parler et d'agir, d'exiger que la guerre à Cuba prenne fin.

En conséquence, le Président demande au Congrès d'être

---

(1) Allusion au scandaleux procès du général Belkap, secrétaire d'Etat à la guerre et ami intime du président, compromis dans une affaire de concussion.

autorisé à prendre telles mesures qu'il conviendra pour organiser à Cuba, et y maintenir un gouvernement stable en état d'assurer l'ordre et l'observation des obligations internationales.

Quoique M. Mac-Kinley marque explicitement son intention de s'en tenir aux principes énoncés en son message de décembre, le Sénat (17 avril) adjoindra au vote de la résolution une clause — (amendement du démocrate Turpie) — visant la reconnaissance de l'indépendance cubaine (67 voix contre 21).

La journée du dimanche, 18, est tout entière remplie par l'appréhension d'un conflit entre les deux assemblées. De fait, malgré la défection de la majorité présidentielle entraînée par l'exemple de M. Bromwell (de l'Ohio, le propre Etat de M. Mac-Kinley), la Chambre adopte, par 179 voix contre 155, la résolution du Sénat atténuée par la motion Dingley (du Maine), laquelle supprime la phrase « les Etats-Unis reconnaissent, par la présente, la République cubaine comme gouvernement véritable et légal de l'île ».

Le Sénat, quelques instants plus tard, maintiendra sa motion intégrale, — 46 voix (dont 10 républicaines) contre 32 — et repoussera également, par 43 voix contre 34, la proposition en faveur d'une conférence interparlementaire.

La Chambre, une seconde fois, vote le maintien de l'amendement Dingley (172 voix contre 148).

A 5 heures du soir, retour au Sénat du projet tant discuté, avec demande de réunion d'une commission mixte que M. Davis parvient alors à faire adopter.

Dans cette commission, vers 7 heures du soir, l'entente se réalise, les membres du Sénat renonçant à la clause de reconnaissance de l'indépendance cubaine.

La résolution conjointe, adoptée au Sénat par 42 voix contre 35, à la Chambre des représentants par 310 voix contre 6, est ainsi formulée :

Attendu que l'état de choses détestable qui existe depuis plus de trois ans dans l'île de Cuba, si proche de nos côtes, révolte la conscience du peuple des Etats-Unis et n'est qu'une honte pour la civilisation chrétienne;

Attendu que cet état de choses, qui a abouti à la destruction d'un navire de guerre des Etats-Unis et à la mort de deux cent soixante-six de ses officiers ou de ses marins, alors que ce navire était en visite amicale dans le port de La Havane, ne peut pas être supporté plus longtemps, ainsi que l'a montré le Président des Etats-Unis dans son message du 11 avril 1898, message qui appelle une action du Congrès,

Il a donc été arrêté :

1° Que la population de l'île de Cuba est et devra être de plein droit libre et indépendante;

2° Que c'est le devoir du gouvernement des Etats-Unis de demander et qu'il exige par la présente résolution que l'Espagne abandonne immédiatement son autorité et son action dans l'île de Cuba et retire ses forces de terre et de mer de Cuba et des eaux de Cuba;

3° Que le Président des Etats-Unis reçoive, et il reçoit par cette déclaration, l'ordre et les pouvoirs d'employer toutes les forces de terre et de mer des Etats-Unis et d'appeler au service des Etats-Unis la milice des divers Etats, dans la proportion où ce sera nécessaire pour donner plein effet à la présente résolution;

4° Les Etats-Unis répudient, par la présente, toute intention d'exercer une souveraineté, une juridiction ou un contrôle quelconque sur la dite île, excepté pour en amener la pacification et affirmer la détermination des Etats-Unis de laisser le gouvernement et le contrôle de l'île à son peuple quand cette pacification sera accomplie.

Dans la nuit même du 19 au 20, le Président acceptait l'aval de ce mandat en quelque sorte impératif.

M. Polo de Bernabé, ministre plénipotentiaire d'Espagne (1), aussitôt réclame ses passeports pour le Canada (21)

---

(1) Remplace M. Dupuy de Lôme, qui eut le grand tort de croire à la discrétion de la poste américaine. — Dans une lettre toute personnelle et privée à un de ses amis (M. Canaléjas, ancien ministre), l'ambassadeur ne cache pas ce qu'il pense de M. Mac-Kinley, « faible, en quête de popularité, politicien de bas

et le même jour l'ultimatum américain est télégraphié de Washington à M. Woodford, auquel il parvient dans la nuit du 21 au 22.

Le ministre des Etats-Unis à Madrid, très certainement désireux d'aboutir à une solution pacifique du conflit, était demeuré sur l'échec de ses précédentes négociations (dont la première date du 23 septembre 1897) en vue de faire accepter par l'Espagne le principe d'une intervention *très atténuée* (1) des Etats-Unis dans les affaires cubaines.

Après cette première phase *d'idyllic serenity* (2), de nou-

étage, qui désire à la fois maintenir la porte ouverte de mon côté et rester en bons termes avec les chauvins de son pays. »

Cette lettre au lieu d'être remise à son destinataire a été publiée par la junte cubaine de New-York. On juge du scandale!

M. Dupuy de Lôme s'empressa de faire agréer sa démission.

(1) Dans un fort curieux article « *The origin of the war* » (9 mai), le correspondant madrilène du *Times* s'applique à dégager du mystère la solution pacifique recherchée *in petto* par le président Mac-Kinley. Certaines indiscrétions voulues du général Woodford permettent de présumer qu'il s'agissait d'une opération financière. Un puissant syndicat, avec garantie des Etats-Unis, aurait consenti à se charger de la dette cubaine en échange de l'administration financière de l'île et de la libre exploitation de ses prodigieuses ressources naturelles.

L'Espagne conservait sa souveraineté nominale et participait sous une forme ou une autre aux bénéfices de l'entreprise.

Ce *very wealthy syndicate* est-il le même que celui avec lequel avait déjà traité José Marti? Il est regrettable que l'articlier anglais néglige de nous renseigner sur ce point délicat.

Le comte Guluchowski avait eu à peu près la même pensée; il proposait d'accorder aux Etats-Unis à Cuba la position de l'Angleterre en Egypte. On émettrait, sous la garantie de la Grande République, un emprunt dont le produit servirait pour deux tiers à désintéresser l'Espagne.

Dans tous les cas, le projet n'avait pas le mérite de la nouveauté. Des négociations dans ce même sens avaient déjà été engagées entre le général Serreno et M. John N. Forbes de Boston, agent délégué des milliardaires de New-York.

(2) Note des plus conciliantes du 23 septembre; réponse non

velles instructions lui avaient prescrit de signaler au Cabinet espagnol les conclusions de la commission d'enquête sur la catastrophe du *Maine*; il devait de plus appeler l'attention de M. Sagasta sur la nécessité d'un armistice immédiat et insister pour que des facilités soient accordées au ravitaillement des reconcentrados.

En d'autres termes, le gouvernement fédéral avec une odieuse hypocrisie, entend, non pas demander directement à l'Espagne la réparation du désastre du *Maine*, mais tirer parti de ce grief pour obtenir du Cabinet de Madrid l'abandon final de sa colonie.

M. Sagasta n'ignore pas l'insincérité diplomatique de la Maison Blanche et il y a beaux jours qu'il a pénétré « *die heuchlerische Mär der Humanität* ». Il a feint de croire, en octobre 1897, aux cordiales assurances d'amitié et de sympathies prodiguées à l'occasion des premiers actes de son ministère; il se refusera, cette fois encore, à se laisser extorquer une mesure qui ne serait qu'une réparation indirecte. Fâcheusement, l'application de l'autonomie (25 novembre 1897) n'a pas produit l'effet que l'on devait attendre, que l'on pouvait espérer. L'inertie (*masterly inactivity*), l'encourageante arrogance des consuls américains à Cuba et

---

moins courtoise de M. Gullon, ministre des affaires étrangères, en date du 23 octobre. Nouvelle note du général Woodford (20 décembre) déclarant en outre que le président Mac-Kinley reconnaît avec une particulière satisfaction les efforts qui se poursuivent pour améliorer la présente situation à Cuba, efforts dont les résultats ne peuvent forcément être sensibles qu'avec le temps ; l'Espagne est ainsi en droit de compter sur une « *benevolent neutrality* » de la part des Etats-Unis jusqu'au moment prochain (*until the near future*) où sera réalisable l'établissement d'une paix durable.

Ce *near future* était gros de menaces! car la note du 23 mars exigera l'immédiate pacification.

des pouvoirs publics à Washington ont fait avorter ces louables réformes (1).

Sans se laisser rebuter, les libéraux persévéreront dans leur programme; deux autres mesures — encore que trop tardives — témoigneront de leur loyauté, de leur absolue conciliation.

Premièrement, le 30 mars, un *bando* du marquis de Pena Plata constate que le calme est rétabli dans les quatre provinces occidentales de l'île et en conclut que le moment est propice pour revenir à la *normalidad de la vida*. En conséquence, affranchissement de la population rurale, liberté rendue aux reconcentrados (2).

Secondement, le 9 avril, proclamation d'un armistice, pour répondre aux instances pacificatrices du Saint-Père.

Mais ce sera là le maximum des condescendances permises; davantage équivaudrait, pour la foi espagnole, à une atteinte sacrilège au dogme du *pundonor*.

Le président du conseil, sincèrement convaincu d'avoir épuisé toutes les concessions (3) pourra donc estimer, à

---

(1) M. Moret sera fondé à déclarer le 6 mai 1898 à la Chambre que la nation américaine a empêché un loyal essai de ce régime.

(2) On évalue leur nombre de 5 à 600.000, desquels 250.000, au minimum, meurent de misères et de privations, affirme — sans la moindre retenue — l'auteur du singulier factum « Les causes et les origines de la guerre de Cuba » publié par la *Review of Reviews*. M. Stead y traite les Espagnols de « Turcs du nouveau monde » et compare la guerre actuelle — le rapprochement s'imposait — avec celle que la Russie engagea, voilà vingt ans, dans la même pensée d'humanité.

Le *Yellow Kid* décidément, a ouvert une succursale à Londres!

M. Richard Davy réduira avec une plus juste modération le chiffre des décès à 75.000. (Cuba et les Cubains — *Fortnightly*, mai.)

(3) La publication, fin mai, d'un *Libro rojo*, ne laisse subsister aucun doute à ce sujet. La presse estimera, communément, que

cette heure dernière, incompatible avec la dignité nationale de répondre à l'ultimatum des Etats-Unis.

La dépêche adressée au général Woodford était ainsi formulée :

Vous avez reçu le texte de la résolution conjointe votée le 19 par le Congrès, approuvée aujourd'hui, et relative à la pacification de Cuba.

Conformément à cette loi, le Président vous charge de communiquer immédiatement au gouvernement espagnol la résolution en question avec une requête formelle du gouvernement américain exigeant que l'Espagne renonce immédiatement à la souveraineté et au gouvernement de l'île de Cuba, qu'elle retire ses troupes de terre et de mer de Cuba et des eaux cubaines.

En faisant cette demande, les Etats-Unis répudient de leur part toute disposition ou intention d'exercer une souveraineté, une juridiction ou un contrôle sur Cuba, et n'ont d'autre but que de pacifier l'île. Ils affirment leur détermination, une fois ce but atteint, de laisser le gouvernement et le contrôle de Cuba à sa population, qui constituera un gouvernement libre et indépendant.

Si, samedi prochain, 23 avril, à midi, le gouvernement des Etats-Unis n'a pas reçu du gouvernement espagnol une réponse pleinement satisfaisante à cette requête et à cette résolution, de manière à assurer la paix à Cuba, le Président, sans autre avis préalable, emploiera, dans la mesure qui sera nécessaire, le pouvoir et l'autorité que lui confère et lui impose la résolution conjointe pour exécuter ladite résolution.

Et voici également le télégramme reçu de Madrid dans

---

le Cabinet espagnol a fait trop de concessions. L'*Epoca* (20 mai) signale le contraste entre les ménagements de M. Cleveland ou de M. Olney et les exigences de M. Mac-Kinley, exigences qui vont en s'accentuant à partir de la note présentée par le général Woodford, le 23 septembre, à Saint-Sébastien, au duc de Tetuan.

Le *Livre rouge* contient 149 documents, depuis la note Olney du 4 avril 1896, offrant les bons offices des Etats-Unis, jusqu'aux deux mémorandums des 18 et 25 avril 1898 envoyés aux puissances par M. Guillon à la veille et au lendemain de la rupture.

la matinée du 21, par le secrétaire d'Etat aux affaires étrangères :

Ce jeudi matin, de bonne heure, après réception de votre télégramme en clair, avant que j'en eusse donné communication au gouvernement espagnol, le ministre espagnol des affaires étrangères m'a notifié que les relations diplomatiques entre les deux pays ont été rompues et que toutes communications entre leurs représentants respectifs avaient cessé.

En conséquence, j'ai demandé mes passeports, mon sauf-conduit, j'ai confié la légation à l'ambassadeur britannique, et je pars pour Paris cet après-midi. J'ai informé les consuls américains.

De ce fait, les délais spécifiés par l'ultimatum sont abrogés ; les Etats-Unis useront de cette commode interprétation pour — le lendemain même — établir l'état de guerre par la capture du *Buenaventura*, bâtiment de commerce venant du Texas avec un chargement de bois et saisi à 17 milles sud de Key-West par la canonnière américaine *Nashville*.

Ce n'est que quelques jours plus tard que M. Mac-Kinley appréciera la convenance de réclamer du Congrès une *déclaration de guerre* régulière (1).

L'Espagne, en ces vingt dernières années, est demeurée en quelque sorte étrangère aux convulsions de la politique internationale.

---

(1) Les Américains pourraient, à la rigueur, pour leur décharge, en appeler d'un précédent.

Le 5 octobre 1804, quatre frégates anglaises croisent au large du cap de Santa-Maria, attendant les navires espagnols *Fama*, *Medea*, *Mercedes* et *Clara* qui ont quitté Lima en août avec cinq millions de douros. Après une glorieuse résistance, D. José Bustamante est obligé d'amener son pavillon..... La déclaration de guerre sera datée du 11 janvier 1805.

Elle redoutait les charges ruineuses que ferait peser sur elle un insolent patronage et n'a pas voulu — à l'exemple d'une autre — s'avilir au rang de cliente asservie.

L'égoïsme pharisaïque de l'Europe lui fera payer cher cet isolement — non morgue mais nécessité — car s'impose avant tout l'apaisement des partis et le régime de sages économies.

Après Melilla, — alors qu'il s'agit d'obtenir du Maroc de justes satisfactions, — une première constatation non équivoque de l'hostilité de certaine puissance, du mutisme d'autres, sera pour l'Espagne de toute évidence. Elle ne sait, ou ne peut, alors modifier les errements du passé préconisés, du reste, par quelques-uns de ses hommes d'Etat et non des moins qualifiés, par M. Castelar tout le premier. En 1898, la même cause ne peut manquer de produire d'identiques effets.

Le message que M. Cleveland devait adresser au Congrès dans la première semaine d'avril, a été ajourné au lundi 11; en réalité, le président n'a voulu que gagner du temps pour permettre aux nationaux de quitter la Grande Antille (1); néanmoins ce retardement sera interprété comme un indice bienfaisant fournissant prétexte à l'intervention pacificatrice du souverain pontife et à l'action collective des grandes puissances.

L'*Osservatore romano* entendra seul la voix chevrotante de Léon XIII.

La démarche des représentants de l'Allemagne, de l'Autriche et de l'Italie, de la France et de la Russie, de la Grande-Bretagne, n'est pas davantage de nature à impres-

(1) Trop de hâte aussi eût été préjudiciable aux intérêts des politiciens brasseurs d'affaires; l'accaparement des charbons est un de ces gros coups que l'on ne peut jouer sans corriger les risques du hasard!

sionner M. Mac-Kinley, qui très exactement perçoit les dissonances du concert européen.

. La note est ainsi libellée :

Les représentants soussignés ont été dûment autorisés à adresser, au nom de leurs gouvernements respectifs, un pressant appel aux sentiments d'humanité et de modération du président et du peuple américains dans leur différend actuel avec l'Espagne.

Ils espèrent vivement que de nouvelles négociations conduiront à un accord qui, tout en assurant le maintien de la paix, donnera toutes les garanties nécessaires pour le rétablissement de l'ordre à Cuba.

Les puissances ne doutent pas un instant que le caractère absolument désintéressé et tout humanitaire de leurs représentations sera entièrement reconnu et apprécié par la nation américaine.

Non moins banale la réponse présidentielle :

Le gouvernement des Etats-Unis reconnaît les sentiments de bonne volonté qui ont inspiré la communication amicale de six puissances et qui sont traduits dans la note que présentent Vos Excellences.

Il partage l'espoir qui y est exprimé que la solution de la situation actuelle de Cuba soit le maintien de la paix entre les Etats-Unis et l'Espagne, obtenu à l'aide des garanties nécessaires pour le rétablissement de l'ordre à Cuba et la suppression de l'état chronique de troubles dans ce pays, qui cause tant de tort aux intérêts américains et menace la tranquillité de la nation américaine par la nature et les conséquences d'une lutte entretenue à nos portes et qui révolte, en outre, les sentiments d'humanité de notre nation.

Le gouvernement des Etats-Unis apprécie le caractère humanitaire et désintéressé de la communication qui est faite aujourd'hui, au nom des puissances signataires, et, pour sa part, il est convaincu que ces puissances apprécieront également les efforts désintéressés et sincères des Etats-Unis pour remplir un devoir d'humanité en mettant un terme à une situation dont la prolongation indéfinie est devenue intolérable.

Après cette tentative — combien exténuante — l'Espagne sait ne plus avoir à compter que sur d'anodines sym-

pathies. Elle les méritera plus poignantes encore, et par l'attitude de son peuple et, par la dignité de ceux autorisés à parler en son nom.

Les circulaires des 18 et 25 avril envoyées aux grandes puissances énoncent le regret du gouvernement espagnol de se trouver dans l'obligation de faire appel à la force pour repousser l'agression scandaleuse des Etats-Unis, défendre la dignité et l'intégrité historique de la Patrie. L'Espagne a pour elle le droit, les procédés corrects et la prudence; tandis que les Etats-Unis ont de leur côté l'exécrable conduite du consul général Lee, la déloyauté et une explosion d'ambitions sans frein. Le peuple espagnol attend l'attaque avec calme, décidé à vendre chèrement son existence et à défendre avec énergie sa raison de rester en Amérique, persuadé qu'il aura l'appui des Cubains qui sont, comme lui, Espagnols.

Le discours du trône, lu par la régente à l'ouverture des Cortès, ne sera et ne pourra être que la confirmation de l'inébranlable volonté de soutenir ces droits sacrés, quelle que soit l'étendue des sacrifices imposés :

Les graves préoccupations qui attristaient mon esprit la dernière fois que je vous adressai la parole ont augmenté et avivé l'inquiétude publique, donnant le pressentiment de nouvelles et plus grandes complications motivées par la tournure prise par les événements de Cuba. Ces complications ont été suscitées par une partie du peuple des Etats-Unis, lequel, en voyant approcher la mise en vigueur de l'autonomie solennellement offerte dans mon précédent message, pressent qu'une libre manifestation du peuple cubain, par la voix de ses Chambres, va détruire pour toujours les desseins que trament contre la souveraineté de l'Espagne ceux qui, avec les ressources et les espérances envoyées de côtes voisines, ont entretenu le feu de l'insurrection dans cette île malheureuse et blessée.

Si le gouvernement des Etats-Unis cédait à cet aveugle courant, les menaces et les insultes — que jusqu'à présent nous avons pu accueillir avec indifférence, car elles n'étaient pas l'expression de la vraie nation américaine — se transformeraient en provocation intolérable, qui obligerait mon gouvernement,

pour défendre la dignité nationale, à rompre les relations avec le gouvernement de Washington.

Dans cette crise suprême, la voix sacrée de celui qui représente sur terre la justice divine a fait entendre des conseils de paix et de prudence que mon gouvernement n'a eu aucune difficulté à suivre, fort qu'il est de son droit et tranquille dans l'accomplissement étroit de ses devoirs.

Si l'Espagne doit de la gratitude au Saint-Père pour son intervention en faveur de la paix dans ces moments critiques, l'Espagne reste aussi l'obligée des grandes puissances européennes qui, par leur attitude amicale et leurs conseils désintéressés, ont fortifié notre conviction que la cause de l'Espagne mérite d'universelles sympathies et sa conduite une approbation unanime.

Il est possible, cependant, que l'attentat se réalise et que ni la sainteté de notre droit, ni la modération de notre conduite, ni l'expresse volonté du peuple cubain, librement manifestée, ne servent à contenir les passions et les haines déchaînées contre la patrie espagnole.

En prévision de ce moment critique où la raison et la justice n'auront pour unique abri que le courage des Espagnols et la traditionnelle énergie de notre peuple, j'ai avancé la réunion des Cortès, et la suprême décision du Parlement sanctionnera sans doute l'inébranlable résolution de mon gouvernement de défendre nos droits, quels que soient les sacrifices qui nous incombent pour l'accomplissement de cette tâche.

En m'identifiant ainsi avec la nation, non seulement j'accomplis les devoirs que j'ai juré de remplir en acceptant la régence, mais je cherche aussi à fortifier mon cœur de mère, avec la confiance que le peuple espagnol, en se groupant autour du trône de mon fils, le soutiendra avec une force que rien ne saurait abattre jusqu'au moment où il lui sera donné de défendre en personne l'honneur de la nation et l'intégrité du territoire...

Cette réouverture de la session parlementaire (25 avril) — si on en excepte une tentative avortée piteusement de M. Romero Robledo — prouve que toutes les dissidences politiques s'effacent devant la gravité de la situation : le discours de M. Salmeron, au nom de la minorité républicaine, produira une légitime sensation. L'Espagne entière applaudira à la conduite de don Emilio Castelar, et

le prétendant lui-même — auquel le *Morning Post* décoche le sobriquet de *King of the Mob* — tiendra à affirmer qu'à cette heure d'angoisse il convient de tout sacrifier aux intérêts suprêmes de la défense nationale (Bruxelles, 28 avril).

Ainsi, apaisement des factions, entente des volontés, louable et généreuse tentative de tous pour sanctionner la parole sincèrement expressive du président du conseil : « L'Espagne peut être vaincue, mais elle ne sera jamais déshonorée ». Hélas, éphémère accalmée !

Pourtant doit être flétri le parti-pris coupable de quelques correspondants de journaux étrangers pour exploiter à outrance de misérables incidents, d'insignifiants indices, pour dépeindre la situation intérieure du pays si gravement troublée qu'on se pourrait croire à l'avant-veille d'une irrémédiable catastrophe.

D'après le *Berliner Tageblatt* (7 mai), le parti carliste s'organiserait occultement dans les provinces du nord et dans celle de Murcie; toutefois, l'appui de l'armée lui fait défaut et il est douteux qu'il puisse compter, pour tenir l'emploi d'un Monk, sur le général Weyler, dont l'adlatus parlementaire est M. Romero Robledo; tous deux se donnent l'étiquette conservatrice. D'autre part, la réaction républicaine semblerait se serrer autour de M. Emilio Castelar; le troisième président de la République de 1873 deviendrait peut-être, une fois encore, l'homme de demain. Le *Morning Post* (12 mai) affecte, lui aussi, de croire à cette résurrection.

Un autre journal londonien, le *Daily Telegraph* (15 mai), insiste sur les sinistres appréhensions que provoque l'attitude du général Weyler, idole de la populace, et sur les symptômes d'une prochaine révolution déjà annoncée par diverses émeutes dans les provinces.

Il est sans conteste, que très vibrante a été la déclaration faite au Sénat, le 29 avril, par le général Weyler en suite de laquelle le *Nacional* (4 mai) publiait son article tant

commenté « *La guerra ofensiva* »; mais celui que *El País* songera à porter candidat à la présidence du conseil s'inspire avant tout, — par dessus tout, — de son patriotisme, et point besoin de lui rappeler que M. Castelar prononce à tout jamais close, l'ère des pronunciamentos.

Il ne sera pas nié davantage que des troubles ont sévi en diverses localités : à Talavera, à Gijon, à Oviedo, à Cacérès, à Alcada, à Guadeira, à Linarès, etc. ; mais il ne peut être permis — même à Madrid (1) — d'en rattacher l'origine à des causes politiques ; elles sont purement locales, accidentelles, et se doivent attribuer à la surélévation du prix du pain, à la menace du chômage, au discrédit du papier et à la rareté du numéraire qu'une spéculation éhontée draine pendant quelques jours hors des frontières (2).

Enfin, l'urgence de requérir quelques chevaux de renfort en remplacement de ceux fourbus ou récalcitrants explique et excuse la crise ministérielle. (3) De fait, M. Moret

---

(1) La nouvelle du glorieux désastre de la flotte du contre-amiral Montojo dans la baie de Manille, provoquera une sorte d'effervescence tumultueuse, laquelle motivera le 2 mai la déclaration de l'état de siège à Madrid. Le très affectionné don Alberto Aguilera y Velasco, gobernador civil de la provincia de Madrid, remettra les pouvoirs à don Antonio Daban y Ramirez, capitan general de Castilla la Nueva y Estramadura.

(2) Le *Times* (2 juin) « Gold is of course an unknown fiscal luxe » ; il en est à très peu de chose près de même pour l'argent.

(3) Le Cabinet formé le 4 octobre 1897 démissionne le 17 mai ; il était reconstitué le lendemain : M. Gamazo, instruction publique et travaux publics ; M. Groizard, justice ; la marine est attribuée à M. Aunon, son prédécesseur n'ayant su — et c'est fort dommage — se concilier toutes les sympathies politiques ; M. Puigcerver aux finances ; M. Capdepon à l'intérieur ; M. Romero Giron aux colonies ; aux affaires étrangères — M. Léon y Castillo ayant pensé plus profitable aux intérêts du pays de demeurer à Paris, — don Juan Manuel Sanchez y Guttierez de Castro devenu par son mariage avec dona Genovefa (fille du feu duc de Hornachuelo) duc d'Almodovar del Rio, député de

— ministre des colonies — est devenu par trop impopulaire; bon nombre de « pasteleros » ne lui pardonnent pas l'équivoque formule : « L'autonomie est la paix ».

Le nouveau Cabinet affectera la tendance essentiellement *nationale* objectivée par M. Sagasta.

Ni l'Espagne ni les Etats-Unis n'avaient adhéré *in toto* à la Déclaration de Paris de 1856, réglant les questions de droit maritime en ce qui touche le blocus et la guerre de course.

Les raisons qui motivent le refus des Etats-Unis d'admettre la doctrine, se trouvent longuement exposées par M. Marcy dans sa dépêche du 28 juillet 1856 au comte Sartiges, ambassadeur de France à Washington.

En principe : l'Union considère l'entretien d'une puissante marine et d'une forte armée permanente comme préjudiciable à la prospérité nationale, comme périlleuse pour la liberté civile ; la République ne saurait donc souscrire à aucun engagement international lui créant semblable obligation.

Dans le détail : puisque la propriété privée est susceptible d'être saisie par des bâtiments de guerre, il n'y a pas de raison sérieuse pour prohiber sa confiscation par des particuliers.

Plus tard, — en mai 1861, — au début de la guerre de Sécession, lord John Russel prenait, de concert avec le gouvernement impérial, l'initiative de nouvelles ouvertures, les neutres étant particulièrement intéressés à la définition exacte des articles 3 et 4 (la marchandise, à

Jerez, vice-président de la Chambre, président de la commission du budget. Le général Correa reste l'hôte du palais de la Buenavista, M. Sagasta ne prêtant aucune attention aux attaques injustifiées visant le successeur du général Azcarraga.

l'exception de la contrebande de guerre, n'est pas saisissable même sous pavillon ennemi; le blocus doit être effectif). Le Nord — qui traite en pirates les *privateers* du Sud — s'obstine à maintenir ses conditions en ce qui concerne la propriété privée. La France et l'Angleterre refusent d'admettre ces louches exigences : la première aurait pour conséquence de réduire à rien, en temps de guerre, le profit des Etats entretenant une puissante marine de guerre et de commerce; la seconde porterait atteinte à la stricte neutralité que les deux puissances ont souci d'observer.

Après quelques semaines d'hésitations, le Nord paraissait enclin à plus de condescendance; les pourparlers étaient à la veille d'être ouverts par M. Seward, et à Paris par M. Dayton. Mais, sur ces entrefaites, la France a reconnu aux sudistes la qualité de belligérants; les négociations sont rompues, puis reprises, finalement délaissées en septembre. Mieux inspiré, — en avril 1898, — M. Mac-Kinley, répudiant les errements du passé, s'efforcera, tant bien que mal, de se mettre en règle avec le droit international.

En premier lieu, le lundi 25 avril — après vote d'une résolution conjointe — message présidentiel proclamant que l'état de guerre existe depuis le 21 avril, date de la non-acceptation par l'Espagne de l'ultimatum que devait remettre le général Woodford.

En conséquence de cette déclaration — et du reste à l'exemple des mesures adoptées par l'Espagne — les vaisseaux espagnols qui se trouvent dans les eaux des Etats-Unis ont jusqu'au 21 mai pour se charger et partir. Ceux qui seront rencontrés en mer auront la permission de continuer leur voyage s'ils ont pris marchandise avant cette date dans des ports des Etats-Unis. Les vaisseaux arrivés dans les eaux américaines, qui se sont mis en route avant le 21 avril, ne seront pas capturés et ils auront le droit de déposer leurs cargaisons.

Secondement : adhésion temporaire à l'Acte de Paris; le droit de visite s'exercera, mais les privilèges des neutres méritent considération; les courriers ne seront inquiétés qu'en cas de suspicion bien fondée.

Troisièmement : déclaration de blocus effectif du littoral septentrional de Cuba, entre Cardenas et Bahia-Honda et du port de Cienfuegos sur la côte sud de Cuba.

« Ce blocus aura lieu conformément aux lois des Etats-Unis et au droit des gens applicable dans des circonstances semblables.

» Des forces suffisantes iront stationner pour empêcher l'entrée et la sortie des vaisseaux des ports ci-dessus mentionnés.

» Tout vaisseau neutre, s'approchant de ces ports ou tentant de les quitter sans avoir eu connaissance de l'établissement de ce blocus, sera dûment avisé par le commandant des forces du blocus, qui enregistrera le fait sur le livre du bord avec la date et le lieu de l'enregistrement de cet avertissement.

» Si les vaisseaux ainsi prévenus tentent encore une fois d'entrer dans le port bloqué, ils seront capturés et expédiés au lieu le plus voisin et le mieux approprié pour la procédure de prise qui peut être jugée nécessaire contre eux et contre leur cargaison.

» Les vaisseaux neutres qui se trouvent dans les ports ci-dessus mentionnés au moment de l'établissement du blocus auront trente jours pour en sortir. »

Convaincu du préjudice qui dans certaines éventualités résulterait pour l'Espagne de la suppression de la course, le Cabinet de l'Escurial se refusait par note du 16 mai 1856 — en réponse aux pressantes sollicitations de la France — à apposer sa signature sur l'acte final du Congrès de Paris.

Néanmoins, le gouvernement espagnol n'a pas voulu laisser planer sur ses présentes intentions un doute qui eût été fâcheux. Aussi la *Gazette officielle* de Madrid publie le

24 un décret royal définissant l'attitude que prendra l'Espagne dans la question des corsaires, le droit de visite et la contrebande de guerre. Le même document notifie, en vertu de l'état de guerre existant, l'abrogation du traité du 27 octobre 1795, du protocole du 12 janvier 1877 et de tous les autres arrangements, traités et conventions entre les deux pays. Un délai de cinq jours à partir du 24 est accordé aux bâtiments américains pour sortir librement des ports espagnols.

L'article 3 dit que, quoique l'Espagne ne soit pas liée par la déclaration du 16 avril 1856 du Congrès de Paris, — puisqu'elle manifesta expressément sa volonté de ne point y adhérer, — le gouvernement, respectueux pour le principe du droit des gens, se propose d'observer et, par la présente, ordonne d'observer les règles suivantes du droit maritime :

1° Le pavillon neutre couvre la marchandise, excepté la contrebande de guerre;

2° La marchandise neutre, sauf la contrebande de guerre, ne peut pas être confisquée sous pavillon ennemi;

3° Les blocus pour être obligatoires doivent être effectifs, c'est-à-dire maintenus par une force suffisante pour empêcher en réalité l'accès d'un littoral ennemi;

4° Le gouvernement espagnol maintenant son droit d'accorder des patentes de course, organisera pour le moment avec des navires marchands un service de croiseurs auxiliaires de la marine de guerre, qui coopéreront avec celle-ci selon les nécessités de la campagne et seront sujets au code et à la juridiction de la marine de guerre;

5° Pour saisir les bâtiments ennemis et confisquer leur marchandise, les croiseurs auxiliaires et les corsaires, dans le cas où ils seraient autorisés, exerceront le droit de visite sur les hautes mers et dans les eaux juridictionnelles ennemies conformément au droit international et aux instructions qui se publieront à ces fins;

6° Enumération de ce qui constitue la contrebande de guerre;

7° Seront considérés et jugés comme pirates, avec toute la rigueur des lois, les capitaines, patrons, officiers et les deux tiers des équipages des bâtiments qui, n'étant pas américains, seraient pris faisant acte de guerre contre l'Espagne; ce, sans égard pour les patentes délivrées par la République des Etats-Unis.

En somme, sauf sur un seul point, adhésion complète aux déclarations du 16 avril 1856. Et cette réserve même ne saurait être blâmée — premièrement, parce que la course est une émanation naturelle du droit de défense (1), ainsi que l'exposait jadis, à lord Clarendon, M. Buchanan, ministre des Etats-Unis à Londres (1854), ainsi que le proclame Ignacio de Négrin en son traité du droit maritime; — secondement, parce que le dernier alinéa de la convention de Paris spécifie que l'abolition de la course n'est et ne sera obligatoire qu'entre les puissances qui y ont ou qui y auront accédé.

Il ne pourra donc être refusé à l'Espagne le droit de chercher à suppléer à l'insuffisance de ses forces navales, d'abord par l'armement de croiseurs auxiliaires, puis par la concession de lettres de marque à des corsaires *nationaux* investis du privilège de prendre part aux opérations de guerre régulières.

---

(1) Il suffira, pour faire ressortir l'avantage que l'Espagne peut espérer de la course, de quelques notes statistiques. La totalité des marchandises importées par l'Espagne en 1897 atteint près de 800 millions de francs, les exportations chiffrent 925 millions de francs; la flotte marchande nombre 543 vapeurs (564 000 tonnes) et 1.256 voiliers (191.000 tonnes). Les Etats-Unis importent pour une valeur de plus de 4 milliards de francs et exportent pour près de 6 milliards. 3.776 vapeurs (1.200.000 tonnes) et 12.873 voiliers (1.569.000 tonnes) portent le pavillon étoilé sur l'Atlantique et sur le Pacifique.

Enfin, postérieurement au Congrès de Paris ont été admises, *consensus gentium*, diverses conventions dont le respect attribue tout au moins à la guerre une certaine apparence « d'honnêteté », telles sont : l'immunité concédée aux câbles télégraphiques internationaux et l'avis préalable du bombardement (1).

Les Américains, dès le début, accusent pour ces devoirs le plus absolu dédain.

Les ports cubains et San-Juan de Puerto-Rico seront assaillis sans avertissement donné aux consuls étrangers.

Le câble de l'Indian Panama C°, reliant Hong-Kong à Bolinao sera relevé par le commodore Dewey, et les lignes Santiago-Jamaïque (anglaise) et Santiago-Cap Haïtien (française) se trouveront interceptées à diverses reprises.

De la sorte se motiveront justement les protestations adressées le 8 juin aux puissances par le gouvernement de Madrid faisant ressortir en sus : le mésusage du pavillon espagnol par deux bâtiments de guerre américains pénétrant dans la baie de Guantanamo, la capture de navires marchands avant l'officielle déclaration de guerre, et l'inobservation des règles du droit international en ce qui concerne le blocus des ports cubains.

M. Mac-Kinley a déclaré, le 22 avril, que ce blocus serait effectif, des forces *suffisantes* devant *stationner* pour empêcher l'entrée et la sortie de navires des ports interdits. Or, des faits probants (2) permettent de contester le caractère normal de ce blocus; on établira de même qu'il a été

---

(1) M. Arthur Desjardins, dans sa si substantielle étude (*Revue des Deux Mondes*, 1er juin), rappellera : la double protestation présentée à M. de Bismarck par le corps diplomatique, les 13 et 23 janvier 1871; l'engagement pris par l'amirauté japonaise en 1894 de ne pas bombarder Wei-hei-Wei et Che-Fou sans déclaration faite deux jours à l'avance; l'avertissement donné par l'Angleterre en 1896 au sultan de Zanzibar.

(2) Ne serait-ce que l'information fournie par le *Montserrat*, de

interrompu, divers bâtiments des escadres américaines s'étant éloignés de leur station pour des motifs autres que le mauvais temps, seule excuse acceptée par l'*Institut de droit international* à l'article 38 de son règlement. Les neutres peuvent, en droit, se prétendre lésés. De plus, il est stipulé que le blocus doit être notifié spécialement *in loco*, aux navires qui ont pu ignorer la déclaration diplomatique. Cette règle, jadis observée par les Etats-Unis en 1846 (ports du Mexique) et en 1861 (ports confédérés), se trouve également insérée dans la Convention italo-américaine du 26 février 1871; néanmoins, un rigorisme exagéré et inintelligent a failli produire l'incident du *Lafayette*.

Ce steamer de la compagnie transatlantique française (capitaine Le Chapelain), parti de Saint-Nazaire le 21 avril, avait touché à Santander le 22 et à la Corogne le 23, ignorant ainsi, — malgré la capture du *Buenaventura*, — que l'état de guerre existât réellement entre les Etats-Unis et l'Espagne. Le vendredi, 6 mai, un peu avant le coucher du soleil, à quelques milles de la Havane, le *Lafayette* était poursuivi par un bâtiment américain qui lui tira le coup de semonce. D'autres navires de guerre, le *Wilmington*, le *Newport*, le *Morill*, rejoignent l'*Annapolis*. Pourvu d'un équipage de prise, le paquebot est conduit à Key-West où il sera constaté, — contrairement aux informations prématurées des journaux américains, — qu'il ne portait aucune contrebande de guerre et qu'il n'avait pas tenté, après l'avertissement donné par l'*Annapolis*, de violer le blocus.

---

la compagnie transatlantique, qui force à l'aller et au retour le blocus de Cienfuegos où il dépose des fonds, un chargement d'armes, de munitions. De Cienfuegos, le capitaine Deschamps se rend à la Havane pour prendre les dépêches du général Blanco; le *Montserrat* arrive à la Corogne le 20 mai.

A l'exception de la république des îles Hawaï, déjà consentante à la prochaine annexion, tous les Etats — et la Corée elle même — dénoncent leur neutralité.

L'Allemagne, s'appuyant sur les précédents de la guerre sino-japonaise et de la guerre greco-turque, se borne à faire connaître ses intentions. Le gouvernement adopte le principe d'une stricte correction; malgré tout, il se manifeste que toutes les sympathies sont acquises à l'Espagne; l'opinion publique aux Etats-Unis se froissera de cette rigueur, legs attardé — dira-t-on — de la politique de M. de Bismarck.

Seules la *Frankfurter Zeitung* (1) et la *Nordd. Allg. Zeitung* glorifient Goliath.

L'Autriche-Hongrie non plus ne croit pas indispensable de formuler une explicite déclaration (réponse de M. Banfy, président du conseil, à une interpellation). Par contre, des voix autorisées se font entendre pour ne point laisser ignorer le sentiment de la nation. L'empereur François-Joseph dira le 11 mai à Buda-Pest : « C'est avec un profond chagrin que je rappellerai l'état de guerre existant entre l'Espagne et les Etats-Unis, guerre qu'il n'a pas été possible d'empêcher, malgré les démarches amicales des grandes puissances soutenues par l'intervention du souverain pontif, malgré l'excessive condescendance du Cabinet de Madrid. »

Nous retrouvons ces mêmes paroles, en quelque sorte textuellement reproduites dans l'exposé du comte Goluchowski aux Délégations : « La guerre hispano-américaine doit remplir de chagrin et de souci le monde civilisé entier. Ni l'intervention amicale du pape, appuyée par toutes les

(1) Très hospitalière aux communications des Allemands résidant aux Etats-Unis; comme spécimen de ces articles (?) une lettre du professeur en théologie Rauschenbusch de l'Université de Rochester (journal du 10 juin).

puissances européennes, ni la large condescendance du gouvernement espagnol, ne pouvaient empêcher cette lutte inquiétante, qui entraînera probablement de lourds sacrifices sur le terrain commercial, même pour les non-participants.

» La neutralité que nous nous sommes imposée nous oblige à la plus stricte réserve, mais nous regretterons tous profondément que cette lourde épreuve n'ait pu être épargnée à la Régente, douée des plus rares vertus souveraines, et à son peuple, et nous faisons tous certainement le vœu qu'on réussisse bientôt, par la conclusion d'une paix équitable, à mettre fin à ce spectacle hautement douloureux sous les rapports humanitaire et économique. »

L'Italie suivra, avec la modestie qui lui sied, l'exemple de ses alliés.

En France, le *Journal officiel* publie l'acte ci-après :

Le gouvernement de la République déclare et notifie à qui de droit qu'il a résolu d'observer une stricte neutralité dans la guerre qui vient d'éclater entre l'Espagne et les Etats-Unis.

Il croit devoir rappeler aux Français résidant en France, dans les colonies et les pays de protectorat ou à l'étranger, qu'ils doivent s'abstenir de tout fait qui, commis en violation des lois françaises ou du droit des gens, pourrait être considéré comme hostile à l'une des parties ou contraire à une scrupuleuse neutralité. Il leur est interdit notamment de s'enrôler ou de prendre du service, soit dans l'armée de terre, soit à bord des bâtiments de guerre, de l'un ou de l'autre des belligérants, ou de contribuer à l'équipement ou à l'armement d'un navire de guerre.

Le gouvernement déclare en outre qu'il ne sera permis à aucun navire de guerre de l'un ou de l'autre des belligérants d'entrer et de séjourner avec des prises dans les ports ou rades de la France, de ses colonies et des pays protégés pendant plus de vingt-quatre heures, hors le cas de relâche forcée ou de nécessité justifiée.

Aucune vente d'objets provenant de prises ne pourra avoir lieu dans lesdits ports ou rades.

Les personnes qui contreviendraient aux défenses susmen-

tionnées ne pourront prétendre à aucune protection du gouvernement ou de ses agents contre les actes ou mesures que, conformément au droit des gens, les belligérants pourraient exercer ou décréter, et seront poursuivies, s'il y a lieu, conformément aux lois de la République.

Les inclinations françaises nettement avouées ne manqueront pas de susciter de l'autre côté de l'Atlantique une certaine irritation; bien entendu, il n'en sera tenu que compte bien médiocre, au vif déplaisir de M. de Pressensé, prodiguant son admiration aux hommes et aux choses d'Amérique (Banquet anniversaire de Lafayette, 30 mai).

L'Angleterre, à l'occasion de cette assistance affectueuse sécrétera un peu de fiel, insinuant que la France exploite à son profit, au Maroc, les malheurs de l'Espagne.

D'autre part, le *Berliner Tageblatt* (*Konflikte und Allianzen der Zukunft*, 24 mai) prévoit d'ores et déjà un arrangement franco-espagnol. La France ouvrirait sa bourse; l'Espagne seconderait en Afrique les ambitions de sa créancière et lui céderait une station aux Baléares, peut-être même aux Canaries ainsi soustraites aux convoitises anglaises. Encore le chancelier de cette hoffmanesque diplomatie daignera ajouter que l'Allemagne ne peut s'offusquer d'une semblable alliance (1).

Enfin — sans insister, car il en sera parlé dans un prochain chapitre — les journaux anglais et allemands dénoncent d'occultes négociations entamées par M. Léon y Castillo, en vue de l'abandon des Philippines.

Le Cabinet de Londres a proclamé sa rigoureuse et très

---

(1) Le *Temps* n'en veut faire que très médiocre cas, dénonçant « aux bruyants et naïfs champions de la solidarité des races latines et de l'alliance hispano-française » les singulières avances faites par l'Espagne à l'Allemagne en vue de se procurer le concours de la Triple Alliance. (*Bulletin de l'Etranger* du 16 juin.)

stricte neutralité (*London Gazette* du 26 avril) : « Les navires de guerre des belligérants ne seront autorisés à prendre, tant qu'ils séjourneront dans les ports, rades et eaux territoriales de la juridiction du gouvernement de Sa Majesté, aucunes provisions, sinon celles qui seraient nécessaires à la subsistance de l'équipage, ni du charbon, si ce n'est la quantité strictement nécessaire pour les mener jusqu'au port le plus voisin de leur propre pays ou jusqu'à quelque destination plus rapprochée. En outre on ne donnera pas de nouveau, dans les trois mois qui suivent, du charbon au même navire de guerre dans le même port, ou dans tout autre, ou dans les eaux quelconques soumises à la juridiction de Sa Majesté, sans une permission particulière (1). »

En dépit de cette attitude officielle, d'une absolue correction, se produira un inattendu réveil de la conscience de la race anglo-saxonne; toutes les sympathies, et combien démonstratives, de l'Angleterre, sont acquises aux Etats-Unis. La manifestation de ces tendances est tellement accentuée que l'on sera en quelque sorte enclin à soupçonner l'existence d'un accord secret, tout au moins d'un rapprochement intéressé entre les deux pays.

Les escarmouches premières seront engagées sur certain passage d'une imprécation de lord Salisbury à la « Primrose League » :

« Vous pouvez, *grosso modo*, diviser en deux catégories les nations du monde : il y a les vivantes et il y a les mourantes. Voici, d'une part, de grandes nations, exerçant un pouvoir énorme qui s'accroît d'année en année, augmen-

---

(1) Le mercredi matin, conformément à un antique et solennel usage, juché sur le péristyle du *Royal Exchange*, le colonel Eustace Burnaby lit au peuple la proclamation royale. Le *serjeant-at arms* et *common crier* de la Cité a revêtu pour la circonstance son accoutrement moyen âgeux.

tant leurs richesses, étendant leur territoire, perfectionnant leur organisation; des chemins de fer leur ont donné la faculté de concentrer sur tout point donné la force militaire totale de leur population et d'assembler des armées infiniment plus grandes et plus puissantes que tout ce que l'on avait rêvé jadis; la science a placé entre les mains de ces armées des armes toujours plus redoutables par l'efficacité de leur pouvoir destructeur et contribuant par conséquent dans une sérieuse, dans une terrible mesure, à la force des nations qui les emploient. Mais à côté de ces organismes splendides, dont il semble que rien ne puisse diminuer la force et qui présentent des revendications rivales que l'avenir, peut-être, ne réussira pas à concilier sans le recours à un arbitrage sanglant, voilà un certain nombre de communautés que je ne peux qualifier autrement qu'en les appelant des « mourantes », encore que cette épithète ne s'applique à elles qu'à des degrés différents. Ce sont, pour la plupart, des communautés qui ne sont pas chrétiennes, mais je regrette de dire que cette distinction n'est pas absolue; dans ces Etats, la désorganisation et la décadence font des progrès à peu près aussi rapides que la force de concentration et la puissance dans les nations vivantes qui les entourent. De dix ans en dix ans, on les retrouve plus faibles, plus pauvres, plus dépourvues d'hommes capables de les conduire ou d'institutions méritant leur confiance; elles courent, selon toutes les apparences, au terme fatal, et pourtant elles se cramponnent avec une étrange ténacité à ce qui leur reste de vie.

» Dans ces nations, le mauvais régime gouvernemental, loin que l'on y remédie, devient sans cesse plus mauvais. La société et le monde officiel lui-même, l'administration, ne sont qu'un amas de corruption, de manière que vous ne trouverez nulle part une base solide sur laquelle fonder un espoir quelconque de réforme ou de restauration. A des degrés divers, on peut dire que ces nations présentent un

terrible spectacle à la portion éclairée du monde; elles offrent un tableau qui, malheureusement, apparaît de plus en plus sombre à mesure que ces détails en sont plus exactement révélés aux autres nations, et celles-ci sont sollicitées de chercher, par pitié autant que par intérêt, un remède à de tels maux.

» Combien de temps cet état de choses peut-il durer? Je ne tenterai pas, bien entendu, de le prophétiser. Tout ce que je peux indiquer ici, c'est que le progrès se continue, dans l'un et l'autre sens : les Etats faibles vont s'affaiblissant; les forts accroissent leurs forces; il n'est donc pas besoin d'être prophète pour vous dire à quel résultat fatal aboutit la combinaison de ces mouvements contraires. Pour une raison ou pour une autre — que ce soit les nécessités de la politique ou le prétexte de la philanthropie — les nations vivantes empièteront graduellement sur le territoire des mourantes et des germes de conflit entre peuples civilisés ne tarderont pas à se développer. »

L'Espagne se sentira atteinte par cette virulente apostrophe. « Aviso, o consejo! » demandera l'*Epoca* (5 mai). L'outrage pouvait être dédaigné « car ne tombe que le peuple qui a l'auto-suggestion de sa déchéance » (1), et ce n'est certes pas le cas de l'Espagne.

Mais, autrement inquiétant — parce que d'une portée plus générale et d'une visée moins spéculative — sera le discours de M. Joseph Chamberlain, ministre des colonies, prononcé le 13 mai à Birmingham en une crise d'anglo-saxonisme suraiguë. Cette harangue, prenant prétexte des récents mécomptes de la diplomatie anglaise en extrême Orient, objective de faire sortir la Grande-Bretagne de son *splendide isolement* par le moyen d'une alliance éventuelle avec les Etats-Unis.

(1) Etude psychologique de M. Alfred Fouillé : « Sommes-nous en dégénérescence? »

Le 11 juin, aux Communes, ce même dire sera encore plus explicitement confirmé :

« Si nous voulons défendre nos intérêts, nous devons pouvoir nous défendre sur mer contre toute coalition; nous pouvons avoir à faire face à trois puissances, et, dans ce cas, une entente avec une des grandes puissances nous serait d'un très grand service. Je n'ai pas à conseiller telle ou telle alliance, mais je désire très ardemment des relations plus intimes avec les Etats-Unis (applaudissements), sans pour cela chercher à imposer une alliance aux deux nations; mais je le répète, une telle alliance serait un bienfait pour les deux pays et pour la civilisation.» (Explications de M. Chamberlain en réponse aux critiques de sir William Harcourt.)

Avec des nuancements plus ou moins hypocrites, l'ensemble de la presse anglaise applaudira à cette formule *Anglo-Saxonia contra mundum*. Le révérend Lyman Abbott dans la *North American Review* (mai) et M. Palitson dans le *Contemporary* (mai) hosannent la paix universelle, conséquence bénie de cette Sainte Alliance dont le *Daily Chronicle* devient le moniteur (1). Pour sa part, ingénieusement, le *Daily Graphic* s'appliquera à démontrer que, depuis 1823, la hantise de cet inceste est une des traditions les mieux établies et les plus connues de la politique extérieure du Royaume-Uni.......... Etrange et calamiteuse amnésie, que celle qui ne permet plus à la conscience du peuple anglais de rappeler l'image des sensations provoquées par la *Sackville West affaire*, par la *Behring-Sea altercation*, par les diatribes de M. Blaine, par le message de M. Cleveland relatif au conflit vénézuélien!!!!

Peu importe, en somme, l'étiquette apposée par les chancelleries; la potion a été préparée. La Grande Répu-

(1) Il sera même formé des comités; celui présidé par lord Coleridge se signalera par son insane turbulence.

blique, plus que le Royaume-Uni, a besoin de ce cordial, et c'est par nécessité, non par goût, qu'elle est résignée — après avoir subi l'entraînement des Polks et des Taylors — à renoncer aux égoïstes préceptes de la doctrine de Monroë, à répudier les prudentes théories de Adams.

Méditant certaines leçons historielles, les Etats-Unis ne veulent point être joués comme le fut la Russie après San-Stefano, comme pâtit le Japon, après Shimonoseki. Peu leur importe la formule démodée de Proudhon « La victoire est productrice du droit ». Le triomphe escompté doit être rémunérateur et il ne le sera — pour celui que son succès même a épuisé — qu'à condition de marchander une solide alliance. La guerre, que Nietzsche définit « la vraie rédemptrice de l'humanité, son éducatrice et son juge » est pour le spéculateur une AFFAIRE tout comme une autre, dont il est avisé de couvrir les risques par une assurance; l'Angleterre, faisant ici office de courtier, encaisse les primes.

Est-il besoin de nettement spécifier les clauses du contrat?

En un chapitre subséquent sera discutée la question, tant inopportune que précoce, posée au lendemain même de la victoire du commodore Dewey : « Que deviendront les Philippines? » Pour l'instant, qu'il nous suffise de retenir cette conclusion : « L'accord anglo-américain menace directement la situation prépondérante de la Russie en Extrême-Orient ».

Le Japon aura ainsi préparé la revanche de Shimonoseki.

Bravant l'officielle veulerie, le Brésil et la république de Haïti ne se contenteront pas de balbuties. A Rio-de-Janeiro, la faction radicale s'agite pour faire accepter une motion en faveur des Etats-Unis et de l'indépendance cubaine; puis, quelques semaines plus tard, à Washington, M. Salvador de Mendonça — présentant ses lettres de rappel — formulera des vœux en vue de l'union des nations américaines, pour le contrôle des affaires dans l'hémisphère occidental.

La république de Haïti, tout en refusant de céder aux Etats-Unis le môle Saint-Nicolas ou un autre havre propre à l'établissement d'un dépôt de charbon, affirmera ses particulières sympathies : « Nous ne devons pas oublier que toutes les infortunes qui nous accablent résultent du fait des puissances européennes » déclarera M. Tancrède Auguste, conseiller très écouté du président Simon Sam.

Telles sont, sommairement brossées, les poses qu'affectent les plus intéressants témoins du conflit qui vient d'éclater. C'est à eux que reviendra de justifier les espérances de l'admirable Mère du Petit Roi :

« Nous avons pour nous presque toute l'Europe. »

Quelques brèves remarques s'imposent pour commenter les déclarations de neutralité précédemment énoncées.

On notera que le charbon n'est réputé *res hostilis* ni dans la proclamation de M. Mac-Kinley, ni dans le décret espagnol du 24 avril; Bluntschli (règle 763) avait déjà posé le principe. Il en résultera, que sont non fondées les criailleries de la presse américaine, imputant à la France et à la Hollande (1) une attitude antiamicale, parce que des bâtiments de l'escadre de l'amiral Cervera sont autorisés à prendre du charbon à la Martinique et à Curaçao dans les conditions restrictives admises par les puissances. Par contre, usant d'un droit, qui ne peut lui être contesté et à l'effet de gêner le ravitaillement de l'escadre espagnole signalée en haute mer, *the Treasury* à Washington soumet à une gêne temporaire la sortie des navires chargés de charbon à destination des ports des Antilles, du Mexique, du Centre Amérique et de l'Amérique du Sud. (Note du 21 mai.)

Une autre complication menace de naître par l'admis-

---

(1) Egalement incident à Saint-Thomas entre le gouverneur colonel von Hedeman et le consul américain (*Kleine Journal* de Berlin, 14 et 15 juillet).

sion dans la rade de Fort-de-France des deux torpilleurs espagnols *Furor* et *Terror;* pourtant en permettant, peu de jours après, au croiseur américain *Harward*, de réparer ses avaries dans le port même, le gouvernement français a explicitement affirmé son intention de placer les belligérants sur un pied de complète et équitable égalité.

Les neutres admettront le droit de *séjour limité* (vingt-quatre heures — Angleterre, Russie, Portugal, Hollande) et sans qu'il soit spécifié d'exception prohibitive à l'exemple de l'Autriche pour Cattaro en 1854, de l'Angleterre pour les îles Bahama pendant la guerre de Sécession, de la Suède pour ses cinq ports militaires en 1870. Il demeure aussi établi qu'un bâtiment de guerre ne pourra quitter un port neutre que vingt-quatre heures après le départ du navire ennemi qu'il cherche à poursuivre (la déclaration russe confirme cette règle).

Le *droit d'asile* — qu'il ne faut pas confondre avec celui de séjour limité — s'exercera dans certaines circonstances définies notamment par Richard Kleen dans ses *Lois et usages des neutres*, telles : avaries (1), manque de vivres et de charbon. Pourra être discutée la question de savoir si le privilége s'applique indistinctement aux navires de guerre et aux corsaires.

Nous ferons observer, à propos du blocus, que les bâtiments de guerre des neutres ont accès dans les ports interdits. De la sorte se motivent : la présence en rade de Manille de divers navires étrangers, la sortie du port de La Havane de l'aviso francais *Fulton*, la visite du *Dubourdieu*, etc., etc.

En certaines circonstances, les courriers postaux pourront également bénéficier de quelques tolérances. La France,

---

(1) C'est précisément le cas du *Temerario* à l'Assomption. Une commission déclare que le bâtiment est dans l'impossibilité de naviguer et ne fixe aucun délai pour l'exécution des réparations, certaines pièces ne pouvant être fournies par le Paraguay.

pendant la guerre du Mexique, a donné l'exemple de cette libéralité; par contre M. de Bismarck s'est refusé, en septembre-octobre 1870, à autoriser les agents diplomatiques enfermés dans Paris à sceller leur correspondance; (par faveur spéciale, le ministre des Etats-Unis fut seul affranchi de cette servitude). Morin condamne semblable rigueur que les Etats-Unis ne manqueront pas d'exercer, comme pour justifier l'opinion de M. v. Brandt : « La politique de l'Union, trop souvent méconnaît les droits et la dignité d'autrui » (*Deutsche Rundschau*, juin); aussi, le service postal (lettre simple) avec Cuba et Puerto-Rico, devra-t-il être assuré par les paquebots français quittant Bordeaux pour Santiago, et Saint-Nazaire pour Puerto-Rico, les 19 et 21 de chaque mois; quant aux Philippines, les messageries françaises et anglaises se chargent des lettres vià Singapore et Hong-Kong, où les consuls de France en prendront dépôt.

Enfin, il sera rappelé que les neutres ne sont pas responsables des actes entrepris par des particuliers. Les chantiers de constructions navales, les manufactures qui ne dépendent pas de l'Etat peuvent livrer du matériel de guerre aux belligérants. C'est ainsi que l'industrie allemande a amplement tiré avantage des guerres de Crimée et de Sécession, de la campagne de 1877-78 et du conflit sino-japonais ; c'est ainsi que la France a bénéficié en 1870-71 (1), de même que le Japon et la Chine en 1896, des fournitures de l'Angleterre et des Etats-Unis,

Deux grandes puissances n'auraient-elles pas été séduites par les profits de ce misérable mercantilisme au point de refuser leur sincère concours à celles qui avaient la volonté d'intervenir pour empêcher une guerre inique?

L'histoire ne pourra se résigner à taire ces scandales.

---

(1) Toutefois, la Belgique et la Suisse interdisent en 1870-71 cette exportation.

CHAPITRE IV

Les Belligérants.

I. Puissance militaire de l'Espagne : — *A*) l'armée péninsulaire; *B*) l'armée de Cuba ; *C*) l'armée de Puerto-Rico ; *D*) l'armée des Philippines ; *E*) Renseignements généraux concernant la marine.
II. Puissance militaire des Etats-Unis : — *A*) l'armée active; *B*) les milices volontaires; *C*) La National Guard; *D*) Mobilisation et concentration; *E*) Renseignements généraux concernant la marine.
III. Parallèle entre les belligérants.

I. — Puissance militaire de l'Espagne.

En dépit des efforts tentés en 1887-88 par le général Cassola, renouvelés en 1892 par le général Azcarraga, les Cortès se sont obstinément refusées à modifier la loi de 1882 sur le recrutement de l'armée, admettant le fâcheux principe de l'exonération — ainsi, en 1895, 18.000 remplacements. — Encore d'autres exemptions abusives favorisent les classes privilégiées; de la sorte l'Espagne n'applique que très incorrectement le système du service obligatoire.

Dans la règle, l'appelé passe trois années sous les drapeaux, puis est admis dans la première réserve (trois ans), enfin dans la deuxième réserve; les dispensés à un titre quelconque, les exonérés, — en un mot tous les déchets des contingents, — sont directement classés dans la réserve (douze années).

Ce contingent, d'une importance quelque peu variable, est fixé chaque année par un décret royal qui détermine, également par voie de tirage au sort, la quote-part revenant à la Péninsule et aux colonies :

	1894	1896-97.
	—	—
Péninsule.........	34.700	45.525
Colonies..........	5.800	45.000
	40.500	90.525

Nous sommes ainsi conduits à examiner tour à tour l'armée de la Péninsule, celles de Cuba, de Puerto-Rico et des Philippines.

A. — Armée de la péninsule.

Le territoire du royaume est partagé en huit régions de corps d'armée qui sont : Madrid, Séville, Valence, Barcelone, Zaragoza, Burgos, Valladolid et la Coruna; les Baléares et les Canaries demeurent en dehors du lotissement. En ces régions se répartissent les corps de troupes savoir :

Infanterie. — 56 régiments d'infanterie à deux bataillons. Le bataillon sur le pied de paix réduit compte 20 officiers et 326 hommes; cet effectif sera progressivement porté à 652, puis à 804 hommes.

56 cadres de régiments de réserve.

20 bataillons de chasseurs formant demi-brigade. Le bataillon sur le pied de paix réduit incorpore 23 officiers et 716 hommes; ils seront renforcés par la suite à 964 hommes.

10 cadres de bataillons de réserve.

Les considérations budgétaires n'ont pas permis de hâter, autant qu'il était désirable, le remplacement du vieux Remington par le Mauser espagnol M^{le} 93, arme de 7^{mm}, réputée parfaite et provenant soit de l'étranger, soit de la manufacture nationale d'Oviedo. Environ 80.000 de ces fusils ont été expédiés à Cuba et aux Philippines; à l'intérieur ont été pourvus tout d'abord les Ier et IVe corps (Madrid et Barcelone).

Cavalerie. — 28 régiments de cavalerie à 4 escadrons, le régiment de 450 à 510 hommes et chevaux.

Artillerie. — 13 régiments d'artillerie de campagne à 4 batteries de six pièces, avec sections de munitions d'artillerie et d'infanterie;

1 régiment léger (2 batteries à cheval, 2 batteries de montagne);

3 régiments d'artillerie de montagne;

Ensemble 68 batteries et 408 pièces.

9 bataillons d'artillerie de forteresse.

L'artillerie usage des pièces de trois modèles : les régiments nos 1, 2, 3, 4 et 5 attellent le 9cm, lourd système Plasencia et le 8cm léger système Sotomayor; les régiments nos 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13 et 14, servent le Plasencia de 8cm long. Les trois régiments d'artillerie de montagne chargent le Plasencia de 8cm court.

L'artillerie de place comporte les types les plus divers, notamment l'Ordonez.

La question de la transformation du matériel d'artillerie de campagne était tout récemment encore à l'étude, à la suite d'un premier crédit ouvert aux établissements de Trubia et de Séville; quelques batteries de montagne à Cuba ont été dotées de pièces Krupp de 7c,5.

Génie. — 4 régiments de sapeurs-mineurs à 2 bataillons; un régiment de pontonniers à 4 compagnies; un bataillon d'ouvriers de chemins de fer de campagne; un bataillon et 2 compagnies de télégraphie militaire.

Services. — 16 compagnies d'administration et 16 compagnies d'infirmiers.

Troupes régionales. — Aux Baléares, deux régiments (à 2 bataillons) et deux cadres de régiments de réserve, un escadron; aux Canaries, deux régiments (à 2 bataillons) et deux cadres de régiments de réserve, un peloton de

cavalerie ; dans les présidious (Ceuta et Melîla) trois régiments, un bataillon de discipline, deux pelotons.

Enfin, pour mémoire, la *guardia civil* (15.000 hommes) et *los carabineros* (14.000 hommes).

L'effectif *théorique* de ces forces pour l'exercice 1er juillet 1897-30 juin 1898 devait être de **100.140** hommes, inférieur au précédent qui s'était anormalement élevé de 82.000 à 128.865 hommes

Une mobilisation générale, dans des conditions prévues, abstraction faite de tout effort colonial, pourrait faire rendre à cette armée métropolitaine 210.000 hommes avec 16.700 chevaux et 816 pièces de campagne.

La réserve, d'autre part, fournirait 150.000 hommes ainsi répartis : 56 régiments à deux bataillons, 10 bataillons de chasseurs, 14 régiments de cavalerie (8. 400 chevaux), 7 ou 8 régiments d'artillerie (140 pièces) et 8 bataillons du génie.

Nous voisinons ainsi un total de 360.000 hommes.

Le ministre de la guerre dispose pour l'atteindre :

a) de l'effectif entretenu.....	
b) de 280.000 hommes instruits de la 1re réserve....	57.000 des classes 91, 90, 89.
c) de 127.000 instruits de la 2e réserve................	225.000 des classes 95 à 89.

et cela, sans qu'il soit besoin de faire mention des 400.000 hommes non instruits, encore attribués à cette dernière catégorie.

Il sera établi par le détail des paragraphes qui suivent que, sans avoir eu besoin de procéder à une mobilisation générale, l'effort patriotiquement consenti par la nation espagnole — fin 1896 et commencement 1897 — se mesure à l'entretien d'une armée de plus de **trois cent mille hommes**.

Une charge aussi excessive ne pouvait être soutenue au delà des délais strictement indispensables. L'ordre rétabli

aux Philippines, la guerre à Cuba exigeant une énergie moindre, — dans l'attente espérée d'une prochaine pacification, — il semblait permis au général Correa de restreindre l'étendue des sacrifices imposés au pays.

Ainsi, en avril 1898, l'ensemble des forces mises sur pied par l'Espagne, à l'intérieur et aux colonies, n'excèdera pas de beaucoup 180.000 hommes.

Dans de telles conditions et par suite de l'isolement lointain des premiers objectifs de la stratégie, il suffira en quelque sorte au gouvernement — lorsque sera définitive la rupture avec les Etats-Unis — de faire procéder à l'appel immédiat (25 avril) de 30.000 hommes de l'excédent du contingent de 1897.

Enfin — à toute éventualité — la défense des Baléares et des Canaries, la protection de certains points du littoral, la surveillance de Gibraltar, solliciteront dès la première heure la prévoyante attention du Ministre de la guerre et de ses éminents collaborateurs : le général Bascaran, qui régente le bureau des opérations militaires ; les généraux Cortès, Verdes et Luna, directeurs de l'infanterie, de l'artillerie et du génie ; l'intendant Villar ; le général Hernandez Fernandez, de qui relève tout le personnel en service aux colonies.

B. — Armée de Cuba.

Dans le très lointain recul des origines, s'estompe la fruste silhouette des *hombres de armas;* ils ont été les primitifs artisans de la gloire acquise à D. Juan de Lovera pour sa belle défense du fortin del' Fuerza assailli en 1555 par le corsaire français Jacques de Sores. En 1753, toutes les bandes éparses, sous de multiples dénominations, sont en majeure partie absorbées par *el Regimento infanteria Fijo de l'Habana.* Peu après, en 1761, — conséquence du *Pacte de famille*, — la métropole est contrainte d'envoyer

dans la colonie les premiers corps péninsulaires : les régiments d'Espagne et d'Aragon, avec deux escadrons démontés du régiment de dragons d'Edimbourg.

Nous ne pouvons, bien entendu, dans un exposé de si sommaire facture, dépouiller l'article très nourri que la *Revista tecnica de infanteria y caballeria* a consacré à *El ejercito de Cuba, su origen y organizacion;* cette introduction historique se réduirait du reste à une chronologie confuse et sans grand intérêt; qu'il nous suffise de noter l'origine des corps stationnés dans la Grande Antille au mois d'avril 1895.

INFANTERIE. — Régiment d'Alfonso XIII nº 62, l'ancien *el Rey,* créé lui-même par décret du 31 juillet 1850;

Régiment de Maria Cristina nº 63, l'ancien *la Reina*, d'égale ancienneté.

Régiment de Simancas nº 64, l'ancien Napoles qui date de 1832;

Régiment de Cuba nº 65, l'ancien Espana, que l'on peut faire remonter à 1801;

Régiment de Habana nº 66, même époque;

Régiment de Tarragona nº 67, 1816;

Régiment d'Isabel la Catolica nº 75, formé par décret du 7 janvier 1892;

Bataillon de chasseurs de Cadix nº 22, organisé par décret du 8 mai 1854, à destination de Puerto-Rico;

Brigade disciplinaire, décret du 8 septembre 1876;

Corpo militar de orden publico (13 juillet 1875).

CAVALERIE. — Régiment de Hernan Cortès nº 29;

Régiment de Pizarro nº 30.

ARTILLERIE. — Une batterie de montagne; } organisation
Bataillon d'artillerie de forteresse nº 10. } du 5 juillet 1881.

GÉNIE. — Un bataillon mixte;

Une compagnie de télégraphistes;

Une compagnie d'ouvriers de chemins de fer;

Deux compagnies de sapeurs.

Guardia civil : — tercios n°s 17, 18 et 19.

Un décret du 27 mars avait réduit l'effectif global de ces corps à 13.842 hommes; en réalité, le général Calleja se tenait déjà au-dessous de la fixation.

On comprendra aisément combien était urgent l'envoi de renforts, dès que se manifestent les premiers symptômes de l'insurrection.

Dès le mois d'avril sont embarqués sept bataillons péninsulaires (n°s 1 à 7) et les 13.000 hommes du contingent attribués à Cuba; Puerto-Rico fournit également ses bataillons de chasseurs (Valladolid, Colon, Patria, Alfonso XIII), lesquels seront remplacés dans la Petite Antille par deux bataillons provisoires (n°s 1 et 2) formés en Espagne.

Le Ministre, pour ses besoins, prélève aussitôt 48.820 hommes, partie sur les excédents de la classe 1894, partie sur les catégories disponibles de 94, de 93 et de 92. La classe de 1895 sera convoquée par anticipation : 12.000 jeunes gens le 12 mai, le reste plus tard. En août, nouvel appel de 22.436 hommes extraits des reliquats de 94 et de 91.

Maintenant, les « expéditions » progresseront sans discontinuité.

Du 1er mars 1895 au 10 avril 1896 :

83 bataillons......	81.700 hommes.	7 bat. péninsulaires; 66 bat. expéditionnaires de 900 à 1.100 hommes; 4 bat. provisoires; 2 bat. de chasseurs; 4 bat. d'inf. de marine.
28 escadrons......	4.480 —	
8 batteries...... 1 bat^{on} de forter^{se}	2.092 —	
12 comp. du génie.	2.306 —	

Total.. { 40 officiers généraux; 5.330 officiers; 115.956 hommes de troupe. } 121.326.

Ces chiffres sont empruntés à la statistique publiée par la 7e section du ministère de la guerre, statistique dont le particulier se peut commenter à l'aide des très importantes études de M. le colonel de Madariaga : « Las expediciones militares à Cuba » (*Revista tecnica de infanteria y cabelleria*). Un exemple peut suffire : Par décret du 18 octobre 1895, 20 bataillons péninsulaires et deux bataillons provisoires (1) seront organisés à la date du 15 novembre, prêts à constituer la VIIe expédition; une instruction du 7 novembre règle le détail de l'embarquement.

La part contributive de chaque région est ainsi définie :

1re région (5 bataillons).	Un bataillon du régiment de Castilla, n° 16;
	— — de Cuenca, n° 27;
	— — de Saboya, n° 6;
	— — de Zaragoza, n° 12;
	Bataillon de chasseurs de Puerto-Rico, n° 19.
2e région (3 bataillons).	Un bataillon du régiment de Pavia, n° 48;
	— — de Cordoba, n° 10;
	Bataillon de chasseurs de Cataluna, n° 1.
3e région (2 bataillons).	Un bataillon du régiment de Espana, n° 46;
	— — de Sevilla, n° 33.
4e région (3 bataillons).	Un bataillon du régiment de San Quintin, n° 47;
	— — de Navarra, n° 25;
	Bataillon de chasseurs de Mérida, n° 13.
5e région (1 bataillon).	Bataillon de chasseurs de Barbastro, n° 4.
6e région (4 bataillons).	Un bataillon du régiment de Sicilia, n° 7;
	— — de Cantabria, n° 39;
	— — de Bailen, n° 24;
	— — de Valencia, n° 23.
7e région (2 bataillons).	Un bataillon du régiment del Principe, n° 3;
	— — de Toledo, n° 35.

L'unité expéditionnaire se dénomme premier bataillon du régiment correspondant; les prélèvements opérés sur le deuxième bataillon et les jeunes soldats de la classe de 1895 affectés à Cuba permettront de porter son effectif à

(1) Un fourni par les corps régionaux des Baléares et des Canaries.

1.000 hommes, soit six compagnies (un capitaine, 4 officiers, 167 hommes). L'état-major comporte : un lieutenant-colonel, deux commandants, un capitaine adjudant-major, un capitaine-major, un lieutenant adjoint, deux médecins et un aumônier; la troupe est armée du Remington. Les corps des Baléares et des Canaries contribuent chacun pour une compagnie à la formation du bataillon provisoire.

Le 24 octobre a lieu au ministère de la guerre le tirage au sort (el sorteo) pour la désignation des officiers; le lendemain, il est procédé dans les corps, en ce qui concerne les sous-officiers et les soldats, à la même opération.

De plus, par décret du 5 novembre, est organisé à Séville le bataillon provisoire de Puerto-Rico nº 4. Les sous-officiers, caporaux et clairons proviennent de 16 corps différents; les hommes de troupe sont prélevés sur le contingent de 1896 attribué à Puerto-Rico et dans la mesure ci-après :

1re région...	100 hommes	appelés le 15 novembre dans les centres régionaux et rendus à Séville le 20.
2e — ...	100 —	
3e — ...	200 —	
4e — ...	143 —	
5e — ...	100 —	
6e — ...	100 —	
7e — ...	145 —	
	888 hommes	

Les embarquements s'opèrent comme suit :

				Passagers.
Du 3 oct. au 12 nov.	Transports divers		Bat d'inf. de mar. / Isolés	3.398
22 nov.	Coruna	Vap. *Léon-XIII*	Bat. Principe / Bat. Toledo / Isolés	2.222

Date	Port	Vapeur	Troupes	Passagers.
22 nov.	Santander....	Vap. *Montevideo*	Bat. Cantabria... Bat. Bailen...... Isolés............	1.927
Id.	Cadix........	Vap. *Buenos-Aires*	Bat. Cataluna.... Bat. Pavia....... Isolés............	2.087
Id.	Carthagène...	Vap. *San-Augustin*.....	Bat. Séville......	944
Id.	Barcelone....	Vap. *Santiago*...	Bat. Navarre..... Bat. San-Quintin.	2.010
23 nov.	Carthagène...	Vap. *San-Francisco*....	Bat. Espana...... Isolés............	964
Id.	Cadix........	Vap. *Satrustegin*.	Bat. Saboya. .... Bat. Zaragoza.... Isolés............	1.946
23 nov.	Barcelone....	Vap. *Colon*......	Bat. Merida...... Bat. Barbastro... Isolés............	2.064
24 nov.	Santander....	Vap. *Santa-Barbara*...	Bat. Valence..... Isolés............	1.830
Id.	Cadix........	Vap. *Cataluna*...	Bat. Puerto-Rico. Isolés............	1.158
24 et 25 nov.	Santander et Coruna.....	Vap. *Reina-Cristina*...	Bat. Sicilia...... Isolés............	1.037
Id.	Cadix........	Vap. *Ciudad-de-Cadix*.	Bat. Castille...... Isolés............	1.007
28 nov.	Palma (22).... Teneriffe (28).	Vap. *San-Ignacio*.	6 compagnies.... Isolés............	1.152
30 nov.	Cadix........	Vap. *Alfonso-XIII*.	Bat. Cordoba..... 4 comp. Cuenca.. Isolés............	1.672
Id.	Cadix........	Vap. *Santo-Domingo*..	Batail. provisoire Puerto-Rico.... 2 comp. Cuenca.. Isolés............	1.211

Au total, pour la VIIe expédition : 26.639 passagers. — 13 officiers généraux; 1.397 officiers; 25.229 hommes de troupe.

Comme il a été dit au chapitre II, le général Weyler, à peine débarqué à Cuba, exige de nouveaux renforts; lui seront livrés, d'avril à novembre 1896 : 2 officiers généraux, 1.192 officiers et 43.631 hommes de troupe, ce qui portera le rendement des expéditions à 40 officiers généraux, 6.341 officiers et 156.048 hommes de troupe.

Les 12e et 13e envois complèteront encore ces forces si bien que, fin avril 1897, la métropole aura fourni à Cuba :

Infanterie 128.846 hommes	7 bataillons péninsulaires (900 hommes). 66 bataillons expéditionnaires (1.000 hommes). 6 bataillons provisoires ; 2 bataillons de chasseurs de Puerto-Rico ; 4 bataillons d'infanterie de marine ; 200 compagnies (225 hommes) pour porter les bataillons à huit compagnies.
Cavalerie 5.278 hommes	28 escadrons à 160 hommes, le régiment Alfonso XIII no 32.
Artillerie 2.892 hommes	1 bataillon et 4 compagnies d'artillerie de forteresse ; 8 batteries de campagne.
Génie 3.570 hommes	1 bataillon de sapeurs-mineurs. 8 compagnies de sapeurs-mineurs ; 4 compagnies d'ouvriers de chemins de fer ; 4 compagnies de télégraphistes.

Soit, au total, en y comprenant la relève :

40 officiers généraux ;
6.946 officiers ;
181.738 hommes de troupes.

En tenant compte des rapatriements pour convalescence à divers titres et de la situation des hôpitaux, nous voisinons un effectif qui n'a jamais été atteint, même pendant la guerre de *Dix ans*.

Nous relevons en effet :

		Effectif entretenu.	Effectif disponible.
1868	octobre.....	18.044	7.646
1869	juin.........	36.104	32.421
—	octobre.....	36.787	32.347
1870	juin.........	47.399	40.150

		Effectif entretenu.	Effectif disponible.
1870	octobre.....	49.667	39.818
1871	juin........	57.639	47.431
—	octobre.....	54.536	42.881
1872	juin........	61.605	50.117
—	octobre.....	55.181	40.691
1873	juin........	51.428	41.077
—	octobre.....	54.594	41.453
1874	juin........	67.196	54.109
—	octobre.....	62.221	47.236
1875	juin........	57.059	43.810
—	octobre.....	62.775	47.976
1876	juin........	79.355	64.645
—	octobre.....	79.378	60.437
1877	juin........	**90.277**	**70.391**
—	octobre.....	88.996	60.479
1878	juin........	65.281	48.998

Au total, en cet espace de dix années, 210.416 hommes ont été envoyés dans la Grande-Antille pour doter et entretenir les effectifs susindiqués, pour compenser les pertes de toutes catégories s'élevant au chiffre de 3.044 officiers et 109.629 hommes de troupe (1).

Comme en fait foi une très curieuse statistique publiée en mai 1896 par les soins du docteur Losada, inspecteur général du service de santé, les pertes éprouvées au cours des campagnes de 1895-98 s'annoncent notablement inférieures à celles de la guerre de 1868-78.

Le tableau n° 1 qui représente le nombre des hospitalisés par rapport à l'effectif, suffirait à la démonstration.

Nous y ajouterons, toutefois, deux autres diagrammes : le n° 2, qui témoigne, une fois de plus, de l'excessive importance de l'acclimatation ; le n° 3, qui fait valoir, fâcheu-

(1) Morts : 918 officiers et 57.559 hommes de troupe ; rapatriés pour convalescence à titres divers : 1.982 officiers et 45.481 hommes de troupe.

sement, l'insuffisance des progrès réalisés dans le traitement de la plus redoutable des maladies tropicales.

Pour ces diverses causes, malgré toutes les précautions prises, les rudes labeurs de la campagne de 1897 motiveront des déchets considérables (maladies, rapatriements, etc.), si bien qu'en avril 1898 le général Blanco disposera tout au plus de 80.000 hommes de troupes péninsulaires (1) — mais robustes et acclimatés — dont la répartition nous est indiquée par « l'orden general » du 22 avril :

---

(1) Les situations des cinquante-six hôpitaux espagnols vendus par un traître à l'inspecteur sanitaire W. F. Brunner accusaient 35.000 hommes en traitement.

Les rapports du consul général Lee et diverses autres informations nous disent avec quelle rapidité fondaient les bataillons après quelques mois de séjour ; plusieurs causes sont indiquées : d'abord l'extrême jeunesse des recrues, l'inobservation des principes élémentaires de l'hygiène, l'insuffisance de l'alimentation.

TABLEAU N° 1.

Nombre des hospitalisés par rapport à l'effectif.

	JANVIER	FÉVRIER	MARS	AVRIL	
4000					4000
3900					3900
3800					3800
3700					3700
3600					3600
3500					3500
3400					3400
3300					3300
3200					3200
3100					3100
3000					3000
2900					2900
2800					2800
2700					2700
2600					2600
2500					2500
2400					2400
2300					2300
2200					2200
2100					2100
2000					2000
1900					1900
1800	Année 1876.				1800
1700					1700
1600					1600
1500					1500
1400	Année 1896.				1400
1300					1300
1200					1200
1100					1100
1000					1000

TABLEAU N° 2.

Cas de fièvre jaune en relation avec l'effectif.

	JANVIER	FÉVRIER	MARS	AVRIL	
8					8
7 75					7 75
7 50					7 50
7 25					7 25
7					7
6 75					6 75
6 50					6 50
6 25					6 25
6					6
5 75					5 75
5 50					5 50
5 25					5 25
5					5
4 75					4 75
4 50					4 50
4 25					4 25
4					4
3 75					3 75
3 50					3 50
3 25					3 25
3					3
2 75					2 75
2 50					2 50
2 25					2 25
2					2
1 75					1 75
1 50					1 50
1 25	Année 1876. Année 1896.				1 25
1					1
0 75					0 75
0 50					0 50

Tableau n° 3.

Décès par fièvre jaune en relation avec l'effectif.

	JANVIER	FÉVRIER	MARS	AVRIL	
3					3
2 90					2 90
2 80					2 80
2 70					2 70
2 60					2 60
2 50					2 50
2 40					2 40
2 30					2 30
2 20					2 20
2 10					2 10
2					2
1 90					1 90
1 80					1 80
1 70					1 70
1 60					1 60
1 50					1 50
1 40					1 40
1 30					1 30
1 20					1 20
1 10					1 10
1					1
0 90					0 90
0 80					0 80
0 70					0 70
0 60					0 60
0 50					0 50
0 40					0 40
0 30					0 30
0 20	Année 1876. Année 1896.				0 20
0 10					0 10
0					0

— *A*) Corps d'armée de Cuba et de Puerto-Principe :

a) Division de Holguin : général don Augustin Luque,

b) Division de Cuba : général don Arsenio Linarès ;

c) Division de Manzanillo : général don José Garcia Aldave ;

d) Division de Puerto-Principe : général don Emilio March.

— *B*) Division indépendante de la Trocha Jucaro - San-Fernando : général don Adolfo Jimenez Castellanos.

— *C*) Corps d'armée de Las Villas : général don Ernesto Aguirre y Bengoa :

a) Division de Santa-Clara : général don Diego Figueroa;

b) Division de Sancti-Spiritus : général don Calixto Ruiz.

— *D*) Corps d'armée de l'Occident, à constituer suivant les besoins avec les éléments disponibles et en combinaison avec la garnison de la Havane (général Arolas).

Dans cette organisation ne sont pas comptés les éléments insulaires — volontaires, milices, canonniers et mobilisés — à l'aide desquels le capitaine général peut créer des corps spéciaux; en récent exemple, appelée par ordre du 25 avril, la brigade *fuerzas movilizadas* dite « Cuba espanola » formée dans la région de la Villas sous les ordres de don Juan Masso y Parra et comprenant 4 bataillons chacun à six compagnies avec une guérilla montée (1).

C. — Armée de Puerto-Rico.

La situation *politique* de la Petite-Antille ne faisant point

(1) A ce même moment : décret proclamant l'état de guerre sur l'ensemble du territoire et offrant une dernière fois l'indulto aux insurgés; deux proclamations aux habitants de l'île (21 avril), l'une du gouverneur général, l'autre émanant de la Presidencia del consejo de secretarios.

naître de préoccupations, la péninsule y entretient seulement — fin avril 1897 — deux bataillons provisoires nos 4 et 6 et une compagnie du génie.

A cette date, avec la relève, divers envois ont fourni :

3 officiers généraux ;
218 officiers ;
4.827 hommes de troupe.

Nous y ajouterons :

Deux bataillons de troupes locales ;

Cinq cents hommes de guardia civil ;

Une batterie d'artillerie qui sera créée ultérieurement ;

Deux compagnies d'artillerie de place.

D. — Armée des Philippines.

Le 17 août 1589, don Gomez Perez Dasmarinas, gouverneur de l'archipel, créait une compagnie de *Alabardos* à laquelle était joint, peu après, un autre corps spécial *El Campo de los Cuatrocientos*.

M. Celestino Rey y Joly consacre, dans la *Revista tecnica de infanteria y caballeria* (tome XII), un article fort documenté aux origines et à l'organisation de cette armée que nous savons — pour ne parler que des temps récents — avoir pris une part des plus glorieuses aux campagnes de Cochinchine, de Balanguingui, de Sipac, de Jolo et de Mindanao.

Bornons-nous au simple exposé de la situation présente.

En août 1896, au début de l'insurrection, existent :

Sept régiments d'infanterie dénommés : Legazpi nº 68, Iberia nº 69, Magallanes nº 70, Mindanao nº 71, Visayas nº 72, Jolo nº 73 et Manila nº 74; le régiment encadre environ 600 hommes ;

Un bataillon d'infanterie de marine ;

Un escadron de lanciers ;

Un groupe de batteries de montagne ;

Un bataillon du génie ;

Trois tercios de guardia civil ;

Un bataillon de discipline avec section à Jolo ;

Un corps de police ;

Au total, un peu plus de 10.000 hommes (environ 2.000 péninsulaires).

Le général Blanco, aux premières alarmes, porte ces unités sur le pied de guerre, organise deux régiments provisoires et un escadron de cavalerie ; enfin, réclame de la métropole l'envoi de renforts.

De suite, dans les premiers jours de septembre, partent de Cadix (*Cataluna*) et de Barcelone (*Montserrat*) un bataillon de marine et les bataillons expéditionnaires n°s 1, 2 et 3 que suivent en octobre (*Antonio-Lopez, Luzon, Colon*), les bataillons n°s 4, 5 et 6 (1), deux batteries de 9^cm^ et un escadron de cavalerie ; puis, courant novembre, les bataillons de chasseurs n°s 7 et 8, avec les 7es et 8es compagnies des unités déjà en campagne.

Mais le général Azcarraga, dont la prévoyance administrative et la puissance organisatrice en cette circonstance encore méritent la reconnaissance de la patrie, le Ministre de la guerre ne veut pour son compte rien négliger.

Les bataillons n° 9 (formé à Séville) et n° 10 (Cadix) partent le 15 décembre de Cadix sur le *Magellanes*.

Les bataillons n°s 11 et 12 (groupés à Barcelone) s'embarquent le même jour à Barcelone sur l'*Isla-de-Luzon* et l'*Antonio-Lopez*.

Le bataillon n° 13 (Valence) et partie du n° 15 (Guadalajara) quittent Valence le 18 à bord du *Montevideo*.

Le bataillon n° 14 (Zaragoza) et les derniers éléments du

---

(1) *Diario official* du 30 septembre.

n° 15 prennent le 20 décembre, à Barcelone, passage sur le *Colon.*

Fin avril 1897, le gouverneur général de l'Archipel aura ainsi reçu de la métropole :

Infanterie : 24.889 hommes.	15 bataillons expéditionnaires à 8 compagnies ; 3 bataillons et 2 compagnies d'infanterie de marine.

Cavalerie. — Un escadron expéditionnaire n° 1 (160 hommes).

Artillerie. — Une batterie de campagne (170 hommes).

Soit ensemble, y comprenant la relève :

9 officiers généraux ;
997 officiers ;
27.768 hommes de troupe.

D'autre part aussi, les ressources locales (guérillas, volontaires) très libéralement consenties dans le même esprit de sacrifice (1) auront permis de porter et de maintenir à 14. 000 hommes la force des corps indigènes.

Après la répression de l'insurrection, ces effectifs seront très considérablement réduits. A défaut de renseignements officiels, certaines indications nous portent à admettre que le capitaine général de l'Archipel ne détient plus, en avril 1898, que de 10 à 12.000 hommes de troupes métropolitaines.

E. — Renseignements généraux concernant la marine.

Le 12 janvier 1887, la *Gazette officielle* publiait une loi définissant le programme de constitution des forces na-

---

(1) Le *Diario de Manila*, à diverses reprises, signale l'abondance des dons patriotiques, le bon vouloir des provinces à fournir hommes et chevaux, l'ardeur des volontaires, etc.

vales. Le matériel flottant de la marine de guerre devait comprendre :

1° Flotte nouvelle :

Un cuirassé d'escadre, le *Pelayo ;*

Neuf croiseurs cuirassés ou croiseurs de 1re classe :

En service..	*Vizcaya, Almirante-Oquendo, Infanta-Maria-Teresa,*	7.000 tonnes; 20 à 21 nœuds; 1.200 t. de charbon; ceinture partielle de 305^{mm} à la flottaison; 2 grosses pièces Hontoria de 28^{cm}, 10 pièces de 14; 18 canons légers; 5 à 8 tubes lance-torpilles.
Non achevés.	*Cardinal-Cisneros, Cataluna. Princesa-de-Asturias.*	

En service *: Emperador-Carlos-V.*

En service : *Cristobal Colon*	6.840 tonnes; du type *Varese*, construit en Italie et livré en 1896; donne 20 milles. Ses deux canons Armstrong de 254^{mm} n'ayant pu être montés, l'armement se réduit à 10 canons de 132^{mm}; 6 de 120^{mm} et 22 pièces à tir rapide, blindage de 15 centimètres.

Non achevé : *Pedro-d'Aragon.*

Treize croiseurs protégés ou croiseurs de 2e et 3e classe. (Programme non entièrement réalisé.) Les plus remarquables spécimens sont le *Lepanto* et l'*Alfonso-XIII* de 4.800 tonnes.

Trente-deux contre-torpilleurs (il n'en existe que cinq : *Terror* (28 nœuds), *Furor* (28 nœuds) et *Pluton* (30 nœuds) de 380 tonnes; *Audaz* et *Osado.*

Cent torpilleurs de 1re classe.	Programme non entièrement réalisé.
Cinquante torpilleurs de 2e cl.	

2° FLOTTE ANCIENNE :

Deux cuirassés d'escadre : *Vitoria* et *Numancia*.
Vingt-deux croiseurs non protégés.
Trente-sept bâtiments auxiliaires.

Cherchons maintenant à nous rendre compte de la répartition de ces divers bâtiments entre les divisions ou escadres dont le rôle sera défini aux chapitres VI, VII et VIII.

a) La division des Philippines comprend :

Deux croiseurs de 1re classe de 3.400 tonnes, marchant à 14 nœuds et armés de 16 pièces (4 canons Krupp de 15cm et 2 de 12cm) ; *Reina-Cristina*, commandant D. Luis Cadarso, et *Castilla*, commandant D. Enrique Santalo.

Cinq croiseurs de 2e classe de 1.046 à 1.152 tonnes, donnant de 13 à 15 nœuds, armés de 4 Hontorias de 12cm et de 15 pièces à tir rapide : *Isla-de-Cuba*, commandant D. Francisco Chacon ; *Isla-de-Luzon*, commandant D. Fernando Barreto ; *Don-Antonio-de-Ulloa*, commandant D. Enrique Robiou ; *Don-Juan-de-Austria*, commandant D. Juan de la Concha ; *Velasco* (3 Armstrong de 15cm et 4 mitrailleuses), commandant D. Federico Reboul.

Dix-sept canonnières : trois de 500 à 524 tonnes (*General-Lezo, Elcano, Marques-del-Duero*) ; deux de 340 tonnes (*Quiros* et *Villalobos*) ; douze de 150 à 200 tonnes (*Manilene, Mariveles, Mindoro, Panay, Albay, Calamianes, Leyte, Arayat, Bulacan, Callao, Pampanga, Samar*).

Six chaloupes canonnières : *Vasco, Gardoqui, Urdaneta, Otalora*. Evoquant le souvenir des deux brigantines construites par Hernando Cortes sur le lac de Mexico, *Almonte* et *Corcuera*, spécialement affectées à la lugune de Lanao (Mindanao). Trois transports : *Manila, Cebu* et *Général Alava*.

La station est commandée par le contre-amiral Montojo.

b) La flottille de Cuba nombre :

Un croiseur de 1re classe de 3.400 tonnes (type *Reina-Cristina* et *Castilla*) : la *Reina-Mercedes* ;

Cinq croiseurs de 2e classe : *Infanta-Isabel* (1.196 t.), *Cristobal-Colon* (1.182 t.), *Conde-de-Venadito* (1.200 t.), *Jorge-Juan* (935 t.) et *Sanchez-Barcaizlegni* (935 t.) ;

Cinq croiseurs de 3e classe : *Général Concha* (1) (548 t.), *Magallanes* (572 t.), *Alfonso-XIII*, *Marques-de-la-Ensenada* et *Isabella-II* (1).

Six canonnières : *Nueva-Espana* (638 t.), *Cuba-Espanola* (255 t.), *Alsedo* (217 t.), *Criollo* (201 t.), *Contramaestre* (180 t.), *Indio* (200 t.)

Torpilleurs : *Alonzo-Pinzon*, *Yanes-Pinzon*, *Galicia* et *Marques-de-Molina*.

Enfin, presque à la onzième heure (premiers jours de mars) le Ministre de la marine dirige sur la Havane les cuirassés de deuxième rang *Vizcaya* et *Almirante-Oquendo* (commandant D. Juan-Bantista Lazaga), tous deux de 7.000 tonnes, fournissant une vitesse de 20 nœuds, portant 497 hommes d'équipage et armés de 32 pièces (2 Hontorias de 28cm, 10 Hontorias à tir rapide de 14cm, 8 Nordenfelt, 8 canons-revolvers de 37cm, 2 mitrailleuses de 11cm, 2 canons à tir rapide de 7cm, 8 tubes lance-torpilles.

La station est commandée par le contre-amiral Manterola.

c) L'escadre active, tout d'abord en station aux îles du Cap-Vert.

Le contre-amiral don Pascual Cervera a sous ses ordres :

L'*Infanta-Maria-Teresa* (capitaine don Victor Concas), la *Vizcaya* (capitaine don Antonio Eulate), l'*Oquendo* (capitaine don Juan B. Lazaga), le *Cristobal Colon* (capitaine don Emilio Diaz Moreu).

---

(1) Détachés à Puerto-Rico.

L'escadrille de torpilleurs du capitaine de vaisseau don Fernando Villamil comprenant les destroyers : *Terror* (lieutenant de vaisseau don Francisco de la Rocha), *Pluton* (lieutenant Pedro Vasquez), *Furor* (lieutenant Diego Carlier) (1).

---

(1) Ordre du jour adressé à l'escadre au moment de quitter Saint-Vincent :

Après trois ans de luttes à Cuba, nous allons enfin voir la fin de cette situation.

Certes, l'insurrection n'aurait pas résisté si, il y a trois mois, elle n'avait pas reçu des secours des Etats-Unis.

Cette nation, voyant que, par son aide indirecte, qui nous avait créé mille embarras, elle ne pouvait pas arriver au but que visait son ambition, se démasqua enfin lorsqu'elle vit l'insurrection épuisée. Elle nous fait la guerre la plus injuste que l'on trouve dans l'histoire.

L'Espagne ne voulait pas la guerre, comme elle l'a prouvé par sa conduite, en accordant tout ce qui était possible à une nation qui se respecte. Mais les Américains, dont l'ambition était insatiable, nous demandaient toujours plus; ils nous demandaient même ce qui nous appartenait, ce que découvrirent les Espagnols sous la conduite de Christophe Colomb.

Partons donc pour la guerre, puisque nous y sommes poussés par l'orgueil et l'ambition des Américains. Mais nous allons au combat comme y sont toujours allés les Espagnols, forts de leurs droits et confiants en Dieu, qui n'abandonnera pas une cause si juste et qui protégera nos efforts.

Je n'ai pas besoin de vous recommander la discipline, car, depuis six mois que je vous commande, je n'ai eu qu'à me féliciter de vous.

Je n'ai pas besoin non plus de vous rappeler de faire preuve de constance dans votre service et notamment dans celui de surveillance, qui, cependant, est pénible parfois.

Moins encore je vous recommanderai le courage. Vous êtes Espagnols : cela suffit.

En guerre donc !

Lorsque je vous conduis au combat, ayez confiance. Vos chefs et la nation, qui vous contemplent, verront que l'Espagne d'aujourd'hui est l'Espagne de toujours.

Vive l'Espagne ! Vive le roi ! Vive la reine régente !

Chef d'état-major, le capitaine de vaisseau don Joaquin Bustamente.

d) Première escadre de réserve.

Elle est formée en rade du Trocadéro par les soins zélés du vieil amiral Churruca, épuisant pour elle toutes les ressources de l'arsenal de Carraca.

Les principaux bâtiments qui la composent sont :

Le *Pelayo*, cuirassé de premier rang déjà ancien — car il date de 1887 — mais qui, au moment de la déclaration de guerre, se trouve à la Seyne pour le remplacement de ses chaudières; déplace 9.900 tonnes, maintient facilement la vitesse de 15 nœuds et peut accomplir 3.000 milles à l'allure de 12 nœuds. Il est protégé par une ceinture complète de 450 à 300 millimètres d'épaisseur, et le pont cuirassé porte 90 millimètres. Le navire a reçu à Carthagène son armement, lequel consiste en 2 pièces de 32^{cm}, 6 Hontorias de 48 à 28^{cm}, 29 canons à tir rapide Hotchkiss ou Garcia di Loma, 7 tubes lance-torpilles; équipage 556 hommes; commandant, capitaine de vaisseau don José Ferrandez.

L'*Emperador-Carlos-V*, croiseur cuirassé de 9.200 tonnes, tout récemment convoyé du Havre au Ferrol; sa vitesse est de 20 nœuds et son rayon d'action atteint 9.000 milles à 10 nœuds. Il est défendu par une ceinture de protection de 51 mètres de longueur sur 50 millimètres d'épaisseur, et par un pont de 155 à 76 millimètres; les deux tourelles sont cuirassées à 250 millimètres; il montre 2 pièces de 28^{cm}, 10 de 14^{cm}, 4 de 12^{cm}, 6 canons de petit calibre et 6 tubes lance-torpilles; équipage 560 hommes; commandant, le capitaine de vaisseau don Joaquin-Jimenez Franco;

Les croiseurs auxiliaires : *Rapido* et *Patriota* (1) (La *Normannia* et la *Columbia* achetés à Hambourg) armés de

(1) Dix-huit millions de pesetas et une dépense quotidienne de charbon atteignant presque 18.000 pesetas. Très mauvaise affaire pour l'Espagne, dira l'*Etoile belge* (17 mai).

6 canons de 20^{cm} ; l'*Alfonso-XII*, l'*Antonio-Lopez* et la *Cavadonga*, de la compagnie transatlantique, dotés de 4 canons de 20^{cm} :

Les contre-torpilleurs *Proserpina*, *Audax*, *Osado*, de construction anglaise, filant 30 nœuds ;

Les transports *Isla-de-Luzon*, *Ignacio-Loyola*, *San-Augustin* et *San-Francisco*.

Le 16 juin, dans l'après-midi, le contre-amiral Camera y Havermoore sortira de la baie de San-Fernando à destination des Philippines (2.437 marins et 2.147 hommes de troupe).

e) Deuxième escadre de réserve.

Elle doit comprendre : le cuirassé *Vitoria*, ancienne frégate aménagée de 7.300 tonnes, 11 nœuds; 24 pièces diverses; équipage 591 hommes; commandant, le capitaine de vaisseau don S. Rapallo. Le croiseur protégé *Alfonso-XIII*, de 4.800 tonnes, donnant 20 nœuds, et qui vient d'achever ses préparatifs; les croiseurs auxiliaires *Meteoro*, *Joaquim-del-Pielayo*, *Ciudad-de-Cadix;* des torpilleurs *Destructor*, *Barcelo* et *Retamosa*.

f) Bâtiments non encore affectés :

La *Numancia* vieux cuirassé de 7.000 tonnes, 11 nœuds;

La *Princesa-de-Asturias*, croiseur cuirassé de 7.000 tonnes, 20 nœuds; ne sera prête qu'en septembre;

Le *Cardinal-Cisneros*, croiseur cuirassé de 7.000 tonnes, 20 nœuds; n'aura reçu son complet armement que fin juillet;

Le *Lepanto*, croiseur protégé de 4.800 tonnes, 20 nœuds; terminera ses essais vers le 15 juillet;

Cataluna, croiseur cuirassé de 7.000 tonnes, encore sur les chantiers;

Pedro-d'Aragon, cuirassé de 6.500 tonnes, encore sur les chantiers;

Reina-Regente, croiseur cuirassé de 5.400 tonnes, encore sur les chantiers;

Isabella-Catolica, croiseur cuirassé de 3.000 tonnes, encore sur les chantiers.

16 contre-torpilleurs sur les chantiers Tompson.

Le contrôle des équipages de la flotte accuse 750 officiers, 658 assimilés et 8.600 marins; on peut y adjoindre 260 officiers et 9.000 hommes d'infanterie de marine.

L'auteur non nommé de l'excellent article « Les marines de l'Espagne et des Etats-Unis », dans la *Revue des Deux-Mondes* du 15 mai, appréhende que ne se fasse vivement sentir aujourd'hui le contre-coup « de la maladroite suppression des privilèges de l'inscription maritime en 1868 », dont la conséquence a été depuis trente ans la diminution progressive de la population maritime. Il a fallu, pour y parer, augmenter la proportion des recrues de l'intérieur dans le contingent destiné au service des vaisseaux, et aussi introduire dans l'effectif des unités de combat un plus grand nombre de soldats de marine.

Nous ne croyons pourtant pas que ces fâcheux — encore qu'inévitables — expédients aient notablement amoindri, au point de vue nautique, la valeur de ces équipages; par contre, leur parfaite homogénéité ne saurait compenser de très regrettables lacunes dans l'instruction professionnelle.

II. — Puissance militaire des Etats-Unis.

A. — L'armée active.

C'est bien vainement que l'on rechercherait la probante application à la démocratie américaine des hérésies naguère ressassées, en une pourtant magistrale étude (1), par M. Sully-Prudhomme.

(1) « Patrie, armée, discipline ». — *Revue des Deux Mondes*, 15 juin 1898.

Comme l'exposait M. Marcy, dans sa dépêche du 28 juillet 1856 au comte Sartiges, ambassadeur de France à Washington, l'Union considère l'entretien d'une puissante marine et d'une forte armée permanente comme préjudiciable à la prospérité nationale, comme périlleuse pour la liberté civile (1).

Fidèles à ce principe, les Etats-Unis ont réduit au strict indispensable l'effectif d'une armée régulière n'ayant autres missions que de garnir la frontière de l'Ouest, de garantir le respect de la loi fédérale (2) et de constituer le noyau (3) de formations auxquelles concourt la milice « palladium de la sécurité nationale et première ressource effective ».

Cette force permanente, dont l'effectif est fixée à 25.687 hommes et 2.187 officiers, se recrute par engagements pour une durée de cinq ans. Ces volontaires (de 18 à 35 ans) — comme bien on pense — proviennent en très majeure proportion des pires éléments de la nation, trimardiers, cheminaux, Isaac Laquedem de toutes les misères; ainsi l'ont dénoncé à fréquentes reprises bon nombre de journaux avant même, et encore après, la fameuse lettre du major-général Hancock au ministre de la guerre.

Pourtant, il faut le constater, depuis quelques années — conséquence de perturbations économiques — ces conditions déplorables se sont un peu amendées (4); une

---

(1) Voir chapitre III.

(2) L'article 4 de la IVe section de la constitution définit l'emploi des troupes fédérales.

(3) Le *proper peace établishment* de Washington, qui n'avait pas tardé à renoncer à sa conception théorique des légions prônées par le maréchal de Saxe. Les premières troupes réglées datent de 1802 : deux régiments d'infanterie, un régiment d'artillerie, un corps du génie et un personnel d'état-major.

(4) Néanmoins, malgré l'outrance de sa mésogalie, le *Sun* ne pourra se dispenser de reconnaître qu'il existe dans l'armée des

affluence plus considérable a permis aux racoleurs d'opérer une certaine sélection ; en 1897, ont été admis dans les dépôts centraux de Jefferson-Barracks, de David-Island (New-York) et de Columbus (Ohio) 8.285 enrôlés, desquels seulement 2.046 d'origine étrangère.

Le meilleur recrutement — soit dit en passant — est fourni par les Etats du nord et du nord-est; dans la tourbe cosmopolite, les préférences s'attribuent aux Allemands et aux Suédois.

Le président de la République est chef suprême de l'armée (commander in chief of the army and navy and of the militia). Le Congrès prononce sur toutes les modifications organiques et vote les crédits.

L'Exécutive est secondé, en ce qui concerne les affaires de la guerre et de la marine, par deux ministères — *War Department* and *Navy Department* — ayant chacun à sa tête un secrétaire d'Etat, chef de l'administration. En relèvent les services généraux que nous nous dispenserons de nomenclaturer. Retenons seulement le dangereux crédit attribué aux comités de la guerre et de la

---

individus « ayant contracté dans la vie civile de vicieuses habitudes ». Le service militaire offre, il est vrai, à ces mécréants, le moyen de se transformer en anges de vertu. Et ce ne sera pas là le seul profit vanté par l'étrange factum que publie le journal sous la rubrique alléchante « Advantages of a Soldiers life ».

Résumons la substance des paragraphes : habitudes d'ordre et d'économie; solde avantageuse et bien-être matériel; charmes de l'existence militaire dans les postes lointains de l'Ouest et facilités de toutes sortes pour y compléter son instruction; bénéfices que peut se procurer un soldat exerçant une profession utile.

Tel est le boniment; il suffit à la très expressive caractéristique de *l'esprit* de l'armée fédérale.

Il nous serait malaisé de produire un document psychologique d'une plus significative valeur.

marine (1); ils voilent d'une part les responsabilités qui devraient incomber à MM. Alger (2) et Long; ils infirment d'autre part l'action directe du général commandant l'armée, déjà gêné par les liens qui le rattachent au ministère de la guerre.

De cette confusion, de ce chevauchement des pouvoirs, résultera dans la direction des opérations une incertitude dont les conséquences auraient pu être fatales (3). Les Américains ont eu la bonne fortune de n'en point subir trop fâcheusement les effets; effets immédiats, devons-nous ajouter, pour mieux préciser et aussi pour donner à entendre que l'expiation méritée sera attendue à son heure prochaine.

En temps de paix, la distinction des autorités est non moins imprécise. Le war department, l'adjudant-general's

---

(1) *The Naval Strategic Board* méritera une toute spéciale mention; à y distinguer : le capitaine A.-T. Mahan, spécialiste réputé, dont l'œuvre sera étudiée au chapitre V, et le capitaine John-R. Bartlett, chef du service de renseignements (Naval Intelligence).

(2) Général Alexandre Russell Alger. Un *Sefl-made-men;* né en 1835 à Lafayette (Ohio). S'est distingué durant la guerre civile à la tête du 5e régiment de cavalerie de Michigan; a assisté aux batailles de Boonsville et de Boonsborn, prend part à la fameuse charge de Trevilian, accompagne Sheridan dans la vallée de la Shenandoah; en 1865, major général des volontaires.

Elu, en 1884, gouverneur de l'Etat de Michigan. Placé en décembre 1896 à la tête du département de la guerre.

(3) A l'appui de notre opinion, de nombreux témoignages se peuvent produire; un seul nous suffira, parce que emprunté au *Morning Post* (29 juin) :

« When a Power with all the resources of the United States quarrels with a comparatively weak Power like Spain this careless way of doing business merely leads to waste of money, needless loss of life, and a long duration of the opération. But against an alert and ready adversary of equal resources it would probably lead to defeat and disaster. »

Nous aurons à reprendre ce sujet au chapitre IX.

department (qui correspond à notre état-major général) et l'inspector general's department exercent leur action simultanée sur les corps de troupes.

Ces corps comprennent :

Vingt-cinq régiments d'infanterie (les deux derniers nègres) à huit compagnies (A à H) ; la compagnie avec 3 officiers, 9 sous-officiers et caporaux, 2 clairons ou tambours, 50 soldats. Le régiment se présente à l'effectif de : 3 officiers supérieurs, 10 capitaines, 22 lieutenants et 517 hommes de troupe; au total ,pour l'infanterie (1er janvier 1898), 910 officiers et 12.871 sous-officiers, caporaux et soldats.

Dix régiments de cavalerie (les deux derniers nègres) à dix troops (A à K). Le troop ou demi-escadron avec 3 officiers et 60 hommes; pour le régiment, 43 officiers et 605 hommes; pour l'ensemble de l'arme, 447 officiers, 6.010 hommes de troupe (montés).

Sept régiments d'artillerie à douze batteries chacun (de A à M), soit deux batteries de campagne et dix de côtes ou de place. La batterie de campagne (4 pièces et 4 caissons) compte 75 hommes. Le régiment encadre 5 officiers supérieurs, 12 capitaines, 39 lieutenants et 795 hommes de troupes, attribuant ainsi à l'arme (non compris les deux derniers régiments de toute récente création), 290 officiers, 3.934 hommes, 535 chevaux et 3.148 mulets.

Un bataillon du génie à quatre compagnies (A à D) ; 16 officiers (plus une centaine d'officiers de l'état-major de l'arme) et 495 hommes de troupe.

Un corps de signaleurs chargés des communications optiques électriques, à l'effectif de 10 officiers et de 49 hommes de troupe. Cette section servira également, sous Santiago, deux ballons de 524 mètres cubes achetés en France.

Service de santé et services administratifs — pour mémoire.

Y ajoutant les officiers généraux, l'état-major, les méde-

cins, les employés et autres agents militaires, le total général donne :

2.187 officiers et employés, 25.687 hommes de troupe, 9.689 chevaux et mulets.

L'infanterie est dotée du fusil Krag Jörgensen Mle 1892, de 7mm,62, lequel a donné lieu à de petits mécomptes. — La cavalerie porte le sabre et la carabine de même type; sa remonte est excellente. L'armée, au moment de l'entrée en campagne, a adopté le feutre et intentionne l'échange de ses vêtements de drap contre des effets de toile beige, avec brodequins et hautes jambières.

A bien des reprises, les commandants en chef ou les inspecteurs permanents ont formulé des propositions en vue d'améliorer les conditions peu satisfaisantes de cette organisation militaire.

Dès 1887, le général Schofield insistait sur l'urgence de l'augmentation de l'artillerie; le général Miles, dans tous ses rapports, signalait pour le besoin de la défense des côtes un effectif de 29.000 artilleurs; le général Wingate, en une récente étude, prouvait que les ouvrages de New-York réclamaient à eux seuls 13.000 canonniers. Pour donner à ces *desiderata* un semblant de satisfaction, le budget de 1896 prévoyait — entre autres — les crédits nécessaires à la création des deux régiments d'artillerie nos 6 et 7.

Mais cette première concession est aussi la seule voulue. La réorganisation du régiment d'infanterie à deux bataillons avec cadre pour la formation éventuelle d'un troisième bataillon a été négligée; il n'a point été jugé à propos de remédier à l'anémie des régiments de cavalerie par la suppression de deux troops (1); enfin, n'a été tenu nul compte de la résolution présentée par le général Miles de fixer à un soldat pour 1.000 habitants au minimum, à

(1) Conformément aux propositions que M. Hull, de la commission militaire de la Chambre, oppose au Lamont-Bill.

deux soldats pour 1.000 habitants au maximum, l'effectif à entretenir normalement.

La mobilisation devait avoir pour première conséquence *théorique* de porter l'armée sur le pied de 61.000 hommes; l'expérience n'a même pu être tentée. Les unités ont quitté telles que (1) leurs garnisons respectives pour se rendre dans les camps de concentration, où elles reçoivent à peine quelques hommes de complément; il a été jugé préférable de procéder sans retard à l'appel des volontaires.

B. — Les milices volontaires.

Si l'on doit s en rapporter aux matricules, la Grande République, avec sa population de 71.000.000 d'âmes, serait capable de mobiliser *huit millions d'hommes.*

Au cours de la guerre de la Sécession (1861-1865) l'effort maximum a atteint en chiffres ronds 3.372.000 combattants (Nord, 2.772.488 hommes ; Sud, 600.000 hommes).

En d'autres circonstances, les Etats-Unis ont pu se borner à produire :

Guerre avec l'Angleterre (1812-1815) : 576.622 combattants (85.000 vétérans et 471.622 gardes nationaux);

Guerre de l'Indépendance (1775-1783) : 309.781 combattants (130.711 vétérans et 164.080 volontaires ou gardes nationaux) ;

Guerres du Mexique (1846-1848) : 112.230 combattants (30.954 vétérans et 73.776 gardes nationaux);

---

(1) M. George Nestler Tricoche, dans ses très intéressantes lettres à la *France militaire*, cite en manière d'exemple : la batterie F du 2e d'artillerie et la batterie D du 5e d'artillerie (3 officiers, 70 hommes, 50 chevaux, 4 pièces, 4 caissons, 1 fourgon), les 9e et 21e d'infanterie (500 hommes au plus).

La correspondance à laquelle nous empruntons ces détails est datée du 20 avril; il en ressort que les Américains ne sont pas demeurés tout à fait inactifs durant la période de tension.

Guerres contre les Indiens de la Floride (1835-1843) : 41.122 combattants (11.160 vétérans et 29.953 gardes nationaux) ;

Guerres de moindre importance : Indiens-Creek, 13.781 hommes (en 1813-1814) et 13.418 hommes (en 1836-1837) ; Indiens-Seminolas (1817-1818), 8.000 hommes; Indiens-Cherokees (1836-1837), 9.500 hommes, etc.

A l'origine, et dans le principe, l'armée régulière devait servir de troupe de couverture à ces milices nationales, leur permettre de s'assembler et leur procurer le loisir de s'entraîner.

On ne tarda pourtant pas à reconnaître la convenance de façonner, dès le temps de paix, une partie tout au moins de cette milice aux nécessités d'une immédiate entrée en campagne; à cet effet, grâce aux efforts et à la ténacité de Jefferson, fut votée la loi de 1808, insérant au budget un crédit pour encourager la formation de corps de volontaires. Cette subvention, présentement de 400.000 dollars, taxe la dédaigneuse indifférence du pouvoir fédéral.

Les Etats — par contre — grâce à l'éveil d'une sorte de militarisme qui s'est lentement manifesté depuis la guerre de Sécession, ont procédé avec plus de générosité ; c'est à leur initiative qu'est dû l'établissement d'une milice active sous la dénomination de garde nationale.

C. — La National Guard.

Il conviendrait d'emprunter le détail très complet de cette organisation à l'excellente et instructive brochure de M. George Tricoche : « Les milices des Etats-Unis d'Amérique » (1).

(1) Librairie militaire Henri Charles-Lavauzelle, qui a publié du même auteur : *Un congé au Queen's-Royal-South Surrey Regiment*, et *Notes d'un engagé volontaire au* 11[th] *United States Cavalry*.

Nous nous en tiendrons à quelques généralités.

Chaque Etat a créé des corps de *national guard* obligés à des manœuvres hebdomadaires et à des périodes d'instruction annuelles. Mais naturellement, par suite de l'absence de législation *fédérale* sur la matière, les gardes nationales varient à l'infini aux points de vue de l'effectif, de l'armement, de la tenue et de l'instruction.

Ainsi, en ce qui concerne la tenue : « La *First City Troop* de Philadelphie rappelle à la fois les carabiniers de la garde impériale et les gardes-nobles de Rome ; son apparence est magnifique. On peut en dire autant des fastueux *Hussars* de Chicago et de la *Cleveland Troop* (Ohio)..... Dans le Sud, on voit des choses étranges. Là, les compagnies d'un même régiment, au lieu de se désigner par des numéros ou des lettres de l'alphabet, portent le nom de leur capitaine ou des appellations de fantaisie ; elles ont leurs traditions, leurs habitudes spéciales et l'uniforme qui leur plaît. Il en résulte un bariolage parfois amusant. Le bonnet à poils, les habits à longs pans semblent en faveur dans la Caroline du nord, le Missouri, la Louisiane ; en Floride, on peut voir des tenues qui rappellent celles des troupes françaises du temps de Charles X et de Louis-Philippe. Le shako et une espèce de lévite sont l'apanage de l'infanterie du Kentucky. »

Pour ce qui est de l'instruction militaire, deux tendances — l'école de New-York et celle de Pensylvanie — divisent l'opinion publique.

« La dernière établit en principe que, pour être utilisable en temps de guerre, le milicien doit être soumis dès le temps de paix à un entraînement systématique et continu, considérer le service comme une *affaire* sérieuse, et bannir toute idée de parade ou de fantasia ». L'école de New-York soutient, au contraire, que ce n'est qu'en rendant le service facile et attrayant que l'on peut assurer un recrutement convenable ; que le milicien doit être amené à

aimer son métier comme un délassement, une diversion au tracas des affaires, une *patriotic recreation*.

Quoi qu'il en puisse être de ces divergences spéculatives, presque tous les Etats ont admis la nécessité d'astreindre leurs milices à des exercices hebdomadaires du soir dans des quartiers (*armories*) (1) et de les convoquer pour des périodes de manœuvres dans des camps (*encampements*) (2).

Or — il faut le déclarer — tout n'est que parade, ostentation et jeu. « En dehors des neuf Etats de New-York, New-Jersey, Massachusetts, Connecticut, Pensylvanie, Vermont, Michigan, New-Hampshire et Rhode-Island, les critiques militaires, et notamment le colonel Boies, ne professent pas une très haute admiration pour la garde nationale de leur patrie. »

Au résumé, l'effectif total de la milice organisée donne en chiffres ronds 112.500 hommes très inégalement répartis. Le contingent le plus fort — exceptionnellement supérieur — est fourni par l'Etat de New-York (13.242). Le moins élevé est accusé par l'Etat de Nevada (400 h.);

---

(1) L'*Armory*, arsenal et caserne. Les dépenses d'installation et d'entretien sont couvertes : par des subventions votées par les parlements d'Etat, par des émissions d'obligations, par des souscriptions et des dons. « Entre l'Armory d'une compagnie de couleur d'un village du Sud et celui des opulents régiments de New-York, il y a la même différence qu'entre une chaumière et un palais. » — « Un corps qui ne serait pas en état de recevoir dignement les filles, femmes et sœurs et surtout amies de MM. les gardes nationaux serait perdu dans l'esprit de la population. » — Le modèle du genre est l'*Armory* du 7e New-York.

(2) Les plus célèbres de ces camps sont : *Peekshill sur l'Hudson* pour New-York, *Mont Gretna* pour la Pensylvanie, *Sea-Girt* pour New-Jersey, *Niantic* pour le Connecticut, et *South-Framingham* pour le Massachusetts. Mais la palme appartient au premier : installation parfaite, lumière électrique, magasins, corps spécial de musique entretenu par l'Etat de New-York, jeux de toutes espèces, tentes-clubs pourvues de journaux et de revues, etc.

l'attribution à chaque arme serait à peu près la suivante :

Infanterie............	102.448	hommes.
Cavalerie............	4.970	—
Artillerie............	5.462	—
Génie.................	162	—
Signaleurs............	600	—
Infirmiers............	565	—

Dans l'ensemble, la dépense se monte à 2,766.860 dollars; l'Etat de New-York à lui seul consacre 448.000 dollars à l'entretien de ses quatre brigades.

D. — Mobilisation et concentration.

Le 23 avril, le président Mac-Kinley fait paraître une proclamation appelant aux armes 125.000 volontaires, afin de mettre à exécution la résolution du congrès (20 avril) et en application de la loi votée le 22 touchant l'accroissement temporaire des forces militaires de l'Union. La durée du service est fixée à deux ans au maximum.

Le ministre de la guerre est chargé de répartir le contingent entre les divers Etats. En conséquence, le 25, des réquisitions sont adressées aux quarante-neuf gouverneurs. Ils auront à fournir : 107 régiments d'infanterie, 4 bataillons indépendants; 18 batteries montées, 20 batteries à pied; 3 régiments de cavalerie, 27 escadrons et 3 pelotons.

Les *unités de la garde nationale seront utilisées de préférence, pour la raison qu'elles sont déjà armées, équipées et partiellement exercées.*

Cette *indication* rendra à peu près inutile le fonctionnement des bureaux d'enrôlements ouverts dès le 20 avril par l'initiative privée. Ils ne serviront guère qu'à la complétation des effectifs aussi bien dans l'armée active que dans la milice, et à l'organisation de régiments de garde nationale de deuxième ligne; dans le genre, ceux grou-

pés par l'association new-yorkaise des vétérans de la guerre civile pour remplacer, dans *Empire City*, les cubiculaires dirigés sur les camps d'instruction. La levée de corps irréguliers ne sera qu'exceptionnelle (1).

L'appel des volontaires se trouve donc ramené, en quelque sorte, à l'immatriculation (*mustering*) des gardes nationales sur les contrôles du gouvernement fédéral. Après sévère contre-visite médicale, le milicien est invité à la prestation du serment; à cette heure décisive, quelques hésitations se manifestent, mais le plus souvent excusables, les camarades — comme jadis les soldats du corps de Davout — s'arrogeant le droit de juger en dernier ressort (2).

Plus anormale peut nous sembler l'attitude des 7e et 13e régiments de New-York, lesquels usant de leur droit absolu, ont refusé de s'engager au service fédéral. Quoi qu'il en puisse être, cette rétivité — mutinerie ne serait pas le terme exact — a été sévèrement jugée par l'opinion. Le 7e surtout, composé de la fine fleur de l'aristocratie new-yorkaise, est perdu de réputation ; il lui restera les fâcheux

---

(1) Le plus réputé de ces corps — parce que, dès le début, il prend part à la campagne — sera le régiment des *Rough-riders*, formé par M. Théodore Roosevelt, qui démissionne du sous-secrétariat de la marine pour recevoir un brevet de lieutenant-colonel. La horde présente le plus hétéroclite amalgame qui se puisse imaginer. Des cow-boys du Texas ou de l'Arizona, les aventuriers de l'Ouest, y coudoient les élégants *tenderfeets*, orgueil des clubs de New-York.

Aussi : le régiment irlandais du colonel Cody ; le régiment de M. Astor Chandler, celui de M. Hughes, le régiment de cavalerie des abattoirs de Chicago, etc., etc.

Dans ce pays, si exceptionnellement favorable à l'éclosion de toutes les extravagances, quelques détraquées devaient — on s'en doute — essayer de faire parler d'elles. Le plus avisé est de n'en rien savoir.

(2) Certains miliciens qui, avec une louable obstination, ont

surnoms de « Stay-at-home » et « de Cowardly-Sewenth ».

Ces quelques incidents élagués, la mobilisation des gardes nationales a pu s'effectuer sans à-coups, et, dès le 22 avril, les camps d'instruction commencent à se remplir.

C'est à ce moment que se dénoncent toutes les erreurs, toutes les imperfections de ce clinquant militaire ; l'édifice, comme un palais d'exposition, a été bâti en staff !

On verra des batteries de campagne qui n'ont ni pièces ni attelages ; des escadrons sans chevaux et sans selles ; le 31e Michigan avec cinq fusils par compagnie, le 4e Indiana

---

tâché de se faire illusion sur leur position, sortent alors des rangs et, la tête basse, comme des coupables, déclarent à l'officier recruteur qu'ils ne croient pas pouvoir s'engager pour deux ans.

Il faut dire que ce sont là des cas rares, des hommes mariés, par exemple, chargés de famille, et dont le départ réduirait la femme et les enfants à la misère.

Leurs excuses sont admises en général sans difficulté, car les officiers et les autres membres du régiment savent à quoi s'en tenir.

Les miliciens qui, après avoir passé la contre-visite, refusent de s'enrôler sans motifs plausibles, s'exposent à de fort mauvais traitements de la part de leurs camarades. Parfois, ces derniers demandent à leur capitaine la permission de les dégrader en leur arrachant boutons et galons. D'autres fois, la punition est plus sévère ; entouré par les fifres et les tambours, qui jouent la *Marche des Drôles* (*the Rogue March*), le coupable est obligé de demander pardon à genoux à la compagnie, de saluer les feuillées, etc., etc. Finalement, il est reconduit jusqu'à la gare la plus voisine, sous une grêle d'œufs pourris et d'épluchures de légumes.

Le 65e de Buffalo et la 9e compagnie séparée de Witehill se sont fait remarquer sous ce rapport par leur inflexibilité.

La crainte d'encourir une pareille disgrâce retient ainsi au régiment maint jeune gommeux qui avait trouvé amusant tout d'abord de venir passer quelques jours sous la tente, mais n'entendait pas du tout devenir un militaire de profession. (*France militaire*, courrier des Etats-Unis. Lettre de M. Nestler Tricoche en date du 23 mai.)

dépourvu de tout armement. Bon nombre de miliciens ne sont pas habillés (1[er] régiment de la Caroline du sud); des officiers même ont négligé de se pourvoir du strict indispensable, comme le constatera le correspondant du *Berliner Local Anzeiger* (15 juin) assistant à la revue passée au II[e] corps, dans le camp Alger, par le président de la République.

La situation matérielle sera non moins pitoyable; certains corps n'hésiteront pas à faire appel à la charité publique. Pour citer un fait précis, le 69[e] de New-York sollicite les secours de la Société des fils de saint Patrice (1). (*Petit Temps* du 3 juillet, courrier des Etats-Unis).

Particulièrement instructive est la grande enquête, avec documents à l'appui, ouverte par le *New-York World;* elle corrobore, en ce qui concerne les volontaires, les graves et violentes accusations formulées contre l'administration de l'armée dans le *Harper's Weekly* par M. Poultney Bigelow qui ne craindra pas de répéter dans le *New-York-Herald* (9 juin) : « I. have accused the army administration of serious incompetence if not of political jubbery ».

Il est aisé de se rendre compte de ce que sera dans de

---

(1) M. George Nestler Tricoche (*France militaire*), dont la fort louable impartialité ne peut être suspectée, fera valoir certaines circonstances atténuantes en faveur du directeur du service des subsistances (général Egan) : 1° Les miliciens ne savent pas convenablement tirer parti des vivres qui leur sont remis; on a dû ouvrir des cours de cuisine, distribuer des manuels et il est même question d'autoriser l'engagement de professionnels; 2° Les miliciens ont des exigences abusives : ils ne peuvent admettre la privation du café au lait matinal. Un corps de cavalerie, pour remédier à cette impardonnable incurie du gouvernement, a acheté des vaches qui le suivent partout. Ajoutons que ce même escadron possède une glacière; les hommes, il est vrai, versent un dollar par jour à l'ordinaire.

semblables milieux la panique déroute de la discipline ; au camp Northern, près Griffin en Georgie, des soldats nuitamment, le revolver au poing, interceptent les routes, détroussent les voyageurs, pillent les voitures (la *Constitution* d'Atlanta du 17 juin). A Phœbus, proche du camp de Hampton en Virginie, une violente bataille s'engage entre soldats de l'armée régulière et miliciens du Maryland. A Tampa, le médecin-major Ramsey du 69e et le lieutenant Leary se refusent à sortir d'un établissement, accueillent à coups de revolver le cabaretier et la police. D'autres faits divers non moins probants se pourraient citer, mais à quoi bon ?

Quant à la simple répression disciplinaire, combien le *nouveau jeu* — dans la plus large exploitation du titre de la comédie de M. Lavedan — s'harmonisera mieux avec l'esprit de la ploutocratie américaine ! A la prison, à la salle de police, à la consigne on substitue le régime des amendes : pour 20 dollars un caporal peut s'offrir une absence illégale de vingt-quatre heures, et, manquer aux exercices de la journée ne coûtera pas à un sergent plus de 10 dollars. (Correspondance américaine de la *Kolnische Volkzeitung*, 1er juillet.)

Pourtant, sans trop prêter attention au grincement de ces rouages défectueux, s'opérera tant bien que mal la concentration des forces.

L'armée régulière, tout d'abord, est ainsi répartie :

Quartier général : Tampa-Bay-Hôtel.

Le major général Nelson Miles, commandant en chef, lieutenant-colonel J.-C. Gilmore, chef d'état-major ; major général J.-C. Breckinridge (1), inspecteur général ; colonel W. Ludlow, directeur du génie ; colonel F.-C.

---

(1) Brigadier général Joseph-C. Breckinridge, officier de 1862 ;

Humphrey, directeur des services administratifs; major H.-B. Osgood, directeur du service des subsistances; docteur Léonard Wood, directeur du service de santé.

Tampa (Floride).

5e régiment d'infanterie (10 compagnies); 6e régiment d'infanterie (10 compagnies), 9e régiment d'infanterie (10 compagnies); 13e régiment d'infanterie (8 compagnies).

Mobile (Alabama).

2e régiment d'infanterie (8 compagnies); 3e régiment d'infanterie (10 compagnies); 10e régiment d'infanterie (8 compagnies); 11e régiment d'infanterie (8 compagnies); 19e régiment d'infanterie (8 compagnies); 20e régiment d'infanterie (10 compagnies).

New-Orleans (Louisiane).

1er régiment d'infanterie (8 compagnies); 7e régiment

---

capitaine en 1874 au 2e régiment d'artillerie; passé en 1881 dans l'Inspector general's department et depuis 1889 à la tête dudit service; il avait été question au début de la campagne de lui donner le commandement du IIIe corps.

En tête de liste de l'importante promotion de mai. Avec lui passent majors généraux à titre provisoire les six brigadiers Otis, Coppinger, Shafter, Graham, Wade et Merriam. Egalement — deux pour le Nord, deux pour le Sud, — quatre personnalités provenant du civil : James-H. Wilson, Fitzhugh Lee, Joseph Wheeler et J. Sewell; les trois premiers sont sortis de West-Point; le dernier n'a jamais été que brigadier général dans les milices de New-Jersey; mais sa nomination est une gracieuseté faite au Sénat.

En même temps étaient avancés au grade de brigadier général 19 colonels et 7 lieutenants-colonels.

Les autres grades sont prodigués au hasard des obsessions politiques.

d'infanterie (10 compagnies) ; 8e régiment d'infanterie (10 compagnies) ; 12e régiment d'infanterie (10 compagnies) ; 16e régiment d'infanterie (8 compagnies) ; 18e régiment d'infanterie (8 compagnies) ; 23e régiment d'infanterie (8 compagnies) ; 24e régiment d'infanterie (10 compagnies).

Chickamanga (Georgie).

4e régiment d'infanterie (10 compagnies) ; 17e régiment d'infanterie (10 compagnies) ; 25e régiment d'infanterie (8 compagnies) ; 1er régiment d'artillerie (batteries E et K) ; 2e régiment d'artillerie (batteries A et F) ; 3e régiment d'artillerie (batteries C et F) ; 4e régiment d'artillerie (batteries B et F) ; 5e régiment d'artillerie (batteries D et F) ; 1er régiment de cavalerie (10 troops) ; 2e régiment de cavalerie (10 troops) ; 6e régiment de cavalerie (9 troops) : 9e régiment de cavalerie (10 troops) ; 10e régiment de cavalerie (10 troops).

Défense des côtes : frontière de l'Ouest et Alaska.

Bataillon du génie ; 14e régiment d'infanterie ; 4e, 5e, 7e, 8e régiments de cavalerie ; batteries à pied des cinq premiers régiments ; les 6e et 7e régiments d'artillerie de récente création.

Un peu plus tard, après immatriculation du premier appel de 100.000 volontaires, après convocation d'un second contingent de 75.000 hommes (1) (25 mai), il sera loisible de procéder, par amalgame, au groupement des corps d'armée.

---

(1) Le gouvernement a fini par se rendre compte du sérieux de la lutte engagée. « The president is évidently taking a look a head », dira la *New-York Press*. Le premier appel, avons-nous dit, assignait à chaque Etat la levée de corps de troupes constitués ; malgré la critique portée sur ce mode par le *Hamburger*

Chickamanga....	Ier corps (volontaires).	Major général Brooke (1)...	36 rég. d'inf.; 3 bat. indépendants.
	IIIe corps (volontaires).	Major général Wade (2)....	1 rég. de cav.; 9 escad. indépendants. 6 batt.
Tampa...........	V^e corps (réguliers).	Major général Schafter (3)..	avec 2 rég. de volont.; 71e New-York et 2e Massachusetts.
	VIIe corps (volontaires).	Major général Lee (4)............	

Correspondent (18 juin), il n'en pouvait être autrement et l'on serait tout au plus en droit de blâmer certaines erreurs de répartition : c'est ainsi que l'Etat de New-York possédant cinq belles batteries de campagne n'est pas requis de fournir de l'artillerie.

La seconde convocation semble avoir atteint les Etats numériquement à l'intention probable de forcer l'effectif des unités déjà existantes. « Pensylvania's quota is about 6.000 and there will be no delays in her response », lirons-nous dans le *Philadelphia Record,* pour ne citer que ce seul et suffisant témoignage.

(1) Major général John-R. Brooke, un vétéran de la guerre civile; y débute en 1861 comme simple volontaire au 4e de Pennsylvanie; colonel avant la fin de la même année et brigadier général en 1865 après avoir pris une part distinguée aux batailles de Wilderness, Spottsylvania, Gettysburg et Talopotomy. Admis dans l'armée régulière avec le grade de lieutenant-colonel.

(2) Major général James-F. Wade; ancien colonel de volontaires; grande réputation comme officier de cavalerie; on a pu dire du « Little Phil » qu'il était la doublure de Sheridan.

(3) Major général William R. Scafter, provient des officiers de la milice du Michigan; admis en 1866 dans l'armée régulière. A servi longtemps au Texas comme lieutenant-colonel du 24e; y a acquis, au cours d'une expédition sur la rivière Pecos, le sobriquet (Nickname) de *Pecos Bill.* Colonel du 1er régiment d'infanterie, brigadier général en juillet 1897 et commandant du département de Californie. Promu au début de la guerre major général de volontaires.

(4) Le major général Fitzhugh Lee est le neveu de l'illustre

Tampa (*suite*)....	Division de cavalerie.	Major général Wheeler (1)........	
Mobile...........	IVe corps (volontaires).	Major général Coppinger (2).......	
Washington......	IIe corps (volontaires).	Major général Graham (3)..	24 rég. d'inf.; 3 bat. indépend.; 2 escad.; 2 batt.
Nouvelle-Orléans. San-Antonio (Texas).........	IVe corps.		

---

général Robert-E. Lee. Officier de 1856, il prend part à une première campagne contre les Indiens et était instructeur de cavalerie à West-Point lorsqu'éclata la guerre civile. En 1862, nous le verrons déjà brigadier général, puis peu après major général. Au lendemain de la soumission de Appomattox, « Fitz Lee » se fait oublier dans ses propriétés de Virginie; il ne sortira de sa retraite que pour assister aux funérailles du général Grant.

En 1885, il est élu gouverneur de la Virginie; le président Cleveland le nomme consul général à la Havane; en cette qualité, le rôle « très spécial » de M. Fitzhugh Lee a été défini et jugé au chapitre précédent. A son retour de Cuba, le président Mac-Kinley l'appointe major général et lui confie le commandement d'un corps d'armée.

(1) Major général Joseph-H. Wheeler, âgé de 62 ans; ancien élève de West-Point (1859), était lieutenant au moment de la guerre de Sécession; combat dans les rangs des confédérés et s'élève jusqu'au rang de lieutenant général; aux côtés de Stuart, un des plus brillants entraîneurs de cavalerie.

(2) Major général John-J. Coppinger, né en Irlande en 1835; débute comme soldat dans les troupes pontificales; passe en 1861 aux Etats-Unis, où il est admis avec le grade de capitaine de volontaires; assiste à trente-deux affaires, reçoit deux blessures; admis en 1866 dans l'armée régulière. Brigadier général en 1895.)

(3) Le major général William-M. Graham date son brevet d'officier dans l'armée régulière de 1855; il bénéficie, comme artilleur, d'une très haute réputation scientifique; durant la guerre de Sécession, son intrépide activité lui avait valu le surnom de « Light Battery Billy ». Brigadier général de mai 1897.

San-Francisco....	Corps expéditionnaire des Philippines.	Major général Merritt (1)...	Trois rég. d'inf. de l'armée régulière : le 14e que l'on a fait venir de l'Alaska, les 18e et 23e arrachés à la Nouvelle-Orléans ; sont renforcés à 12 comp. de 106 hommes. Quatorze rég. de volont. : 1er et 7e de Californie, 1er et 2e de l'Oregon, 13e Minnesota, 1er Colorado, 1er Nebraska, 51e Iowa, 20e Kansas (non équipé), 1er Nord Dakota, 1er Sud Dakota, 1er Alabama, 19e Tennessee, 10e Pennsylvanie. Trois bataillons indépendants : Idaho, Montana, Wyoming. Quatre escad. du 4e rég. de cav. rappelés des postes entre Vancouver et Yellowstone. Deux batt. de campagne et six batt. à pied provenant de l'armée régulière ; cinq batteries de campagne et une à pied des formations de la milice. Une comp. du génie.
A l'intérieur (Home Service).	7e rég. de cav.	Utah et Rio-Grande.	
	15e rég. d'inf...	Arizona, New-Mexico, etc.	

(1) Le major général Welsley Merritt, « commandant militaire et gouverneur des Philippines », est âgé de 62 ans. Sa carrière d'officier de cavalerie a été des plus brillantes. Peu après sa sorti de West-Point éclate la guerre civile; il y conquit successivement le grade effectif de brigadier général de l'ar-

De ces centres de concentration se disperseront les expéditions dont nous aurons à détailler la spécialisation aux chapitres subséquents.

E). **Renseignements généraux concernant la marine.**

La flotte de guerre des Etats-Unis comprend les unités ci-après :

CUIRASSÉS DE PREMIER RANG

Iowa : 11.410 tonnes ; nœuds 16,53 ; armement : 4 pièces de 12 in. (1), 8 de 8 in., 6 de 4 in., 20 pièces de 6 pouces, 4 pièces de 1 pouce, 4 mitrailleuses, 4 tubes lance-torpilles.

<table>
<tr><td>Indiana ; vitesse, nœuds 15,54.....</td><td rowspan="3">11.288 t. ; armement : 4 pièces de 13 in., 8 pièces de 8 in., 4 pièces de 6 in., 20 pièces de 6 p., 6 pièces de 1 p., 4 mitrailleuses, 6 tubes lance-torpilles.</td></tr>
<tr><td>Massachusetts : vitesse, nœuds 16,21.</td></tr>
<tr><td>Orégon : vitesse, nœuds 16,79 (dans le Pacifique)........................</td></tr>
</table>

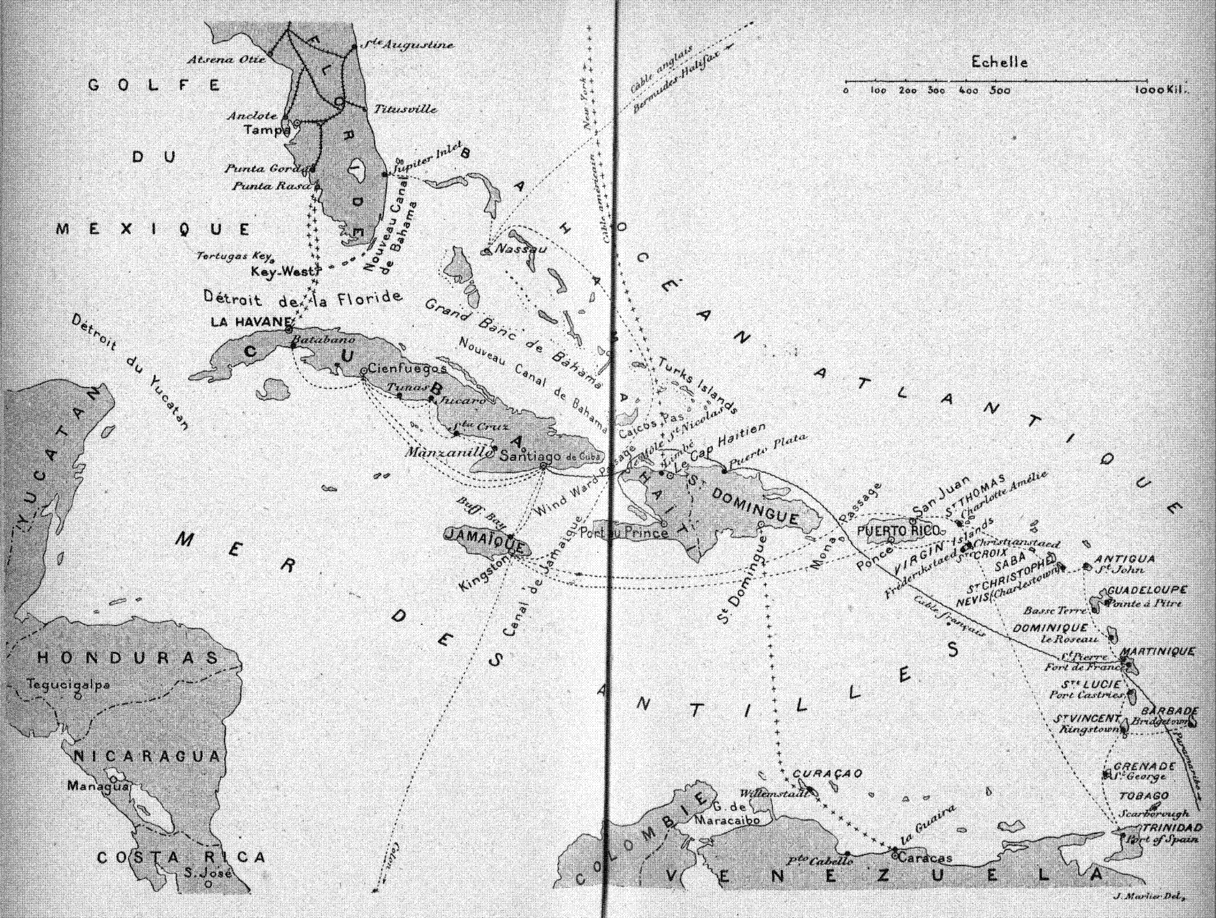
<table>
<tr><td>Kearsarge, non achevé</td><td rowspan="2">Lancés le 24 mars à New-port-News..</td><td rowspan="5">11.525 t. ; vitesse, 16 nœuds ; armement : 4 pièces de 13 in., 4 de 8 in., 14 pièces de 5 in., 20 pièces de 6 p., 6 pièces de 1 p., 5 mitrailleuses, 4 tubes lance-torpilles.</td></tr>
<tr><td>Kentucky, —</td></tr>
<tr><td>Alabama, —</td><td>............</td></tr>
<tr><td>Illinois —</td><td>............</td></tr>
<tr><td>Wisconsin, —</td><td>............</td></tr>
</table>

---

mée régulière et le titre honorifique de major général de volontaires. Il sert sous Sheridan à l'armée du Potomac et commande la 5e division de cavalerie durant la campagne d'automne 1864 dans la vallée de la Shenandoah ; les charges de cette division à la bataille de Winchester et à celle de Five-Forks sont justement réputées de glorieux faits d'armes.

Plus tard le général Merritt s'est fait remarquer par un raid mémorable contre les Indiens Utas ; major général en 1895 et commandant le département de l'Est (New-York).

(1) L'inche = 2cm,539.



Echelle
0 100 200 300 400 500 1000 Kil.
GOLFE DU MEXIQUE
FLORIDE
Ste Augustine
Atsena Otie
Titusville
Anclote
Tampa
Punta Gorda
Punta Rasa
Jupiter Inlet
Nouveau Canal de Bahama
Tortugas Key
Key-West
BAHAMA
Nassau
Détroit de la Floride
Grand Banc de Bahama
Nouveau Canal de Bahama
Détroit du Yucatan
LA HAVANE
Batabano
CUBA
Cienfuegos
Tunas
Jucaro
Pta Cruz
Manzanillo
Santiago de Cuba
Turks Islands
Caicos Pas
Môle St Nicolas
Limbé
Le Cap Haitien
Puerto Plata
Wind Ward Passage
Câble anglais
Bermudes-Halifax
New York
Câble américain
OCÉAN ATLANTIQUE
YUCATAN
Buff Bay
JAMAÏQUE
Kingston
Canal de Jamaïque
HAITI
St DOMINGUE
Port au Prince
St Domingue
Mona Passage
PUERTO RICO
San Juan
Ponce
St THOMAS
Charlotte Amélie
VIRGIN Islands
Christianstaed
Frederikstaed
Ste CROIX
SABA
St CHRISTOPHE
NEVIS (Charlestown)
ANTIGUA
St John
GUADELOUPE
Pointe à Pitre
Basse Terre
DOMINIQUE
le Roseau
MARTINIQUE
St Pierre
Fort de France
Ste LUCIE
Port Castries
BARBADE
Bridgetown
St VINCENT
Kingstown
GRENADE
St George
TOBAGO
Scarborough
TRINIDAD
Port of Spain
Câble français
MER DES ANTILLES
HONDURAS
Tegucigalpa
NICARAGUA
Managua
COSTA RICA
S. José
Colon
CURAÇAO
Willemstadt
G. de Maracaibo
COLOMBIE
la Guaira
Pto Cabello
Caracas
VENEZUELA
J. Marlier Del.

CUIRASSÉ DE 2e RANG

Texas : 6.315 t.; vitesse, nœuds 18,5; armement : 2 pièces de 12 in., 6 pièces de 6 in., 12 pièces de 6 p., 6 pièces de 1 p., 6 mitrailleuses, 4 tubes lance-torpilles.

MONITORS A DEUX TOURELLES (DÉFENSE DES CÔTES) :

Monterey : 4.084 t.; n. 13,6; 2 pièces de 12 in., 2 pièces de 10 in., 6 pièces de 6 p., 4 pièces de 1 p., 2 mitrailleuses.

Puritan : 6.068 t.; n. 12,4; 4 pièces de 12 in., 6 pièces de 4 in., 6 pièces de 6 p., 4 mitrailleuses.

Monadnock : 3.990 t.; 12 n.; 4 pièces de 10 in., 2 pièces de 4 in., 2 pièces de 6 p., 2 pièces de 1 p.

Amphitrite : 3.990 t.; n. 10,5; 4 pièces de 10 in., 2 pièces de 4 in., 2 pièces de 6 p., 2 pièces de 1 p.

Terror : 3.990 t.; n. 10,5; 4 pièces de 10 in., 2 pièces de 6 p., 2 pièces de 3 p., 2 pièces de 1 p.

Miantonomoh : 3.990 t.; 10 n.; 4 pièces de 10 in., 2 pièces de 6 p., 2 pièces de 3 p., 2 pièces de 1 p.

Katahdin : 2.155 t. (type particulier dit *Harbor defense ram*) (1).

CROISEURS CUIRASSÉS OU DE PREMIÈRE CLASSE

Brooklyn : 9,271 t.; vitesse, n. 21,91; armement : 8 pièces de 8 in., 12 pièces de 5 in., 12 pièces de 6 p., 4 pièces de 1 p., 4 mitrailleuses, 5 tubes lance-torpilles.

New-York : 8.200 t., vitesse 21 n.; armement : 6 pièces de 8 in., 12 pièces de 4 in., 8 pièces de 6 p., 4 pièces de 1 p., 4 mitrailleuses, 3 tubes lance-torpilles.

CROISEURS PROTÉGÉS OU DE DEUXIÈME CLASSE

Olympia : 5.870 t.; vitesse, n. 21,69 : 4 pièces de 8 in., 10 pièces de 5 in., 14 pièces de 6 p., 6 pièces de 1 p., 4 mitrailleuses, 6 tubes lance-torpilles.

---

(1) A immersion variable; le submarine boat *Holland*, dont il a été beaucoup parlé, serait à immersion totale.

Minneapolis : 7.375 t. ; vitesse, n. 23,07; armement : 1 pièce de 8 in., 2 pièces de 6 in., 8 pièces de 4 in., 12 pièces de 1 p., 4 pièces de 1 p., 4 mitrailleuses, 4 tubes lance-torpilles (*Commerce destroyer*).

Columbia : 7.375 t. ; vitesse, n. 22,8; même armement que ci-dessus (*Commerce destroyer*).

Chicago : 4.500 t. ; 17 n. ; armement : 4 pièces de 8 in., 8 pièces de 16 in., 2 pièces de 5 in., 9 pièces de 6 p., 4 pièces de 1 p., 2 mitrailleuses.

Baltimore : 4.413 t. ; 20 n. ; armement : 4 pièces de 8 in., 6 pièces de 6 in., 4 pièces de 6 p., 2 pièces de 3 p., 2 pièces de 1 p., 6 mitrailleuses, 4 tubes lance-torpilles.

Philadelphia : 4.324 t. ; vitesse, n. 19,68 ; armement : 12 pièces de 6 in., 4 pièces de 6 p., 4 pièces de 3 p., 2 pièces de 1 p., 7 mitrailleuses, 4 tubes lance-torpilles.

San-Francisco : 4.098 t. ; vitesse, n. 19,53; même armement que le précédent.

Newark : 4.098 t. ; 19 n. ; même armement que le précédent.

Charleston : 3.730 t. ; vitesse, n. 18,2 ; 2 pièces de 8 in., 6 pièces de 6 in., 4 pièces de 6 p., 4 pièces de 3 p., 2 pièces de 1 p., 6 mitrailleuses, 4 tubes lance-torpilles.

Cincinnati.....
Raleigh....... } 3.213 t. ; 19 n. ; 1 pièce de 6 in., 10 pièces de 5 in., 8 pièces de 6 p., 4 pièces de 1 p., 2 mitrailleuses, 4 tubes lance-torpilles.

Atlanta.......
Boston........ } 3.000 t. ; vitesse, n. 15,6 ; 2 pièces de 8 in., 6 pièces de 6 in., 2 pièces de 6 p., 2 pièces de 3 p., 4 pièces de 1 p., 6 mitrailleuses.

New-Orléans : 3.600 t. ; vitesse, n. 21,5; 6 pièces de 6 in., 4 pièces de 4 in., 10 pièces de 10 p., 2 pièces de 3 p., 2 pièces de 1 p., 4 mitrailleuses, 4 tubes lance-torpilles.

Albany : 3.600 t. ; vitesse, n. 20,9; non armé.

CROISEURS NON PROTÉGÉS

Montgomery.......	vitesse 19,5 nœuds.	2.089 t.; 9 pièces de 5 in., 6 pièces de 6 p., 2 pièces de 1 p., 2 mitrailleuses, 3 tubes lance-torpille.
Detroit............	vitesse 18,7 —	
Marblehead........	vitesse 18,7 —	

Vesuvius..	929 t.; vitesse 21,5 nœuds.	Type particulier dit *Dynamite Cruiser* avec canons pneumatiques (1).
Buffalo...	4.500 t.; vitesse 18,5 —	
(ancien *Nictheroy*, acheté au Brésil).		

CROISEURS AUXILIAIRES

Yankee..........	4.659 t.; 15	nœuds.	Armé au principal de 4 à 6 pièces de 5 in et de 12 canons de petit calibre.
Dixie...........	4.670 t.; 16	—	
Yosemite........	4.600 t.; 15	—	
Prairie.........	4.600 t.; 15	—	
Saint-Paul......	11.629 t.; 22,7	—	
Saint-Louis......	11.629 t.; 21,5	—	
Panther.........	2.893 t.; 16	—	
Badger..........	2.500 t.; 15	—	
Resolute.........	2.300 t.; 17,5	—	
Yale....................	21	—	
Harvara................	21	—	

(1) Les trois canons pneumatiques du *Vesuvius* ont chacun un calibre de 38 centimètres et une longueur d'environ 13 mètres. Les parois de ces pièces, que l'on peut appeler de simples tubes lance-torpilles, sont formées d'une tôle d'acier recouvrant une feuille de bronze, laquelle constitue l'âme. Ces parois, généralement soumises à des pressions qui ne dépassent guère 900 kilos, n'ont pas besoin, en effet, d'être aussi résistantes que ceux d'un canon ordinaire, sur lesquelles la pression atteint facilement 15.000 kilogrammes. Il en résulte que, malgré le calibre et l'énorme longueur des trois engins, le poids de l'armement du *Vesuvius* n'est pas excessif.

Ces tubes sont placés d'une façon stable, l'un à côté de l'autre et parallèlement au plan longitudinal-médian du navire; ils sont tous les trois disposés sous un angle fixe de dix degrés, sans appareil de pointage, sans qu'il soit possible

CANONNIÈRES

Topeka (1.800 t.), *Concord* (1.710 t.), *Yorktown* (1.710 t.), *Bennington* (1.710 t.), *Dolphin* (1.486 t.), *Helena* (1.392 t.),

---

de faire varier leur position par rapport au bâtiment qui les porte. Chose curieuse, pour viser, c'est ce dernier que l'on pointe; il en résulte cet inconvénient très grand que, par suite du roulis, l'inclinaison du tube sur l'horizontale peut singulièrement varier si la mer est quelque peu agitée; aussi la direction du projectile est-elle toujours à peu près bonne, mais sa portée est, elle, essentiellement variable.

Donc, sur le *Vesuvius*, l'extrémité, c'est-à-dire la volée des trois canons pneumatiques, perce le pont tout à fait à l'avant du navire, tandis que les culasses sont dans la cale et vers l'arrière.

La force de projection employée est l'air comprimé. La culasse de chaque canon est en communication avec un réservoir particulier pourvu d'un manomètre, et communiquant, d'un autre côté, avec les tubes-réservoirs dans lesquels la machine du bateau elle-même comprime l'air.

Pour charger un canon, on place d'abord dans la culasse le projectile, dont la longueur est de 1m,50, et qui porte 250 kilogrammes de coton-poudre; ses parois sont assez minces, de façon à diminuer autant que possible le poids. Comme nous le verrons plus loin, ce projectile est armé d'une fusée à double effet.

On met alors — en ouvrant un robinet — le réservoir particulier de la pièce que l'on veut charger en communication avec les tubes producteurs d'air comprimé. Le manomètre indique les pressions successives de cet air comprimé sur les parois du réservoir. Je suppose qu'on ferme la communication avec les tubes producteurs lorsque le manomètre indique 800 kilos de pression. La pièce est alors chargée; l'artilleur, au moyen d'un tableau qu'il a sous les yeux, peut savoir que, à l'indication du manomètre correspond une portée expérimentale répondant toujours à l'inclinaison de 10 degrés pour le canon. Supposons que, pour une pression de 800 kilos, la portée indiquée soit 2 kilomètres; le navire s'élance à toute vitesse droit vers le but que doit atteindre le projectile. L'artilleur, placé près du pilote, calcule avec un télémètre réticulaire la distance qui le sépare du but, et qui diminue progressivement; lorsque celle-ci est exactement de 2 kilomètres, il touche un bouton; électrique-

Wilmington (1.392 t.), *Nashville* (1.371 t.), *Castine* (1.188 t.), *Machias* (1.177 t.) et *Petrel*, avec des vitesses de 17,5 à 15,5; puis la série de 1.000 tonnes avec vitesse de 12 nœuds : *Vicksburg*, *Annapolis*, *Newport*, *Princeton*, *Wheeling*, et *Marietta* (achetée au Brésil).

TORPILLEURS

Rodgers, *Winslow*, *Foote*, *Porter*, *Dupont*, *Davis* donnant 27 nœuds; *Gwin*, *Talbot*, *Ericsson* (24 nœuds); *Mac-Kee* et *Mackenzie* (23 nœuds); *Cushing* (22 nœuds); *Stiletto* (19 nœuds).

Ainsi, pas de contre-torpilleurs (torpedo Destroyers) *Bailey*, trop tardivement commandé, étant encore sur chantiers (Morris Heights de New-York).

PETITS BATIMENTS AUXILIAIRES ARMÉS POUR LE SERVICE DES ESCADRES ET DES BLOCUS

Rowan, *Bailey*, *Stringham*, *Dahlgreen*, *Craven*, *Farragut*, *Fox*, *Goldsborough* (vitesse de 25 à 33 nœuds); *Mayflower*, *Scorpion*, *Gloucester*, *Eagle*, *Hawk*, *Hornet*, *Wasp*, *Vixen*, *Hist*, *Yankton*, *Algonquin*, *Alice*, *Nezinscott*, *Osceola*, *Sioux*, *Tecumseh*, *Uncas*, *Wompatuck*, *Michigan*, *Hamilton*, *Hudson*, *Manning*, *Morrill*, *Windom*, *Woodbury*, *Mac-Culloch*, *Grant*.

---

ment, les trois réservoirs particuliers sont mis en communication avec les trois culasses des tubes lance-torpilles, qui, en même temps, crachent leur projectile.

Le bruit produit par cette bordée peut se comparer à celui d'un jet de vapeur. C'est dire qu'à peu de distance il devient imperceptible.

La force du recul des trois canons partant en même temps coupe presque net la vitesse du bâtiment, qui fait immédiatement machine en arrière, et qui, étant construit de manière à marcher aussi bien par l'arrière que par l'avant, se retire sans avoir perdu de temps à exécuter un demi-tour.

La portée maximum est de trois kilomètres et demi.

(*France militaire*, article communiqué.)

Corwin, Rust, Perry, Gresham, Calumet, M'Lane, Asmeria, Mangrove, Maple, Suwanee, Fern, Leyden, Samosel.

A titre de simple indication, la *Mosquito-fleet* « prévue » par les soins du contre-amiral en retraite Henry Erben pour la défense des côtes de l'Atlantique.

Au total, 140 bâtiments portant 146 pièces de gros et moyen calibre, desquelles douze de 13, autant de 12, dix huit de 10, quarante-six de 8 inches, etc., etc.

Le personnel de la flotte à la date du 17 juillet 1897 nombrait : 708 officiers, 659 employés, 9.000 marins ; 76 officiers et 2.100 hommes d'infanterie de marine (1).

Le département tiendra à sa disposition 20.000 volontaires (1er mai), autant pour renforcer les équipages que pour compléter les ressources de la *Naval Militia*, laquelle ne compte pas plus de 4.000 hommes.

Il est particulièrement typique, à la veille du jour où la froide réalité déroutera les fictions d'un confiant optimisme, de rappeler quelques passages du *Report of the Secretary of the Navy*, pour 1897 : « ..... Le pays doit se féliciter des résultats obtenus dans l'œuvre de réfection de la flotte ..... Les bâtiments sur chantiers seront achevés en 1898, à l'exception des cinq cuirassés qui ne peuvent être terminés avant 1899..... Les neuf canonnières (light draught and composite gun-boats), dont la dépense se chiffre à deux millions de dollars, valent un appoint considérable..... En ce qui regarde les torpilleurs, l'exécution des contrats a subi un retard qui engage la responsabilité des constructeurs, mais il y a tout lieu d'espérer que les autres conditions seront exactement remplies..... Suivant les prévisions, l'armement des navires comporte 547 pièces pour les batteries principales et 963 pièces pour

---

(1) La marine a été récemment dotée d'une arme très perfectionnée, le *Lee Straight Pull rifle*, provenant de la *Lee Metford Company* à laquelle est également dû le modèle *Lee-Turnbolt.*

les batteries secondaires. En ce qui est des premières, la complétation est assurée, sauf pour les cinq cuirassés et pour l'*Hartford;* au cours de l'exercice précédent, 88 de ces pièces de 4 à 13 in. ont été livrées et 169 sont en manufacture. Le département active la dotation en canons de moyen et de petit calibre; 100 pièces de 3 in. viennent de sortir des usines, 100 pièces à tir rapide de 1 p. et 100 autres canons de moindre dimension se trouvent dans les ateliers, ainsi qu'un certain nombre de 6 in. à transformer. ..... On s'est également préoccupé d'une réserve de bouches à feu et du matériel affecté aux croiseurs auxiliaires; présentement 142 de ces pièces (12 de gros calibre et 130 légères) pourraient être mises au service de 21 bâtiments; pour mieux dire, on disposera de 166 pièces en faveur des croiseurs auxiliaires lorsque les diverses commandes auront été satisfaites..... Les livraisons attendues porteront l'approvisionnement en torpilles à 309 Whitehead et à 51 Howell..... »

Il nous serait aisé d'établir, au moyen d'informations d'une provenance moins officielle, que ce rapport affecte de ne rien savoir des exigences du *Bureau of Ordnance* et des doléances du *Chief Constructor*. Le *Board of Naval policy* était en droit d'espérer qu'il serait plus sérieusement tenu compte de son programme de 1889.

Les éléments divers dont l'énumération précède contribueront, au début de la campagne, à la formation de trois escadres :

a) Escadre d'Asie (Asiatic Squadron), commodore George Dewey (1) : — Croiseurs protégés *Olympia* (capitaine Gridley), *Baltimore, Raleigh* et *Boston;* canonnières *Concord* et *Petrel;* les bâtiments auxiliaires : *Nasham, Zafiro, Mac-Kulloch.*

---

(1) Né à Montpelier (V.); entré dans la marine en 1854; assiste à la bataille de Fort-Fisher; embarqué plus tard sur le fameux *Kearsarge.*

Plus tard, cette division sera renforcée par le croiseur protégé *Charleston* (capitaine Glass), par les monitors *Monadnock* (capitaine Whiting) et *Monterey* (capitaine Carlin); elle disposera en outre des transports de la *Pacific Mail Steam Ship Company : City-of-Pekin*, *City-of-Sydney*, *City-of-Rio-Janeiro*, *Peru*, *Colon*, *San-José*, *San-Blas*, *San-Juan* et *Acapulco*.

b) Escadre (fliyng Squadron) du commodore Winfield Scott Schley (1) : Croiseur cuirassé *Brooklyn* (capitaine F.-A. Cook); cuirassé *Massachusetts* (capitaine F.-G. Higginson); cuirassé *Texas* (capitaine J.-W. Philip); croiseurs protégés *Columbia* (capitaine James-H. Sands) et *Minneapolis* (capitaine T.-F. Jewell); le torpilleur *Dupont*, les torpilleurs auxiliaires *Eagle* et *Vixten*.

Se forme à Hampton-Roads.

c) Escadre de l'Atlantique Nord, dont le contre-amiral Sicard cède le commandement au capitaine William-T. Sampson (2), promu à titre exceptionnel au grade de contre-amiral : — Croiseur cuirassé *New-York* (capitaine F.-E. Chadwick); cuirassés *Iowa* (capitaine Robley-D. Evans, dit « fighting Bob ») (3), et *Indiana* (capitaine H.-C. Taylor); croiseur protégé *Cincinnati* (capitaine Colby-M. Chester); croiseurs non protégés *Detroit* (commander J.-H. Dav-

(1) Né en 1840 à Palmyra (N.-Y.); est arrivé par son propre labeur à se faire admettre en 1857 à l'Ecole navale; une campagne sur le Potomac, l'aide, en 1862, à passer lieutenant. Se distingue, le 16 janvier 1865, en forçant sur le *Patapsco* le fort de Charleston ; une mine fait sauter son navire, mais il a la chance d'être des vingt-cinq hommes qui reviennent de cette « desesperate mission ». Capitaine en 1866, commander en 1874, nous le trouvons en 1879 dans les mers de Chine, inspector of Ordnance at the Washington Navy Yard, enfin chief of the Bureau of Ordnance (93-97).

(2) Né dans le Maryland en 1839; en vedette sur ses états de services : Port-Hudson et la Greely relief expedition (1884).

(3) Ce surnom lui fut acquis dans la rade de Valparaiso en 1891, à bord de la canonnière *Yorktown*.

ton), *Montgomery* (commander G.-A. Converse) et *Marblehead* (commander H.-B. Mac-Calla), les canonnières *Castine*, *Machias, Nashville, Wilmington* et *Newport;* l'aviso *Mayflower;* les monitors *Amphitrite* et *Puritan;* les torpilleurs *Porter*, *Foote*, *Winslow*.

Au fur et à mesure des nécessités, les croiseurs auxiliaires seront répartis entre ces escadres, tels : le *Yale*, ancien *Saint-Louis* (capitaine C. Wise), et *Harvard*, ancien *New-York* (capitaine Cotton), le *Saint-Paul* (capitaine C.-D. Sigsbee), etc., etc.

III. — Parallèle entre les belligérants.

« Les institutions militaires — a écrit le duc d'Aumale — ne procurent pas, ne garantissent pas la victoire, mais elles donnent le moyen de combattre, de vaincre ou de supporter les revers. Sans elles, pas de sécurité ni de véritable indépendance pour la nation (1) ».

A toutes les époques, les voix les plus autorisées se sont fait entendre pour condamner l'hérésie des *armées improvisées*, car leur fera défaut cette vertu rédemptrice que l'archiduc Charles définit la *force morale* (2).

« On n'improvise pas de bonnes armées », énonce à diverses reprises — notamment au bivouac, à l'avant-veille d'Isly — le glorieux psychologue qui toujours se refusera à admettre la puissance de l'enthousiasme (3).

Une page maîtresse de von der Goltz (*La Nation armée*) doit être rappelée :

« Beaucoup de personnes ont prétendu qu'il était possible de remplacer la discipline par l'enthousiasme.

---

(1) *Les Institutions militaires de la France. Louvois, Carnot, St Cyr.*

(2) Geist der Kriegskunst.

(3) *Réflexions sur l'état actuel de la guerre en Biscaye et en Navarre,* 1835.

» Cette opinion ne peut s'expliquer que par une notion incomplète de la nature même de la guerre.

» L'enthousiasme facilite beaucoup de choses à la guerre et c'est en bien des cas un appoint fort précieux. Mais l'enthousiasme est un feu dévorant, qui demande sans cesse à être alimenté; et quand la guerre, dans sa réalité toute nue, nous apporte, au lieu des triomphes que nous avions rêvés et que nous croyions déjà tenir, des exigences nouvelles et toujours croissantes, nous impose sans relâche des sacrifices, des privations et des renoncements répétés, l'enthousiasme se refroidit vite et toutes les espérances qu'il avait réchauffées de sa flamme disparaissent ou se changent trop facilement en déceptions.

» Quand les troupes souffrent de la faim au bivouac sous un ciel inclément, quand elles sont condamnées pendant de longues heures et sous un feu meurtrier à une inaction douloureuse, quand elles sont poursuivies après une bataille perdue par un ennemi triomphant qui les harcèle sans relâche, il n'y a plus de place dans les cœurs pour l'enthousiasme et ce n'est pas dans l'enthousiasme qu'il faut alors chercher le salut. Alors et dans mille autres circonstances analogues, la discipline et la discipline seule peut mettre obstacle aux actions dissolvantes ou rendre aux troupes la consistance qu'elles avaient perdue. Celui qui réussit à briser chez l'adversaire les liens de la discipline est bien près d'atteindre le but, c'est-à-dire l'anéantissement total de l'ennemi. »

De fait, « toute réunion d'hommes n'est pas une troupe et toute foule n'est pas une armée. Il n'y a troupe et armée que dans certaines conditions d'armement, d'instruction militaire, qui permettent de faire concourir toutes les volontés à un même but » (général von Willisen : *Theorie des Grossen Krieges.*

Pourtant, malgré de douloureuses leçons, les vérités historiales de plus en plus courent risque d'être mécon-

nues ou dédaignées; c'est pourquoi le général-lieutenant von Boguslawski a dû, hier encore, répondre au pamphlet de M. Bebel par sa brochure *Volksheer und nicht Volkswehr.*

Si maintenant nous commentons, à l'aide de ces considérations générales, le sujet exposé dans les deux paragraphes qui précèdent, nous inclinons à conclure :

La marine des Etats-Unis, par la valeur de ses unités et par la puissance de son artillerie, est supérieure à la marine espagnole; sensiblement supérieure, de telle sorte que l'Espagne ne peut prétendre au succès qu'avec l'aide d'un expédient habile, lui assurant en un point donné et au moment voulu, l'avantage très marqué du nombre.

L'armée des Etats-Unis n'est autre chose qu'une milice nationale, incapable de rien entreprendre de sérieux contre les troupes espagnoles de l'armée de Cuba.

On se rend à Washington si exactement compte de cette situation que tous les efforts tendront, comme en 1861, à gagner du *temps.* C'est — nous nous en souviendrons — en juin, deux mois après l'ouverture des hostilités, que Mac Dowel se croira en état de conduire sur le Bull-Run une armée de 50.000 hommes ; Beauregard ne sera pas mieux en condition d'exploiter sa victoire et, à cette première tentative, succède en Virginie une accalmie de presque toute une année. Au cours même de la campagne, aucune sensible amélioration; si bien que Lee et Grant devront admettre des procédés spéciaux, recourir au pionnage du champ de bataille; exemple marquant, Spottsylvania Court-House.

L'écrasante supériorité du nombre sera l'unique facteur de la victoire; le succès du Nord ne deviendra définitif que lorsque Shermann aura pu battre, à Atlanta, avec ses 100.000 hommes, l'armée moitié moins nombreuse de Johnston, puis marcher à travers la Géorgie pour s'associer aux manœuvres de Grant.

Il nous est permis d'affirmer — trois mois après la déclaration de guerre du 23 avril 1898 — que stériles sont demeurées les leçons écrites par Sherman (*military lessons of the war*). Les mêmes errements doivent être suivis : traîner la guerre en longueur pour donner à la milice le temps de s'organiser, pour agir ensuite avec des masses. Cohue il est vrai, mais qu'importe !

Contre des soldats qui ont fourni sous Santiago l'ample mesure de leur tenace héroïsme, ces expédients n'auraient pu suffire sans l'intervention d'autres causes; c'est elles qui ont ravi à la patrie espagnole, au seuil même de l'hypogée, la glorification d'une apothéose.

Ici surgit, douloureuse, pourtant simple corollaire des maléfices de la politique, la question économique.

Dans l'exposé des motifs qui précède le rapport du ministre des finances sur le budget de 1897-98, M. Navarro Reverter déclarait : « La campagne de Cuba s'est faite non avec les ressources particulières de l'île, mais avec le crédit auquel on a dû avoir recours dans de telles circonstances, crédit facilité et amélioré par la garantie de la Péninsule. »

Cette campagne, accablant l'Espagne d'un fardeau de plus d'un milliard cinq cents millions, a consommé la ruine de ses moyens. Pour faire face aux frais de la guerre avec les Etats-Unis, il n'est plus aujourd'hui que des palliatifs (1), car suivant la significative expression de M. Th. Barth dans la *Nation* (Berlin, 30 avril), « chaque semaine (2) enfonce un clou de plus dans le cercueil des

---

(1) Emission de bons du Trésor et de nouveaux billets ; avances fournies par les compagnies investies d'un monopole d'Etat ou les contributions foncières et industrielles ; conversion des titres de la dette extérieure en titres de la dette intérieure.

Le budget s'équilibre tant bien que mal avec 860 pesetas en recette, la moitié à peu près étant réservée pour le service de la dette.

(2) C'est un million au bas mot qu'il faut consacrer chaque

finances espagnoles et hâte le malheureux pays vers l'inévitable banqueroute. »

Au « pays des dollars, » c'est sans marchandage que les crédits se peuvent prodiguer (1). D'abord l'*Appropriation Bill:* allocation extraordinaire de 120 millions à la guerre et de 56 millions à la marine; puis le *War Taxation* créant pour 500 millions de francs de ressources additionnelles; enfin, le *War loans*, emprunt de deux millions et demi de francs à trois pour cent, mais sur lequel on se bornera à prélever seulement pour 300 millions de francs, quitte à renouveler l'émission au fur et à mesure des besoins (2).

Cette prospérité financière sera pour les Etats-Unis le gage prépondérant, définitif du succès; elle permettra au général Shafter l'exploitation outrancière du facteur *temps* pour épier l'agonie des vaillantes troupes dont il n'aura pu forcer les retranchements.

Ainsi, *Time* **and** *Money*, deux redoutables comparses, dont il était peut-être possible, dès le mois d'avril 1897 (3), de prévenir la fatale collaboration.

---

semaine à Cuba et M. Equilior, gouverneur de la banque, appellera l'attention du président du conseil sur les 800 millions de pesetas que l'Etat doit à cet établissement.

(1) Les propositions sont présentées par le comité des voies et moyens (commitee of ways et means) dont est chairman M. Dingley, du Maine, leader de la majorité républicaine.

(2) En juin, les recettes accusent 33.609.313 dollars, les dépenses 47.852.281 dollars; sur ces dernières, 19.723.804 dollars attribués à la guerre et 9.506.921 dollars à la marine.

(3) Le général Weyler — rappelons-le — avait proposé à cette date au gouvernement de débarquer 50.000 hommes en Floride. Le général a publiquement fait connaître ses vues à la tribune du Sénat, dans la séance du 29 avril, et elles ont été renouvelées plus tard au cours d'une conversation avec le correspondant du *Local Anzeiger* (Berlin, numéro du 12 juin); se reporter également au bruyant article du *Nacional* (4 mai) : « La guerra ofensiva ! ! »

Le général, du reste, a bien voulu nous confirmer sa foi certaine dans le succès de cette démonstration.

CHAPITRE V

Le théâtre de la guerre.

I. Etude du théâtre de la guerre — *A*) l'Atlantique : le golfe du Mexique et la mer des Antilles. — *B*) Le Pacifique : les Philippines, les îles Carolines et Mariannes ; les îles Hawaï.
II. Stratégie navale. — Théorie des débarquements ; attaque et défense des côtes. — De la protection de la marine marchande et des câbles sous-marins.

I. — Etude du théâtre de la guerre.

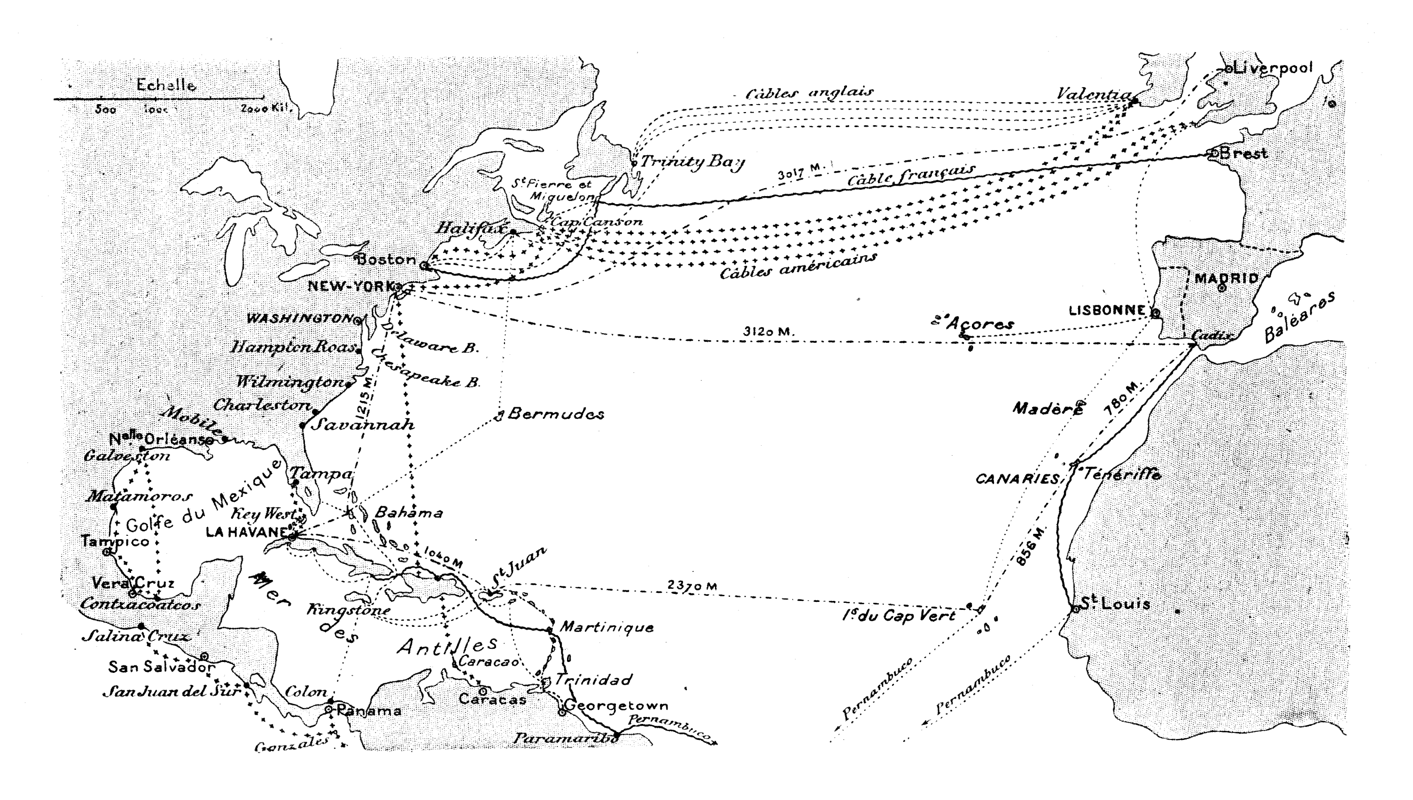
Le *théâtre de la guerre* s'imposant à notre étude embrasse deux *zones d'opérations : l'Atlantique* et le *Pacifique.*

La première sera communément réputée *échiquier principal.* Telle n'est pas notre manière d'envisager le problème stratégique ; Cuba est, il est vrai, l'*objectif immédiat* des Nord-Américains ; mais, pour l'Espagne, c'est aux Philippines que s'offre prompte et honorable la solution ambitionnée.

L'Espagne et les Etats-Unis — fournissant à chacun des belligérants les ressources dont il a besoin — constituent les *bases totales*, respectives. L'Espagne ne spécialisera pas de *base effective* à la manière des Etats-Unis en Floride, car tel n'est pas le rôle qui se peut attribuer à la Grande Antille dans l'esprit de la logomachie dogmatique.

Les *objectifs secondaires*, les *lignes d'opérations* ou *lignes de communications*, sont indiqués sur le croquis ci-joint ; il est par suite superflu de complaisamment insister.

L'étendue de l'arène, l'ampleur du réseau justifieront la qualification du *Times Sunday special* (1er mai) : « A war of magnificient distances ».


Echelle
500
1000
2000 Kil.
Câbles anglais
Valentia
Liverpool
Brest
Trinity Bay
3017 M.
Câble français
St Pierre et Miquelon
Cap Canson
Halifax
Boston
Câbles américains
NEW-YORK
WASHINGTON
Delaware B.
Hampton Roas
Chesapeake B.
Wilmington
1215 M.
Charleston
Savannah
Mobile
Bermudes
Nelle Orléans
Galveston
Tampa
Golfe du Mexique
Matamoros
Key West
Bahama
LA HAVANE
Tampico
1040 M
St Juan
Vera Cruz
Contzacoatcos
Mer des Antilles
Kingstone
Martinique
Salina Cruz
Caracao
San Salvador
Trinidad
San Juan del Sur
Colon
Caracas
Georgetown
Panama
Gonzales
Paramaribo
Pernambuco
2370 M
Is du Cap Vert
3120 M.
Açores
MADRID
LISBONNE
Cadix
Baléares
Madère
780 M
CANARIES
Ténériffe
856 M
St Louis

Une application rationnelle à ce théâtre de guerre du dogme fondamental de la stratégie navale ne permet pas de méconnaître la valeur constante et *définitive* qui se doit attribuer aux bases totales.

En Espagne, il est vrai, au cours de la phase initiale, les inquiétudes qui peuvent naître pour la sécurité des côtes et des îles ne se manifestent que par de simples mesures de précaution. On songera trop tard, lorsque sera devenue définitive, irrémédiable, la déchéance de la puissance navale, à se confier aux œuvres de défense proprement dites.

Les transports militaires seront refectionnés et armés de grosses pièces; d'autres sites reçoiven t protection; le Baléares (1) et les Canaries (2) se transforment en avan-

---

(1) Capitaine général Moino, avec, en sous-ordres, les généraux Saenz de Miera et Serrano. Chef d'état-major, colonel Zamora; commandant l'artillerie, colonel Alberti; commandant le génie, colonel Mir. Troupes : le régiment des Baléares n° 1 (Palma de Mallorca), le régiment des Baléares n° 2 (Port-Mahon), un bataillon du régiment des Canaries n° 42 (Palma), un bataillon du régiment de Vad-Ras n° 50 (Palma et Ibiza), un bataillon du régiment del Rey n° 1 (Villa-Carlos), un bataillon du régiment de Léon n° 38; escadron régional; 8e bataillon d'artillerie de forteresse, 2 compagnies du 1er bataillon; deux batteries montées; 5 compagnies du génie et une section de télégraphistes. Quatre de ces bataillons sont détachés du Ier corps (Madrid).

Les troupes mobiles de la défense constituent deux groupes : le premier, de Mallorca (général Barraquer); le second, de Menorca (général Sanchez Abellan).

(2) Capitaine général Montero Cordero ayant sous ses ordres les généraux Perez Galdos et Alamiros; chef d'état-major, colonel Garamendi; commandant l'artillerie, colonel Reboltar; commandant le génie, colonel Clavijo. Troupes : bataillons régionaux n° 1 (Santa-Cruz) et n° 2 (Palmas), compagnie de guardias provinciales organisées par décret du 1er juillet 1898, bataillon de chasseurs de Segorbe n° 12 (Santa-Cruz), bataillon de chasseurs de Cuba n° 17 (Las Palmas), deux bataillons d'infanterie fournis par les régiments de Mallorca n° 13 (Palmas) et Luchana n° 38 (Santa-Cruz), six bataillons mobilisés nos 1 à 6; un

cées ; « la brigada expedicionaria para Filipinas » du général Campruli est maintenue aux alentours du détroit de Gibraltar... Mais ce ne sont là que des leurres, des expédients misérables ne pouvant inspirer confiance aux hommes du gouvernement, à ceux qui endossent les responsabilités du pouvoir.

Il suffira donc d'une simple menace — de l'envoi annoncé d'une flotte ennemie sur les côtes d'Espagne — pour affoler le cabinet de Madrid et lui faire subir, démesurément amplifiées, les conséquences d'un échec *partiel local* sous Santiago de Cuba.

Au contraire de ce qui se produit en Espagne, c'est tout au début des hostilités que se clament bruyantes les alarmes, à Boston, à Philadelphie et à Baltimore. Dans la première quinzaine de mai, alors qu'on ignore encore à Washington la manœuvre de l'amiral Cervera, circuleront de sinistres rumeurs (1) concernant une escadre fantôme

---

peloton monté de guardias provinciales, créé par décret du 1er juillet 1898, un peloton de Sementales ; le 9e bataillon d'artillerie de forteresse et deux compagnies du 5e bataillon, deux batteries montées ; un bataillon du génie et une compagnie régionale.

Les troupes affectées à la défense mobile constituent la brigade du général Segura.

A signaler les études sur les Canaries de M. Gregorio Chil y Naranjo dans la *Revista tecnica de infanteria y caballeria* (numéros de juillet et suivants).

(1) C'est à cette époque que le *Daily News* publie l'article « If Portorico goes » ; nous en donnerons la substance : Les îles Saint-Pierre et Miquelon renferment des dépôts considérables de charbon ; ces parages sont connus des pilotes basques ; M. Pierre Loti, qui a commandé le stationnaire sur la Bidassoa, est en relations suivies avec ces Basques. Or, M. Loti s'est rendu à Madrid ; donc il avait mission d'offrir au gouvernement espagnol les services desdits pilotes basques.

Le moindre commentaire serait fâcheux !

L'égoïsme anglais ne peut soupçonner les *ambassades de charité !*

signalée au large des côtes américaines. Ces craintes, nous ne saurions dédaigner d'en faire mention, car elles signifient une protestation tardive contre l'indifférence du gouvernement fédéral à réaliser le programme qui lui était présenté le 27 mars 1887 par le *Board of Engeneers.*

Le projet prévoyait, à dire vrai, une dépense de 120 millions de dollars ; et, pour des *business-men*, quel gaspillage sacrilège !

Ce crédit devait permettre l'armement de 26 places entre lesquelles se trouveraient réparties 1.818 pièces de divers calibres ; mais de longues tribulations, d'incessants ajournements n'autoriseront pas un emploi de plus de 9.762.333 dollars, y compris les dotations du 6 juin 1896 et du 3 mars 1897.

Dans de semblables conditions, les commandes ne peuvent être que très retardées :

	Fixations du comité de défense.	Existant au 1er janvier 1898.	Existant au 1er juillet 1898 (d'après le *New-York Hérald*).
Canons de 16 inches (40cm »)..	32	»	»
— 12 — (30 36)..	200	19	24
— 10 — (25 3)..	180	60	82
— 8 — (20 28)..	100	31	33
Pièces à tir rapide..........	250	9	16
Mortiers de 12 inches (30 36)..	1.032	168	232
— 10 — (25 3)..	24		
	1.818	287	387

Les places ou sites à pourvoir s'énumèrent :

1. Penobscot-River (Maine).
2. Kennebec-River (Maine).
3. Portland (Maine).
4. Portsmouth (New-Hampshire).
5. Boston (Massachusetts).
6. New-Bedford (Massachusets).
7. Narragausett-Bay (Rhode-Island).

8 et 9. Easter-Entrance of Long-Island-Sound et New-York : deux chenaux conduisent au cœur de l'*Empire-City*. La voie principale traverse tout d'abord une sorte de vestibule, la baie extérieure défendue en première ligne par les batteries de Sandy-Hook et de Rockaway, en seconde ligne (à l'entrée du corridor) par les forts de Wadsworth et de Hamilton.

Les forts de Schuyler et de Wilespoint gardent la passe de l'est.

La place, outre ses immenses ressources, renferme deux établissements militaires de haute importance : l'arsenal de Brooklyn et l'école des torpilles de Wilespoint.

A priori, l'agglomération constituée par les villes de New-York, de Brooklyn, de Jersey-City, de Newark et d'Elisabeth ne peut être bombardée du large; Rockaway et Sandy-Hook couvrant New-York a respectivement 15 et 19 kilomètres. La baie extérieure, d'autre part, est rendue impraticable par tout un réseau complexe de torpilles. Les bâtiments ne seront pas admis à passer de nuit Sandy-Hook ou The-Narrows; ils devront se tenir à 3 milles au large. Cette rigoureuse consigne ne sera levée qu'au lendemain de la chute de Santiago.

10. Delaware-Bay : anciens forts Mott, Delaware et Delaware-City, que l'on aménage en toute hâte; la baie est garnie de mines sous-marines.

11. Baltimore (Washington).

12. Hampton-Roads (Virginie) : avec fort Monroë; école d'application d'artillerie; vastes dépôts; station de l'escadre.

13. Wilmington (Caroline du Nord) : importante poudrerie Dupont.

14. Charleston (Caroline du Sud).

15. Savannah (Géorgie).

16. Florida-Keys (Floride) : Key-West ou Cayo Huesco, grand dépôt de la marine, important hôpital; fort Taylor,

de médiocre valeur; station de l'escadre. Tortugas, avec fort Jefferson, vieille construction massive.

17. Pensacola (Floride) : arsenal, docks, bassins de carénage, hôpital de la marine; à l'entrée de la rade, les anciens forts Pickens et San-Carlos-de-Barrancas; proche, l'estuaire de Saint-Joseph.

18. Mobile (Alabama) : ville de 47.000 âmes au fond d'une rade profonde; à son entrée sur l'île Dauphin, le fort Gaines, faisant vis-à-vis au fort Morgan; station de premier ordre pour la construction ou la réparation des machines et chaudières (Gulf City foundery et Home City foundery).

19. New-Orléans (Louisiane) : La « Crescent-City » avec ses 250.000 habitants offre de considérables ressources; sise à 192 kilomètres du delta, sur le fleuve large de 700 mètres. Protégée à Plaquemine-Bend (112 kilomètres en aval), par les forts Jackson et Saint-Philippe. Dans le delta même, ouvrages sur Ship-Island, Mississipi-Sound, forts Pike, Rigolets, Macomb (sur le canal du lac Pontchartrain au lac Borgne); les batteries Bienvenue et Proctorsville; sur la baie de Barataria, forts Livingstone et Lafitte.

20. Galveston (Texas) : île, baie et ville de 48.000 âmes; docks et dépôt de charbon; on se préoccupe de l'amélioration de la passe entre la pointe du Fort (sur l'île) et la pointe Bolivar (presqu'île).

21. San-Diego (Texas).

22. San-Francisco.

23. Mouth-of-Columbia-River.

24. Washington-and-Oregon.

25. Puget-Sound.

26. Lake-Champlain.

Grâce à l'active impulsion du général Wilson, chef du corps du génie, — auquel de tardifs crédits ne sont plus marchandés, — il sera en toute hâte procédé à la mise en état de défense de ces ports, à l'exception de New-York,

totalement négligés : Boston et Baltimore semblent absorber les principales préoccupations; puis aussi Charleston, Portland, New-Port (Rhode-Island), Jacksonville et Mobile. La presse louangera pompeusement ce puissant réveil; comme spécimen du genre, la page illustrée consacrée par le *Times Sunday special* du 1er mai aux travaux du major Raymond dans la Delaware-Bay.

A. — L'Atlantique.

Entre les deux bases ainsi esquissées s'étale l'aire stratégique que nous avons intérêt à plus minutieusement explorer, en vue des formelles conclusions; un peu de géographie ne peut nuire parce que, de l'avis du major Otto Wachs, — le spécialiste des *Neue militærische Blætter* : — *Initium scientiæ politicæ, geographia.*

L'Atlantique, dans la région qui sollicite notre application, comprend deux quartiers qu'il convient de distinguer : le golfe du Mexique et la mer des Antilles.

Un simple coup d'œil sur la carte — sans même qu'il soit besoin de recourir à l'autorité du capitaine Mahan — fait ressortir en ce domaine l'exceptionnelle importance de l'île de Cuba.

La Grande Antille, avançant sa corne occidentale dans l'intervalle de 700 kilomètres entre le cap Catoche (Yucatan) et le cap Sable (Floride), verrouille en quelque sorte le golfe du Mexique et tient sous sa dépendance les deux voies d'accès : le détroit de Floride établissant la communication avec l'Atlantique nord, et celui de Yucatan joignant la mer des Antilles. Key-West, il est vrai, obstrue le chenal de Floride, mais est à la merci d'un *blow* issu de la Havane; aussi pour conjurer ce péril d'un blocus du golfe de Mexique, a-t-il parfois été question d'un canal coupant la Floride, offrant de plus l'avantage de raccourcir l'itinéraire de 480 kilomètres. Le passage de Yucatan est plus largement

ouvert encore et rien ne saurait interdire à des bâtiments sortis du golfe de Matamano ou du port de Cienfuegos de couper les communications de Mobile, de la Nouvelle-Orléans, de Galveston et de Vera-Cruz à Greytown (San-Juan-de-Nicaragua) (1), qui définitivement détrône Aspinwall (Colon).

Cuba également intercepte les lignes conduisant des cités de l'Atlantique à l'isthme américain.

Il en sera ainsi aussi longtemps que les Etats-Unis ne parviendront pas à exercer une action immédiate, directe, sur la mer des Antilles. Or, en cette vue s'impose l'expulsion des Espagnols de leurs deux colonies et l'ouverture — au nord — d'une large brêche dans la formidable muraille élevée par l'Angleterre pour marquer qu'elle est maîtresse de l'enclos.

Spécifions quelque peu.

Au nord, la mer des Antilles est fermée par une longue courtine de 1.920 kilomètres, avec seulement deux poternes, le Wind-Ward-Passage (d'environ 90 kilomètres) et le Mona Passage (140 kilomètres). Le premier — entre Cuba et Haïti — de beaucoup le plus important, de beaucoup le plus fréquenté. Notons — double précaution prise par l'Angleterre pour éventuellement être en état de barricader l'huis — les Bahama (2) et la Jamaïque.

De la Grande Antille espagnole nous n'avons rien à rapporter, le sujet ayant été traité avec complaisance suffisante au chapitre Ier.

L'île de Haïti (77.254) kilomètres carrés, 1.472.000 habitants), deuxième élément de la courtine, accole les républiques de Haïti et de Saint-Domingue. La première — à l'ouest — a pour capitale Port-au-Prince (61.000 habitants),

---

(1) Anciennement aux mains des Anglais, mais abandonné par suite de l'ensablement du port; la construction d'un môle de 1.300 mètres semble devoir conjurer le péril.

(2) 29 îles et 2.387 écueils.

officiellement Port-Républicain, flanquée de méchants ouvrages, tels Fort-Bizothon et Fort-Alexandre; à signaler le môle Saint-Nicolas où aboutit le câble français, important dépôt de charbon ayant tenu un rôle assez marqué au cours de la guerre de Sécession; l'État haïtien — on doit en référer au chapitre III — est d'ores et déjà sous la dépendance morale des Etats-Unis. Dans la république dominicaine, Puerto-Plata, sur la côte septentrionale, relais télégraphique entre le môle Saint-Nicolas et la Martinique; au sud, Santo-Domingo (20.000 habitants), capitale entourée de peu respectables fortifications à la Vauban. Puis vient Puerto-Rico.

La Petite Antille présente une superficie de 9.314 kilomètres carrés avec une population de 806.700 âmes ; son sol est accidenté par une chaîne centrale dont le point culminant — El-Yunque, 1.130 mètres — se dresse à l'extrémité orientale; de cette dorsale se détachent de nombreux contreforts orientant diversement de riches vallées. Les deux essentielles productions de l'île sont le sucre et le café.

Le territoire comprend au point de vue administratif sept districts : Aguadilla au nord-ouest, Mayaguez au sud-ouest avec Puerto-de-Guanica qui servira en juillet de station de débarquement au général Miles, Ponce (que dessert le câble anglais Kingston-Sainte Croix) et Guayama sur la côte méridionale; Humacao à l'orient, Bayamon et Arecibo au nord.

La ville de San-Juan (25.000 âmes) est sise sur un îlot coralligène prolongeant un cordon littoral à l'abri duquel s'étale une des meilleures rades des Antilles; la passe fâcheusement est sinueuse et difficile. L'îlot présente, en avant du côté de la haute mer et en arrière sur la lagune, deux fronts de batteries se soudant au fort San-Cristobal (1)

(1) Les plans en relief de ces fortifications demodées peuvent être examinés à loisir au musée du génie de Madrid.

et à l'ouvrage annexe de l'Abanico ; plus à l'ouest domine le fort Caballero, ensuite duquel se posent San-Antonio et les redoutes de San-Carlos, du Principe et du Principale.

A la pointe est s'élève le fort de San-Felipe-del-Morro que complètent le fort de San-Ieronimo (ou du Boqueron) et les batteries sur Cabras et Cabritas; de l'autre côté du goulet, proche de la terre ferme, le fort du Canuelo.

Les travaux que le général Macias (1) a fait exécuter en ces derniers temps modifient notablement les informations fournies par le *Mémorial de Artilleria* (février 1898) et par la notice du lieutenant-colonel J.-C. Dalton (Royal Artillery, Bermuda); il nous sera permis de conclure de divers renseignements que San-Juan est susceptible d'une très tenace résistance.

L'île de Puerto-Rico a été découverte en novembre 1493 par Christophe Colomb au cours de son second voyage; elle était déjà colonie prospère lorsque, en 1595, le flibustier anglais Drake vint piller et saccager sa capitale. Trois années plus tard, le comte de Cumberland l'incendie à nouveau; puis c'est le général Balduine avec une escadre portugaise échouant contre le Morro, et encore diverses tentatives anglaises non moins avortées en 1678, 1703 et 1797. Depuis lors l'Espagne demeure bénéficiaire incontestée d'une toujours loyale possession.

A l'est de Puerto-Rico, voisinent les Virgin-Islands (Saint-John, Tortola, Virgin-Gorda) que couvre le pavillon britannique, à l'exception des trois îles danoises de Saint-John, de Saint-Thomas et de Sainte-Croix. Dans ce carre-

---

(1) Assisté du général Ortega; chef d'état-major, colonel Camo; commandant l'artillerie, colonel Castilla; commandant le génie, colonel Laguna. Troupes : bataillons de chasseurs Alfonso XIII n° 24 et de la Patria n° 25; bataillons provisoires de Puerto-Rico n°s 3, 4 et 6; bataillon Principado de Asturias; un peloton de cavalerie; 12e bataillon d'artillerie de forteresse et 5e batterie de campagne; une compagnie de télégraphistes.

four, visité de juillet en novembre par de dangereux cyclones, Saint-Thomas (86 kilomètres carrés, 13.400 habitants) s'attribue le caractère exceptionnellement privilégié d'une station de croisement de presque toutes les lignes de navigation. Nous lui concéderons très volontiers, par rapport à la mer des Antilles, le rôle tenu par Dry-Tortugas au seuil du golfe du Mexique. Quoique leur importance soit atténuée par la proximité de Sainte-Lucie et de la Martinique, les Etats-Unis ont songé plus d'une fois à l'acquisition de ces îles danoises pour y organiser une *Squadron base*; le sénateur Lodge en renouvelait tout récemment encore la proposition. La baie bien abritée échancrant Saint-Thomas est gratifiée de drydock et de steamslip pour petits bâtiments. Son charbon, au vif déplaisir des Mangins safranés de New-York, n'a pu être refusé aux torpilleurs de l'amiral Cervera.

A Charlotte-Amalie au nord, à Port of-Spain, au sud, est scellée la puissante chaîne (640 kilomètres) fermant à l'orient la mer des Antilles. Sainte-Lucie (614 kilomètres carrés, 45.000 habitants) entre la Martinique (1) et Saint-Vincent (2), en est l'anneau le plus vigoureusement forgé. Pigeon-Island, à l'extrémité nord de l'île, sous peu deviendra la place la plus forte des Indes Occidentales, et Port-Castries dérobe déjà à Bridgetown, capitale de Barbade (3), le titre de principale station navale.

---

(1) La Martinique (988 kilomètres carrés, 177.000 habitants) avec sa merveilleuse rade de Fort-de-France. A Saint-Pierre touche le câble français de Santiago-Haïti se dirigeant sur Paramaribo, Cayenne et Pernambuco. Au nord de la Martinique, l'île anglaise de la Dominique, puis la Guadeloupe. Pointe-à-Pitre a été dit quelquefois « le Gibraltar des Antilles ».

(2) Saint-Vincent (360 kilomètres carrés, 40.000 habitants); le port de Kingstown n'est pourvu que de faibles défenses.

(3) La Barbade (430 kilomètres carrés, 184.000 habitants), un peu en dehors de la courbe; importance stratégique et commerciale de premier ordre; grand dépôt de charbon, hôpitaux, arse-

La Trinidad — pylône émergeant du delta de l'Orénoque — n'a que le mérite de posséder une des plus agréables villes des Antilles, assidûment fréquentée par les bâtiments américains ; Port-of-Spain garde reconnaissance aux équipages du *New-York*, du *Cincinnati* et du *Raleigh*, qui en 1895 lui ont évité une totale destruction par le feu. Nelson (1805) ne put atteindre, dans ces eaux, la grande flotte franco-espagnole.

De la Trinité s'égrènent les Leeward-Islands entre lesquelles se distinguent Curaçao, Aruba et Buen-Ayre, possessions néerlandaises. Ces îles ourlent la côte du Vénézuela qu'avantagent La Guayra (havre de Caracas), et Porto-Cabello doté depuis un an d'un important bassin de radoub (1).

Comme s'il ne suffisait pas à l'Angleterre, pour étaler sa puissance, de garnir de ses soldats et de ses canons la lisière orientale de la mer des Antilles, deux positions d'une incontestable valeur lui assurent dans ce domaine la suprématie stratégique.

Le rôle dévolu aux Bermudes (2), croyons-nous, a été

---

naux, etc.; sa capitale Bridgetown est couverte par le fort Willoughby, le fort Charles et la batterie Ricketts. La salubrité de son climat semblerait devoir lui conserver la préférence sur Sainte-Lucie.

(1) Dans le genre de ceux de Cockaloo-Island et de Gibraltar; a occasionné une dépense de 1.543.000 livres; est pourtant loin de valoir le bassin flottant qui vient d'être construit à la Havane par MM. Swan et Hunter (de Wallsend-on-Tyne), sur projets de MM. Clark et Stanfield approuvés par l'Institution of naval architects.

(2) Groupe de 300 îlots et bancs de coraux, entre lesquels se nomment Saint-George, Saint-David, Hamilton, Sommerset, Ireland. Saint-George, principale station navale avec l'ancrage de Murray, batteries casematées, forts Catherine, Saint-George, Victoria et Cunningham-Hamilton (ou Bermuda), siège du gouvernement, armé de trois forts d'excellent style. Ireland porte

fort surfait, mais il n'en demeure pas moins indiscutable que la Jamaïque (1) seule compromet la libre navigation des ports de l'Amérique du Nord à l'entrée du canal inter-océanique.

Or, il est besoin simplement de rappeler la déclaration faite au congrès, le 4 décembre 1893, par le président Cleveland, pour préciser l'intérêt capital attribué par les Etats-Unis au canal de Nicaragua.

Il leur faut donc, comme il a déjà été dit, renverser la barrière des Grandes Antilles : premièrement, pour contourner au large la citadelle anglaise ; secondement, pour être à même — le cas échéant et combien probable — de la menacer de contre-approches. A ces fins, annexion de Puerto-Rico, indépendance de Cuba mensongèrement proclamée, mise en tutelle de Haïti.

Cuba seule cadenasse le golfe du Mexique, dès lors *mare clusum*.

Cuba et Puerto-Rico ensemble livrent aux Etats-Unis la domination sur les deux océans, leur garantissent l'hégémonie définitive sur tout le nouveau continent. Et l'Amérique du Sud, à son tour asservie, subira alors l'application des théories premièrement énoncées au congrès panaméricain de 1889.

---

les établissements de la marine : hôpital, dépôt de charbon, docks, arsenal etc. A 1.260 kilomètres de Halifax, 1.744 de la Jamaïque et 1.253 de New-York.

(1) 10.860 kilomètres carrés, 639.000 habitants ; appartient à l'Angleterre depuis 1655. Kingston, avec arsenal, docks et dépôt de charbon ; fort Charles, fort Victoria, fort Henderson, fort Augusta, batterie des Apôtres. Port Antonio et Montego-Bay reliés à la capitale par une voie ferrée. La garnison actuelle de l'île comporte le 2e bataillon du Leinster Regiment et des milices locales, soit 1.200 Anglais et 870 natives. Trois garnisons : New-Castle, Up-Park et Port-Royal (naval station). A 1.100 kilomètres de Greytown.

Les conséquences de ce système sont aisées à prévoir. « Il ne nous sera pas permis de mettre au violon un matelot en goguette débarqué d'un de leurs bâtiments sans avoir sur les bras toute la flotte des Etats-Unis. »

Le général Lucio Mansilla, homme politique et écrivain des plus distingués de la République Argentine, ne sera pas seul à exprimer ces craintes; l'attitude de la presse de l'Amérique du Sud — les journaux du Brésil et le *Venezuelan Herald* font exception — inaugure déjà l'ère des troublants antagonismes.

Qui sait? C'est peut-être à ses anciennes colonies que l'Espagne sera redevable de ne pas s'attarder dans les voies que la Providence assigne aux nations qui ne désespèrent jamais!

B. — Le Pacifique.

L'archipel des Philippines — découvert par Magellan (1521), conquis par don Miguel de Legazpi et Andres de Urdaneta (1564) — s'étend de 4° 30' à 21° de latitude nord, et de 117° à 126°, 30' de longitude est. Il comprend près de deux mille îles, îlots ou rochers. Des dix-huit ou vingt grandes terres, les principales sont: Luzon, Mindoro, Panay, Samar, Leyte, Bohol, Cebû, Negros, La Paragua et Mindanao. Elles se répartissent en trois groupes : Luzon au nord, les Visayas au centre, Mindanao avec Jolo (1) au sud. De la

---

(1) L'archipel de Jolo a été soumis à la suite de la peu connue, néanmoins très brillante expédition conduite à Maibung par le général Arolas. Débarquement de la petite colonne à une trentaine de kilomètres de Maibung le 16 avril 1887, à une heure du matin. Marche de nuit judicieusement réglée; les difficultés du terrain ne permettent pas aux quatre pièces de suivre; escarmouche à la sortie du défilé de Cabalia; un peu avant midi, les troupes arrivent à proximité du *cotta* réputé imprenable, rési-

pointe nord de Luzon à l'extrême sud de Jolo, l'archipel s'étale sur une longueur approximative de 260 lieues à 20 au degré, couvrant une surface de près de 295.000 kilomètres carrés (1).

La population de l'archipel, estimée à huit millions d'âmes, est, dans sa composition, aussi hétérogène que possible. Tout au plus une vingtaine de mille d'Européens, près de 150.000 Chinois et au moins 500.000 *mestizos* : métis d'Espagnols et d'Indiennes, métis (*sangleyes*) de Chinois et d'Indiennes, métis de métis et de métisses, puis surcroisement de tous ces croisements. Infiniment au-dessous de ces mestizos, presque tous commerçants riches ou aisés, la masse compacte des *Indios* (2) (approximativement six millions), race fourbe, indolente, ne travaillant que tout juste pour la satisfaction de ses très minimes besoins. Enfin, le contingent des *Infièles*, aux origines ignorées ou confuses, comprenant les *Igorrotes*, les *Remontados*, les *Tinguianes*, les *Aetas* ou *Négrilos*, derniers représentants de la

---

dence du Sultan; sommaire reconnaissance; trois compagnies sont formées pour l'attaque sous les ordres du lieutenant-colonel Federico Novella du régiment d'infanterie Iberia n° 2; trois autres compagnies en réserve. Héroïque assaut, habile intervention de la réserve; vingt-cinq minutes suffisent pour rompre l'acharnée résistance des Maures, qui laissent sur le terrain environ 250 des leurs; les Espagnols éprouvent une perte de 83 hommes.

Simultanément, l'escadrille, sous les ordres de D. Vincente-Carlos Roca, chef de la station du Sud, se présentait devant Maibung et coopérait à l'action en mettant à terre les marins de la *Sirena* et une guerilla de déportés.

Cet épisode glorieux méritait d'être rappelé.

(1) *Revue des Deux Mondes* 15 juillet 1897; article de M. Charles Benoist. — El Archipielago filipino y las islas Marianas Carolinas, y Palaos, par don José Montero y Vidal. — Las colonias espanolas de Asia, islas Filipinas, par le lieutenant-colonel Manuel Scheidnagel.

(2) Les *Tagals* de Luzon et les *Visayas* de Mindanao constituent les deux principaux groupements.

famille aborigène, les *Maures* des îles méridionales, sans cesse en révolte contre la domination espagnole (1).

La fertilité de ces îles est prodigieuse. Malgré l'imperfection des procédés de culture, le chanvre (abaca) rend annuellement 40 millions, le sucre 30 millions et le tabac (La Isabela et Cagagan dans l'île de Luzon) 20 millions. D'admirables forêts fournissent une provision inépuisable de superbes bois de construction et la gutta-percha y est abondante; on trouve également, en quantité, permettant une exploitation rémunératrice, l'or, le cuivre, le fer et le charbon. Mais, d'une part, la paresse des naturels et l'insalubrité du climat, d'autre part la méfiance des Espagnols contre toute entreprise étrangère, ont opposé, jusqu'à présent, d'insurmontables obstacles à la mise en valeur de ces richesses. En dépit de tout, ce sont ces étrangers — Chinois, Anglais (2), Allemands, Américains — qui ont réussi à Manille, à Ilo-Ilo ou à Cebû, à accaparer le commerce de gros de l'archipel. La statistique ne laisse subsister aucun doute sur ce fâcheux délaissement des ports espagnols.

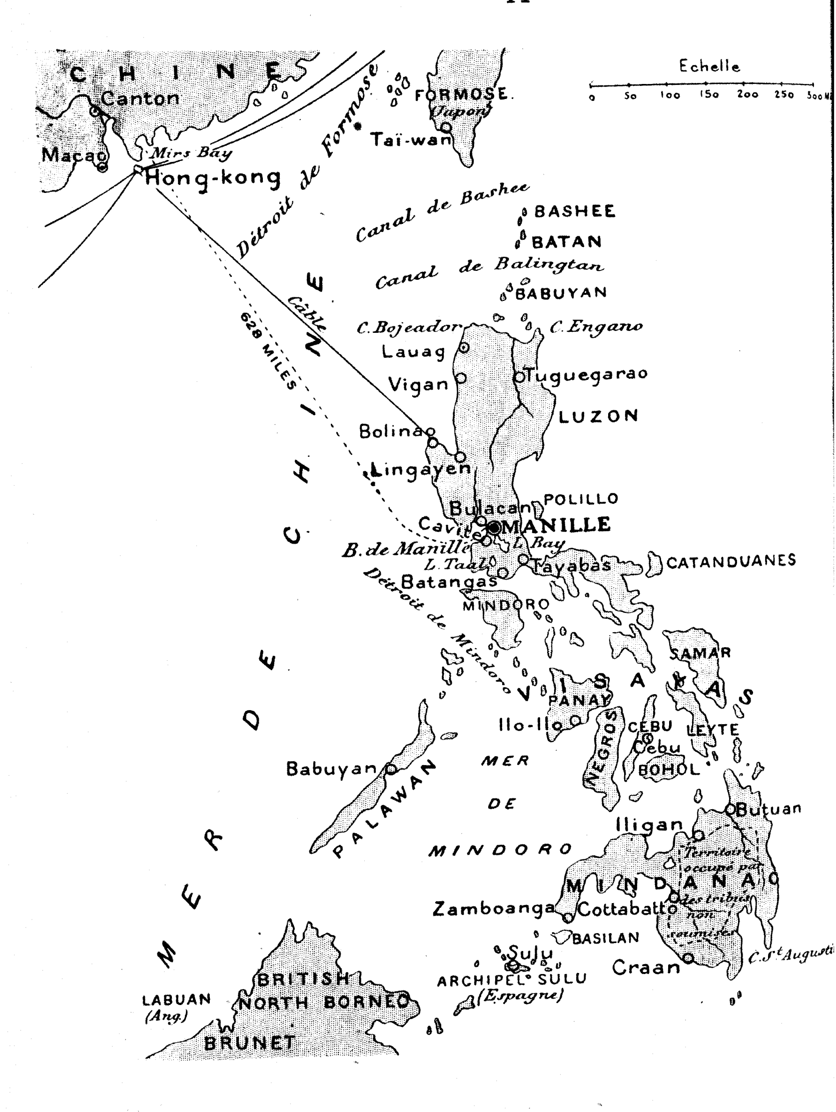
---

(1) Rappelons les dernières campagnes du général Blanco sur les rives de l'Argus et de la laguna de Lanao (Campana del norte de Mindanao). En 1894, combat de Pantar (31 mars), assaut de Tomarnol (3 et 5 juin), combat de Kalaganan (24 juillet) brillamment conduit par le colonel D. Diego de Pazos du 74e. En 1895, les troupes espagnoles enlèvent aux Maures leurs dernières places d'armes, Marahuit (11 mars) et Tugayay (18 juillet) où tomba le capitaine du génie Briones.

La *France militaire* a consacré à cette campagne une série de quelques articles; consulter également le *Memorial de Ingenièros del Exercito* (Madrid).

(2) La première maison de commerce étrangère autorisée à s'établir à Manille, fut une maison anglaise, en 1809. En 1842, on comptait à Manille quarante maisons de commerce espagnoles, huit anglaises, deux américaines, une danoise, une française. Aujourd'hui, il y a tout au plus une trentaine de maisons espagnoles; par contre, une quinzaine d'anglaises, autant d'allemandes, deux américaines, une suisse. Le com-

Carte des Philippines.



Ainsi en 1896, sur 100 millions d'importation et sur 53 millions d'exportation, 23 et 38 millions seulement reviennent à la métropole.

Les revenus de la colonie ne profitent pas davantage à la mère-patrie, la presque totalité des recettes, — 45 millions environ (1), — étant absorbée par les dépenses locales.

De la sorte, les Philippines sont pour l'Espagne une possession à peu près improductive.

Ce déplorable état de choses est la conséquence fatale d'un mode d'administration qu'affecte l'abus du fonctionnarisme : gobernadorcillos, cabezas et frailes (2) pressu-

---

merce français n'est représenté que par trois magasiniers d'orfèvrerie, joaillerie, bijouterie et objets d'art.

D'après les données de M. O.-P. Austin, chef du bureau de statistique du département de la trésorerie :

Exportations : Etats-Unis, 162.446 d.; Angleterre, 2.467.090 d.; Allemagne, 744.928 d.; France, 1.795.900 d.; Belgique, 272.240 d.; Chine, 98.782 d.; autres pays, 4.907.184 dollars;

Importations : Etats-Unis, 4.982.857 d.; Angleterre, 7.467.500 d.; Allemagne, 223.700 d.; France, 1.987.900 d.; Belgique, 45.000 d.; Chine, 13.770 d.; Japon, 1.387.909 d. ; autres pays, 4.065.704 dollars.

En 1897, l'archipel a fourni 153.576.125 livres de sucre, savoir : 106.578.638 l. à l'Angleterre, 43.261.182 l. aux Etats-Unis, et 3.736.305 l. aux autres nations.

La même année, Manille expédie 825.028 balles de chanvre, lesquelles se répartissent ainsi : Etats-Unis, 417.473 livres; Angleterre, 385.182 l; autres nations, 22.373 l.

En plus de cette statistique, le *Géological Survey*, de Washington, publiait une notice concernant les ressources minières de l'archipel et chargeait un de ses membres, le professeur Becker, de procéder sur les lieux à une enquête plus approfondie.

(1) Vingt-cinq millions provenant de l'impôt direct, dix millions des douanes et autant de la loterie.

(2) Au nombre de 6.000, d'après le Dr A. Pinto de Guimares un peu trop porté à l'exagération; M. Joseph-T. Mannix, dans l'étude que publie l'*American Monthly Review of Reviews* (juin 98), suppute seulement 3.000 moines. Quoi qu'il en soit, ces

rent à l'envi, exploitent à outrance le peuple misérable. Que lui donne-t-on en retour?

« Bien peu de chose, en vérité. La justice est à celui qui peut la payer. Les écoles n'existent que dans les villes les plus importantes et encore en nombre tout à fait insuffisant. Les travaux publics sont ajournés d'année en année et les fonds qui leur étaient destinés s'égarent, soit dans les poches des fonctionnaires, soit dans les coffres de l'Etat espagnol. Pas de routes praticables, pas de ponts. *C'est la misère économique dans ce qu'elle a de plus affreux.* »

Le titre seul de l'article — « La Terreur espagnole aux Philippines (2) » — trahit la véhémente passion du Dr A. Pinto de Guimaraes. Néanmoins, nous avons tenu à produire ce témoignage, à ne pas affecter l'ignorance d'odieuses accusations; il est nécessaire, en effet, d'apporter quelques correctifs à l'optimisme trompeur des documents officiels.

Quoi qu'il en soit, de l'exposé qui précède, peuvent déjà être déduites deux considérations motivant la raison pour laquelle les Etats-Unis objectivent les Philippines, immédiatement, dès le début des hostilités.

Ils s'arrogent, comme à Cuba, un rôle de justiciers; une grande pitié les porte à affranchir un peuple opprimé... !!

Ils convoitent les immenses richesses de l'archipel; la guerre devant être rémunératrice, les vaincus seront dépouillés.

Ces vues, pourtant, ne sont que secondaires, sans réelle valeur, et il est malaisé d'admettre qu'elles aient pu suffire à la contexture d'une zone d'opérations.

Sans le moindre doute s'envisage un projet beaucoup

---

religieux — augustins, dominicains ou franciscains — sont les véritables maîtres du pays; les franciscains de beaucoup les plus nombreux, les plus riches et les plus puissants.

(2) *Revue des revues,* 15 juillet 1898.

plus complexe. Les Etats-Unis ont été séduits par l'importance stratégique des Philippines, par l'ambition d'intervenir dans le réglement *définitif* de la question d'Extrême-Orient.

Comme l'a très bien fait ressortir *The Statist* (Londres, 7 mai « American Topics »), les intérêts de la Grande-Bretagne et ceux des Etats-Unis sont, en ces parages, parfaitement conciliables (1) et les deux Etats peuvent accoupler leurs efforts pour maintenir la Chine ouverte (open door policy), pour empêcher d'autres puissances de réaliser leur politique de captation (policy of grab). Bien plus, l'Angleterre n'est pas seule à quérir une aide pour en imposer au Tsung-li-Yamen, aujourd'hui à la complète dévotion de M. Pavlof; le Japon lui aussi est à la recherche d'une alliance (*Morning Post*, 12 mai), lui permettant de résister aux progressifs empiètements de la Russie, d'annuler Shimonoseki et le dernier traité concernant la Corée.

Or, pour bénéficier de l'importance stratégique de l'archipel, il n'est aucunement besoin d'un accaparement qui, à cette heure, aurait le très grave inconvénient de susciter des difficultés avec l'Allemagne, avec la Russie et la France; difficultés déjà entrevues, au lendemain même de Cavite et que s'appliqueront à aigrir, à qui mieux mieux, les divers organes de la presse européenne (2).

Il peut suffire, pour réserver *un avenir encore lointain*,

---

(1) Mieux que conciliables, comme l'expose curieusement le professeur Delbrück dans la livraison de juillet des *Preuss-Iahrb.* — Négliger la dissertation relative au conflit entre le protestantisme et le catholicisme, pour exclusivement retenir les très valables considérations d'économie politique.

(2) Le *Times*, le *Daily Mail* et le *Morning Post* énoncent une solution fort simple : la cession à la Grande-Bretagne pour cimenter l'accord anglo-saxon; en retour, abandon aux Etats-Unis de la Jamaïque et des îles Bahama. L'*Evening Post*, le plus éhonté cancanier de tout New-York, insinue que M. Léon y Castillo a

Carte du Pacifique.

d'une solide station navale (1) que des postes intermédiaires rattacheront à la base d'opérations.

Le premier anneau de la chaîne sera rivé aux îles Hawaï,

---

refusé d'entrer dans le ministère de M. Sagasta, parce que sa présence était indispensable à Paris pour négocier la remise des Philippines à la France. Aussitôt la presse allemande de prendre flamme; la *Nordd. Allg. Ztg.* enregistre une déclaration officieuse, amplement reproduite et commentée, entre autres par le *Berliner Tageblatt* (26 mai), qui peut ainsi revenir sur son sensationnel article de l'avant-veille : « Conflikte und Allianzen der Zukunft ».

L'Allemagne à son tour, au nom d'intérêts dont elle enfle démesurément l'importance, s'efforce de ne pas être tenue à l'écart. La *Correspondance politique navale*, en un accès de maladroit jingoïsme, avoue que Kiao-Tchéou est bien trop au nord et qu'il serait fort désirable de créer un point d'appui permanent aux Philippines desservant la vallée du Yang-tsé-Kiang, le véritable centre de compétition commerciale. Pour obtenir cette station, l'Allemagne se tient prête soit à intervenir dans le règlement définitif, soit à se concilier les faveurs de « la République des Philippines ». Cette attitude, ce langage — comme bien on pense — motivent les violentes attaques des organes de Printing House Square; le *New-York Journal*, après quelques menus propos (Watch on Germany, Menace at Manila), sert l'exaspérante dépêche de M. H. Wilson qui n'est pas précisément le premier venu, ayant signé avec lord Charles Beresford l'ouvrage connu « Nelson and his Times ». La riposte ne se fait pas attendre; la *Kolnische Zeitung* et les *Münchener Neuste Nachrichten* (2 juillet) ne ménagent pas leur courroux, tandis que la *Kolnische Volkzeitung* (3 juillet), pour prouver la correction allemande, psalmodie son antienne « Die Verhäeltnisse Deutschlands zu den Philippinen ».

Au point de vue militaire, on consultera avec profit l'étude très soignée « Die militaerischen Interessen der Seemaechten in Ostasien ». (*Neue militaerische Blaetter*, février 1898.)

(1) Le sentiment public aux Etats-Unis est foncièrement opposé à l'établissement d'une si lointaine colonie. Dès la première quinzaine de mai, nous recueillons dans les journaux américains — dans ceux qui méritent quelque considération — une série d'articles sous la rubrique « What shall we do with the Philippines » et qui peuvent ainsi se résumer : We have no need of

offertes par le président Dôle aux Etats-Unis comme témoignage de gratitude (*Hawaiian' Gazette*). Après un long débat que provoque l'opposition de M. Reed, le congrès se prononce le 6 juillet pour l'annexion. « Les nécessités militaires du moment renforcent les arguments économiques qui, depuis bien des années, justifiaient cette mesure (*Examiner* de San-Francisco). »

Avant même que le croiseur *Philadelphia* ait pu porter à Honolulu la bannière étoilée, le *Charleston*, le 20 juin, prenait possession de l'île de Guam, une des Mariannes. Le croiseur trouve évacuée San Ignacio de Agana, capitale du groupe, le gouverneur avec la garnison (54 hommes), les fonctionnaires et les religieux ayant dû fuir devant une révolte des indigènes et se réfugier à San-Luis-de-Apra sous le canon du fort de Santa-Cruz. Le capitaine de marine Ducarte ignorait l'état de guerre existant entre l'Espagne et les Etats-Unis ! Il ne put que se résigner à capituler (1).

Un peu plus tard le *Boston*, escortant la deuxième expédition, annexait au passage l'île de Wake, isolée au nord du groupe des Marshall (par 19° de latitude nord et 167° de longitude ouest, à moitié route entre Hawaï et Guam.

---

the Philippine Islands and they would be much more expense and trouble to us than all the benefits we could realize from them; they would be a heavy cost to us in pace and a serious peril to us in war. Acoaling station, or two, is the only territorial acquisition this country desires as a resultat of this war.

Consulter sur la situation économique des îles Hawaï l'intéressant ouvrage de M. Vossion : *En Océanie*.

(1) Groupe de seize îles dont la population est actuellement réduite à sept mille âmes. Jadis très fréquentées par les baleiniers, les îles Saipanet, Rota, où les porcs pullulent, pour ainsi dire à l'état sauvage, étaient affermées à un Américain qui y avait créé une importante salaison. L'archipel exporte aux Carolines et en Nouvelle-Guinée de l'alcool, produit de la distillation des noix de coco ; également du camphre.

Enfin le *Monterey* a reçu ordre de se rendre à l'île de Yap (Quap, Eap), une des principales de l'archipel des Carolines, résidence du gouverneur espagnol et importante par son exportation de coprah.

Notons encore qu'il est question de l'établissement d'un important dépôt de charbon à Pago-Pago (Samoa). L'Allemagne intentionnerait, à cette occasion, le partage des îles entre les puissances exerçant le condominium en vertu de la convention de 1879. L'île de Toutouila reviendrait aux Etats-Unis; celle de Savaï à l'Angleterre et Opolou à l'Allemagne (1).

II. — Stratégie navale.

Le principe qui domine la stratégie navale est identique à celui inauguré par Napoléon, ressaisi par le maréchal de Moltke et ainsi réduit en axiome par le prince de Hohenlohe : « Le premier but doit être de vaincre l'armée ennemie; tout le reste, occupation du pays, des villes, etc., etc., n'arrive qu'en deuxième ligne. »

Le capitaine de vaisseau A.-T. Mahan, de la marine des Etats-Unis, dans son ouvrage célèbre *The Influence of Sea Power upon History* (1793-1812), a simplement fourni des témoignages à l'appui de cette vérité historielle. Avant lui et avec lui d'autres écrivains ont proclamé le dogme : Callwell, définissant, à propos de la guerre de Sécession, *the effect of maritime command on land campaings;* le lieutenant-colonel sir George-S. Clarke et James-R. Thursfield, dans leur ouvrage *The Navy and the Nation or Naval Warfare and imperial défences*; sir Charles Dilke et Spencer

(1) Pour plus de détails sur l'action allemande aux îles Samoa, consulter l'opuscule du capitaine de vaisseau Julius Obermüller : *Combat du* 18 *décembre* 1888. *Catastrophe de l'*Eber, *de l'*Adler *de l'*Olga, *le* 16 *mars* 1889, *en rade d'Apia.*

Wilkinson, dans *Imperial Defence* (2e chapitre) ; lord Carnarvon, dans *The Defence of the Empire*; le général Maurice, dans son étude *National Defence;* et encore ces jours derniers, — pour ne pas s'attacher exclusivement aux spécialistes, — le professeur Friedrich Ratzel, dans sa *Politische Geographie* (chapitre *die Welt des Wassers*).

Il sera donc admis sans conteste que « la suprématie sur mer (control of sea) assure à celui qui la détient totalement, une action dominante sur les contrées dont les côtes sont baignées par cette mer ».

Et pour acquérir, pour conserver cette suprématie sur mer, il n'est qu'un moyen, comme l'exprimait aux Communes un ancien premier lord de l'amirauté — lord George Hamilton : « Command of Sea really rested with that Power which had the most Battle Ships and the most fighting Power. » (*Standard,* 8 mars 1893.)

Cette brève déclaration — car il faut rendre à chacun ce qui lui revient — résume l'œuvre tout entière de l'infatigable amiral Colomb, qui n'a cessé de battre en brèche la théorie de l'ancien comité de défense de 1860 : « Les ports fortifiés protègent les flottes qui y sont réfugiées » (1).

Si Mahan, comme nous avons pensé équitable de l'établir, n'est pas l'initiateur de la doctrine que l'on prétend

---

(1) Le dernier représentant de cette école, le général sir E.-F. du Cane, publiait encore, en février, dans le *Journal of the royal United Service Institution,* un article « Fortification of our Dockyards » dont les conclusions étaient aussitôt combattues par l'amiral Colomb (numéro de juin).

La controverse, du reste, n'a même pas épargné l'*Evangile* selon Mahan. On a pu lire dans la *Marine Rundschau* de mars 1895, à propos de la guerre sino-japonaise, une étude aux plus hérétiques tendances, honteusement signée de la simple initiale B. Le Kapitaen. Z. S. Freiherr von Maltzahn a aussitôt donné la foudroyante réplique dans les *Neue Militaerische Blaetter* (juin).

abusivement faire sienne, son incontestable mérite a été de spécialiser, d'approprier la méthode aux questions concernant les Etats-Unis. Son ouvrage *The Interest of America* (1) *in Sea Power Present and Future* (Boston, 1897) envisage et discute avec une magistrale clairvoyance les divers problèmes stratégiques qui surgissent en ce moment même ; la guerre hispano-américaine ne semble en quelque sorte qu'une consécration officielle de ces aperçus théoriques.

La faute capitale des Etats-Unis sera de méconnaître « la connexion de ces deux sciences jumelles, la science de la paix et la science de la guerre (2) »; autrement dit de n'avoir pas su — ou de n'avoir pas voulu — asservir la stratégie aux objectivités si nettement assignées à leur politique. Mais, en dépit de cette erreur, en dépit de l'incertitude et de la pusillanimité qui flétrissent l'exécution, les procédés indiqués par Mahan sont d'une si rationnelle simplicité qu'il suffira à la flotte des Etats-Unis d'observer ou de bloquer San-Juan-de-Puerto-Rico et La Havane pour compromettre gravement la pénétration des bâtiments espagnols dans la mer des Antilles. La neutratité de l'Angleterre interdit en effet tout ravitaillement en charbon, toute réparation d'avaries.

Dans de semblables conditions, l'Espagne subit une attitude expectante, dont l'issue ne pourra être que la tentative avortée de l'amiral Cervera ou la manœuvre à peine ébauchée de l'escadre de réserve.

Cette neutralité de l'Angleterre, dont nous avons dû, au

---

(1) Assemblage d'articles parus dans l'*Atlantic Monthly*, dans le *Forum*, dans la *North American Review*, dans le *Harper's New Monthly Magazine*. Entre autres, l'écrivain préconise l'alliance avec l'Angleterre, insiste sur l'urgente annexion des îles Hawaï et consacre une étude minutieuse au golfe du Mexique.

(2) Général Jung : *La Guerre et la société*.

chapitre III, énoncer l'officielle correction, sera entachée de fait, d'une louche partialité. Intervenant dans la discussion d'une conférence, le Dr Raikes (1) ne pourra manquer de signaler les facilités accordées à Hong-Kong à l'escadre du commodore Dewey, commodités sans lesquelles il ne lui eût pas été possible de se rendre à Manille. Et, que penser aussi des avantages consentis en faveur des Etats-Unis par la non-réglementation de l'emploi des câbles sous-marins?

On pourra objecter l'imprécis des mesures adoptées par la convention internationale de Paris du 14 mars 1884 (article 15); la raison ne tient pas et les Anglais sont si peu disposés à l'admettre « qu'en temps de guerre, le gouvernement de la Grande-Bretagne se réserve d'occuper toutes les stations en territoire national ou en territoire sous sa dépendance et à faire exploiter les lignes par ses propres employés ».

D'autre part, les constantes inquiétudes (2) au sujet de

---

(1) Recent Changes on the Rights and Duties of Belligerents and Neutrals according to international Law. Conférence de M. Macdonnel. (*Journal of the royal United Service Institution*, juillet 98).

(2) Déjà, en janvier 88, lord Charles Beresford signalait le péril auquel se trouveront exposées, en temps de guerre, les communications entre le Royaume-Uni et l'empire colonial. En ces derniers temps, un ingénieur spécialiste, M. Charles Bright, s'est particulièrement préoccupé du sujet; l'amiral Colomb, en quelques mots, expose la question dans le *Morning Laeder* du 17 mai 98.

M. le capitaine C.-F. Winter, dans son étude *The Protection of commerce during War*, — travail sur lequel nous aurons à revenir, — signale (paragraphe 12) le dangereux atterrissage des câbles en territoire étranger, — à Lisbonne, par exemple, où relaie la ligne du Cap; — il propose la clandestine application du *Loup System*, lequel consiste en somme à noyer dans les eaux profondes un raccordement entre les deux branches du câble. Il conviendrait également d'expérimenter la valeur du *System of rapid cable laying* préconisé par le lieutenant C. Crutchley et par M. Scott Snell.

la protection de ces câbles sous-marins indiquent bien que l'Angleterre leur attribue la valeur d'*engins* (1) *de guerre.*

Or, onze lignes, entre le 40e et le 60e de latitude nord, et trois lignes dans l'Atlantique austral, relient le nouveau monde à l'ancien continent, toutes, à l'exception du double câble français, susceptibles d'être légalement interceptées par des agents anglais.

On appréciera de lasorte l'excessive importance du service rendu par l'Angleterre aux Etats-Unis. Dangereux précédent dont les puissances rivales de la Grande-Bretagne devront bien se garder d'accepter la sanction.

Quoique, ni les Etats-Unis ni l'Espagne n'aient eu sensiblement, au cours de cette guerre, à adopter des mesures spéciales pour sauvegarder leur marine marchande, *the Protection of Commerce during the War* demeure un des problèmes essentiels de la stratégie navale, à ce point important que l'étude des facteurs qui le composent nous conduira rationnellement à définir les divers modes d'offensive employés dans les eaux cubaines.

La question, dans son ensemble, — telle que l'exposent le commander G.-A. Ballander et le capitaine C.-F. Winter (2) — comporte, en effet, non pas seulement les raids audacieux des grands croiseurs, mais aussi toute la série des opérations qui peuvent être tentées pour investir et atteindre un adversaire déjà réduit aux expédients tactiques.

Ces opérations se classent : blocus, bombardement, attaque brusquée (Run past), et débarquement.

Blocus. — Il a été dit que le blocus pour être valable devait être effectif; il est donc nécessaire de complètement investir le secteur ou le port bloqué et de disposer d'une

---

(1) Le major Otto Wachs, dans les *Neue Militœrische Blaetter*, a déjà écrit : « Das Unterseeische Kabel als Waffe ».

(2) *Journal of the royal United Service Institution;* Gold Medal Prize Essai, avril et mai 1898.

force suffisante pour repousser les entreprises de rupture; de là répartition des forces en deux groupes, l'un de résistance, l'autre de surveillance. Les bâtiments tenus en réserve pour le combat seront ancrés et protégés par des filets, des estacades, etc.; les petits croiseurs, avisos, torpilleurs, auxquels est confié le service de sûreté, seront théoriquement disposés sur deux lignes distantes de cinq milles. A l'escadre de blocus sont adjoints des transports chargés de vivres, de munitions et de charbon, un navire-hôpital, des installations télégraphiques, etc., etc.

Bombardement. — Deux conditions indispensables sont requises :

a) La suprématie, momentanée tout au moins, dans les parages (*the temporarily Commandant of the surrounding Sea*, de l'amiral Colomb); la flotte italienne dans les eaux de Lissa aurait fort bien pu expier la méconnaissance de ce principe;

b) La proximité d'une base effective permettant de se réapprovisionner et de réparer les avaries.

Le bombardement, pour être réellement efficace, doit s'effectuer à bonne portée. Jackson, — commentant Alexandrie, — Soley, Aman, Mahan (dans the Navy in the Civil War) et avec une insistance peut-être plus explicite encore, le colonel Lewis (Fortification for english Engineers) le démontrent péremptoirement. Les bâtiments devront donc chercher à se rapprocher des ouvrages à la limite inférieure de protection, à la distance autorisant l'emploi des instruments de télémétrie. Il n'est pas d'autre procédé pour faire éprouver à un adversaire décidé à une honorable défense des pertes en hommes et en matériel susceptibles de déprimer son moral.

« Le bombardement d'Alexandrie — écrit le capitaine Jackson — fournit une excellente occasion de comparer les divers modes usités par les navires pour canonner des

batteries de côte (1). *Invincible* et *Pénélope* demeurent au mouillage durant toute l'action à 1.100 yards d'un « prehistoric work ». *Monarch* court des bordées. *Alexandra* et *Sultan*, au début de l'engagement, tracent par deux fois l'elliptique à 1.500 yards et se décident ensuite à jeter l'ancre (1.100 yards). *Temeraire* agit de même (1.500 yards) ».

Monarch n'a pas été touché, tandis que *Pénélope* le fut huit fois et *Invincible* onze fois, relèvent avec confiance les incitateurs du mouvement !

Mais aussi quelle différence dans les résultats du tir, ripostent — sans parvenir à convaincre leurs adversaires — les partisans de l'immobilité !

Pour concilier ces divergences — dans la mesure du possible, — on admettra, même en présence d'une défense médiocre, le mouvement au cours de la phase initiale, mais on devra se décider à mouiller et à se rapprocher dès qu'il paraîtra possible de réduire les ouvrages au silence.

Dans le cas normal de coopération avec des forces de terre, le rôle de l'escadre se limitera habituellement à inquiéter la défense aux prises sur le front d'attaque ; le mouillage est alors de circonstance.

Dans l'escadre ou dans la division, les bâtiments se répartissent suivant leur état de vulnérabilité : les torpilleurs dans les intervalles, les croiseurs aux ailes. L'amiral Long et l'amiral Freemantle adoptent pour l'unité de combat la position oblique à 45° ; le capitaine May proteste contre toute exagération à ce sujet. A chaque division, ou à chaque groupe, sera assigné un objectif spécial ; le capitaine Bridge (Naval Attack of a Forteress) préconise la successive concentration des efforts sur un même but ; on

(1) Consulter sur cette question de tir la très savante étude du capitaine Juliano Ricci : « Contributo allo studio delle probabilita di tiro delle artiglierie da costa (*Revista di Arteglieria e Genio*).

passe ainsi d'un ouvrage à l'autre pour ensuite accabler la position principale.

Les bombardements de nuit ne produisent qu'un inutile gaspillage de munitions; il sera toujours beaucoup plus avantageux de se réserver les premières heures de la matinée.

Le lieutenant Hawthorne (1) nous fournira la conclusion de ce paragraphe : « Un site important au fond d'une rade bien fortifiée peut être préservé d'un bombardement par la disposition judicieuse de ses moyens de défense, batteries fixes et batteries mobiles; il sera nécessaire pour atteindre le noyau de faire tomber les ouvrages extérieurs. »

Santiago pourra servir de thème à de probantes constatations. Et pourtant Santiago, place improvisée, bénéficie simplement de la difficulté du local!

L'attaque brusquée. — Nous ne pouvons nous dispenser d'envisager dans ce chapitre le cas de forcement d'une passe (*Run Past*), parce qu'il sera prétendu que le commodore Dewey, « un génie scientifique tout à fait moderne » (*Saint-James Gazette*, the Moral of Manilla), aspire à la gloire d'être proclamé l'émule de Ferragut.

Comme le fait observer le major R.-F Johnson (2), depuis les temps de Ferragut et de Porter, les situations respectives de l'attaque et de la défense se sont notablement modifiées au profit de cette dernière, par l'adoption des canons à tir rapide, des réflecteurs électriques, par les perfectionnements apportés aux mines sous-marines, par l'emploi des instruments de télémétrie (Range and Position Finders), etc., etc.

---

(1) The Naval Attack of Sea-Coast Fortifications. *Journal of the United States Artillery*, juillet-août 1896.

(2) The attack of a Coast Forteresse. Silver Medal Prize Essay, 1893.

De l'avis du lieutenant Hawthorne (1), nous devons savoir nous borner à l'enseignement déduit des manœuvres navales.

Les moyens dont dispose la défense, pour obstruer une passe, ne permettent pas, — sauf dans des cas très particuliers, — d'en oser de nuit le forcement; c'est à cette équivoque exception que se ramène « the greatest naval Engagement on Record » (Mahan dixit).

La formation à adopter est la colonne double ou simple suivant la largeur du chenal; l'amiral R. V. Hamilton (Naval Opérations during the civil War) et Farragut (Observations à propos de Vicksburg) préconisent le resserrement des distances. En colonne simple, passer le plus près possible des ouvrages de la défense; en colonne double, poster sur le flanc menacé les charbonniers et autres navires que l'on peut se résigner à sacrifier; détacher également quelques-uns de ces bâtiments en avant pour éprouver la zone torpillée.

Un rôle particulier dans ce mode d'attaque semble réservé aux torpilleurs, rôle que par deux fois affirme l'escadrille de l'amiral Ito bloquant la flotte chinoise dans la rade de Wei-hai-Wei (nuits du 4 au 5 et du 5 au 6 février 1895) (2).

Par suite de la coupable incurie de son gouvernement, les moyens de renouveler ces exploits seront refusés à l'amiral Sampson. Même après la destruction de l'escadre espagnole il demeure condamné à ne pouvoir prêter qu'une très insignifiante et bien peu glorieuse assistance à l'exténuant labeur du général Schafter.

On ne saurait, avec une plus méprisante désinvolture,

(1) Déjà cité : Etudes des manœuvres anglaises de 1889, des manœuvres françaises de 1889 et 1892, des manœuvres allemandes de 1891.

(2) Commandant Bujac. *Guerre sino-japonaise*, p. 201.

bafouer le principe de la *coopération intime des forces de terre et de mer*, plus coupablement méconnaître les enseignements que le major F.-B. Elmslie s'est donné pour tâche de recueillir dans une savante étude (1) publiée, en mai 1895, par le *Journal of the Royal United Service Institution.*

Des débarquements. — Nous serons étonnés, en parcourant l'ouvrage du major Elmslie, des circonstances exceptionnellement favorables dont bénéficient les Américains à Guantanamo et mieux encore à Baiquiri.

La redoute de Playa-del-Este est abandonnée par les Espagnols après un semblant de résistance; le mercredi, 22 juin, les petites colonnes du général Linarès peuvent prétendre, tout au plus, à un rôle de simple surveillance. Quoi qu'il ne soit pas procédé par surprise, l'opération s'accomplit, à peu de chose près, dans les mêmes conditions que sur les plages de Kwaenko et de Lou-Chou-Tao. Mais l'analogie s'arrête là, parce qu'il manque aux troupes américaines l'*énergie morale* qui pousse les soldats de Yamagi à l'escalade du plateau d'Izouzan, ou qui stimule, sur les crêtes d'Ookakou, la rage de la brigade Odera.

La symbiose de ces épisodes — quoique incomplète — clame triomphalement la prédominance de *l'éducation.*

Une place pleine d'une cohue desamée, quelque régulier que puisse être l'appareillage de ses fortifications dotées des engins les plus perfectionnés, succombera fatalement sous l'effort énergique de troupes instruites et disciplinées.

Une place de médiocre défense, mais tenue par une solide garnison, affolée d'héroïsme, peut braver les masses

---

(1) Lessons to be derived of the operations of landing an expeditionary Force on a Ennemy's coast in past war with special Reference to similar operations on the par of our Army in the Future.

d'un ennemi au cœur trop défaillant pour se montrer hardi à outrance. Cet assaillant, après avoir chèrement payé la possession de quelques lambeaux de terrain, se refuse à la lutte au pied des talus et s'immobilise dans l'attente d'un incident qui lui vaudra, mais alors sans gloire et sans honneur, l'apparence vaine du triomphe.

Santiago est ainsi tombé dans la lueur d'une apothéose, parce qu'il a suffi à ce poste de circonstance, pour remplir la mission qui lui était dévolue, de justifier les exigences formulées par le major Johnson en son épigraphe :

Le coût fait perdre le goût.

CHAPITRE VI

Les Philippines.

I. Insurrection tagale (août 1896 à novembre 1897). Débuts et causes immédiates de la révolte. Le général Polavieja remplace le général Blanco; action secondaire dans la province de Bulacan; opérations principales dans la province de Cavite; Silan, Presa-del-Molino, Salitran, Imus, Noveleta, San-Francisco-de-Malabon. Le général Primo de Rivera achève la pacification et passe avec Aguinaldo la convention de Biad-na-Bato.
II. Procédés tactiques.
III. Le commodore Dewey aux Philippines. Bataille de Cavite. Aguinaldo avec l'aide des Etats-Unis provoque une nouvelle insurrection. Investissement et blocus de Manille.
IV. Corps expéditionnaire du général Meritt. Inaction des Américains. Capitulation de Manille et suspension des hostilités.
V. La prise de Manille par les Anglais en 1762.

Au mois de septembre 1888, le général Weyler — alors capitaine général et gouverneur des Philippines — adressait au ministre des colonies un long mémoire dont la partie essentielle peut se résumer en ces quelques mots :

« Le gouvernement abandonne la direction des affaires de l'archipel aux moines, qui traitent les Indiens comme au temps de la conquête. Ceux-ci n'ont pas, il est vrai, acquis le développement intellectuel et civil des peuples européens, mais ils ne sont plus dans l'enfance. Le joug théocratique, qui ne peut déjà plus les assujettir, a pour effet aujourd'hui de les irriter. Les Indiens n'ont pas la propriété territoriale assurée et une trop grande partie de ce qu'ils gagnent avec leur industrie peu développée leur est enlevée en vertu de la loi, et aussi contrairement à la loi. En outre, les fonctionnaires les traitent avec hauteur et avec injustice et sont d'une grande vénalité. Si l'on ne

corrigeait pas tous ces abus, il ne serait pas étonnant que les Indiens se soulevassent en masse (1). »

Il ne fut, à Madrid, tenu aucun compte de ces précieux avertissements.

Entre temps, la caste des demi-blancs, très influente à Luzon, tout en demeurant malaise de cœur, se laissait gagner aux revendications d'indépendance et d'autonomie. Cette évolution survenue dans l'état d'âme de la classe dirigeante est incontestablement l'œuvre de la franc-maçonnerie introduite aux Philippines par la révolution de 1868. Des loges dérivent — organisée en 1892 — l'association secrète dite le *Katipunam* (2); son but sera de préparer l'insurrection pour « secouer le joug intolérable du clergé et le joug de la métropole, inséparablement, indissolublement unis dans la même haine » comme le précise avec une si parfaite exactitude M. Charles Benoist en sa belle étude de la *Revue des Deux Mondes* (3).

---

(1) M. Enrique Abella y Casariego, d'autre part, dans son intéressante brochure *Filipinas* (1898), blâmera l'inappropriation de toute une série de réformes : « El desestanco del tabaco; la reforma total de la tributacion, sustituyendo el antiguo y respetado real haber pour la igualitaria cedula; la reforma poco estudiada dela prestacion personal ; la poco equitativa imposicion delos nuevos tributos sobre la propredad urbana y sobre las industrias ; las reformas en los codigos civil y criminal; la reforma municipal (page 4).

» De esta suerte, bien puede asegurasse que la revolucion en Filipinas no ha venido de abajo arriba, como suele acontecer en otros paises, sino de arriba abajo, de la metropoli à la colonia, del gobernante al gobernado (page 5). »

(2) Tout d'abord l'*Asosiacion Hispano-Filipina* servie par la *Solidaridad;* puis la *Liga Filipina*. Enfin, la *Katipunam*, reprenant la tradition indigène du *pacto de sangre*, publie en langue tagale la revue *Kalaayan* (Liberté).

Consulter le livre de don Juan Castillo.

(3) Cette étude a été traduite ou commentée par de nombreux organes de la presse espagnole — par chacun, bien entendu,

L'article-programme de l'organe mensuel du parti nous édifiera plus complètement encore :

« L'idée d'Espagne mère doit s'effacer de l'esprit des natifs des Philippines; une telle mère n'existe pas; c'est un tyran qui s'engraisse de l'argent des Indiens, des tributs sans nombre qui leur sont imposés.

» Il faut lutter même par la violence contre tout ce qui est espagnol, briser les chaînes qui tiennent l'archipel en esclavage.

» Les idées religieuses répandues par les moines espagnols sont des mots et rien de plus. Ce ne sont pas des saints, mais des *anitos,* idoles du temps de la conquête, qu'ils font adorer aux indigènes, dans le seul but d'en tirer de l'argent. »

Le plan des conjurés consistait à faire frapper le général Blanco par un juramentado de sa domesticité; ce meurtre devait être le signal des vêpres tagales. Les promoteurs du mouvement, sans le moindre doute, espéraient en l'assistance du Japon, par le prestige de ses victoires, « cabeza de la nueva hogemonia ». Après la *Weekly Press* de Hong-Kong (1), après le *Porvenir de Bisayas* dont l'article sensationnel devait être reproduit par la presque totalité des journaux de la métropole, l'*Imparcial* (2) s'appliquait à établir les preuves de cette complicité du jingoïsme japonais. Il suffisait, en quelque sorte, de reproduire certains actes du procès criminel intenté aux membres du « Conseil supérieur de la Ligue ». Quinco Rojas, Juan

---

avec le caractère politique qui lui est propre; — tous sont d'accord pour louanger la sincère impartialité de l'écrivain, pour constater son extrême application à ne rien vouloir ignorer des éléments de la question. On insinue que M. Castelar n'était pas tout à fait étranger à certaines appréciations.

(1) Entre autres l'article « Rebellion in the Philippines ».

(2) « Nuestros amigos los Japoneses », de M. Manuel Alhama (27 juillet 1897).

Castaneda, — qui s'était rendu au Japon, en août 1895, rejoindre Ramos et Vicus, — Maximo Cortes, Isabelo Artacho, reconnurent avoir été mis en relations avec des agents du maréchal Yamagata et du comte Yokogama. Princio Pantasi — ministre de la justice dans la junte insurrectionnelle — dénonça la fourniture répétée d'armes et de munitions.

Au lendemain de ces dépositions, dans les premiers jours de janvier, s'enregistre à Paris une protestation de la légation du Japon; la presse officieuse de Tokio également riposte, mais usant, à défaut d'arguments, d'un subterfuge auquel on ne saurait se laisser prendre : « Dépeindre les horreurs commises par les soldats espagnols, dénoncer les crimes de ces barbares sanguinaires ».

Tiennent ce langage les promoteurs et les complices des assassinats qui ont ensanglanté le palais de Séoul, les massacreurs à tout jamais stigmatisés de Port-Arthur. « Hipocresia japonesa » se contentera d'écrire *El Pais !!*

La version communément accréditée — celle due à Tung Tao, un des mestizos échappés du Black-Hole de Manille — impute la dénonciation du complot à une vieille Malaise circonvenue par son confesseur; l'avis donné à l'autorité par le père Mariano Gil a pu être plus positif, plus complet que ceux précédemment recueillis, mais il n'a certainement pas été le premier, car depuis quelque temps déjà, de très vagues indices étaient parvenus à la connaissance du marquis de Pena Plata (1).

Quoi qu'il en soit, c'est seulement le 20 août 1896 que le général Blanco se décide à agir, ordonnant des perquisitions dans les bureaux du *Diario de Manila*, lesquelles serviront de *prétexte* à des arrestations *déjà* amplement mo-

---

(1) M. Enrique Abella y Casariego (ouvrage cité) prétendra que la *serenidad de espiritu* et la *afectada confianza* du gouverneur général sont inexplicables.

tivées. Dans l'esprit du gouverneur général, ces mesures énergiques devaient suffire pour étouffer le germe insurrectionnel et pour en imposer à la province épiant le signal qui devait lui venir des faubourgs.

Fâcheusement, telle n'était pas la théorie du soulèvement; ses deux foyers principaux se trouvaient hors de la capitale, à Imus et à Novaliches; les chefs n'ayant plus de ménagements à garder lancent l'appel aux armes et assemblent leurs bandes.

Le général Blanco, à ce moment, tient encore le gros de ses forces dans l'île de Mindanao où il estime indispensable de définitivement établir la domination de la couronne de Castille. Il était à craindre, en effet, que les Maures, constatant l'impuissance de la métropole à les réduire, n'appelassent à leur aide les Japonais et qu'il en résultât ainsi une question internationale de solution difficile pour l'Espagne. Ce n'est donc qu'à la dernière extrémité, contraint par la gravité des événements qui viennent de se produire à l'intérieur de Luzon, que le capitaine général se décidera à retirer de Mindanao trois régiments.

En attendant leur arrivée, le colonel Pinto, sur le rio Passig, le colonel Aguirre vers Caloocan, s'efforcent avec les faibles moyens dont ils disposent de couvrir les approches de Manille.

La rébellion ainsi préservée de toute atteinte — à peine inquiétée par de premiers engagements à Novaliches et à Caloocan — peut en prendre tout à ses aises et fortement s'organiser dans le quartier Noveletad-Silan-Imus; elle armera bientôt près de 15.000 *tulisanes*.

La situation est d'autant plus grave que le moindre échec militaire provoquerait, sinon la sédition, tout au moins la désertion en masse, des troupes indigènes. Cette crainte oblige le général Blanco, même après le débarquement des troupes expédiées de Mindanao (9 septembre), à une attitude strictement défensive dans laquelle il se complaira

jusqu'à l'arrivée des renforts hâtivement fournis par la Mère-Patrie (bataillons expéditionnaires nos 1, 2, 3, puis 4, 5 et 6).

Il est regrettable d'avoir à constater qu'en Espagne l'extrême impressionnabilité de l'opinion publique — surexcitée par les exagérations malveillantes de la presse anglaise (1) — ne sait pas s'accommoder de cette temporisation réfléchie; déjà dans certains organes apparaissent de fâcheux articles : *El Relevo! El Relevo!* voire *El Relevo por cable!* Et de la sorte, s'inaugure l'odieuse campagne qui aboutira dans quelques semaines au rappel de don Ramon Blanco y Erenas.

On écrira :

« El General Blanco fué sorprendido por la rebelión cuando en Espana se tenia noticia de ella.

» El General Blanco, que no supo prever la rebelión, no ha sabido calcular su alcance y sus medios »...., calomnies que ne parviendront même pas à atténuer les franches et explicites déclarations du général Echaluce à son retour en Espagne.

On blâmera la clémence de sa justice à l'égard des cabecillas Reyes, Santa Cruz et Rizal (2)! Et maintenant, la lumière faite, combien courageuse éclate la probité morale

---

(1) Entre autres *Standard* et *Times* du 23 septembre 1896.

(2) Le docteur Rizal, fondateur de la *Ligue philippine* (1893) et auteur du fameux pamphlet séparatiste *Noli me tangere*, avait été condamné par le général Blanco à la déportation dans l'île Dapitan.

Il avait obtenu du gouverneur général, par lettre du 1er juillet 1896, l'autorisation de se rendre en Espagne pour y être dirigé sur Cuba, où il désirait servir en qualité de médecin militaire. Débarqué à Barcelone le 6 octobre, il était immédiatement renvoyé à Manille pour y comparaître le 22 décembre devant un conseil de guerre. L'exécution eut lieu le 30 sur la promenade de la Lunetta.

de ce soldat qui se refuse à servir la haine des franciscains!

Avec le mois d'octobre parviennent les premiers renforts (1) — 9.000 hommes environ. — Les mouvements qui résultent de leur arrivée ne laissent aux insurgés aucun doute sur le péril qui va les atteindre. Ils tenteront à plusieurs reprises de rompre l'investissement. Ainsi, le 12 octobre, attaque du poste de Talisay occupé par 400 hommes des 70e et 74e; le lieutenant-colonel Benedicto accourt de Calamba et de Tanauan, mais il se compromet dans la poursuite, ce qui motive — pour le dégager — l'intervention du lieutenant-colonel Ortiz et du colonel Pazo (tués deux officiers et seize hommes, blessés deux officiers et vingt et un hommes). Quelques jours plus tard (23), à la lisière sud sur le rio Pausipil, effort dirigé contre Taal que déjoue le général Jamarillo. Enfin, le 30, le colonel Pazo soutient un engagement général sur la ligne Calamba-Tanauan.

A l'abri de ces troupes de couverture, le général Blanco prépare son action offensive, fâcheusement avec des effectifs insuffisants. Elle objectivera tout d'abord Binacayan et Noveleta, en vue d'isoler Cavite-Viejo, citadelle de l'insurrection, puis Imus, son quartier général.

Ces débuts ne sont pas heureux. Le colonel don José Marina subit, le 10 novembre, un échec sous Binacayan (trois officiers et vingt-cinq hommes tués, dix-neuf officiers et quatre-vingt-un hommes blessés); le même jour, le colonel Dioz Matani échoue devant Noveleta (deux officiers et quarante hommes tués, cinq officiers et quatre vingt-douze hommes blessés.)

---

(1) D'abord le transport *Cataluna* avec le bataillon d'infanterie de marine embarqué le 3 septembre à Cadix; le 6 novembre le *Monserrat* avec un bataillon de chasseurs; le 13 *l'Antonio-Lopez*; le 17 *Luzon*, puis *Colon* et *Cavadonga*.

Simultanément, la brigade Aguirre, partie de Calamba, s'engageait, le 9, dans l'impasse entre les lagunes de Bay et de Laal, couronnait la crête des monts Sungay et occupait, le 12, Talisay (huit tués, un officier et quatorze hommes blessés). L'insuccès éprouvé par la brigade Rios rend inutile la marche projetée sur Silang.

Le gouverneur général doit se résigner à la défensive; tous ses efforts tendent à isoler la province de Cavite. En cette intention sont organisées les lignes de défense ci-après :

Au nord. — Le rio Pasig : Pasig, Tagail, Guadalupe, San-Nicolas, Santa-Ana et Paco.

A l'est. — *a*) La lagune de Bay : Binan, Muntinlupa, Cabuyao, avec la canonnière *Otalora;*

b) La trouée de 32 kilomètres, entre les lagunes de Bay et de Taal : Calamba, Santo-Tomas, Tanauan, Banadero, avec postes avancés à Bilog-Bilog et à Santo-Domingo;

c) La lagune de Taal : deux chaloupes à vapeur;

d) Le rio Pansipit (8 kilomètres) : San-Nicolas et Taal.

Au nord-ouest. — Le camp de Dalahican, obstruant l'isthme de Cavite.

D'après les informations—passablement suspectes —de M. John Foreman dans la *National Review*, les rebelles assembleraient dans la zone ainsi enclose une soixantaine de mille hommes, pourvus en bonne partie de Remington, de Winchester et de Mauser (1). Semblable évaluation, des plus exagérées, nous paraît devoir être réduite de moitié; c'est du reste, à peu de chose près, ce qu'en pense le général Lachambre.

---

(1) D'après la *France Militaire* le décompte de ces armes serait le suivant : septembre, 10.000 Remington espagnols ; octobre, 20.000 Remington et 10.000 Mauser ; novembre, 32.000 fusils (20.000 Mauser). Presque toutes ces armes sont de provenance belge et ont été importées par Singapore, Sarawak et Bornéo.

Ces forces se trouvent réparties en trois juridictions :

Première : Almanza, Bacoor, Imus, Cavite-Viejo ; gouverneur, Bernardino Aguinaldo ; délégué militaire, Daniel Girona.

Seconde : Silan ; gouverneur, Victor ; délégué militaire, Ariston.

Troisième : San-Francisco, Majubon et Noveleta ; gouverneur, Mariano Alvarez.

L'autorité supérieure en matière politique et administrative revient à Andres Bonifacio ; les finances sont régies par Silvestre Aguinaldo. Emilio Aguinaldo (1) tient l'emploi de généralissime ayant sous ses ordres Estrella, Santiago, Alvarez, Lucina et Begarmino son émule, presque son rival.

C'est à ces cabecillas — plus spécialement à Edilberto Evangelista — qu'est due la prodigieuse organisation défensive de la province. Cette œuvre comprend, tout le long du littoral, la « linea de la bahia » se soudant d'une part à la position du rio Zapote, d'autre part — par Naic — au groupe fortifié de San-Francisco-de-Malabon — Santa-Cruz — Rosario.

Le front de mer doit interdire toute tentative de débarquement ; par son tracé, par l'épaisseur de ses parapets, il a peu à craindre du canon de la flottille. Sa garde est confiée à la vigilance des milices locales. Les solides points d'appui de la défense sont : Bacoor, Binacayan, Cavite-Viejo et Noveleta.

La position du rio Zapote s'étire dans une région difficile, couverte d'une luxuriante végétation ; elle est tenue par les forces régulières de l'insurrection, par la guardia civil de la province ; ses avancées sont Pamplona et Almansa.

---

(1) Agé de 27 ans ; né à Imus ; élève des dominicains et des jésuites ; devint après le suppression de la *ligue philippine* de Rizal un des membres les plus influents de l'association secrète dite *Katipunam* ; était capitaine municipal.

De San-Nicolas - Presa-Molino, rejoignant le groupe San-Francisco-de-Malabon, se dessine la courtine méridionale; elle comprend essentiellement — entre le rio Baccor et Hang-Hang — les deux énormes tranchées dénommées Anabo 1° et Anabo 2°, interceptant les routes de Salitran et de Perez-Dasmarinas; c'est contre elles que viendra se buter, au cours de sa campagne de cinquante-quatre jours, la vaillante division Lachambre.

A l'intérieur, tranformés en réduits, Imus, Silang, Dasmarinas, Salitran et Bucnavista.

Confiant dans la solidité de ses ouvrages, Aguinaldo devait rationnellement rechercher l'occasion de manœuvrer sur la ligne intérieure, soit pour se dégager, soit pour favoriser la propagation du mouvement insurrectionnel dans les provinces centrales.

Déjà, dans Bulacan et Morang, le danger est devenu pressant. L'activité du lieutenant-colonel Pintos et du commandant Lopez Arteaga ne réussit pas à disperser les fortes partidas battues à San-Mateo (5 novembre), à San-José (17), à Santa-Raphaël (25); elles se sont néanmoins ressoudées, et menacent plus nombreuses, plus agressives. De fait, la rébellion gagne les districts de Zambales, Bataan, Tarlac, Pampanga et Nueva-Ecija.

Sur ces entrefaites, le général Polavieja (1) est arrivé à

(1) Entré au service comme simple soldat le 20 août 1858; campagne d'Afrique (1859-60), combat de Las Menas, bataille de Las Castillejos, combat de Wad-Ras, où il est blessé; campagne de Cuba (1863 à fin 1872); les divers combats de janvier 1864 lui valent le grade de lieutenant; commande la contre-guerilla du bataillon de chasseurs de Bailen; nommé capitaine après l'affaire de Mario-Figueredo, où il est blessé (1870); gagne le grade de commandant à Dos-Amigos et peu après celui de lieutenant-colonel; chargé, en mars 1872, de la poursuite de Manuel de Cespèdes, reçoit l'emploi de lieutenant-colonel, pour sa brillante participation aux combats de juin et juillet 1872; guerre carliste, aide de camp du capitaine général Martinez Campos, colonel après

Manille (2 décembre), et quelques jours plus tard (9), la *Gaceta* publie le décret l'appelant au poste de capitaine général, en remplacement du marquis de Penaplata, tombé victime de la campagne cléricale menée avec rage dans l'*Imparcial*, dans l'*Epoca* et dans le *Heraldo*, par les RR. PP. Juan Gomez, Salvador Font et José Zamora, à l'absolue dévotion de l'archevêque Nozaleda.

Dans l'esprit de l' « illustre Caudillo », l'actuel état des choses peut ainsi se définir : *el escandalo esta en Cavite, pero el peligro en Bulacan* (1). Il procédera en conséquence à une nouvelle répartition de ses troupes.

Le général Rios, investi de la commandacia general del centro de Luzon, agira activement dans les régions de Pampanga-Tarlac et Nueva-Ecija ; le colonel Barraquer relève de lui en Bataan.

Le général Galvis, avec le colonel Marina et avec le commandant Albert, est chargé de la pacification des districts de Morong et de Manila.

Pour l'instant encore, le général Lachambre, disposant des brigades Cornel et Jaramillo, tient investie la province de Cavite.

Le premier succès du général Rios à Malasagui (20 décembre) lui vaut l'occupation de Balinag ; le 24, le commandant d'état-major Olaguer, après un opiniâtre combat, emporte le couvent fortifié de San-José. Stimulant

---

Bilbao (avril 1874) ; reçoit, en février 1875, le commandement du régiment de la Pincesa, combats de Trevino, de Villareal, de Restia, del Penas de Anibote, de Elguerta ; promu brigadier en avril 1876 ; campagnes de Cuba (août 1876-81) ; lieutenant général (30 juin 1880) ; capitaine général d'Andalousie ; gouverneur général de Cuba ; commandant le 6[e] corps d'armée ; chef de la maison militaire de la Reine.

Son ouvrage : *Mi politica en Cuba* (Madrid 1893) mérite une très sérieuse attention.

(1) Enrique Abella y Casariego, ouvrage cité, page 30.

ses six colonnes, le général Rios entame avec l'une d'elles le combat de Cacaron, honorable succès, grâce à l'opportune intervention de ses autres détachements. Cette affaire coûte aux Espagnols vingt-cinq tués et soixante-seize blessés; les insurgés éprouvent une perte de six cents hommes et l'ardente poursuite du lieutenant-colonel Villalon leur est funeste presque tout autant. Les fruits de la victoire sont l'occupation de Bustos et la capture d'Eusebio Roque, le plus important cabecilla de la région; les personnages de moindre marque, Felicito Rios et Pedro Pacheco, ne parviendront plus qu'à entretenir une certaine effervescence, maintenue par les *batidas* du commandant Dujiols et du lieutenant-colonel Jimenes.

Mais, à cette date aussi, l'affaiblissement temporaire de la ligne du Pasig inspire à Aguinaldo l'audace d'une démonstration offensive. Tandis que Andrès Bonifacio menace Nasughin (24 décembre), le gros des forces insurgées franchit le rio Zajon et atteint Taguit, Bamban, Malapad-Nabato, sur le rio Passig. Le général Galvis marche de Napindan sur Taguig; le colonel Ruiz Sarralde, avec l'aide des canonnières, reprend les tranchées de Malapad-Nabato, puis, rejoint par le commandant Albert, qui a longé la rive droite, occupe Taguit. Emilio Aguinaldo, accouru de Cavite avec sa réserve de 4.000 hommes, est tenu en échec à Hagoney et à Almansa par le colonel Parengue. Le général Galvis peut alors contraindre les insurgés à repasser le Zajon (6 janvier). Cette petite opération est très habilement manœuvrée.

Entre temps, les derniers renforts envoyés d'Espagne débarquent à Manille (bataillon n° 15, 4e bataillon d'infanterie de marine, 7e et 8e compagnies des quinze bataillons expéditionnaires), de nouveaux corps indigènes sont organisés, les voies de communication ont été améliorées et les magasins se trouvent amplement dotés. Ces préparatifs achevés avec beaucoup de méthode et d'application, le

général Polavieja se reconnaîtra en mesure de saisir l'offensive. Celle-ci objective Imus.

L'action essentielle incombe à la division Lachambre, se portant de Calamba sur Silang.

Le rôle démonstratif sera tenu par la brigade Galvis (1) qui doit tout d'abord s'emparer de Pamplona et marcher ensuite sur Bacoor; d'autre part, le détachement de Dalahican agira sur Noveleta; l'escadre, sous les ordres du contre-amiral Montejo, et constituant cinq divisions, bombardera la côte de Cavite.

La brigade Jaramillo (2) franchira les monts Sungay pour occuper, sur le versant septentrional, Mendez-Nunez et Amadéo.

La division Lachambre, dont nous allons maintenant détailler le labeur glorieux, est ainsi composée :

Chef d'état-major : Lieutenant-colonel Ruiz Géménez.
Commandant du génie : Colonel Castro.
Commandant de l'artillerie : Colonel Rosales.
Chef des services administratifs : Commissaire en premier Gonzalez Montero.
Chef du service de santé : Médecin principal Anieva.

1re brigade : Général Cornell.

Première demi-brigade, colonel Zabala :	6 compagnies du bataillon de chasseurs n° 1. 6 compagnies du bataillon de chasseurs n° 2.

(1) Brigade indépendante : première demi-brigade (colonel Barraquer de l'état-major), bataillon de chasseurs n° 3, deux compagnies du bataillon n° 5 et quatre du bataillon n° 11; deuxième demi-brigade (colonel Arigon, de la cavalerie), bataillons de chasseurs nos 7 et 14, une batterie, une compagnie du génie, une section du train.

(2) Troisième brigade : (demi-brigade du colonel Nunez), deux compagnies du 73e, sept compagnies du bataillon de chasseurs n° 13, quatre du bataillon n° 8, une batterie de montagne, une compagnie du génie, une section du train et 100 hommes de la guardia civil.

Deuxième demi-brigade, colonel Pazos (du 78ᵉ) :
- 6 compagnies du 74ᵉ.
- 6 compagnies du bataillon de chasseurs n° 12.

Une batterie de montagne.
Une compagnie du génie.
Une section du train.

2ᵉ brigade : Général Marina.

Première demi-brigade, colonel Ruiz Serralde (du 73ᵉ) :
- 5 compagnies du 73ᵉ.
- 6 compagnies du bataillon de chasseurs n° 6.
- 6 compagnies du bataillon de chasseurs n° 15.

Deuxième demi-brigade, colonel d'artillerie Ariz Mendi :
- 8 compagnies d'artillerie à pied.
- 4 compagnies du bataillon de chasseurs n° 4.
- 4 compagnies du bataillon de chasseurs n° 11.

Une batterie de montagne.
Une compagnie du génie.
Une section du train.

Troupes à la disposition du quartier général :

Un escadron de cavalerie, colonel Espiau.
Une batterie (6 pièces) de 9 centimètres.
Deux obusiers de 15 centimètres.
Une section du génie et une section de télégraphistes.
Un détachement de la guardia civil.
Volontaires *ilocos* et guérilla montée.

La brigade Cornel quitte San Domingo le 15 février au soir.

Après une marche de nuit extrêmement difficultueuse, néanmoins fort bien exécutée grâce à un judicieux fractionnement, l'avant-garde s'installe à Matas-Nalupa, sur la rive droite du rio Pequeno, position qui déjà — à la rigueur — permettrait de bombarder Silang.

Pour atteindre le plateau même, deux autres cours d'eau, profondément encaissés, doivent être franchis. Les insurgés en commandent les abords, pourtant sans réussir à empêcher le passage du rio Grande.

Le même jour, la brigade Marina effectue sa jonction avec la brigade Cornel et toutes deux abordent les formidables retranchements de Iba ; le succès de l'affaire sera décidé par l'habile et énergique intervention du lieutenant-colonel Lopez Morquecho (2e bataillon de chasseurs et guérillas) se jetant à la baïonnette dans le réduit organisé autour du village. Les insurgés, expulsés de leurs avancées, pourraient tenir dans Silang — il est vrai durement entamée par l'artillerie, — mais que son couvent fortifié rend redoutable encore. Le colonel Zabata, commandant l'avant-garde de la brigade Cornel, forçant la traversée du rio Tibagan, déroutera les rebelles par la brusquerie de son attaque.

Le 19, à 11 h. 30 du matin, au son de la marche royale, le drapeau espagnol était arboré sur les décombres de la cité conquise.

Les pertes des Espagnols s'élevaient en tout à huit tués et une soixantaine de blessés; les insurgés laissèrent, au bas mot, cinq cents tués.

Entre temps, les généraux Galbis et Jaramillo n'étaient pas demeurés inactifs.

Le 15, le colonel Barraquer, de la brigade Galbis, avait opéré avec les 3e et 5e bataillons sur le rio Zapote ; l'action est soutenue pendant quatre heures avec beaucoup de constance par les insurgés, dont la force s'évalue à environ deux mille hommes ; ils cèdent, abandonnant quatre cents tués (Espagnols dix-neuf tués, quarante-cinq blessés) et leur recul permettra l'occupation durable de Pamplona par le lieutenant-colonel Albert avec son 3e bataillon.

Bien malheureusement, le 19, cet officier distingué — que de précédents faits d'armes ont popularisé dans le corps expéditionnaire — se laisse entraîner par son ardeur, passe le rio Zapote et trouve la mort dans une obscure escarmouche.

Au sud, le général Jaramillo a, tout le premier — dès le

le 13 — saisi l'offensive; sa mission consiste d'abord à expulser les insurgés de la partie méridionale de la zone d'opérations, de manière à leur interdire toute menace sur les derrières de la colonne principale. Il emporte, le 15, les retranchements de Bignay (Espagnols, six tués et vingt huit blessés); puis, le 16, les positions de San-Gabriel et de Baraquilan (Espagnols, trois tués et vingt-huit blessés; insurgés, trente-huit tués); de là il gagne Bayuyungan, à la pointe ouest de la lagune de Taal, et pénètre ensuite dans le massif de Sungay.

De Silang, entamant la deuxième phase des opérations, la division Lachambre menace Imus.

Sa première étape sera Dasmarinas; elle effectue son cheminement en deux colonnes :

Groupe principal, brigades Marina et Cornell, droit sur Dasmarinas, avec flanc-garde à gauche. Détachement de droite, lieutenant-colonel Villalon (bataillons de chasseurs n°s 2 et 4), marchant sur Paliparan, où doit s'opérer la jonction avec la demi-brigade Arizon (brigade Galvis) envoyée de Almansa (rio Zapote).

Le 26, en avant de Dasmarinas, à environ quatre kilomètres, au lieu dit Sampaloc, première ligne de défense que l'avant-garde (demi-brigade Ruiz Serralde, régiment n° 73 et bataillon de chasseurs n° 6) réussit à enlever.

Sous la protection de l'artillerie, elle tente ensuite d'aborder la localité de front, tout en s'étendant vers la gauche; mais un profond ravin, infranchissable, obstrue la voie; la brigade Cornel s'engage alors sur la droite, à travers des inondations tout d'abord réputées impraticables. Marina, sans même attendre la colonne Villalon, transforme en action décisive la simple démonstration projetée sur le front; les deux ouvrages qui couvrent l'entrée de la ville sont emportés; le combat s'engage dans les rues, chaque maison est à conquérir; les pièces, traînées par les soldats, sont mises en batterie à soixante mètres des murs

à ébrécher; enfin, près de l'église se joignent les deux brigades.

La défense de la cité avait été organisée par Emilio Aguinaldo, qui passa ensuite le commandement au général (?) Estrella, ancien sergent de la guardia civil; la dernière résistance fut soutenue par le cabecilla Felipe Garcia.

En cette rude affaire les insurgés avaient pu mettre en ligne près de cinq mille hommes, desquels quinze cents amenés d'Imus et tout autant retirés de Silang; leurs pertes excèdent quatre cents tués et dans le nombre Felipe Garcia. Les Espagnols ont vingt tués et cent vingt-cinq blessés (1).

Le 28, le colonel Espiau (bataillon n° 12 et régiment n° 74) est envoyé en reconnaissance dans la direction de Salitran, prochaine convoitise du général Lachambre, à mi-chemin entre Silang et Imus.

Salitran tombera le 7 mars (2) au pouvoir de la brigade Cornel; la demi-brigade du colonel Arizon (bataillons n° 3 et n° 7), aborde sans trop de difficultés les avancées; les insurgés se retirent sur leur deuxième position, la longue tranchée de Anabo, soutenue par quelques ouvrages fermés. La demi-brigade Zabala (bataillons n°s 1 et 2) se porte à l'attaque, appuyée par le colonel Arizon; mais

---

(1) Les insurgés emploient pour la première fois en cette affaire, — la plus rude soutenue par la brigade Marina, — des torpilles terrestres (obus enterrés).

Consulter pour tous les détails techniques *Operaciones praticadas contra los insurrectos de Cavite*, du capitaine du génie D. Eduardo Gallego y Ramos, ouvrage des mieux documentés et accompagné de nombreuses planches.

(2) Le retard imposé en ce moment aux opérations s'explique par la difficulté de faire arriver les convois. Le chemin de San-Domingo par Dasmarinas est devenu insuffisant et il a fallu ouvrir une nouvelle voie de Binang par Carmona à Silang; un peu plus tard, utilisation de la ligne Almansa-Salitran.

déjà l'ennemi a été dérouté; malheureusement le général est tombé entraînant ses soldats à l'assaut (1).

Au lendemain de cette victoire — qui lui vaudra la grand' croix de Marie-Cristine — le général Lachambre pouvait avoir l'audace de se porter droit sur Imus, distant tout au plus de huit kilomètres.

La très prudente méthode du général Polavieja lui imposera une plus grande retenue; avant l'attaque, le foyer de la rébellion sera complètement investi et les colonnes affranchies de toute crainte sur leurs derrières.

Donc, le 9 mars, au lieu de marcher sur Imus, le général Lachambre, se couvrant à gauche par une flanc-garde (demi-brigade Espiau) (2), appuiera sur sa droite pour joindre la colonne du lieutenant-colonel Salcedo qui va couronner les hauteurs de San-Nicolas, sur la rive gauche du rio Zapote.

Cette colonne, formée de neuf compagnies (de chasseurs), quittant Almansa le 9 au matin, franchit le rio Zapote et gravit les escarpements de la rive gauche; son but est la casa hacienda de San-Nicolas. Les insurgés, accourus de Bacoor et d'Imus au nombre de quatre mille hommes, en occupent les abords, solidement retranchés.

Les premières tranchées, abordées de front — car il n'est pas possible de manœuvrer — sont enlevées; d'autres obstacles tombent tour à tour, mais la résistance des rebelles est à ce point tenace que la journée tout entière s'use en

---

(1) Ce retranchement avait été précédemment occupé par le 74e (avant-garde), qui en était sorti lorsqu'il lui fut annoncé que la demi-brigade Zabala s'avançait pour donner la poursuite à l'ennemi.

Les insurgés ont su profiter de cet abandon temporaire pour se ressaisir de la ligne; le général Zabala, en quelque sorte surpris, a dû foncer sur l'obstacle.

(2) Ce détachement fournit au 74e l'occasion d'un combat des plus honorables.

un pénible cheminement; de plus, les trains n'ayant pu suivre, les munitions commencent à se faire rares, si bien que le lieutenant colonel Salcedo se voit dans l'obligation, à la tombée de la nuit, de rompre l'engagement pour se rapprocher de ses convois. Les insurgés veulent tirer profit de ce mouvement rétrograde que règlent avec beaucoup d'habileté les commandants Anton et Sales : de vigoureux retours offensifs à la baïonnette leur en imposent aussitôt (huit tués, six officiers et trente soldats blessés).

Ce même soir, le général Lachambre bivouaque sur le rio Mambuc, au pied des hauteurs de San-Nicolas.

La journée du 10 sera employée à franchir ce contrefort.

Le terrain est des plus difficiles, coupé de ravins profonds, de cours d'eau encaissés, tel le rio Paliparan; sur ce versant aussi, les insurgés ont organisé de sérieux travaux de défense; le général Marina, qui commande l'avant-garde, les fait bouleverser par l'artillerie du commandant Carpio avant d'engager son infanterie : bataillons n°s 4 et 6 à gauche, compagnies du régiment indigène n° 73 à droite.

Un peu après 5 heures, la division occupe la très importante position de la Presa-del-Molino maîtrisant la vallée du rio Zapote.

Le lendemain (11 mars), laissant à la Presa-del-Molino trois de ses compagnies, le général Lachambre gagne Pamplona-Las Pinas.

Dès lors est conquis tout le terrain nécessaire à l'investissement d'Imus; les journées qui suivront seront consacrées à l'organisation de cette zone : chasse aux débris de bandes s'obstinant à tenir les dehors; ouverture et aménagement des chemins Manila-Almansa et Almansa-Salitran; établissement des dépôts de vivres; enfin, nouvelle répartition des forces (1).

---

(1) Première brigade, général Marina : Six compagnies du 73e;

Entre temps, l'escadre bombarde sans relâche Bacoor, Noveleta et Rosario.

Le 22, les opérations sont reprises. Quittant ses bivouacs sur le rio Zapote, la division Lachambre appuie à l'ouest vers Salitran; l'avant-garde, que fournit le 74e, escarmouche au passage du ravin de Pariparan.

Le 23, nouvelle résistance aux abords de Salitran; la division s'y consolide.

Le lendemain, engagée sur la route d'Imus, la brigade du général Marina se heurte à une formidable tranchée (Anabo nº 1, défendue par Crispulo Aguinaldo) (1), dont les ailes sont bordées par d'impénétrables ravins; la position ne peut être abordée que de front; après deux heures de préparation par l'artillerie, l'infanterie lancée à l'assaut ouvre trois brèches dans l'obstacle; l'opiniâtre défense des Tagalos coûte aux Espagnols une perte de huit tués et de cent sept blessés. La division victorieuse bivouaque le soir à Malaysan, à mi-chemin entre Dasmarinas et Imus.

Le 25, combat acharné pour forcer la deuxième ligne de défense (Anabo nº 2, tenue par Andrès Bonifacio) entre Lumang-Bayan (à l'ouest d'Imus) et Tansanluma; les insurgés y laissent quatre cents des leurs, entre autres le cabecilla Mason, qui a succédé à Crispulo Aguinaldo, tué la veille. Les pertes des Espagnols sont douloureuses aussi (vingt-cinq tués et cent trente blessés); mais cet effort sera le dernier.

---

trois compagnies d'artillerie à pied; bataillons de chasseurs nos 6, 14 et 15; une batterie; détachements du génie et du train.

Deuxième brigade, général Ruiz Sarralde : Régiment nº 74; bataillons de chasseurs nos 1, 2 et 12; une batterie; détachements du génie et du train.

Troisième brigade, général Arizon : Bataillons de chasseurs nos 3, 13, 4 et 7; une batterie; détachements du génie et du train.

Troupes non embrigadées : La batterie de 9cm, la section d'obusiers et une compagnie du génie.

(1) Celle devant laquelle est tombé le général Zabala.

Imus, en effet, sera livré aux flammes et abandonné par ses défenseurs qui se replient en partie sur Cavite-Viejo, Noveleta, en partie sur San-Francisco de-Malabon.

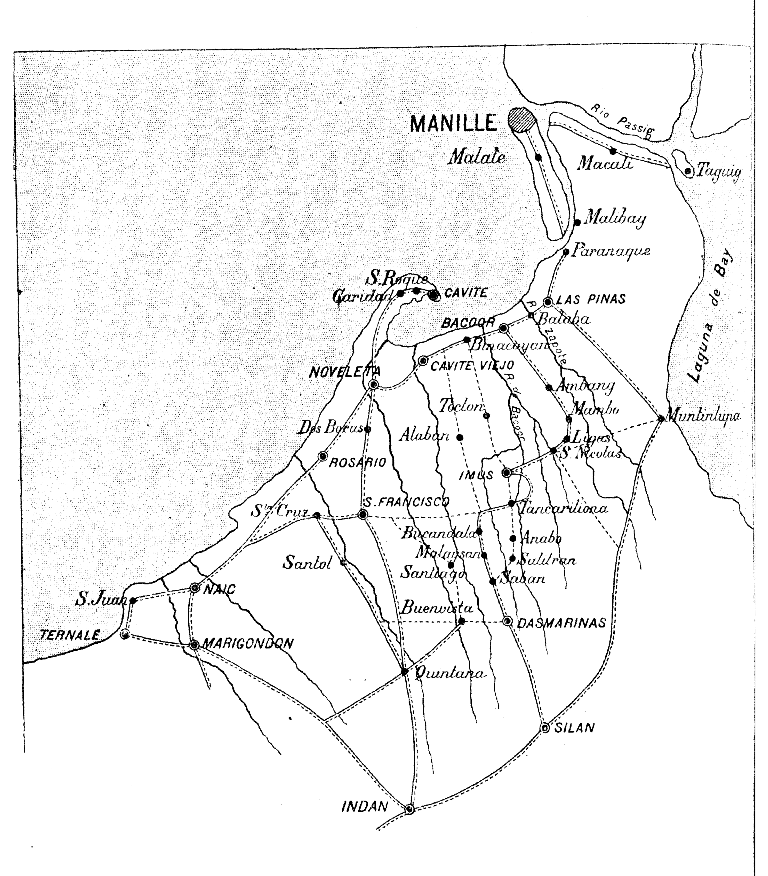
Après la prise d'Imus, le général Lachambre opère à Bacoor sa jonction avec le général Barraquer, puis — sans le moindre répit — prépare l'attaque de Cavite-Viejo et de Binacayan; il quitte Bacoor, le 31 mars. prenant au sud la route d'Imus avec la très évidente intention d'atteindre à San-Francisco-de-Malabon et à Santa-Cruz le gros des forces rebelles; l'escadre canonne Rosario, coopérant ainsi par une bruyante démonstration au mouvement des brigades. En réalité le général Lachambre, établissant le soir son bivouac à Dos-Bocas entre Noveleta et San-Francisco-de-Malabon, a simplement tourné Cavite-Viejo, de manière à rompre le centre de la ligne de résistance des insurgés.

Le 1er avril, changeant brusquement de direction, les trois brigades Da Marina, Arizon et Ruiz Serralde attaquent Noveleta. Arizon, à l'avant-garde, pénètre, après une rude résistance, dans le faubourg de San-Antonio; les deux autres brigades sont en réserve sur les ailes, promptes à soutenir l'attaque, prêtes à faire face au danger qui peut surgir, à droite de Cavite-Viejo, à gauche ou par derrière de Rosario ou de San-Francisco. Mais les insurgés, induits en erreur par la manœuvre du général, ont massé en toute hâte le gros de leurs forces sur la droite vers Rosario et San-Francisco; Cavite-Viejo et Binacayan, trop faiblement occupés, doivent être évacués; de la sorte, cette seule journée livre aux Espagnols le centre et la gauche des positions ennemies de Binacayan, par Cavite-Viejo, à Noveleta.

Après ce brillant et complet succès, le général Lachambre n'a plus à se préoccuper que de la droite des insurgés retranchée à San-Francisco-de-Malabon (7 avril). Andrès Bonifacio, suppléant Emilio Aguinaldo malade, y a concentré les résistances désespérées. Les abords de la place, sur

le front d'attaque, sont gardés à 1.500 mètres par une tranchée qui ne peut être entamée.

De fait, le rio Cana, auquel s'appuie l'une des branches de l'ouvrage est infranchissable, mais il n'est pas impos-



sible, en traversant le rio Ladron, d'atteindre la rive gauche du rio Cana et de prendre ainsi l'obstacle à revers. Une partie de la brigade Marina sera chargée d'exécuter ce mouvement tournant, la brigade Arizon et le reste de la brigade Marina étant engagées de face dans une action

traînante, soutenues par le feu de toutes les pièces. Après deux heures de préparation par l'artillerie, durant lesquelles la démonstration a insensiblement gagné du terrain, certains indices trahissent l'inquiétude des rebelles.

Sans le moindre doute, la demi-brigade va déboucher sur le flanc de l'ennemi; le général Arizon, à cet instant (un peu avant 11 heures), lance ses bataillons à la baïonnette sur le retranchement; ce brillant fait d'armes coûte aux Espagnols une perte de huit officiers hors combat et de cent vingt hommes tant tués que blessés.

Le 11 avril, le général Lachambre rentre à Manille pour prendre par intérim les fonctions de gouverneur de l'archipel. Le général Polavieja est, en effet, à la veille de s'embarquer sur l'*Isla-de-Luzon*, justement glorieux d'avoir pu, avant son départ, assurer l'exécution du plan de campagne auquel il avait voué ses laborieux efforts.

Du reste aujourd'hui, après de peu durables hésitations, —l'opinion publique — faisant œuvre de justice souveraine, louange les incontestables mérites et les hautes capacités de l'organisateur auquel était trop souvent refusé, par suite d'un déplorable état de santé, l'honneur de commander en personne ses valeureuses troupes.

Par bonheur, l'exécution a pu en être confiée à la valeur et à l'infatigable énergie d'un général déjà réputé par sa dernière campagne à Cuba.

C'est à ces deux hommes que la Patrie voue sa reconnaissance. Le gouvernement a tenu à les magnifiquement récompenser : le général Polavieja a reçu la seule distinction qui pouvait encore lui échoir, la grand'croix de San-Fernando; le général Lachambre a été promu lieutenant général par un décret royal spécifiant les titres exceptionnels à cet avancement. Le contre-amiral D. Patricio Montojo, qu'il eût été injuste d'oublier, a été nommé grand-croix de Maria-Cristina.

Pendant que le général Polavieja reconquérait ainsi

sur l'insurrection la majeure partie de la province de Cavite, en Espagne les journaux de l'opposition s'efforçaient d'établir les preuves de son insuccès — el fracaso del général Polavieja — et d'expliquer avec une insigne mauvaise foi les causes de son retour dans la métropole.

En vérité, le capitaine général est gravement malade; il n'a tenu aucun compte des premiers symptômes du mal, peinant quatorze heures par jour, sans le moindre souci de ménager ses forces. Dès le commencement de mars, il a sollicité son rappel et, comme le cabinet insistait, le priant de conserver son commandement, il a dû fournir une consultation des médecins attestant l'urgence de son rapatriement (1).

Le général don Fernando Primo de Rivera et Sobremonte, capitaine général de Castille et d'Estramadure, nommé par décret du 24 mars, s'embarque le 27 à destination de Manille (2).

Il trouvera entièrement pacifiées les provinces du nord de

---

(1) Sous réserve, bien entendu, de l'observation énoncée au chapitre final.

(2) Né à Séville le 24 juillet 1831; sous-lieutenant d'infanterie en 1844, passe peu après dans le génie; plus tard, admis à l'école d'état-major; capitaine en 1857, professeur à l'école militaire d'infanterie, commandant en 1865, lieutenant-colonel après la journée du 22 juin 1866, colonel en septembre 1868 (par gracia général). Guerre carliste, avec le grade de brigadier; campagne dans le Guipuzcoa, maréchal des camps le 15 juillet 1872; brillant combat d'avant-garde à Montejurra-Montjardin; commande une division à Somorostra et à San-Pedro-de-Abanto, où il est grièvement blessé (27 mars); lieutenant général; reprend la campagne fin 1875 et gagne à Estella (19 février 1876) son titre de noblesse et la grand-croix de San-Fernandez. — Capitaine général de la Nouvelle-Castille, gouverneur général des Philippines (1877-1883), capitaine général de la Nouvelle-Castille, commandant le 1er corps d'opérations d'Afrique (novembre 1893), commandant le 1er corps d'armée, capitaine général (1895).

l'île de Luçon, Yarlac, Nueva-Ecija, Lumpanga, Paguimaz, Bataan, Zambales et Manille. Du côté de Bulacan, le calme renaît, les paysans reviennent à leurs demeures, et seulement, dans les montagnes de Sibul s'isole une bande d'environ cinq cents hommes; la partie orientale de la province de Batangas est expurgée. De fait, la révolte est confinée à l'étroit sur les pentes septentrionales des monts Sungay.

Le projet du marquis d'Estella est d'en finir au plus tôt avec l'insurrection, la saison des pluies qui commence en mai grevant les opérations de presque insurmontables difficultés.

Emilio Aguinaldo, après la chute de Imus, a groupé ses forces autour de Naic.

Le général Suero (1), le premier, quitte le camp de Quin-

---

(1) Il a été procédé, durant l'intérim du général Lachambre, à une nouvelle répartition des troupes.

Division Lachambre	Première brigade, général Suero : Régiment n° 73, bataillons nos 6 et 14, volontaires de Cagayan; une batterie, occupe Malabon, Santa-Cruz, Noveleta, et Rosario. Deuxième brigade, général Ruiz Sarralde : Régiment n° 74, bataillons nos 1 et 12, volontaires de Ilodos, une batterie; autour de Silang. Troisième brigade, général Pastor : Bataillons nos 3 et 7, infanterie de marine, une batterie; tient Imus, Cavite Viejo et Binacayan.
Brigade du colonel Diaz-Matoin qui remplace le général Barraquer.	Infanterie de marine et détachements des bataillons nos 5 et 11 à Bacoor.
Brigade du général Jaramillo	Bataillons nos 12, 13 et 15, volontaires de Albay, une batterie; quartier général à Lipa. Détachements de Tanauan-Banadero.

ZAMBALES
Subig
BATAAN
Mariveles
PAMPANGA
TARLAC
I. del Corregidor
Baie de Manille
CAVITE
MANILLE
BULACAN
NUEVA ECIJA
S. Luis
Candaba
Rio Grande
S. ISIDRO
Cabanatuan
S. Miguel de Mayumo
Angat
Bustos
Malabon
Caloocan
S. José
S. Mateo
Montalban
Mariquina
MORONG
BATANGAS
Balayan
Nasugbu
Tuy
Lian
Lemery
Rio Pansipit
Taal
Laguna de Taal
Talisay
S. José
Lipa
Rosario
S. Juan
TAYABAS
Tiaon
Alaminos
S. Pablo
Calauan
Sta CRUZ
Los Baños
Calamba
Biñan
Laguna de Bay
Jalajala
Silan
Indan
Mt Sungay
Bacoor
Imus
Dasmariñas
Naic
Ternate
Bailen
Mt Maquiling
LAGUNA
INFANTA

tana, marchant sur Naic avec le bataillon n° 6 (colonel Viana), le bataillon n° 14 (lieutenant-colonel Salcedo), quelques compagnies du régiment n° 73 (colonel Iboteon) et la batterie de montagne du capitaine Gomez.

Le 4, de grand matin, le lieutenant-colonel Salcedo, avec l'appui de la batterie, engage une violente et énergique démonstration contre le front de la position, site déjà difficilement abordable et que les insurgés se sont encore appliqués à consolider. Sous le couvert de cette démonstration, les colonels Viana et Iboteon parviennent à franchir le ravin profondément encaissé servant de fossé à la position, gravissent la berge et abordent l'ennemi à la baïonnette.

De Naic, Aguinaldo se réfugie, avec les débris de ses bandes, à Maragondon.

Le même jour, sous les yeux du général Primo de Rivera, le généraux Castilla et Pastor emportaient Indang.

Ces deux affaires coûtent aux Espagnols quarante et un tués et cent quarante blessés; les insurgés perdent environ huit cents tués (1).

Les trois colonnes : Castilla (1.652 hommes), Suero (1.264) et Viana (2) (1.000) se portent alors sur Maragondon et Ternate; le 17 mai, le gouverneur général pouvait télégraphier à Madrid que toutes les localités de la province de Cavite avaient été réduites.

De fait, le général Castilla n'a plus qu'à pourchasser quelques bandes sans consistance; la dernière affaire dans ces quartiers sera, le 30 mai, la prise de Talisay par le général Jaramillo.

---

(1) Idang : le combat dure deux heures; consommation moyenne de cartouches : 35 par homme. Naic : en trois heures, les troupes engagées brûlent 200 cartouches par fusil.

(2) Le colonel Viana (bataillon n° 6 et infanterie de marine) est transporté par le *Général-Alava* de Naic à Punta-Restinga, pour prendre la position à revers.

Malheureusement, Aguinaldo, que l'on espère avoir acculé, réussit à se glisser à travers les mailles trop peu consistantes du réseau. Il s'esquive avec 2.000 hommes de Silang et gagne (1) le district montagneux de Morong, au nord de la lagune; il peut y effectuer sa jonction avec Llanera, le chef de l'insurrection du centre.

Le général Zappino se jettera néanmoins à sa poursuite avec trois colonnes; il parviendra tout au plus à l'entamer, car le brillant combat de Puray (14 juin) demeure, à peu de chose près, improductif.

L'ennemi abandonne près de 400 morts, mais Aguinaldo a pu passer et gagner la cordillera Sibul (Bulacan). Il sera étroitement bloqué et chacun de ses efforts pour essayer de rallier les groupes de Llanera et de Poncia do Rizal lui vaudra de gros échecs dans le genre de ceux que lui font éprouver la colonne Sanchez Ocana à San-Augustin, le lieutenant Ricardo Monasterus à San-Rafael (24 août) (2), et plus tard encore, en octobre, les lieutenants-colonels Navas et Ocana pourchassant les cabecillas jusque dans les monts Maquiling.

En Cavite, en Batangas et en la Laguna ne séjournent plus, réfugiées dans les montagnes, que quelques « partidas de malhechores » (3).

---

(1) Par Paliparan, Muntinbuja et Napindan, sur le Pasig.

(2) Ce combat mérite une toute spéciale mention pour honorer l'héroïque résistance des quatre-vingt-dix chasseurs du bataillon n° 3 auxquels était commise la défense du poste.

(3) Suivent les termes mêmes de la proclamation adressée aux troupes en fin de campagne par le général en chef :

« Soldados : una campaña breve pero activa nos ha hecho dueños de los ùltimos baluartes de la rebelión en la provincia de Cavite.

» Habeis prestado á la patria un servicio que nunca lo olvidarà y constituirá para vosotros un motivo de légitimo orgullo.

» En nombre de la Reina y del Gobierno yo os felicito, y

Entre temps, par l'entremise d'un Philippin d'origine espagnole — M. Pedro A. Paterno — le marquis d'Estella avait engagé d'officieuses négociations avec le généralissimo Emilio Aguinaldo; elles aboutirent le 15 novembre (1897) à un traité que le général Primo de Rivera et M. Pedro A. Paterno signèrent au palais de Malacagnany, puis que ratifia, par télégramme en date du 14 décembre, M. Sagasta, président du conseil. Aux termes de cet accord — dit pacte de Biac-na-Bato — Emilio Aguinaldo, « chef suprême de tous les Philippins en insurrection contre le gouvernement légitime », Mariano Llanera et Baldomero Aguinaldo, ses lieutenants, en leur nom et au nom de tous ceux qui les avaient choisis pour chefs, renonçaient à leur attitude hostile, déposaient les armes qu'ils avaient prises contre leur patrie et déclaraient se soumettre aux pouvoirs légitimes. Ils revendiquaient en échange la mise en possession de tous les droits et avantages de citoyens espagnols; ils s'engageaient enfin à faire remise de leurs armes aux autorités militaires tel jour et en tel lieu qu'il plairait au gouverneur général de désigner.

La présentation des rebelles devait être faite par leurs chefs; aussitôt après l'accomplissement de cette formalité, chaque insurgé recevrait soit un passeport, soit un sauf-conduit pour se rendre où il lui plairait de s'établir; les déserteurs de l'armée, les étrangers et les Espagnols de la

---

prometo que obtendreis las recompensas á que tan acreedores os habeis hecho.

» Por vuestro valor y disciplina habeis demostrado ser los soldados españoles que siempre se han distinguido por sus virtudes militares.

» Solo os resta terminar con partidas de malhechores, que, refugiandose en los montes serán en breve desechas por vuestro esfuerzo.

» En haber estado à vuestro frente y tenido ocasion de apreciar vuestros trabajos, ha esperimentado una verdadera satisfaccion.

péninsule étaient seuls privés de ce droit et devaient s'éloigner de l'archipel.

L'article 9 du document est ainsi conçu :

« Pour atténuer l'horrible dénuement où vont se trouver ceux qui ont pris part à la guerre civile, le gouverneur général assurera des moyens d'existence aux rebelles qui feront leur soumission avant l'expiration du délai fixé par la convention; la répartition des secours sera faite par l'intermédiaire de M. Paterno, d'après les indications d'Emilio Aguinaldo. »

Les réformes que le général Primo de Rivera s'engageait à introduire dans le régime politique en vigueur aux Philippines sont les suivantes :

Expulsion, ou tout au moins sécularisation des ordres monastiques;

Reconnaissance des droits individuels des indigènes et en particulier de l'inviolabilité du domicile;

Liberté de la presse, d'association et de réunion;

Représentation des Philippines dans les Cortès espagnoles;

Unité de législation civile et pénale pour les métropolitains et les natifs;

Droit pour les indigènes d'occuper la moitié des emplois de toute catégorie dans les administrations publiques;

Organisation des municipalités philippines sur le modèle des ayuntamientos de la métropole;

Revision des états de contribution personnelle, industrielle et foncière;

Restitution à leurs propriétaires légitimes de tous les biens antérieurement confisqués;

Reconnaissance aux indigènes du droit de propriété qui leur avait été contesté jusqu'alors.

Une clause secrète, jointe au traité, stipulait sous la rubrique « indemnité de guerre » certains avantages pécuniai-

res (1) en faveur d'Aguinaldo et de ses compagnons d'exil.

En garantie de l'exécution loyale de ces conventions, le lieutenant-colonel Primo de Rivera — neveu du gouverneur général — dut accompagner à Hong-Kong « le président de la république philippine », et les généraux Tefeiro et Monet restèrent dans le camp des insurgés jusqu'au jour où parvint l'avis du débarquement des cabecillas.

La pacification des Philippines semblait donc assurée et le général Primo de Rivera pouvait être élevé à la dignité de grand-croix de San-Fernando pour avoir — énoncait le décret du 29 janvier 1898 — « rétabli l'ordre dans l'archipel, résultat glorieux honorant une fois de plus son habileté reconnue (2) ».

II

Comme il est aisé de s'en rendre compte, les opérations de la division Lachambre contre un adversaire combattant derrière des tranchées ou dans des localités fortifiées, affectent tous les caractères de la guerre régulière, méthodiquement conduite.

---

(1) Suivant le nombre des soumissions consenties et la quantité d'armes livrées, Aguinaldo devait recevoir une somme immédiate de 600.000, 400.000 ou 300.000 pesos, plus deux traites de 100.000 dollars chacune payables à Hong-Kong le 1er mars et le 1er avril 1898 (conventions des 6, 18 et 28 novembre).

El Païs prétendra de plus qu'Aguinaldo exigeait le maintien du général Primo de Rivera au gouvernement de l'archipel, et de M. Moret au ministère des colonies durant trois années, temps qu'il estimait nécessaire à l'application des réformes administratives.

(2) A titre de simple indication — car il ne saurait nous convenir de pénétrer dans le débat suscité à ce sujet, — *el Casino espanol* de Manille prend l'initiative d'une souscription de 100.000 douros pour offrir au général la tant décriée *estatua de oro*.

La démonstration la mieux appropriée se fera sur l'exemple d'Imus, à l'aide du croquis emprunté à l'ouvrage de M. le lieutenant-colonel de Monteverde (1), aide de camp de l'illustre divisionnaire.

Dans la phase initiale, la brigade se forme sur deux lignes; la première déploie tout d'abord un bataillon, les deux autres encadrent la batterie; le second échelon suit à 800 mètres, en ligne de colonnes de compagnies.

En principe, spécialisation nettement définie des brigades ou des demi-brigades. Ainsi, à Silang, la brigade Cornell aborde de front, pour combat démonstratif, le rio Tipagan, tandis que la brigade Marina opère le mouvement tournant sur la droite ennemie. Ainsi, à San-Francisco-de-Malaban, la brigade Arizon et une partie de la brigade Marina tiennent les insurgés en panne pour donner à la demi-brigade Arizmendi le loisir d'atteindre, par Presa-Vieja, le revers de la position.

Les réserves partielles seront ménagées pour refouler la contre-attaque qu'il est dans l'habitude constante des insurgés de tenter sur un point quelconque du champ de bataille (Noveleta, Silang, Dasmarinas, Imus).

III

Lorsque, dans le courant d'avril, les événements se précipitent vers l'inéluctable solution, — d'ores et déjà escomptée, — le commodore Dewey se décide à entendre les ouvertures d'Aguinaldo.

---

(1) C'est la formule de « no maniobar ». On peut également consulter avec intérêt, au point de vue des procédés tactiques, l'article de M. le capitaine Juan Calero y Ortega: « La campagne de Cavite », dans la *Revista tecnica de infanteria y caballeria*, novembre et décembre 1897.

Croquis de la marche et de l'attaque d'Imus (Communiqué par M. le lieutenant-colonel DE MONTEVERDE.

Celui-ci, avec la plus superbe désinvolture (1), se prétendra dégagé de toute obligation vis-à-vis du gouvernement espagnol. Il a touché, il est vrai, 400.000 pesos; néanmoins, le général Primo de Rivera a manqué à la parole jurée. C'est lui qui a poussé Isabelo Artacho — l'ancien ministre de l'intérieur du gouvernement insurrectionnel — à frapper d'opposition les traites restant dues; c'est lui qui, cédant aux incitations des Dominicains, viole odieusement l'amnistie promise.

L'ancien président de la république philippine ne fait donc qu'user d'un droit légitime de représailles en offrant ses services à M. Spencer Pratt, consul des Etats-Unis à Singapore.

Un Anglais — ancien négociant à Manille, M. Howard Blay — jaloux de venger l'exécution de ses deux associés, les frères Abella Camarines, sert d'intermédiaire; Aguinaldo se rend clandestinement à Singapore (2), et le 25 avril est signée à Raffles-Hotel, où siège le consulat américain, une convention que le commodore Dewey sera autorisé à ratifier (3).

---

(1) Il n'est pas superflu de rappeler les déclarations faites par Aguinaldo au moment de quitter Luçon à un correspondant de l'*Imparcial*. Entre autres :

« Juro ante Dios — añadio — morir antes que hacer armas contra España. En cambio, puede que algun dia se me ofrezca ocasión de probar que soy capaz de derramar mi sangre por la la grand Patria española.

» Cuanto los mios y yo sabemos de guerra lo hemos aprendido del valeroso soldado español, cuyo incomparable esfuerzo hemos admirado todos con motivo de la guerra. »

(2) Aguinaldo, que l'on croyait à Saïgon, se rendant en France, voyage sous le nom de M. Bounting. Le général Pio Hilario del Pilar est tout sommairement M. Pilar; M. J. Leiba, secrétaire de la présidence, devient M. Newman.

(3) Établissement d'un gouvernement provisoire présidé par Aguinaldo en attendant la convocation d'une assemblée nationale; protectorat des Etats-Unis dans les mêmes termes et con-

Très exactement renseigné sur le médiocre état de défense de Manille par le consul William qu'il a mandé près de lui, certain de pouvoir compter sur l'active coopération des Tagales (1), le commodore Dewey quitte Hong-Kong, ce 25 avril à 11 h. 30 du matin, pour assembler son escadre dans la rade de Mirs.

Ses équipages sont convaincus que rien n'a été négligé pour assurer aisément l'exécution de l'ordre laconique du ministre de la marine : « Capture or destroy spanish squadron ».

Le mercredi, 27 avril, à 2 heures de l'après-midi, l'*Olympia* et le *Baltimore* — en tête de la double colonne — font route sur Manille.

Après avoir vainement cherché l'escadre espagnole dans le havre de Subig, le commodore Dewey arrive le samedi 30 avril, à 8 heures du soir, à l'entrée de la baie de Manille (2).

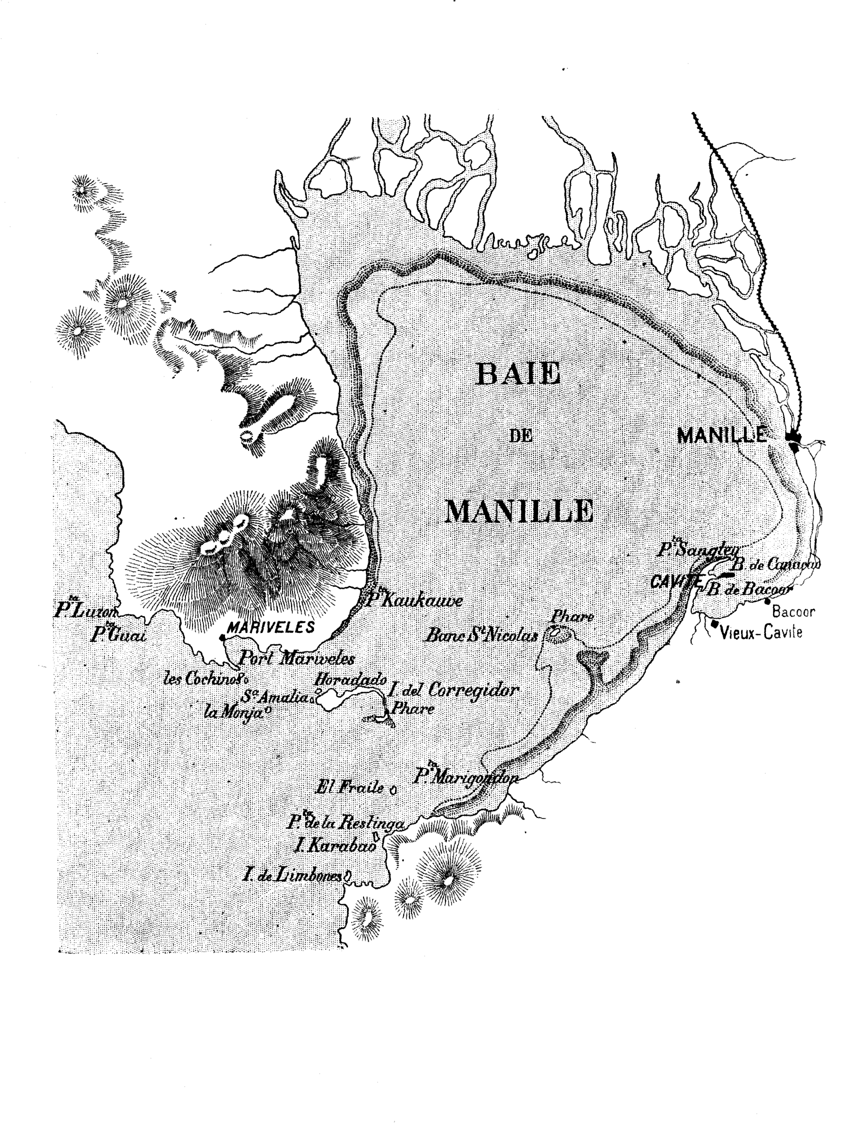
Il sait ne pas avoir à rééditer le fameux « Damn the torpedoes! go ahead! » du vieux Farragut dans la passe de Mobile. Tout au plus, peut-il craindre l'alerte des sentinelles qui veillent sur les ouvrages del Corregidor et del Fraile. Mais, malgré l'étincelante clarté de la nuit, les

---

ditions qu'il est accepté à Cuba; ouverture des ports; mesures de protection contre l'infiltration chinoise; expulsion des ordres; liberté religieuse; réformes politiques et administratives; occupation temporaire de Manille par les troupes américaines.

(1) Dès le mois de février une certaine agitation commence à se manifester, d'abord dans les provinces, puis finalement dans les faubourgs mêmes de la capitale (25 mars); de plus la révolte éclate dans l'île de Cebu et des secours doivent être envoyés au général Tejeiro (premiers jours d'avril).

(2) Cette entrée mesure approximativement 20 kilomètres; elle est coupée par l'île del Corrégidor en deux chenaux : Bocca-Chica (5 kilomètres) au nord, et Bocca-Grande (14 kilomètres) au sud; ce dernier est de plus obstrué par quelques îlots dont le plus important est El Fraile.

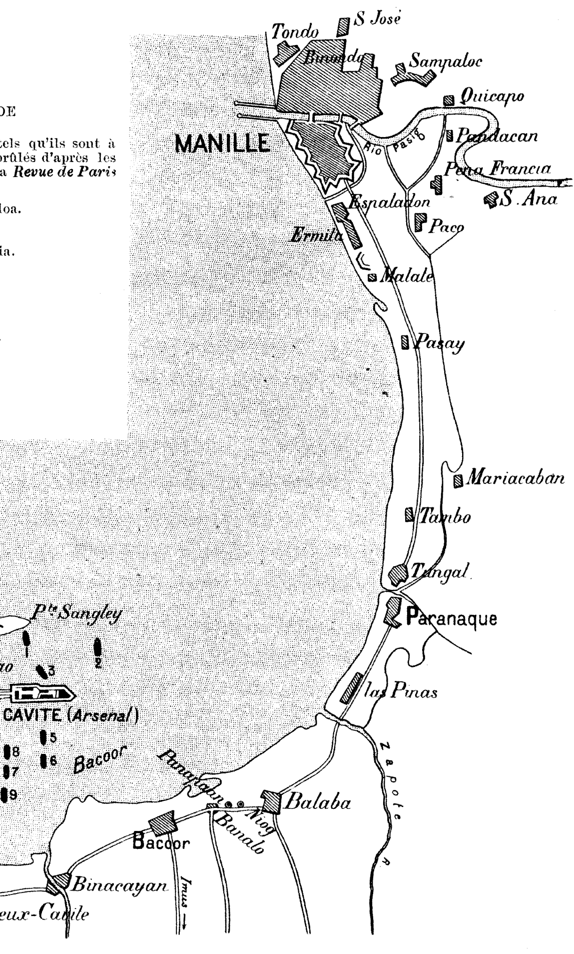


BAIE
DE
MANILLE
MANILLE
P.ta Sangley
B. de Canacao
CAVITE
B. de Bacoor
Bacoor
Vieux-Cavite
Phare
Banc St Nicolas
P.ta Kaukauwe
P.ta Luzon
P.ta Guai
MARIVELES
Port Mariveles
les Cochinos
Horadado
I. del Corregidor
Sa Amalia
la Monja
Phare
P.ta Marigondon
El Fraile
P.ta de la Restinga
I. Karabao
I. de Limbones

LÉGENDE

● Bateaux espagnols tels qu'ils sont à peu près échoués et brûlés d'après les documents fournis à la *Revue de Paris* (1er août).

1. Don-Antonio-de-Ulloa.
2. Castilla.
3. Reina-Cristina.
4. Don-Juan-de-Austria.
5. Velasco.
6. Argos.
7. Isla-de-Luzon.
8. Isla-de-Cuba.
9. General-Lezo.
10. Marques-del-Duero.



transports *Nanshan* et *Zafiro* — *selected as targets* — ont pu s'engager dans la Bocca-Grande suivis par l'*Olympia*, le *Baltimore*, le *Raleigh*, le *Petrel*, la *Concord* et le *Boston*; alors, seulement, entre *Boston* et *Mac-Culloch* tombent deux projectiles. Le *Raleigh*, la *Concord* et le *Boston* ripostent.

Sans hâte, l'*Asiatic Squadron* poursuit sa route de façon à se trouver à la pointe du jour à environ cinq milles de Manille.

Il était alors 3 heures du matin. L'escadre du contre-amiral Montojo est rangée en ligne de front un peu en avant de l'anse de Canacao.

Obliquant d'abord vers l'ouest, — du côté opposé à Manille, — l'*Olympia* décrit, à la vitesse de huit nœuds, une ample courbe ramenant la colonne en vue des batteries de terre. L'une d'elles ouvre le feu... à près de 7.000 mètres; la *Concord* seule répond.

Quelques minutes après 5 heures, deux mines font explosion et aussi entre en jeu la batterie de la Punta-Sangley (lieutenant Valera).

Maintenant les deux flottes sont face à face à 4.500 mètres. L'*Olympia* (5 h. 42) donne le premier coup de ses gros canons; le *Boston* et le *Baltimore* tonnent à leur tour; l'engagement devient général.

A cinq reprises différentes, les vaisseaux américains, faisant feu de toutes leurs pièces, passent et repassent devant les navires espagnols et chaque fois rapprochent la distance qui n'est plus finalement que de 1.800 mètres; puis l'escadre du commodore disparaît dans la direction de l'ouest (7 h. 35).

A ce moment trois bâtiments espagnols brûlent. C'est le vaisseau amiral la *Reina-Maria-Cristina*, — dont le capitaine D. Luis Cadarso vient d'être tué, — qui le premier s'incendie; puis la *Castilla* saute et peu après le *Don-Anto-*

nio-de-Ulloa sombre, sans que son héroïque équipage puisse se décider à abandonner ses pièces.

A 10 h. 50 — les marins ayant eu le loisir de déjeuner et de se reposer — Dewey reprend l'attaque. Cette fois le *Baltimore* tenant la tête de file se dirige sur Cavite (11 h. 15); les batteries espagnoles ne répliquent que mollement. Le *Boston*, le *Raleigh*, la *Concord* et le *Petrel* tentent alors de pénétrer dans l'anse même pour détruire ce qui subsiste de la flotte ennemie; le *Raleigh* touche deux fois, mais le *Petrel*, tirant seulement onze pieds peut pénétrer plus avant, jusqu'à 900 mètres environ.

Le contre-amiral Montojo, constatant l'impossibilité de tirer parti de ses derniers bâtiments, signale (12 h. 30) « barrenar los buques y abandonar los »; les Espagnols font abriter les plus petites canonnières derrière le môle de Cavite, échouent le *Mindanao* sur la plage de Bacoor et mettent le feu au *Don-Juan-de-Austria*, au *Marquis-del-Duero*, à l'*Isla-de-Cuba*, à l'*Isla-de-Luzon*, au *Correo* et au *Velasco*.

Vers 2 heures, le lieutenant Hugues, du *Petrel*, pouvait prendre possession de l'arsenal de Cavite.

Ainsi, en cette douloureuse matinée était consommée la totale destruction de la marine de l'Archipel : 13 bâtiments détruits ou coulés, un transport (*Manila*) capturé; 50 tués, 180 blessés (1)!! Du côté des Américains, de médiocres dommages évalués au plus à 5.000 dollars et 8 blessés (lieutenant W. Kellog, enseigne U. Irwin), tous frappés sur le *Baltimore* par un projectile de 16 cm. de la *Reina-Maria-Cris-*

---

(1) 39 soldatos et marineros, y compris le capitaine Cadarso et l'aumônier Novo. Les blessés sont généreusement secourus par le comité (Junta de Beneficencia) que préside Madame Montojo y Pasaron.

El Correo de Manila pourra écrire : « La caridad en Manila es inagotable. »

tina; un autre se loge dans les œuvres mortes. L'*Olympia* est atteint cinq fois et le *Raleigh* perd une de ses baleinières.

Il suffira simplement de constater la différence entre les pertes éprouvées par les deux adversaires pour se rendre compte de la raison principale du désastre espagnol. Comme l'exprime en termes excellents le *Daily Graphic* (10 mai) : The american triumph résulted from the work *of better men* and *more powerful ships and guns,* which must always give victory. »

De meilleurs équipages! Le pay master Laud du *Hugh-Mac-Culloch*, un des premiers témoins débarqués à San-Francisco, dira : « Our salvation proved to be the bad marksmanship of the Spaniards who handled most of their guns like children ».

Un matériel supérieur! La *Epoca* (8 mai) en fera l'aveu sous cette forme expressive : « La accion de Cavite fue la luncha de un hombre armado con una mala pistola contra otro armado con un fusil Winchester. »

C'est à identique constatation que s'applique l'intéressant et instructif commentaire donné à la *France Militaire* par le lieutenant de vaisseau Emile Duboc, universellement connu — disons plus, célèbre même — depuis la guerre sino-japonaise.

« On s'explique l'assurance avec laquelle l'amiral Dewey, bien piloté, et surtout bien renseigné, certain de n'avoir rien à craindre, ni des forts défectueux, ni des torpilleurs n'existant pas, s'est engagé de nuit dans la grande passe de la baie de Manille.

« Continuant à s'avancer doucement sans rencontrer d'obstacles, il aperçoit au petit jour l'escadre espagnole qui accepte le combat, appareille, et défile à petite allure, rangeant de près les fortifications de Cavite, lesquelles ouvrent le feu sur l'*Olympia*.

« Ici commence un duel d'artillerie dont l'issue ne pou-

vait être douteuse; car, avec habileté, l'amiral Dewey met à profit la supériorité (1) que lui donne la possession de vingt-neuf pièces de gros calibre (20 et 15 centimètres), alors que les Espagnols n'en ont que dix (16 et 15 centimètres), en engageant le combat à 5.500 mètres, distance à laquelle les calibres inférieurs sont sans efficacité.

« De plus, ayant de l'espace devant lui, il lui est possible d'augmenter la vitesse de ses navires, ce qui rend plus incertain le tir de ses adversaires, réduits à tourner sur eux-mêmes, à une toute petite allure et dans un espace resserré.

« Il se rapproche ensuite à la distance de 3.500 mètres, faisant intervenir les moyens calibres dans un tir lent et ajusté. Puis, finalement, il prolonge la ligne ennemie à 2.000 mètres en faisant un feu rapide de toute son artillerie y compris les canons-revolvers et les mitrailleuses.

« Cette dernière passe est décisive. Les navires espagnols prennent feu les uns après les autres, puis coulent. »

C'est dans ces conditions de lamentable infériorité que le contre-amiral Montojo a dû accepter le combat. Il a songé tout d'abord à prendre position dans la baie de Subic, dont l'entrée devait être verrouillée par un ouvrage sur l'Isla-Grande; mais, navrante déception! la batterie ne pourra être achevée que dans six semaines et aucune torpille n'a été coulée dans les passes entre Punta-Camayan et Punta-Macmany! Le 29, après réception d'un télégramme chiffré, expédié par le consul de Hong-Kong l'avisant du

---

(1) *Théoriquement*, le général Lazaga établit par le calcul que l'escadre américaine pouvait tirer en une minute 106,6 projectiles d'un calibre supérieur à 10 cm et 5.220 projectiles de moindre calibre, alors que pour les Espagnols le rendement se réduisait à 1,3 et à 2.162. (Las defensas de la bahia de Manila y el combat naval de Cavite).

départ de l'escadre américaine, l'amiral réunit ses capitaines en un conseil et décide l'abandon immédiat d'un poste intenable pour aller s'établir sous le canon de Cavite (1).

Deux autres solutions s'offraient :

Rechercher l'appui de l'île del Corregidor (*Revue de Paris* et *Internationale Revue über die gesammten Armeen und Flotten*);

Désarmer l'escadre pour solidement organiser dans les islotes et sur le front de terre la défense de la baie (général Primo de Rivera).

Sans vouloir approfondir la discussion, il ne nous paraît pas que la valeur abstraite del Corregidor, del Fraile, de la Monja et de Marivales ait pu être suffisante pour compenser l'état précaire de la flotte. En somme, quatre navires seulement étaient propres au combat : la *Castilla* fait eau et son équipage travaille sans relâche aux pompes; les machines du *Don-Juan-d'Ulloa* ne fonctionnent plus; le *Don-Juan-d'Austria* et le *Duero* ne disposent que de deux canons en état de servir; l'*Isla-de-Cuba* et l'*Isla-de-Luçon* n'ont d'autre protection que leur pont.

Ainsi il n'y avait de choix qu'entre deux partis : le désarmement ou l'asile « en la ratonera de Bacoor ».

Ayant résolu de combattre pour l'honneur, les Espagnols ont su imposer au vainqueur même l'éloge de leur héroïque

---

(1) Dans un article « Algunas observaciones sobre el combate de Cavite » (*Correspondencia de Espana*, 13 mai) *un Espanol de Manila* se croira autorisé à sévèrement blâmer l'abandon de la baie de Subic.

Les détails connus par la lettre du contre-amiral Montojo au capitaine de vaisseau D. Joaquin de Lazaga ne laissent rien subsister de cette vaine critique.

vaillance (1) ; le drapeau américain n'a pu flotter sur aucune prise (2).

Digne de s'approprier la fière parole de Mendez Nunez au Callao : « Espana mas quiere honra sin barcos, que barcos sin honra », conscient d'avoir fait tout son devoir, le contre-amiral Montojo répudiera la responsabilité de la défaite.

Le gouvernement n'a pu ou n'a voulu tenir aucun compte de ses pressantes sollicitations ; il avait pressenti la défaite et n'avait pas caché ses angoisses au ministre de la marine.

Le général D. Basilio Augustin y Davila, à son arrivée à Manille (9 avril), ne se dissimulera pas davantage la gravité de la situation.

Au bref, à la veille d'un conflit que l'on sait imminent, aucune amélioration sérieuse n'a été apportée à l'état de délabrement signalé en 1895 par le publiciste anglais Henry Norman, dénoncé avec autorité par le général Borrero en ses *Cuestiones filipinas* (1896).

Le comité de défense, quoique tenant ses assises depuis bien des années, n'a pu aboutir à rien ; c'est seulement à la onzième heure que le colonel d'artillerie de marine Garces réussit à doter de quelques pièces Corregidor et Mariveles, à armer les trois batteries de la presqu'île de

---

(1) Le capitaine du *Boston* dira au contre-amiral Montojo : « Vous nous avez opposé quatre mauvais vaisseaux qu'on ne saurait appeler aujourd'hui des navires de guerre. Nous n'avons jamais vu jusqu'à ce jour des équipages combattre aussi vaillamment dans des conditions aussi inégales. »

Le docteur Kindleberger de l'*Olympia*, débarquant le 7 juin à San-Francisco, témoignera de même en faveur de la bravoure des équipages espagnols.

(2) No se ha data el caso que la bandera americana se ha izado en alguno de nuestros buques. (Joaquin M. Lagaza, general de la Armada. *Correspondencia de Espana*, 11 mai).

Cavite (1), et les plus que médiocres ouvrages avoisinant Manille.

Point de défenses sous-marines, même pas de réflecteurs électriques.

Cruelle, mais irréfutable conclusion : *El desastre de Cavite ha sido el desastre de la imprevision* (2).

Les choses ainsi mises au point, notre perception s'affine. *The marvelous victory* n'est plus *the greatest naval engagement on record* (Mahan) ou *the greatest naval battle of the century.*

D. Luis Cadarso a bien pu, comme Churruca et Gravina, tomber sur le pont ensanglanté de son navire, mais cela ne suffit pas pour outrager Trafalgar, pour transformer le héros de Manille en l'émule d'un Nelson, à défaut pour lui valoir le titre de New Farragut (3).

Non, la bataille de Cavite ne fera pas époque dans les annales maritimes.

Le commodore Dewey a beaucoup osé, sachant qu'il ne courait que des risques insignifiants, mais rien dans sa conception et dans son acte ne révèle « un génie scientifique tout à fait moderne » (*Saint-James Gazette*, The moral of Manilla). Lord Beresford donnera à peu près la note exacte « a fine seaman like skill and daring ».

Des félicitations, mais rien de plus.

---

(1) Journal *la Epoca* du 24 mai; au cours du débat sur les Philippines, déclarations des généraux Weyler et Primo de Rivera; également la lettre désespérée du capitaine de vaisseau Cadarso.

(2) Et *El Defensor* de Grenada (5 mai), très durement pour M. Moret, ajoutera :

La derrota de Cavite no representa simplemente un siniestro naval : es el resultado y la sintesis de la politica de vergüenzas, cobardias, immoralidades y humilliaciones que, hace tres años, viene sufriendo, con punible indiferencia, el pueblo español.

(3) Nelson at the Nile and Farragut at Mobile are the two historic parallels to commodore Dewey at the battle in Manilla Harbor (*Chicaco Times Herald*).

IV

A Madrid, le dimanche 1er mai — au joyeux retour des courses — sont affichées les premières dépêches (1) annonçant la bataille qui vient d'être livrée dans la baie de Manille. A vrai dire, la nouvelle du glorieux désastre de la flotte du contre-amiral Montojo produira, non la prostration, mais une sorte d'effervescence tumultueuse qui troublera la solennité — aujourd'hui manifestation purement nationale — du *Dos de Mayo*. Madrid devra être mis en état de siège.

Aux Etats-Unis, où depuis quinze jours la moindre capture de la plus insignifiante embarcation battant pavillon espagnol provoque l'enthousiasme délirant du public des music-halls, à New-York, à Washington, dans toutes les villes de l'Union souffle un vent de folie à l'annonce de la victoire navale de Cavite. Le 4 mai est sacré « Dewey Day » : banques fermées, boutiques closes.

Puis, pendant quelques jours, manque absolu de nouvelles, le *Zafiro* ayant été couper à Bilanao le câble de l'Indian-Panama-Compagnie. En ce temps, le *Journal de Boston* affirmera la reddition de Manille survenue le 3 mai, car il ne peut être décemment admis que le Printing House Square de New-York soit, aux Etats-Unis, la seule remise à cancans. La presse de Madrid, beaucoup plus disciplinée, — comme si pesait sur elle la fiscalizacion réclamée par la *Correspondencia militar*, — cède néanmoins de temps à autre à la passion des partis pour risquer de nuisantes divagations susceptibles d'affecter l'hystérisme de la foule.

---

(1) Le premier avis parvient à l'*Imparcial* (11 h.24 du matin) mais est retenu par le gouvernement qui n'est informé que dans la soirée par un télégramme officiel adressé au général Correa.

Enfin, l'aviso *Hugh-Mac-Culloch* apporte à Hong-Kong le samedi 7 mai les premiers détails, notamment l'article réservé au *New York Herald.*

C'est par le *Mac-Culloch* qu'Aguinaldo sera ramené à Cavite (19 mai).

Les *partidas latro facciosas* qui, depuis plusieurs mois, — comme il a déjà été dit — troublent la tranquillité publique, sont devenues plus osées. A Cavite, des groupes d'insurgés se sont joints aux Américains et, dès lors, la révolte s'affirme ouvertement dans les provinces de Bulacan, de Laguna, de Morong, de Panagasinan et de Zambale.

Le contre-amiral Dewey (1) demeure en apparence spectateur indifférent de ce drame intime. La demande de capitulation qu'il a fait présenter par le consul d'Angleterre au général Augustin a été rejetée avec une fière indignation; il saura se contenter de ce refus. Présentement il n'est pas en état, avec ses 1750 marins, d'occuper Manille sans rompre avec Aguinaldo ou sans se lier avec lui par des engagements qui compromettraient l'avenir; le bombardement de la capitale serait donc et une faute militaire et, en politique, une erreur d'autant plus fâcheuse qu'il convient encore de ménager les susceptibilités de certaine puissance (2). Le vainqueur attendra ainsi d'être en mesure de soutenir ses prétentions par la force des armes.

Le général Augustin n'aura donc, pendant quelque temps, qu'à soutenir la lutte contre les seuls insurgés. Son unique souci sera la protection de Manille.

---

(1) « Washington, May 7. — Dewey, Manila : The President, in the name of the American people, thanks you and your officers and men for your splendid achievement and overwhelming victory. In recognition he has appointed you Acting Admiral and will recommend vote of thanks to you as foundation for further promotion by Congress.

» Long. »

(2) Voir, page 274, ce que le capitaine T. Bentley Mott pense et écrit de l'attitude de l'amiral allemand.

La ligne de défense extérieure court de l'ouvrage de San-Antonio-Abad (au sud de Malate) par San-Fernando-de-Ilao, Santa-Ana, San-Juan-del-Monte, San-Francisco, d'où elle joint Coloocan. Une suite de blockhaus, à 200 ou 300 mètres d'intervalle, en marque le tracé; chacun de ces ouvrages, entouré d'un fossé, de réseaux de fils de fer et d'abatis, est tenu par un officier avec un détachement dont l'effectif varie, suivant l'importance du poste, de 20 à 60 hommes. Au nord de San-Juan-del Monte — où aboutit la conduite d'eau — a été placé une sorte de camp retranché solidement garnisonné.

En arrière, sur la rive droite du Pasig, la lisière des faubourgs — Tondo, Cruz, Sampaloc — a été renforcée par des tranchées et des défenses accessoires. Au sud, se dresse l'enceinte de l'antique cité murée de Charles III avec quelques petits canons de 6 et 8 cm. sur les remparts et de vieilles pièces de 15 cm. dans les bastions Santiago (nord) et Beaterio de la Compania (sud).

Deux bataillons et deux mille *Movizilados* occupent au dehors Vieux-Cavite et Bacoor soutenus, sur la ligne du Zapote, par un millier de miliciens. Dans la place même 8.000 soldats et 2.000 volontaires. Le général Monet a reçu ordre d'évacuer la province de Bulacan; c'est le seul renfort — quoique bien insignifiant — sur lequel il puisse être compté, car on ne peut songer à rappeler des Visayas les généraux de Los Rios et Tejeiro, qui, eux aussi, ont à combattre des insurrections locales.

Avec l'aide de son lieutenant Baldomero, Aguinaldo est parvenu, fin mai, à totalement soulever la province de Cavite. Imus et San-Francisco-de-Malabon ont dû être évacués par les Espagnols. Bacoor tombe à son tour et bientôt les insurgés bordent le Rio Zapote, qu'ils parviendront à forcer le 31 mai après un sanglant combat honorablement soutenu par les bataillons nº 6 et nº 11, par quelques compagnies du régiment indigène nº 68; fâcheusement le 74ᵉ

presque tout entier passe à l'ennemi (1). Ce recul coûte aux Espagnols mille prisonniers, quatre mille fusils et plusieurs canons.

Quatre journées d'âpre lutte s'imposent encore aux rebelles avant qu'ils puissent définitivement prendre pied sur la rive droite du Zapote. Puis, longeant la côte, ils occupent Las Pinas, Tungal, Paranaque et Pasay; le 7 juin, l'investissement de Manille se complète par la jonction sur le Rio Pasig des forces venues de Bulacan et de Morong.

Le 8 juin, le capitaine général mande :

« L'ennemi entoure la capitale. J'ai dû faire replier mes forces pour les concentrer au dedans de la ligne de blockhaus renforcée dans les intervalles par des tranchées.

---

(1) On attribuera la défection de ce régiment à l'attitude de son chef, parent d'Aguinaldo, et au caractère franchement séparatiste que revêt cette dernière révolte sous l'influence de provocations américaines (M. Moret et général Lachambre). Ce douloureux épisode ne saurait motiver l'oubli du dévouement et de la vaillance dont les troupes indigènes avaient fait preuve au cours des précédentes campagnes. Le témoignage en a été fourni au commencement du chapitre. Pour mesurer l'éclat des services d'un de ces corps il suffit de présenter la somme des actions partielles auxquelles il a pris part. En exemple le 73e. A Nasugbu et à Cainta, il pénètre le premier dans le couvent fortifié; à Noveleta et à Binacayan, les compagnies du régiment tenues en réserve demeurent impassibles sous le feu violent de l'ennemi. A Silang, la 5e compagnie (capitaine Bernardez) tient l'adversaire en respect durant toute la nuit et livre le lendemain un combat d'arrière-garde, le plus opiniâtre de toute la campagne, ramenant à Bilang ses tués (huit) et ses blessés (vingt-huit). Entre temps, d'autres compagnies participent aux opérations dans les monts San-Mateo et Montalvan, d'abord avec le colonel Marina, puis avec le commandant Albert. En Batangas la compagnie du capitaine Comas se signale par son ardeur aux assauts de Bayuyugan, de Baraquilong et de Tranquero. En Bulacan, c'est également une compagnie du régiment qui à Caragoug-de-Sile prend la tête de la colonne Olaguer. A Dasmarinas, à Imus, à San-Francisco-de-Malabon, à Naic et à Maragodon, même constance, même héroïsme.

Les communications sont toujours interceptées. J'attends le général Monet avec des renforts, mais je suis sans nouvelles de lui. » Et encore, du 13 : « Les troupes se battent sur la ligne de blockhaus. Les forces ennemies sont augmentées par la désertion des corps indigènes, qui affaiblit nos rangs et pourrait m'obliger à me réfugier dans la cité murée. Les communications sont toujours interrompues. Je crains de ne pouvoir résister par suite du manque de ressources. J'espère recevoir des secours de la Péninsule avant d'avoir épuisé mes derniers moyens de résistance (1). »

Le général Monet, plus heureux que le général Péna, qui a dû capituler dans Vieux-Cavite, n'arrivera qu'en fugitif à Manille, ayant été battu par les insurgés et abandonné par les siens près de Makabele (2).

---

(1) D'autre part, l'amiral Dewey date de Cavite, le 12, la dépêche ci-après à son gouvernement : « Les insurgés continuent les hostilités, ils investissent virtuellement Manille et ont fait aux Espagnols deux mille cinq cents prisonniers qu'ils traitent de la façon la plus humaine. Ils ne paraissent pas avoir l'intention de s'emparer maintenant de la ville. Douze navires marchands ayant des réfugiés à bord sont ancrés dans la baie, avec ma permission, sous la protection des vaisseaux de guerre neutres. »

Des correspondances particulières, *vià* Hong-Kong, préciseront ces informations (le *Linnet*, de la marine anglaise, et le *Zafiro*, porteur de dépêches américaines).

(2) Quelques postes isolés opposeront aux insurgés une résistance des plus honorables.

Ainsi le commandant D. Joaquin Pacheco, dans Tayabas, dont il improvise la défense. La garnison, composée de 448 hommes de divers corps, — sans vivres, sans solde, avec seulement 200 cartouches par homme, — repousse plusieurs assauts, notamment le 17 juillet et le 10 août, l'ennemi ayant ouvert des brèches à coups de canon ; ses pertes s'élèvent à 27 tués et 92 blessés.

Le siège dura du 20 juin au 15 août, date de la capitulation.

Quant aux secours de la Péninsule, c'est en vain qu'ils seront attendus (1).

L'escadre de réserve a bien quitté Cadix le 16 juin, dans l'après-midi, à destination des Philippines, et cinq bataillons ont été appelés à constituer une brigade expéditionnaire! Mais le général Camprubi recevra une plus pratique affectation et l'amiral Camara (2) — alors même qu'il ne subirait pas de fâcheuses contrariétés — sera rappelé sur les côtes de la péninsule par la menace du commodore Watson (3).

Vers la même époque circulent dans les « pasillos » du

---

(1) M. de Mandariaga, dans un très intéressant article de la *Ilustracion espanola y americana* (juin), réclame pour le corps expéditionnaire un effectif de 45.000 hommes et pour la flotte une force d'au moins un tiers supérieure à celle de l'escadre américaine. L'expédition s'appuierait sur les Visayas.

L'amiral Dewey, au moment où surgissent de graves complications avec Aguinaldo, estime qu'une lutte contre les insurgés nécessiterait l'envoi dans l'archipel de près de 100.000 hommes.

(2) Le 26 juin, arrivée à Port-Saïd de l'amiral Camara avec deux vaisseaux de guerre, trois torpilleurs, onze transports et 3.000 hommes. Les autorités locales interdisent le ravitaillement en charbon en attendant la décision définitive du gouvernement égyptien, laquelle est notifiée officiellement à l'amiral le 29. Refus de délivrer du combustible dans les ports égyptiens et limitation du droit de séjour. Le 30 juin et le 1er juillet, arrivée de deux nouveaux charbonniers espagnols. L'amiral, sortant des eaux territoriales, charge avec ses propres moyens du charbon sur ses navires; il rentre, le 4 juillet, à Port-Saïd, mais est aussitôt invité à quitter ce port neutre dans les vingt-quatre heures. Il se rend, le 5, à Suez, laissant à Port-Saïd ses trois torpilleurs; un de ces bâtiments doit subir des réparations et les deux autres reçoivent chacun 20 tonnes de charbon à destination de Mahon. L'escadre arrive à Suez le 6, puis revient à Port-Saïd le 10; l'amiral déclare avoir besoin de charbon pour effectuer son retour en Espagne; il lui en est remis 600 tonnes. (Extrait du rapport du consul anglais Cameron.)

(3) Cette escadre, à destination des côtes d'Espagne, doit com-

Sénat des rumeurs envisageant l'éventualité d'une paix prochaine ou d'une imminente crise ministérielle. De fait, sous l'influence de l'émoi considérable produit à Madrid par les tristes nouvelles venues de l'archipel Legazpi, les journaux, asservis à la passion des partis (1), recherchent avec une aigreur excessive à qui incombe la responsabilité des événements et provoquent « el debate sobre Filipinas », douloureuse et combien inutile discussion.

Alors que M. Sagasta en est réduit à soutenir péniblement la lutte pour l'existence, — appréhendant l'inévitable et prochaine catastrophe, — à Washington, les départements de la guerre et de la marine s'appliquent avec une implacable énergie à racheter l'imprévoyance passée.

Le corps expéditionnaire destiné aux Philippines doit — nous le savons — être assemblé à San-Francisco. Malgré toute l'activité déployée par le général Wesley Merritt et par le général Mirriam, commandant le département de Colombie, le premier échelon (brigade Anderson) sera prêt *seulement* le 25 mai à quitter les côtes californiennes; *the City-of-Pekin*, *the City-of-Sidney* et l'*Australia*, escortés par le *Charlestown*, porteront le 30 juin à Cavite 115 officiers et 2.386 hommes de troupe (4 petites compagnies du 14e d'infanterie, détachements de fusiliers-marins et d'artilleurs, le 1er régi-

---

prendre : *Iowa, Oregon, Yosemite, Yankee, Dixie,* avec les transports *Scandia, Aberendia* et *Alexander* (27 juin).

Le Navy Departement détacherait ensuite, s'il était nécessaire pour soutenir la démonstration, le commodore Schley avec *Brooklyn, Indiana, Columbia, Minneapolis, Saint-Paul* et *Saint-Louis*.

(1) *Imparcial* « Los Responsables »; *El Nacional* « La Raiz del Mal »; *Correspondencia de Espana* « Commentarios »; avec une modération autrement patriotique, la *Epoca* (11 juin) « La cuestion filipina en las Cortès » qualifie de déplorable la séance de la veille, en laquelle le général Primo de Rivera a été outrageusement suspecté.

ment de Californie). Puis *China*, *Colon*, *Zelandia* et *Senator* chargent, le 15 juin, la brigade Green à l'effectif de 158 officiers et 3.428 hommes de troupe (un bataillon du 18e, quatre compagnies du 23e, 1er Colorado, 10e Pensylvanie, deux batteries de campagne de l'Utah, une compagnie du génie et un détachement de cavalerie). Enfin, suivra la troisième expédition, 197 officiers et 4.650 hommes, aux ordres du général Mac Arthur (un bataillon du 18e, un bataillon du 23e, 1er Idaho, 13e Minnesota, 1er Wyoming, 1er North Dakota et la fameuse batterie Astor). Le général en chef qui, sur le *Newark*, est sorti de San-Francisco le 29 juin — en même temps que *City-of-Para, Morgan-City*, *Indiana*, *Newport* et *Ohio* — débarque à Cavite, le 25 juillet.

Sans compter le dernier échelon (*Peru* et *Puebla*), qui n'arrivera à destination que le 18 août, les forces à la disposition du général Merritt nombrent 470 officiers et 10.464 hommes de troupe.

Sous Manille, la situation ne s'est presque pas modifiée. Le général Augustin est totalement immobilisé sous le canon de l'escadre américaine, elle-même fort contrariée par le gênant voisinage de la division allemande (1). Les in-

---

(1) L'*Irène*, le *Cormoran*, rejoints par le croiseur *Kaiserin-Augusta* portant pavillon du vice-amiral Diederichs — auquel Kiao-Tchéou a valu une certaine notoriété —; au total 960 hommes d'équipage. Divers incidents sont exploités avec une insigne mauvaise foi pour achalander le *Hassgefühl gegen Deutschland*. A retenir notamment, la présence de l'*Irène* dans la baie de Subig pour empêcher Aguinaldo de recevoir la capitulation de la garnison de Isla-Grande, laquelle aurait été infailliblement massacrée. Le navire allemand se retire à l'arrivée du *Raleigh* et de la *Concord* (7 juillet). On reprochera également à l'amiral Diederichs d'avoir donné asile à bord de la *Kaiserin-Augusta* et d'avoir fait transporter à Hong-Kong le général Augustin; bien entendu, sera rappelé à cette occasion l'épisode du yacht *Deerhound*, qui, au moment où sombre l'*Alabama*, recueille Sommes et trente-huit de ses hommes, refuse de les remettre au capitaine Winslow et les débarque à Southampton.

surgés n'ont progressé que médiocrement; par contre, le dictateur — glorieux de ses premiers succès — menace, par son attitude arrogante, de faire naître un sérieux conflit. Le général Green dans le camp Dewey, proche de Cavite, a mission de le surveiller, et l'artillerie braquera indifféremment ses pièces sur le camp des insurgés et sur les lignes espagnoles.

C'est de ces positions que viendra l'initiative de l'attaque.

Devant Pasai, le 31 juillet, le 1er bataillon du 10e de Pensylvanie a relevé les postes du 1er Nebraska; deux compagnies occupent la route de Manille, quatre autres constituent la réserve, et deux batteries (A et B de l'Utah) ont été établies près des ruines d'une chapelle à environ 750 yards de Malate. A 10 h. 30 du soir, les Espagnols —qui jusqu'alors s'étaient bornés à une insignifiante tiraillerie — sortent de leurs tranchées (fort Malate — blockhaus n° 14) et abordent les avant-postes américains. Les insurgés sans plus attendre abandonnent leur secteur, sans qu'ils puissent de toute la nuit être ramenés au combat; cette fuite découvre le flanc droit des Pensylvaniens. Deux compagnies d'abord, puis deux autres prolongent et renforcent cette aile. Vers 11 h. 45 la situation est des plus critiques. Les lieutenants Krayenbuhl et Kessler de l'artillerie parviennent, le revolver au poing, à calmer l'affolement des miliciens et à modérer le feu; le capitaine O. Hara avec les servants de la batterie H intervient à son tour.

Entre temps le général Green, prévenu, a fait prendre les armes; le 1er régiment de Californie, avec un de ses bataillons, appuie Pensylvanie et en emploie un autre à la contre-attaque sur le flanc des Espagnols.

Cette manœuvre suffit à hâter la retraite de l'assaillant. Le combat a duré près de trois heures; il coûte aux Américains onze tués et quarante-quatre blessés. Les pertes des Espagnols — au dire des journaux de New-York — auraient été de trois cents tués et de huit cents blessés! La part faite

à l'exagération très grande, il est hors de doute qu'ils ont cruellement expié leur héroïque obstination ; dans les conditions spéciales au combat de nuit — encore aggravées par la violence de l'ouragan — semblable sacrifice ne pouvait être imposé qu'à des troupes préparées par l'*éducation* à l'accomplissement de tous leurs devoirs.

Quelques jours plus tard, le général Merritt pourra enfin se décider à renoncer à son attitude passive (1).

Le 7 août, une première sommation est faite au commandant des forces espagnoles d'avoir à rendre Manille dans les quarante-huit heures. Dans l'après-midi du 9, l'ultima-

---

(1) Pourquoi le commandant du corps expéditionnaire a-t-il si longtemps ajourné cette décision ?

Les bonnes raisons nous serons données par un officier de l'armée des États-Unis, — et non des moins qualifiés, — par le capitaine T. Bentley Mott, aide de camp du général Merritt.

Précieux témoignage que nous nous garderons bien d'affaiblir par la traduction :

« As a matter of fact, neither the fleet nor the army was at this time ready for a general engagement. The army dit not have, all told, enough am munition for more than one day of hard fighting, and only a part of this was in camp. The terrific storm which had prevailed for more than a weck made the landing of am munition impossible; while only a small portion of general Mc Arthur's brigade had gotten ashore from their transports, and this with the greatest difficulty and the sacrifice of most of their supplies in the heavy surf. As for the fleet, the *Monterey*, it is true, had arrived and was ready to match her 10-and 12 inch guns against the 9 1/2-inch Krupps ofs the enemy; but the bay was so rough that our fleet would have fought at great disadvantage. It was none too well supplied with ammunition, and the admiral very wisely desired to keep enough in reserve to use on the Germans incase of necessity. The german admiral hade acted with such insolence during this wole crisis that, hadwe attacked and facled to take Manila, there were good grounds for believing that he would have carried his interference to the point where admiral Dewey's forbearance would cease and his guns be brought into play. (*Scribner's Magazine*, décembre 1898.)

tum est renouvelé, le gouverneur de la place ayant sollicité un répit lui permettant d'obtenir des instructions de Madrid *vià* Hong-Kong ; les journées des 11 et 12 sont employées à d'infructueuses négociations par l'entremise du consul de Belgique.

Le 13, au matin, l'amiral Dewey notifie au général Augustin l'obligation de capituler dans un délai d'une heure, faute de quoi la ville serait irrévocablement bombardée.

A 9 h. 40, l'*Olympia* tire son premier coup de canon sur les batteries Malate et San-Antonio, ainsi que sur les bastions de la vieille cité ; il n'y est point répondu, mais les Espagnols ayant commencé à évacuer les dehors pour se replier sur l'enceinte fortifiée, l'amiral donne à 10 h. 35 l'ordre de cesser le feu (1).

Quelques instants après, l'avant-garde de la brigade Green (1er bataillon du 1er Colorado) pénètre dans le fort Malate, sur lequel le lieutenant-colonel Mc Coy hisse le drapeau qui lui a été remis par le général. Au centre se déploie le 18e d'infanterie avec le 3e bataillon d'artillerie. Sur la droite (vers le blockaus no 14), manœuvrent le 23e d'infanterie et le 13e Minnesota et la batterie Astor, constituant la brigade Mc Arthur.

Un peu plus tard, — devançant le centre et la droite, — les trois bataillons du 1er Colorado pénètrent dans la calle Reale, presque jusqu'à l'extrémité de la Luneta où le général Babcock, chef d'état-major du général Merritt, les informe de la reddition.

Ce très circonspect cheminement a, en effet, permis d'arrêter, en principe, les clauses de la capitulation avec

---

(1) Participent à l'action : *Olympia*, *Raleigh*, *Petrel*, *Callao*, *Barcelo* ; 87 projectiles de 15 et 20 cm. ; distance 1.500 yards. La pluie gêne l'observation des coups.

Le général Merritt se trouve à bord de l'aviso *Zafiro* avec le drapeau et quelques compagnies du régiment Oregon.

le général Jaudènes (1) qui vient de se substituer au général Augustin.

A 1 h. 30, les signatures échangées, le lieutenant Brumby, aide de camp de l'amiral, arbore la bannière étoilée sur le fort de Santiago.

Les termes de l'acte sont les suivants :

Les soussignés, nommés commissaires pour le règlement des détails de la capitulation de la ville et des ouvrages de défense de Manille et de ses faubourgs, ainsi que des forces espagnoles y stationnées, conformément à un accord survenu la veille entre le major général Wesley Merritt, commandant en chef des forces des Etats-Unis aux Philippines, et de S. E. don Fermin Jaudènes, faisant fonctions de général en chef de l'armée espagnole aux Philippines, ont convenu ce qui suit :

1° Les troupes espagnoles tant européennes qu'indigènes capitulent ainsi que la ville et les ouvrages de défense avec tous les honneurs de la guerre.

Elles déposeront leurs armes aux endroits qui seront désignés par les autorités des Etats-Unis.

Elles occuperont les quartiers qui leur seront affectés sous la garde de leurs officiers, et seront soumises au contrôle des susdites autorités des Etats-Unis jusqu'à la conclusion d'un traité de paix entre les deux nations belligérantes.

Toutes les personnes non comprises dans la capitulation demeurent en liberté.

Les officiers resteront dans leurs domiciles respectifs et seront respectés aussi longtemps qu'ils observeront les règlements qui les régissent et les lois en vigueur ;

2° Les officiers conserveront leurs armes blanches, leurs chevaux, et les objets leur appartenant en propre.

Les chevaux et les objets appartenant en commun, de quelque nature qu'ils soient, seront livrés à des officiers d'état-major désignés par les Etats-Unis ;

3° Un état d'effectifs complets des hommes par corps ou services et une liste complète du matériel et des approvisionne-

(1) On dira que pour réserver l'avenir, le général Augustin a résigné ses fonctions quelques jours auparavant ; à Ilo-Ilo, le général Rios, devient gouverneur général ; le général Jaudènes, à Manille, est commandant de place et rien de plus.

ments seront remis en double expédition aux Etats-Unis dans un délai de dix jours à compter du présent jour;

4° Toutes les questions relatives au rapatriement des officiers et des soldats des forces espagnoles et de leurs familles, ainsi qu'aux dépenses que le dit rapatriement peut occasionner, seront déférées au gouvernement des Etats-Unis à Washington.

Les familles espagnoles pourront quitter Manille à tous les moments qu'il leur conviendra.

La remise des armes rendues par les forces espagnoles aura lieu quand ces troupes évacueront la ville, ou quand l'armée américaine y entrera;

5° Les officiers et soldats compris dans la capitulation seront pourvus par les Etats-Unis, conformément à leur rang, des vivres nécessaires, attendu qu'ils sont prisonniers de guerre jusqu'à la conclusion d'un traité de paix entre les Etats-Unis et l'Espagne.

Tous les fonds qui se trouvent à la trésorerie espagnole et dans toutes les autres caisses publiques seront versés aux autorités des Etats-Unis;

6° La ville de Manille, ses habitants, ses églises, ses édifices religieux, ses établissements d'éducation et ses propriétés privées de toute nature seront placés sous la sauvegarde de la foi et de l'honneur de l'armée américaine.

Suivent les signatures de sept commissaires, dont quatre Américains et trois Espagnols.

La veille même de cet événement — qui dans un décor militaire n'est, en vérité, que la scène finale d'une intrigue politique — MM. Day et Cambon signaient à Washington les préliminaires de paix; le câble-gram ne parvient à Manille que le 16 dans l'après-midi.

L'article 3 du protocole est ainsi conçu :

Les Etats-Unis occuperont et conserveront la ville, la baie et le port de Manille en attendant la conclusion d'un traité de paix qui devra déterminer le contrôle et le genre de gouvernement des Philippines.

Il était donc dans les vues des deux gouvernements, — qui avaient un intérêt majeur à ce que les hostilités prissent fin le plus tôt possible, — de réserver, en termes vagues, à une commission le soin de prononcer sur le régime

des Philippines. Mais ces intentions non encore confirmées le général Merritt et l'amiral Dewey, las d'une inaction dont ils peuvent enfin se départir, inquiets des progrès d'Aguinaldo, brusquent la situation et prennent d'assaut Manille. Cette violence, — nous ne pouvons dire cette victoire, — complément tardif du succès de Cavite, changeait considérablement la face des choses dans l'Archipel et compliquait à l'extrême une question que nous avons déjà dit être grosse de difficultés.

Les insurgés, l'Espagne et les Etats-Unis affirmeront leurs exigences.

Les Espagnols se tiendront à la formule de l'article 3 des préliminaires pour soutenir leurs droits de suzeraineté nominale sur tout l'Archipel, les Américains occupant seulement Manille et Cavite.

Aguinaldo (1) se prétendra en état d'arracher au général Rios la possession effective des îles et, de fait, malgré de très honorables efforts, le gouverneur général devra, fin décembre, lui remettre Ilo-Ilo, éphémère capitale d'un empire colonial qui vient de s'écrouler.

Le dictateur philippin entend bien s'assurer le profit de ses conquêtes; il certifie avoir établi un gouvernement régulier, doté d'une assemblée nationale qui s'est réunie à Malolos (septembre), non pas pour formuler des vœux, mais pour santionner l'inébranlable volonté de faire triompher le principe de l'autonomie.

Le général Otis, *acting governor*, après le départ du général Merritt, demeure aussi longtemps que possible spectateur, en apparence indifférent, du conflit attardé

---

(1) Aguinaldo, vers cette même époque, daigne se laisser interviewer par le correspondant de l'*Agence Reuter*, lequel, très indiscrètement, le soumet à un véritable examen portant entre autres sur la géographie et la constitution politique des Etats. Prodigieuse ignorance !

entre Espagnols et Insulaires ; il se refuse à traiter Aguinaldo en allié, mais s'abstient également de favoriser dans les Visayas le *statu quo ante* au profit de la couronne de Castille.

Nous verrons par la suite à quels périls extrêmes le gouvernement de Washington a été acculé par les exigences bruyantes des *jingo Senators* — qui ambitionnent de transformer les États-Unis en *a Pacific Power* — par les exagérations de l'*Olney Doctrine*, par tous ceux, en un mot, qui n'ont pas la sagesse d'appréhender les conséquences de la *Forward Policy*.

Pour l'instant encore, bornons-nous à compulser les arguments au service de ces compétitions diverses ; il suffira, à ces fins, de se reporter aux nombreux articles : « What schould be done with the Philippines ? » que continuent à publier *la North American Review, l'American Monthly Review of Reviews, la Contemporary Review, la Fortwight ly Review*, *Mac Clure's* et *Scribners Magazines*.

Beaucoup de ces polémiques sont, il est vrai, sans grande signification ; tout au plus retiendrons-nous, à notre point de vue spécial, l'étude de M. Truxtum Beale : « Strategical Value of Philippines » (*North American Review*) et aussi la relation que donne de la première capitulation de Manille le *Journal of the royal United Service Institution*.

L'épisode est à sa place pour clore le chapitre.

V

Le colonel Draper (dans la suite sir William) après sa belle défense du fort Saint-George (Madras) rentre en Angleterre *viâ* Canton, où il recueille des renseignements très précis sur la situation des Espagnols à Manille, totalement insouciants de l'imminence d'un conflit avec l'Angleterre.

La guerre ayant été déclarée au mois de janvier 1762, Draper obtient le commandement d'une expédition qu'il ira très secrètement préparer à Madras.

Ses forces comprennent : 450 hommes du 79e (Draper's regiment, colonel Monson, qui remplit en même temps les fonctions de quarter master general), 90 artilleurs (major Barker), 800 hommes de troupes indigènes, environ 250 Européens de diverses nationalités ; au total, 1.670 officiers et soldats qui seront embarqués à Madras le 1er août ; la flotte, sous les ordres du vice-amiral Cornish, compte 11 bâtiments.

Le 23 septembre, l'expédition mouille en rade de Manille. Le lendemain, un officier espagnol vient à bord s'enquérir de l'intention des Anglais ; il sera, pour toute réponse, témoin du débarquement qui s'effectue dans l'après-midi même, à environ deux milles au sud de la ville. Le 25, les équipages et les marines occupent Ermita. Le jour suivant, 400 Espagnols avec deux pièces espèrent pouvoir troubler l'opération de la mise à terre rendue très ardue par la mauvaise tenue de la rade.

La première parallèle est ouverte le 29 au soir ; des batteries s'établissent avec peine dans un sol détrempé par des pluies continuelles. Néanmoins, le 3 octobre, le bastion Santiago pourra être battu en brèche. La garnison riposte, le 4, à 3 heures du matin, par une vigoureuse sortie fatale aux marins et aux cipayes, mais que le 79e parvient à refouler (le régiment, à lui seul, a deux officiers tués et une quarantaine d'hommes hors de combat).

La brèche étant devenue praticable, Draper se décide à donner l'assaut le 6 à la pointe du jour. A 4 heures, après une violente canonnade, la colonne s'élance : en tête 60 volontaires des différents corps sous la conduite du lieutenant Russell, les grenadiers du 79e, les sapeurs, puis le gros du 79e, les marins et les cipayes. En arrière de la brèche, aisément franchie, les Espagnols opposent une tenace résistance : les maisons crénelées, les barricades, doivent être enlevées une à une. Cet effort coûte aux Anglais trente-quatre officiers et soldats tués ou blessés. A

8 heures, l'archevêque Rojo, « d'exécrable mémoire », se décide à capituler (1).

L'Espagne cédait à la Grande-Bretagne sa souveraineté sur les Philippines, et Manille, pour se soustraire aux fatales conséquences d'une prise d'assaut, promettait une rançon de quatre millions de dollars.

L'occupation anglaise s'achevait en mars 1764.

---

(1) Ce siège de Manille, d'une durée de douze jours, causait aux Anglais une perte de quarante tués et de cent dix blessés; les Espagnols accusent quatre-vingt-cinq tués, mais ne fixent pas le nombre des blessés. Les Tagales — dont la farouche intrépidité provoque l'admiration de Draper — ont dû abandonner trois cents tués et quatre cents blessés. Le second siège de Manille comporte cinquante-quatre journées de blocus; du côté des Américains, quarante-six tués et une centaine de blessés; dans les lignes espagnoles, deux cents tués et environ quatre cents blessés.

CHAPITRE VII

Santiago-de-Cuba.

I. Premières hostilités ; capture de bâtiments dans les eaux cubaines ; blocus partiel des côtes ; reconnaissances diverses, affaire de Matanzas (27 avril). Incertitudes ; paralysis of the american military plans. Symptômes précurseurs de la monomanie du bombardement ; Cardenas et Cienfuegos.

II. Arrivée dans la baie de Santiago-de-Cuba de l'escadre de l'amiral Cervera (19 mai) ; surprise qu'en éprouve le Strategic Board ; la flotte américaine s'attache à sa proie ; fréquents bombardements ; épisode du *Merrimac*.

III. Diversions. Prise de possession de la baie de Guantanamo (7 juin) ; débarquement du bataillon de « marines ». Engagements divers du 10 au 15 juin.

IV. Organisation et départ de Tampa du corps expéditionnaire. Répartition des forces espagnoles autour de Santiago-de-Cuba.

V. Débarquement le 22 à Daiquiri. Engagement de Juragua (23) et combat de Las Guasimas (24) ou acciones de Sevilla. Bataille de El Caney-San-Juan (1er juillet). Combats sous Santiago (2 et 3 juillet).

VI. La bataille navale.

VII. La capitulation. Quelques observations sur les combats sous Santiago.

IX. La prise de la Havane par les Anglais en 1762.

Nous avons dit combien inqualifiable était le subterfuge des Etats-Unis datant rétroactivement, du 21 avril, leur déclaration de guerre à l'Espagne.

Les Yankees, — qu'on ne l'oublie pas — ont commis par la capture du *Buenaventura* le premier acte d'hostilité ; depuis, une douzaine de bâtiments, représentant une valeur totale de près de 15 millions, ont été saisis ; il est hors de doute que la décision conjointe objective simplement la légitimation de ces prises suspectes. Comme pour atténuer le fâcheux effet du vote qu'il sollicite du Congrès, M. Mac Kinley a daigné faire connaître que les navires

espagnols, à destination des ports américains mis en route antérieurement au 21 avril ne seraient pas capturés et, que ceux surpris par la déclaration de guerre dans lesdits ports bénéficieraient d'un délai de trente jours pour décharger et repartir.

Ces dols, évidemment, ne sont que de très insignifiants hors-d'œuvre. L'établissement du blocus sur les côtes nord de Cuba marque, en réalité, l'origine de la guerre.

Le blocus est assuré de Cardenas à Mariel par l'escadre du Nord-Atlantique qui quitte Key-West dans la matinée du 22 avril; diverses reconnaissances sont détachées dans les baies de Matanzas, de Mariano et de Cardenas (combat avantageusement soutenu le 25 par la canonnière espagnole *Ligera* contre le torpilleur américain *Cushing*).

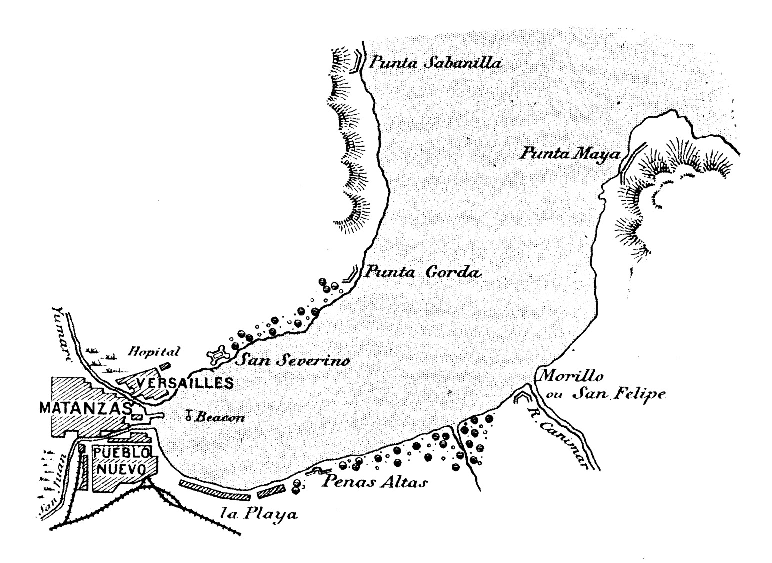
C'est à Matanzas que, trois jours plus tard, se livrait le premier engagement sérieux de cette guerre.

La ville (45.000 âmes) est sise à sept kilomètres au fond d'une baie défendue à l'ouest par Rubal-Cava et Punta-Gorda, à l'est par Punta-Maya. Les batteries, sans grand commandement, constituent néanmoins une protection assez sérieuse, et de nouveaux ouvrages sont en construction à l'entrée de la passe. Pour en entraver l'achèvement et pour effectuer en même temps une reconnaissance de ces parages, l'amiral Sampson se rend le 27 avril avec le *New-York* devant Matanzas; il y rallie le croiseur *Cincinnati* et le monitor *Puritan*, chargés du blocus de ce port.

A 1 h. 5 de l'après-midi, les trois navires s'avancent vers les batteries, le *New-York* en tête, les deux autres en retrait : le *Cincinnati* à tribord et le *Puritan* à bâbord. Arrivés à 3.000 mètres environ des ouvrages, ils sont accueillis par un obus parti de la batterie de l'est — un coup court, pointé sur le *New-York*. Ce dernier, alors, obliquant vers l'ouest, canonne d'abord Ruba-Cava, tandis que le monitor s'en prend à Maya. Trois coups suffisent au vaisseau amiral pour régler le tir de ses pièces de 8 pouces. Le

premier, parti d'un des canons d'entrepont, s'enterre à 100 mètres à droite de la batterie ennemie ; le second, un coup de tourelle, tombe à environ 190 mètres à gauche ; le troisième éventre le parapet, soulevant une trombe de sable et de gravier.

Mais c'est sur la batterie du groupe Maya, de beaucoup la plus importante, que les deux navires s'appliquent à concentrer leurs feux. Pendant ce temps, pour ne pas



rester inactif, le capitaine Chester prend plaisir à diriger quelques obus sur Rubal-Cava (1.800 mètres).

Au bout de quelques minutes, l'amiral Sampson, suffisamment instruit et pensant avoir bousculé les ouvrages en construction, donne le signal du retour.

Les batteries — como para indicar que non habian sufrido dano alguna — saluent le départ des Américains d'une dernière bordée ; alors le monitor *Puritan*, s'arrêtant, répond à la politesse par la voix d'une de ses grosses pièces de 12 pouces. Ce fut le meilleur coup de la journée.

L'énorme projectile de 1.000 livres pénétre directement dans une embrasure.

La division s'éloigne : le *New-York* pour retourner en face de la Havane, les deux autres navires pour reprendre leur position au large de Matanzas.

L'engagement a duré dix-huit minutes ; quatre-vingt-six coups de canon ont été tirés par les Américains ; de vingt-cinq à trente par les batteries espagnoles.

Aucun des obus de la défense n'a atteint les navires, le tir étant généralement trop court. Le rapport du général Blanco signale quelques dommages aux ouvrages et aussi la perte — dont on s'est tant gaussé — d'une mule d'artillerie.

L'*Operetten krieg* — pour nous servir de l'expression d'un journal allemand — poursuit ses puérils exploits : croisière en vue de la Havane et capture (29) du vapeur *Argonauta* par le *Nashville*, assurant, de concert avec le *Marblehead* et la canonnière *Eagle*, la surveillance devant Cienfuegos.

Pourtant ces amusettes qui paraissent devoir caractériser le « blocus pacifique » que l'on dit être, jusqu'à nouvel ordre tout au moins, dans les intentions du Président ne répondent pas aux impatiences exaltées de l'opinion publique. Jonathan — qui aujourd'hui clame « A Cuba ! » comme jadis, sous Lincoln, son frère aîné hurlait « A Richemond ! » — toute la clique des « trustees » s'émeut du retard que subit le débarquement dans l'île d'une formidable armée américaine.

Mais où aller chercher cette armée, où trouver les 50.000 hommes sans lesquels le général en chef Miles ne veut même pas tenter une simple diversion ?

Pour concilier les deux tendances, pour donner satisfaction aux « enragés », un expédient, sorte de *mezzo termine*, paraît devoir être adopté.

Puerto-Rico, centre de ravitaillement réputé indispensable à la flotte espagnole stationnée aux îles du Cap-Vert,

est un gage dont l'amiral Sampson peut aisément se saisir. A Cuba même, des expéditions fourniront aux insurgés armes et munitions, surtout assistance morale.

Le lieutenant Rowau a dû se mettre en relations avec les cabecillas; Maximo Gomez et Calixto Garcia attendent qu'on leur procure les moyens de marcher sur la Havane et proposent un débarquement à Caïbarien.

Ces projets à peine conçus, l'amirauté apprend le départ de l'amiral Cervera, qui a quitté Saint-Vincent le 29 avril; or, rien de profitable ne pourra être entrepris contre les îles avant d'avoir acquis, par une victoire, la domination incontestée sur mer. Des mesures doivent être adoptées sans aucun délai pour assurer la facile jonction des escadres, mesures qui ont pour conséquence inéluctable de limiter leur sphère d'activité. Cette période sera caractérisée : *paralysis of the american military plans.*

Inopinément, le 9 mai, un avis transmis de Lisbonne au lieutenant Carghill, attaché naval près de l'ambassade des Etats-Unis à Londres, bouleverse cette seconde combinaison. L'escadre espagnole du Cap-Vert revient à Cadix! L'information est si peu suspecte que *l'assistant secretary of the war* — placé à la tête du service des renseignements — ne se donne même pas la peine de contrôler et de remonter jusqu'à la source, laquelle n'est autre que l'article du *Daily News* du 5 : « Back to Cadix — Is the End in Sight »!

Maintenant que n'est plus à redouter la venue fâcheuse de l'escadre de l'amiral Cervera, le Strategic Board de Washington revient une fois encore à son primitif programme. En cette phase de quelques jours vont s'accomplir les bombardements (1) de San-Juan-de-Puerto-Rico, de Cardenas et de Cienfuegos, ainsi que diverses démonstrations devant Bahia-Honda, Jicotea, Cabanas et Caïbarien.

Voici ce qui se passe à Cardenas :

La division de l'escadre de l'Atlantique, chargée du blo-

cus de ce secteur, est gênée dans ses mouvements par les trois petits bâtiments espagnols auxquels est confiée la défense de la baie : deux canonnières, *Ligera* et *Alerte*, et l'*Antonio Lopez*, vieux remorqueur armé d'un canon.

La garnison de la place, sous les ordres du colonel L. Moncada, se compose d'une compagnie d'infanterie de marine, d'environ 300 volontaires et d'une section d'artilleurs sédentaires (bomberos movilizados).

Le 11 mai, vers 8 heures du matin, le capitaine J.-F. Merry approche du port et détache du *Machias* (canonnière) un canot à vapeur pour se saisir du sémaphore de Cayo-de-Ana (Diana-Key). L'enseigne Arthur-L. Willard arbore le pavillon américain, conquérant ainsi le prix offert par un grand journal de New-York au premier soldat qui planterait la bannière étoilée sur le sol cubain.

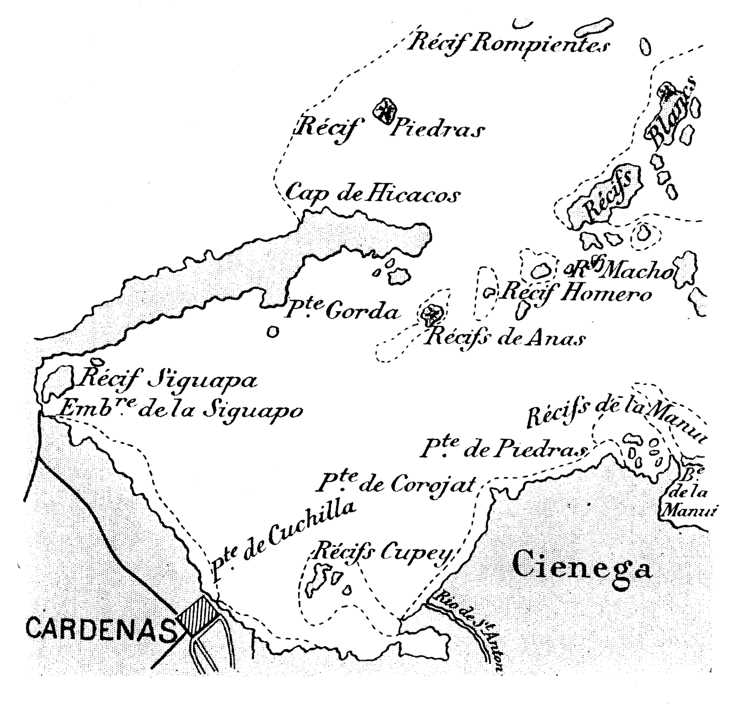
Le chenal principal étant miné, les Américains, sous la conduite d'un officier des douanes espagnoles, — déserteur (rapport du général Blanco), — s'engagent entre les keys de Romer et de Blano, dans le passage de Cayo-Aralupa. Bien que la marée soit haute, la canonnière *Wilmington* (capitaine C. C. Todd) ne peut pas s'avancer à plus de 2.500 mètres de la ville. Le *Machias* est resté au large.

Ordre est alors donné au torpilleur *Winslow* (lieutenant J.-B. Bernadon), qui ne tire que cinq pieds, de pénétrer dans l'intérieur de la baie et de tâcher de détruire les bâtiments ennemis. Il est suivi à quelque distance par le cutter *Hudson*. Le *Wilmington*, pendant ce temps, canonne le port. Ses obus mettent hors de combat l'*Antonio-Lopez*, causent des avaries à la *Ligera*, et allument un incendie dans les docks. Un projectile frappe la maison du consul d'Angleterre. Mais bientôt le *Winslow* se trouve dans une fâcheuse situation. Outre le feu des canonnières espagnoles,

---

(1) The bombardement mania seems for the moment to have infected the United-States counsels (*Times*, 16 mai).

il a à essuyer celui de batteries dont on ne soupçonnait pas l'existence, — batteries de campagne sans doute, — car les pièces, dissimulées dans les joncs et les palmiers nains, paraissent changer fréquemment de position. Un coup heureux met hors de service le gouvernail du torpilleur



Baie de Cardenas.

américain. Malgré tout, ce dernier tient bon et fait un feu d'enfer avec ses trois petits canons d'une livre, dont un est démonté presque aussitôt, tandis qu'un projectile de gros calibre démolit une des chaudières. Le *Winslow* reste donc en panne, exposé au tir concentrique des batteries et des canonnières.

Le lieutenant Newcomb, de l'*Hudson*, voyant le danger, s'avance bravement au secours du torpilleur, pour le re-

morquer hors du chenal. Il courrait de grands risques, si l'attention des artilleurs ennemis n'était absorbée tout entière par le *Winslow*.

A peine le câble est-il attaché qu'un obus vient éclater au milieu d'un groupe de matelots du torpilleur, tuant l'enseigne Worth Bagley et quatre hommes, en blessant trois autres (1).

Le corps de l'enseigne, retiré de l'eau par un matelot, les deux bâtiments s'éloignent, poursuivis par les projectiles des batteries de la côte.

Bientôt, un canot est envoyé par le *Wilmington* pour recueillir les morts et les blessés, ultérieurement évacués sur Key-West; du côté des Espagnols, les pertes, d'après les rapports officiels, sont de un sergent et de sept soldats blessés. La canonnière *Antonio-Lopez* (commandant don Domingo Montse), atteinte douze fois, sera réputée hors de service; le général Blanco honorera d'une mention spéciale l'intrépide dévouement des dames de la Croix-Rouge.

Le nombre de projectiles tirés par la division américaine pendant cette escarmouche de deux heures, se chiffre à environ soixante-quinze pour le *Wilmington*, cent trente-cinq pour le *Hudson* et deux cents pour le *Winslow*.

Ce même jour, dans une direction tout opposée, à Cienfuegos, avait lieu une autre action, également assez vive.

Le croiseur *Marblehead* (commodore B.-H. Mac Calla), la canonnière *Nashville* (capitaine W. Maynard) et le cutter

---

(1) La victoire de Cavite — est-il besoin de le rappeler — coûtait moins cher à l'escadre du commodore Dewey! La mort du lieutenant Bagley provoqua aux Etats-Unis une certaine émotion. A ses funérailles — à Raleigh (Caroline du Nord) — un vétéran de la guerre civile, qui avait combattu dans les rangs des confédérés, prononça ces mémorables paroles : « Le sang de Bagley a rebaptisé l'Union et a fait une fois de plus de *Old Glory* notre commun drapeau. »

des douanes *Windom* (capitaine S.-E. Maguire) avaient reçu mission de couper le câble Batabano-Cienfuegos-Tunas, de façon à ne laisser subsister que celui de la Havane à Key-West, inutilisable pour le capitaine général Blanco. On s'étonne que cette opération n'ait pas été tentée plus tôt, et il est dit que les Américains voulaient attendre, avant d'attaquer Cienfuegos, que ceux de leurs compatriotes qui habitaient cette localité eussent pu se retirer.



Il n'existe pas d'ouvrages sérieux dans ce port, ni de pièces de côte modernes. La garnison, le 11 mai, se compose de deux bataillons d'infanterie, avec plusieurs mitrailleuses Maxim, sous le commandement du général Aguirre.

L'affaire débute à 7 heures du matin par la canonnade du rivage. Puis, sous les ordres du lieutenant Winslow, du *Nashville*, quatre canots, montés par des volontaires, s'avancent vers l'emplacement des câbles et se mettent à l'œuvre. Au bout d'une heure environ — alors que l'opéra-

tion est aux trois quarts terminée — une volée part d'un taillis, où s'est embusquée une compagnie espagnole; et, en même temps, d'un autre point du rivage, des mitrailleuses importunent les canots. Un soldat d'infanterie de marine est tué et plusieurs marins blessés, dont le lieutenant Winslow.

Cependant, le travail continue et deux câbles sur trois sont rompus; les canots se retirent alors pour permettre aux bâtiments de bombarder l'avant-port; ceux-ci s'en prennent surtout aux batteries de la Punta-del-Gavilan et du phare d'Arimao qui sera totalement détruit. Les Américains éprouvent une perte de trois tués et de huit blessés (capitaine Maynard et lieutenant Winslow); les Espagnols accusent quatorze hommes hors de combat. Le *Nashville* et le *Marblehead* ont été plusieurs fois atteints, mais sans sérieuses avaries, le calibre des projectiles n'étant pas suffisant. Bien entendu, au dire des correspondances de Key-West, Cienfuegos a été réduit à un amas de ruines (1).

San-Juan-de-Puerto-Rico, également, a été détruit dans la matinée du 12 mai par l'amiral Sampson, s'il faut en croire les War Bulletins et les Extra qui s'envolent de Parc-Rown! Cette fois, renchérissant sur le *New-York Journal*, — le burlesque leader de la presse jaune, — ce sont des journaux anglais, le *Standard* et le *Morning Post*, qui se feront câbler : « The Surrender of San-Juan »!

En réalité, ces diverses entreprises (2) n'ont eu d'autre

---

(1) Plus tard, au large de Cienfuegos, les canonnières *Diego-Velazquez* (lieutenant D. Juan de Carranza y Reguera) et *Lince* (lieutenant D. Salvador Gomez Aguada) livreront un combat heureux « el primero en mar abierta de este campana ».

(2) Il conviendrait, pour ne rien omettre, de comprendre dans ce même paragraphe les engagements de *Manzanillo* (18 juillet) et de Nipe (23 juillet).

Mais le détail en serait sans grand intérêt; une simple notation suffit.

profit que de fournir d'utiles avertissements. Cardenas et Cienfuegos montrent qu'il n'est pas possible de compter sur la coopération des insurgés. San-Juan-de-Puerto-Rico est un échec que la *Tribune* de Washington s'efforcera d'atténuer, mais qui d'ores et déjà permet de se rendre compte de l'inefficace action des bâtiments (1) contre des défenses de terre quelque peu surélevées. La marine seule ne peut avoir raison d'une place ainsi appareillée; il lui faut nécessairement l'assistance d'un corps de débarquement.

Cet enseignement va trouver son immédiate application à Santiago.

Santiago, en effet, par suite de l'arrivée inattendue, inopinée dans sa baie de la flotte de l'amiral Cervera (2), devient sur cet échiquier objectif essentiel, point stratégique de première valeur.

Prodigieuse avait été la surprise à Washington lorsque l'on apprit le 16 mai la présence simultanée de bâtiments espagnols à la Martinique, à Sainte-Lucie et à Curaçao. Le 15, la *Viscaya* et la *Maria-Teresa* ont fait charbon à Willenstadt; le doute n'est plus permis, l'escadre de l'amiral Cervera a gagné la côte vénézuelienne. Mais alors, ces

---

(1) On reproche communément aux pièces armant les bâtiments américains de ne pouvoir tirer sous un angle supérieur à 15 degrés.

(2) Effectue son entrée vers 6 h. 30 du matin dans l'ordre ci-après : *Infanta-Maria-Teresa* portant pavillon du contre-amiral, *Vizcaya*, *Oquendo*, *Cristobal-Colon*. Un peu plus tard, les destroyers *Pluton* et *Furor;* le *Terror* a dû, par suite d'avaries, se réfugier à la Martinique.

Ces indications sont empruntées au très intéressant ouvrage, des mieux documentés, *Combates y capitulacion de Santiago-de-Cuba*, dont M. le lieutenant de vaisseau don Müller y Tejeiro a bien voulu nous communiquer les épreuves.

autres navires signalés à la Martinique, à Sainte-Lucie? Forcément on les attribuera à une seconde division, celle du capitaine de vaisseau Villamil comprenant *Cardinal-Cisneros*, *Cataluna*, et *Princesa-de-Asturias*, ralliée par les torpilleurs *Rayo*, *Ariete* et *Azor*.

Le Navy-Departement se perd en conjectures; de nouvelles mesures sont à prendre pour conjurer le danger qui maintenant menace la flotte de l'Atlantique. L'amiral Sampson, prenant avec lui les cuirassés et les monitors à marche lente, s'attachera à l'escadre venue des îles du Cap-Vert; le commodore Schley, avec les croiseurs et les yachts armés en destroyers, poussera une pointe au-devant de la « phamtom fleet », à laquelle on prête l'intention de vouloir rallier l'Armada déjà arrivée dans les eaux cubaines. Cette reconnaissance opérée, la division légère se déroberait, joindrait l'amiral Sampson qui, alors, — toutes forces réunies, — forcerait l'amiral Cervera à une action décisive.

Du jeudi 19 au dimanche 29 mai, les Américains ignorent ce qu'est devenue l'escadre espagnole. Le commodore Schley court le 23 à Cienfuegos; n'y trouvant pas l'amiral Cervera, il se dispose à revenir à Key-West « via south side of Cuba and Yucatan Canal ». Sampson croise dans le St-Nicolas Channel, et c'est du Môle, le 27, qu'il envoie à Schley l'ordre de se rendre à Santiago, — un « particulary confidential report » lui affirmant la présence dans cette baie des navires ennemis. — L'avis devra être renouvelé impérativement, car le commodore désire (1) gagner tout d'abord *Saint-Nicolas-Môle* pour s'approvisionner en charbon. En même temps, l'amiral prescrit au capitaine Folger du *New-Orléans* de convoyer à Santiago le *collier Merri-*

(1) « I Shall not be able to remain off that port (Santiago) on account of general short coal supply of squadrom. » (Dépêche en date du 24 au ministre de la marine.)

mac (1) qu'il a déjà projet de couler dans la passe, « suggestion » due au capitaine converse du *Montgomery*.

Enfin, Sampson — après avoir passé quelques heures indispensables à Key-West — se hâte le 29 vers Santiago.

En cours de route, rencontre du *Saint-Paul* et du *Yale*; le capitaine Sigsbee peut donner communication du télégramme en date du 29 par lequel le commodore Schley informe le ministre de la marine de la présence dans la baie de Santiago du *Cristobal-Colon*, de l'*Infante-Maria-Teresa* et de deux torpilleurs.

Ces hésitations blâmables, ces fausses manœuvres répréhensibles ne font que très médiocrement l'éloge de la conduite stratégique des escadres américaines.

Le blocus établi, il est procédé le surlendemain (31 mai) à une reconnaissance offensive, sorte de bombardement préliminaire. Le *World* (2) prétendra que l'amiral espa-

---

(1) Une erreur de copiste substitue le *Sterling* au *Merrimac* dans le texte de la dépêche expédiée; M. Good, représentant de l'Associated Press, à bord du *New-York*, a été à même de constater sur l'original ce « misunderstanding ». Se reporter à son très curieux et intéressant article « Inner history of admiral Sampson's Campaign » dans le numéro de novembre de *Mc Clure's Magazine*.

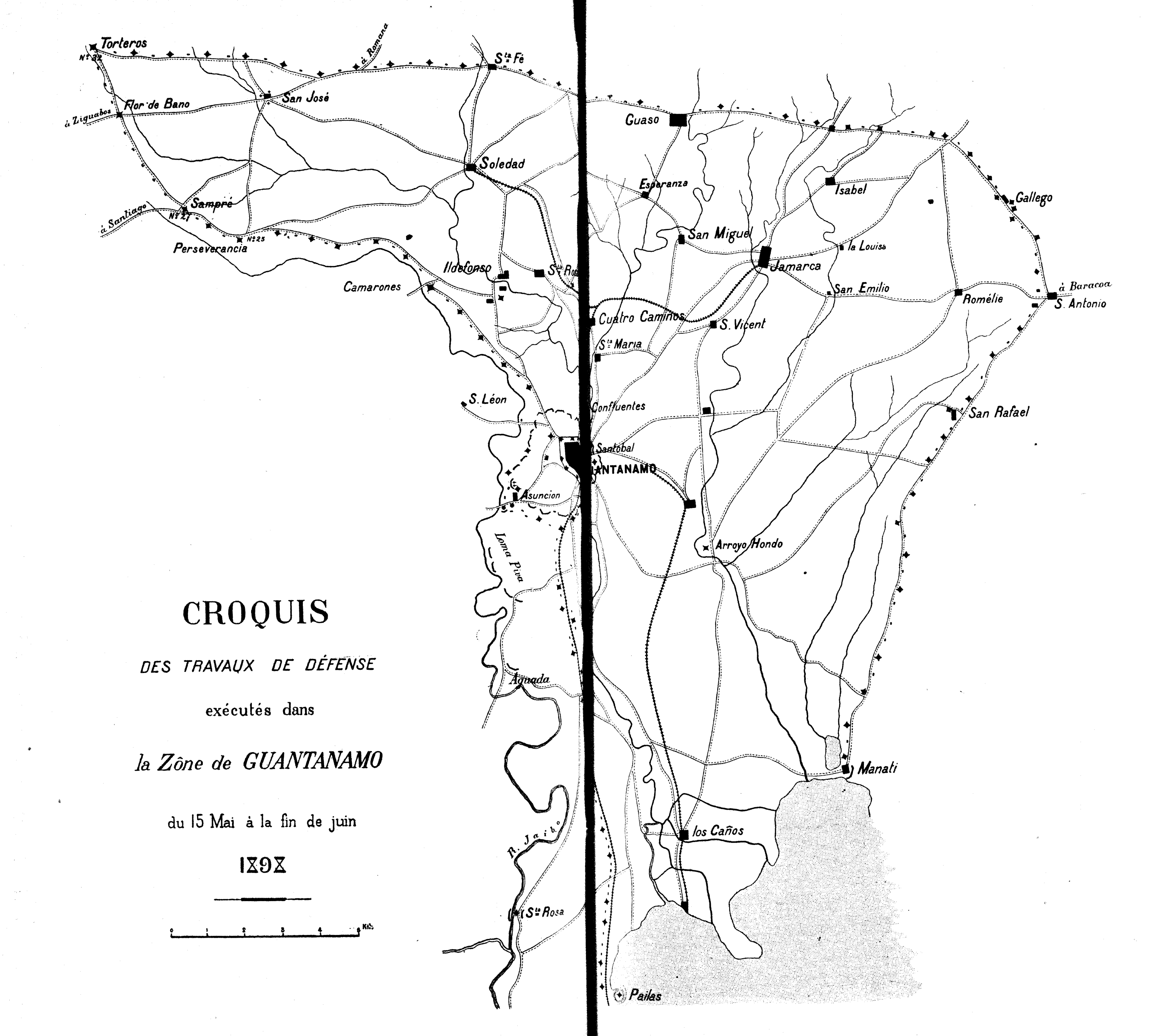
Un monsieur John Parsons, — 1033, Madison avenue, — le premier, aurait émis l'idée, pour boucher le chenal, d'y couler un navire hors de service (*Sun*, 25 mai).

Le *Merrimac*, quoique ne valant rien, n'était précisément pas dans la catégorie des bâtiments hors de service; il avait été récemment acquis au prix de 70.000 dollars.

(2) D'après le journal américain, l'amiral Cervera dut renoncer à son projet, constatant que l'escadre, qu'il croyait louvoyer au large, faisait bonne garde.

Peu de jours auparavant, le *Boston Herald* publiait la nouvelle de la forcée de la passe par le commodore Schley; le même jour, il est vrai, une autre feuille annonçait la défaite de la flotte américaine et la mort de l'amiral Sampson!!

Du reste, les commentaires les plus fantaisistes des journaux emplissent cette période. Le *New-York Herald* (28) croit que



CROQUIS
DES TRAVAUX DE DÉFENSE
exécutés dans
la Zône de GUANTANAMO
du 15 Mai à la fin de juin
1898
Torteros
à Romana
Sta Fé
Flor de Bano
San José
à Ziguabos
Soledad
Sampré
à Santiago
Perseverancia
Ildefonso
Sta Rosa
Camarones
Guaso
Esperanza
San Miguel
Isabel
Gallego
la Louisa
Jamarca
San Emilio
Romélie
à Baracoa
S. Antonio
Cuatro Caminos
S. Vicent
Sta Maria
S. Léon
Confluentes
San Rafael
Santobal
GUANTANAMO
Asuncion
Loma Piva
Arroyo Hondo
Aguada
Manati
los Caños
R. Jaibo
Sta Rosa
Pailas

gnol veut essayer ce jour de sortir du port; la position du *Cristobal-Colomb*, placé dès la veille en travers de la passe, suffit à prouver qu'il n'en est rien.

Le 3 juin, le *Merrimac* servira à *cacheter la bouteille.*

Cet épisode a été, il faut en convenir, bien surfait; son utilité pratique est plus que contestable; reste seulement à glorifier le courage et le sang-froid de l'officier chargé de l'exécution. Le lieutenant Richmond P. Hobson sera dit l'émule de Decatur ou de Cushing (1), et les noms des sept volontaires qui se sont joints à lui pour faire couler le charbonnier dans le goulet, méritent d'être retenus, ne serait-ce que pour confirmer l'observation déjà faite à propos du rôle de l'équipage du *Maine* : deux Américains Daniel Montague et John Philipps, deux Anglais John

---

Cervera est passé le jeudi 26 au large de Port-Limon (Costa-Rica); le *Daily-Mail* donne pour certain que l'amiral n'a fait que toucher à Santiago.

Pourtant, à Madrid, le ministre de la marine avait reçu *en clair* une dépêche de l'amiral Cervera, le prévenant de son entrée, le 19, dans la baie de Santiago, information aussitôt répétée par le *Daily News* et par le *Standard.* De plus, deux petits bâtiments américains ont pu constater, *de visu*, l'entrée des navires espagnols; l'un d'eux fut même pourchassé par un torpilleur.

(1) Decatur, qui, en 1805, mit le feu à la frégate *Philadelphia* capturée par les Tripolitains; Cushing, qui, en 1864, fit sauter à l'aide d'une torpille le navire confédéré *Albermale.*

Le lieutenant Hobson, grisé par toutes ces adulations, a commis l'insigne maladresse de vouloir exploiter à outrance sa jeune popularité. Sa tournée de conférences, à grand renfort de réclame, a donné naissance à une ridicule *Kissing epidemic.*

On reprochera au *Vanisking Hero* ces *osculatory exploits.*

Devenu gênant, il sera envoyé d'office aux Philippines.

La revue *Frank Leslie's populor Monthly* (janvier 1899) publie « the complete story of the sinking of the *Merrimac* and the capture and imprisonement of the crew at Santiago ».

Se reporter également à l'imprudente manifestation d'autogobisme que met en évidence la livraison de janvier 1899 de *Century Magazine.*

Kelly et John Murphy, un Français George Clarette, un Allemand Oscar Beigmann et aussi un mécanicien, dont la nationalité n'a jamais pu être exactement précisée, Italien ou déserteur espagnol.

Sampson et Schley réunis vont, dès maintenant, s'appliquer à une tâche préparant et facilitant l'intervention du corps expéditionnaire, qui aura mission *d'enfumer* l'escadre dans la rade de Santiago (to smoke out). En cette vue, resserrer le blocus ; ruiner les défenses du front de mer, soit pour permettre au moment opportun la forcée de la passe, soit pour dégager l'aile gauche de la ligne d'investissement ; créer de nombreuses diversions à l'effet de laisser les Espagnols dans l'ignorance du point définitif de débarquement et par cela même leur interdire toute concentration.

Texas, *Massachusetts*, *Iowa* et *Orégon* (1) sont directement et plus spécialement chargés du blocus ; ils se postent à 3.800 mètres environ du goulet — dans l'ordre susmentionné, de l'ouest à l'est — et de façon à voir l'épave du *Merrimac*. Ils tireront sur toute équipe de travailleurs qui pourrait être envoyée pour détruire cet obstacle. Si les vaisseaux espagnols ouvrent le feu, on répondra par un tir énergique de destruction ; éviter d'atteindre le Morro, où sont confinés les prisonniers du *Merrimac*.

La ruine des défenses du front de mer motive toute une succession de bombardements. Disons d'abord quels sont ces ouvrages :

Batterie de Punta-Gorda : deux obusiers Mata de 15 cm., deux Krupp de 9 cm., deux Hontorio de 16 cm., provenant de la *Reina-Mercedès* que le mauvais état de ses chau-

---

(1) L'*Orégon*, parti de Puget-Sound (San-Francisco) le 6 mars, traversait le détroit de Magellan et arrivait à Sand-Key (Floride) le 26 mai.

« *Phenomenal voyage* » : 18,102 milles en 81 jours !

dières oblige à transformer en batterie flottante; capitaine d'artillerie Seijas.

Batterie de la Estrella: deux vieux obusiers de 21 cm.; deux Plasencia de 8 cm., deux anciennes pièces de 12 cm; lieutenant d'artillerie Sanchez. (Cette batterie n'eut pas à intervenir.)

Batterie del Morro: cinq canons de 16 cm., deux obusiers de 21 cm. (ces sept pièces d'un modèle délaissé), capitaine Seijas, puis lieutenant Léon; gouverneur du fort, le commandant d'infanterie don Antonio Rios.

Batterie haute de la Socapa: trois obusiers démodés de 21 cm., deux Hontorio de 16 cm., venus de la *Reina-Mercedès* (enseigne de vaisseau Nardiz). De même, fournis par ce navire, six canons à chargement rapide disposés pour le tir rasant et pour la protection des mines sous-marines (lieutenant de vaisseau Camino).

Deux lignes de torpilles Latiner-Clark : la première (sept) entre la Estrella et la Socapa; la seconde (six) entre la Socapa et Cayo-Smith.

Le premier essai de bombardement — simple passade — a lieu le 18 mai, contre le Morro et Punta-Gorda par le *Saint-Louis* et une canonnière. La seconde et la troisième tentatives (31 mai et 3 juin) seront tout aussi insignifiantes; l'opportunité de la canonnade du 6 juin (quatrième) n'a pas encore été démontrée et pourra être qualifiée par le *Daily Telegraph* (14 juin) de « half finished bombardement ».

Il nous pourtant, à ce sujet, entrer dans quelques détails.

A six heures du matin, l'escadre a été formée en double colonne à six milles du Morro et s'avance jusqu'à moitié de cette distance. La « main section » (*Iowa*, *Oregon*, *New-York* qui porte pavillon, *New-Orléans*, *Yankee*, canonnière *Dolphin*), à l'est; la division Schley (*Texas*, *Massachusetts*, *Brooklyn*, *Marblehead*, canonnière *Suwanee*), à l'ouest.

A 8 h. 30, le *New-York* ouvre le feu sur les ouvrages de l'est, proches du Morro (2 batteries) et Dead's-Man-Point

(batterie tout au bord de l'eau dans le goulet). Le *Brooklyn*, au même moment, s'en prend à la Socapa (Camenos-Batt et Puntilla-Batt).

Les autres navires agissent à leur tour. Les forts répondent, mais sans grande ardeur, et avec le désir évident de ménager leurs munitions pour une meilleure occasion. Au brouillard, qui jusqu'alors n'avait fait que gêner le tir, succède une forte pluie; les bâtiments doivent suspendre l'action (8 h. 40). Elle est reprise un peu plus tard et soutenue cette fois (9 h. 30) principalement par les ouvrages espagnols de deuxième ligne (Estrella, Dead-Man, Cayo-Smith). A onze heures, le *New-York* déploie le signal « cessez le feu ». Bien qu'à la fin de la lutte les Espagnols soient parvenus à rectifier leur tir, les Américains n'ont éprouvé que de très insignifiants dommages (*Massachusetts* touché et un tué à bord du *Suwanee*). La défense reconnaît une perte totale de vingt-huit morts et d'une quarantaine de blessés; dans le nombre des tués, le capitaine Emilio Acosta Eyerman, second officier de la *Reina-Mercedès*. Seules les casernes du Morro et la batterie d'Estrella subissent quelques dégâts importants (1).

---

(1) L'excellent correspondant de la *France Militaire* — M. Nestler Tricoche, auquel nous avons beaucoup à emprunter — signale la petite mésaventure arrivée au *Dolphin* et au *Yankee* qui, opérant sur le flanc droit, bombardent consciencieusement un fortin; il ne répond pas, et pour cause, les Espagnols y ayant monté des « canons de quakers », simples pièces en volige.

Sur le *Yankee*, la milice navale de l'Etat de New-York avait reçu le baptême du feu.

L'*Evening Journal* accapare à cette date le monopole des plus impudentes élucubrations. De lui, le roman du pilote espion naïvement fourni au commodore Schley par le consul Deat de Kingston et qui fut pendu aux vergues, pour avoir voulu conduire les navires américains sur les torpilles espagnoles; la même commère, encore à court de copie, inventera l'histoire de la capture du *Terror* par le *Texas*, fournissant ainsi aux journaux anglais — au *Daily News* (7 juin), au *Daily Telegraph* (9 juin) — matière aux plus invraisemblables commentaires.

Qu'on y songe, quatre-vingt-dix canons américains contre les six pièces espagnoles du Morro et de la Socapa!

Les 14, 16 et 18 juin, autres exercices pyrotechniques, desquels il n'y aurait rien de particulier à mander, s'il ne convenait de rechercher un exemple de l'intervention du *Vesuvius*.

Donc, le 16, l'escadre, manœuvrant à la vitesse de cinq nœuds, se dispose en croissant (crescent shaped), à environ 3.000 yards de la côte. Au centre, les gros bâtiments, le *New-York* portant pavillon de l'amiral; à droite, le *Massachusetts*; à la corne gauche, pour plus efficacement enfiler la plage, le *Vixen* et le *Scorpion*. A 5 h. 25, le *New-York* tire le premier coup de canon sur les batteries à l'est du goulet; le *Vesuvius* lance trois de ses projectiles chargés de 250 livres de coton-poudre; quinze minutes suffisent au *Massachusetts* pour bouleverser la batterie ouest; un obus du *Texas* fait sauter un magasin à poudre; le *New-Orléans*, se rapprochant du rivage jusqu'à 500 yards, emploie ses canons à tir rapide de 8 in. à balayer la batterie à l'est du Morro, mais il n'est point tiré sur le fort où on croit que sont encore internés le lieutenant Hobson et les prisonniers du *Merrimac*. A 6 h. 30, cesse ce « marvellous » bombardement (*Reuter* special service). Le *Daily Telegraph* et le *Daily Chronicle* chanteront laudes, et *l'Evening Journal*, ambitieux de paraître mieux informé, imaginera la destruction de la *Vizcaya* par un des obus du dynamite gunboat.

Les diversions seront multiples, variées, mais peu significatives, tant qu'il s'agira simplement de fournir armes et munitions aux insurgés, dont on réclame le concours en vue d'isoler Santiago; tel Rabi (1) à Acerraderos, qui

(1) Rabi, chef d'état-major de Garcia et commandant son avant-garde, s'était porté de Bayamo à Acerraderos à travers la

surveille la sortie de la garnison de Manzanillo ; tels Castillo et Periquito Perez, ayant mission d'intercepter les communications entre Santiago et Guantanamo, observant également dans la direction d'Holguin.

Par contre, dans un mode différemment approprié, l'affaire de Guantanamo se révèle d'une importance décisive. L'occupation doit y être durable, comme pour faire entendre aux Espagnols que le choix du point de débarquement est devenu définitif par suite de la prochaine arrivée d'un corps expéditionnaire.

La baie de Guantanamo est placée à 65 kilomètres à l'est de Santiago ; elle est divisée en deux rades : l'une extérieure, d'un accès facile, l'autre intérieure, peu profonde — dite baie de Joa — à laquelle on accède par un étroit goulet de 250 mètres de large. A Caïmanera, un fortin servant de réduit à de médiocres tranchées, et vis-à-vis, à Cayo-Torro, un ouvrage qui affecte quelques prétentions. Le village, à environ 10 kilomètres de la mer, est relié par un chemin de fer de 20 kilomètres à Santa-Catalina-de-Guantanamo (7.000 habitants), tapie au pied de la chaîne de Saltadero. Caïmanera, gratifié d'un débarcadère, est le point d'atterissement du câble Santiago-Haïti.

Le général Pareja, de la division Linarès, tient ce secteur avec deux bataillons de Simancas (2.800 hommes), un bataillon del Principe (1.700 hommes), un bataillon de Tolède (900 hommes), un escadron de cavalerie (100 chevaux), deux pièces à tir rapide, une compagnie du génie, une section de guardia civil (25 hommes), deux tercios escuadras (600 hommes) et environ 500 irréguliers (1).

Sierra Maestra. Cette marche est une des rares opérations sérieuses menées à bonne fin par les insurgés ; elle fait honneur au cabecilla que le maréchal Martinez Campos estimait après Maceo le meilleur général de l'armée libératrice.

(1) Effectifs figurant sur les contrôles mais qui ne répondent pas — et il s'en faut de beaucoup — à la situation réelle.

Ces forces sont ainsi réparties :

a) Pour la défense de la « trocha » : un bataillon de simancas, 150 chevaux des guérillas de Soledad et de Romelie, un escadron de Maria Cristina ; ces détachements occupent les ingenios de Soledad, Romelie et Santa Cecilia. Sur le rio Guantanamo, à Santa Rosa, cinquante hussards de Pando.

b) Pour la protection de la baie : trois compagnies de Toledo à Caymanera, une compagnie à Cayo Martel, un peloton à Punta Caracoles, deux compagnies en réserve à Lluvaguanal et las Pailas ; une compagnie del Principe à Playa del Este, une compagnie à Cayo del Torro, trois compagnies à Pozo del Manzanillo, deux compagnies en réserve à la Glorieta et Manati.

c) Pour être porté, au premier avis, sur le point menacé, un bataillon del Principe à Guantanamo.

Une première fois, le 19 mai, les Américains font avancer à l'entrée de la baie les croiseurs auxiliaires *Saint-Louis* et *Wampatuck* avec mission de couper le câble. La compagnie de Playa del Este et la canonnière *Sandoval* (capitaine Scandella) suffisent à faire arrêter cette tentative, sans qu'il soit besoin de faire intervenir la réserve.

Le 7 juin, l'opération est reprise, mais dans de toutes différentes conditions.

A 6 heures du matin, très prudemment, en la crainte de batteries masquées dans la brousse comme à Cienfuegos, le *Marblehead* et le *Yankee* pénètrent dans le chenal. Le général Pareja a eu le temps de faire renforcer les postes ; deux compagnies de Simancas et deux compagnies de las Escuadras sont envoyées à Playa del Este (commandant D. José Roibal, du bataillon del Principe). Sous le feu des navires ennemis, la défense ne peut se maintenir dans ses tranchées et se retire, le soir, quelque peu en arrière, sur les hauteurs del Cuzco.

Les Américains parviennent sans difficulté à rompre le

câble, mais ils n'osent encore commencer la mise à terre. L'*Oregon*, le *Yosemite* (monté par la milice navale du Michigan) et le *Vixen* doivent venir, le 10, renforcer les deux bâtiments laissés en observation devant les ruines du fortin. Après une nouvelle prodigalité d'obus, l'*Oregon* et le *Marblehead* débarquent une soixantaine de marins pour servir d'avant-garde au bataillon d'infanterie de marine (1) (600 hommes) amené par la *Panther*. Le lieutenant-colonel Huntington, sans délai, organisera son poste, qui sera dénommé « camp Mac Calla », en l'honneur du capitaine du *Marblehead*.

Ce même soir (vendredi, vers minuit), la compagnie D étant de grand'garde, première alarme, qui tiendra le bataillon sur pied durant toute la nuit.

Le lendemain (11 juin), le commandant Roibal sort de la Manigua, dirigeant son effort principal sur la prise d'eau de l'Ensenada; dans la soirée, les marines ont dû rétrograder et, adossés au camp, former leur *hollow square;* au petit jour, les Espagnols se retirent.

Le commandant D. Ramon Milla est porté avec les derniers éléments dont le général puisse disposer (2) — car il serait dangereux de dégarnir la trocha — au secours del

---

(1) Comme l'énonce M. Nestler Tricoche, l'historique de ce corps est l'histoire militaire de l'Union. Depuis leur création par le congrès continental de la révolution, les « marines » se trouvent partout où un coup de feu a été tiré : dans la guerre de l'Indépendance, à Tripoli, en 1812, en Malaisie, au Mexique, dans la guerre civile, en Corée; on les emploie même (1877) à la répression des émeutes.

(2) Les insurgés de Jateras, de Baracoa et del Vinculo se préparent à une attaque des lignes. Le commandant de la 2e brigade se trouve dans l'obligation d'en renforcer la défense; deux compagnies del Principe sont envoyées à Santa Cecilla, les détachements de San Rafaël et de San Antonio retournent à leurs postes. Le 17 juin, Periquito Perez attaque Camarones et pénètre jusqu'à Jamaïca; il est nécessaire, pour le chasser, de mettre

Curzo. Le 12, les Espagnols reviennent à la charge. Une fois encore, les marines recourent au couvert de leurs tranchées, sous la protection de l'artillerie des navires. Mais le *Texas*, le *Marblehead*, la *Panther* et le charbonnier *Abarendas* battent les approches du camp; il est impossible à l'infanterie assaillante de cheminer sous ce feu infernal, et le plus avisé est de rompre le combat (vers 3 heures de l'après-midi) pour continuer la lutte, à la nuit, dans des conditions moins inégales. — De 8 heures à 10 heures du soir, les Espagnols tentent, avec une grande énergie et à diverses reprises, d'aborder le camp américain; épuisés, mais non rebutés, ces vaillants soldats doivent finalement se décider à la retraite aux premières lueurs de l'aube. Les auxiliaires cubains, dont les Américains n'auront que très médiocrement à se louer (1), suivent une sage circonspection; à son tour, le lieutenant Neville (2) (de la compagnie D) pousse une patrouille qui permettra de constater que les alentours sont franchement dégagés.

Les Américains sont, eux aussi, à bout de forces après ces trois combats de nuit, après ces incessantes escarmouches; néanmoins leurs pertes ont été relativement faibles — une quarantaine d'hommes environ, — ce qui s'explique facilement par la nature même du combat de nuit. Les Espagnols, quoique s'étant plusieurs fois élancés à l'assaut, ne sont guère plus éprouvés (quatre officiers tués et deux blessés, treize soldats tués et trente-quatre blessés, seize

---

en mouvement une colonne mobile. Le 28, autres inquiétudes sérieuses dans le secteur Flor de Bano — Sampré — passage du rio Jaibo.

(1) Correspondance publiée par les *Münchener Neuste Nachrichten* du 18 juin.

(2) Avait été chargé le 11, avec le lieutenant Schaw, d'une reconnaissance; rentre le lendemain après dix-huit heures de marche et de combat.

disparus). On notera l'étrange écart entre les résultats obtenus et le gaspillage de munitions! Dans la seule nuit du dimanche au lundi, les marines tirent 12.000 cartouches et les mitrailleuses Colt épuisent leurs caissons!

A la suite de ces affaires furent constatées sur quelques cadavres des blessures d'un terrifiant aspect; l'amiral Sampson insère dans sa dépêche du 13 : « An outpost of four marines were killed, their bodies being mutilated barbarously ». Le *New-York Herald*, avec illustration à l'appui, prouvera irréfutablement que les corps de James Mac Golgan et de William Dunphy ont été soumis à des atrocités dont on aurait cru capables seulement les Turcs ou les plus farouches tribus de l'Afrique occidentale; le *Daily Telegraph* s'écriera : « Les Etats-Unis sont en guerre avec un ennemi qui, en indignité, ne le cède en rien aux Turcs ».

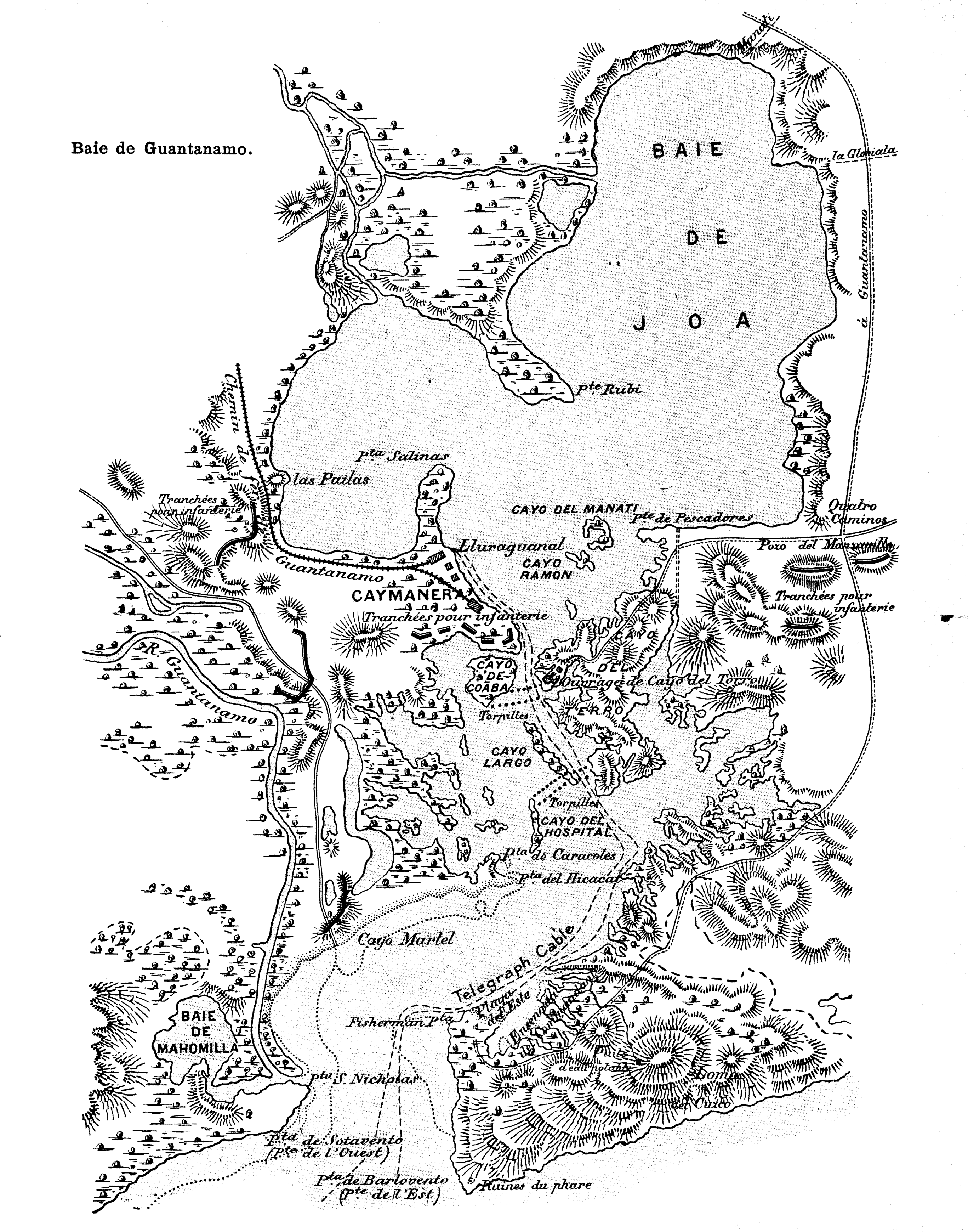
L'Espagne, outrée, proteste sans retard contre ces perfides imputations; il dut être reconnu, après enquête scientifique par le chirurgien en chef van Reypen, que ces horribles plaies étaient produites par la balle Mauser tirée à courte distance et pénétrant dans certains milieux favorables aux effets hydrostatiques.

Seulement, que penser de l'inconscience avec laquelle le commandant en chef des forces américaines se fait le propagateur de semblables calomnies? Peut-on alors s'étonner de la coupable légèreté des reporters, de ces *drones* — ainsi que les qualifiait sir Garnet Wolseley — acharnés à la recherche, pour leur journal, d'un *boom* sensationnel?

Cette digression excusée, revenons à la baie de Guantanamo.

Le recul des Espagnols étant devenu définitif, et ses hommes quelque peu reposés, le lieutenant-colonel Huntington se décide le lundi (14) à une reconnaissance offensive; trois compagnies (capitaines Elliott, Spicer et Mahoney) y seront employées avec le concours des Cubains.

Baie de Guantanamo.



La relation fort détaillée du *Daily Telegraph* (17 juin) peut sans inconvénient être écourtée. Après une marche très pénible de plus de deux milles à travers la brousse, la reconnaissance aborde une chaîne de hauteurs, et perçoit, au pied du versant opposé, le camp espagnol; celui-ci, occupé par un bataillon et par deux guerillas, se compose d'un amas de huttes groupées autour d'un puits, le seul puits d'eau potable qui se puisse trouver dans les environs. Le combat s'engage aussitôt à la distance de 500 mètres. Les partidas de Thomas et de Laborde ne paraissent avoir d'autre souci que de remplir de leurs projectiles le fond de la vallée; mais le feu des marines est mieux réglé, et le canon de l'aviso *Dolphin* — après quelques incertitudes — a pu également entrer dans la partie.

Les Espagnols ne tarderont pas à se rendre compte de l'inutilité de leur résistance; ils doivent se résoudre à la retraite sur Quatre-Caminos, laissant quelques morts et prisonniers. Les Cubains perdent deux tués et quatre blessés, les Américains, un seul contusionné, mais une cinquantaine d'hommes ont été plus ou moins gravement frappés d'insolation.

En somme, les vainqueurs doivent se contenter d'être témoins d'une retraite bien ordonnée; les huttes incendiées, le puits comblé, la reconnaissance, le soir, rentre au camp Mac-Calla.

Les 15, 16 et 17, pour faire tomber les véritables défenses de la baie de Guantanamo, le *Texas,* le *Marblehead* et le *Suwanee* s'engagent dans le chenal; quelques obus suffiront pour faire crouler les murailles délabrées de l'ouvrage de Cayo Torro et pour démolir les casernes de de Caïmanera : médiocre résultat mais dont il faut savoir se contenter.

Depuis près d'un mois, depuis que Periquito Perez est maître de la sierra, le général Pareja a dû renoncer à correspondre par le télégraphe optique avec le comman-

dant du IVe corps; les affaires de juin complètent son isolement, et il n'apprendra que le 18 juillet, par un aviso parlementaire, la reddition de Santiago.

Cette fin douloureuse sera néanmoins, pour la 2e brigade, la délivrance attendue. Les vivres font à ce point défaut que, le 5 juillet, la ration du soldat a été réduite à une poignée de maïs vert et à 6-8 grammes de viande de cheval ou de mulet. La plaie des moustiques est intolérable et les situations accusent 736 indisponibles (1).

Pendant que les « marines » luttent désespérément pour se maintenir en possession d'un petit coin de la terre cubaine, la grande expédition, enfin, a quitté le port de Tampa.

Le président Mac Kinley, — « el generalisimo » pourra dire le *Heraldo*, — soutenu par le ministre de la guerre, réussit à triompher des incertitudes de son cénacle stratégique et à vaincre les résistances du général Miles (2).

L'armée d'invasion sera formée à Tampa et comprendra :

Le Ve corps, commandé par le général Shafter et dont tous les régiments sauf deux sont réguliers.

Ire division (Kent) : 6e et 16e, 71e New-York; 10e, 21e,

---

(1) Les pertes totales par le feu sont : tués, un officier et dix-sept hommes; blessés, six officiers et soixante-dix-huit hommes; disparus, un officier et dix-sept hommes.

(2) Le commandant en chef formulera ainsi son opinion :

« The army is not in shape for the invasion of Cuba, and a great deal of hard work will be necessary before it can be put into proper condition for such a campaign. It lacks discipline, and the fact is it is deficient in almost everything that enters into the proper equipment of an army for actual campaigning. Better raw materiel for a magnificent army was never collected together, but more than that is required for effective operations in a hostile country under adverse climatic conditions. »

2e; 13e, 9e, 24e. IIe division (Lawton) : 8e, 22e, 2e Massachusetts; 4e, 1er, 25e; 12e, 7e, 17e.

Réserve (brigadier général Bates) : 3e et 20e (1).

Un bataillon du génie.

Un détachement de troupes sanitaires;

Cinq escadrons de cavalerie (général Wheeler) : un du 2e régiment, le seul qui ait été admis à embarquer ses chevaux; deux escadrons démontés de l'armée régulière et deux de volontaires (les fameux roughs-riders du lieutenant-colonel Roosevelt).

Quatre batteries de campagne (E, K du 1er, et A, F du 2e); deux batteries lourdes C et H du 4e régiment (8 pièces de siège et 8 mortiers).

Les hommes sont approvisionnés à 500 cartouches et à vingt-quatre rations de vivres de route ou de campagne (la réserve comporte soixante journées); bagages réduits à la seule tente-abri et pour les officiers à 80 livres.

Au total, — d'après le rapport même du général Shafter, —, 815 officiers et 16.072 hommes de troupe.

Les corps et services dirigés sur Port-Tampa dans la soirée du 7 juin s'embarquent, soit à la jetée même où les trains viennent aboutir, soit au moyen de chaloupes à vapeur. Le 8, à 2 heures de l'après-midi, tout était terminé; il avait fallu dix heures environ pour parfaire l'opération.

« A 2 h. 30, la canonnière *Castine* donne le signal du départ et le transport *Santiago* prend la tête. Quelques musiques militaires se mettent à jouer des airs nationaux

---

(1) A toute éventualité avait été préparée la formation d'un corps de réserve (brigadier général Snyder) par prélèvement, sur l'ensemble de l'armée, des meilleurs régiments de milices : 3e et 5e Ohio, 32e Michigan (VIIe corps, Jacksonville); 1er Ohio, Indiana, 3e Pennsylvania (Ier corps Chickamanga); 2e New-York, 1er Columbia, 5e Maryland (IIIe corps, Chickamanga). Le commandant en chef Shafter, au moment même de l'embarquement, préfère à ce corps la petite brigade Bates.

et notamment « Hoil to the chief » en l'honneur du général Shafter, lequel est sur la *Segurança*; mais par erreur, c'est l'*Olivette* (réservée aux reporters) qui reçoit la majorité des ovations. Peu importe ! Il faut que l'enthousiasme des volontaires se manifeste d'une façon ou de l'autre et leur fasse oublier la fatigue et l'ardeur d'un soleil sans pitié. »

Les troupes, hélas, ne sont point au bout de leurs peines. Les premiers bâtiments n'ont même pas encore gagné le large que déjà est donné l'ordre de surseoir au départ. Le *Navy Departement*, au fond, n'a jamais cru sincèrement au rapport de l'amiral Sampson, affirmant « l'embotellada » de l'escadre espagnole; il suffira d'une incertaine rumeur pour appréhender la présence de navires ennemis (escadre Camara ?) à l'ouest de Haïti ou sur la côte de Cardenas.

Et cette incertitude immobilisera l'expédition sept longues et énervantes journées dans la baie de Tampa (1).

Enfin, dans la nuit du 13 au 14 juin, le convoi se met en

---

(1) Les conseillers de M. Long se rendent parfaitement compte de la convenance d'exécuter et d'expliquer cette seconde manifestation de *paralysis of the american military plans.*

Le capitaine Mahan s'y appliquera plus particulièrement dans une série d'articles donnés au *Times* (janvier 1899), « the war on the sea and its Lessons ».

Nous relèverons entre autres (cinquième article, 25 janvier) : « We were at times hard driven by want of vessels to avoid laying ourselves open to reclamation, on the score of the blockade being, invalid, even within its limited range, because ineffective. This was especially the case at the moment when the army was being convoyed from Tampa, as well as immediately before, and for some days after, that occasion; before, because it was necessary then to detach from the blockade and to assemble elsewhere the numerous small vessels needed to check the harmful activity of the Spanish gunboats along the northern coast, and afterwards because the preliminary operations about Santiago, concurring with dark nights favourable to Cervera's escape, made it expedient to retain there many of the lighter cruisers, which, moreover, needed recoaling—a slowbusiness when so many ships were involved. »

route pour Santiago. L'*Indiana* d'abord, avec en file le croiseur *Detroit*; puis, sur trois lignes parallèles, les vingt-quatre transports flanqués respectivement, à droite et à gauche, par les canonnières *Newport* et *Annapolis;* à l'arrière, les canonnières *Bancroft* et *Helena*. *Castine* et *Hornet* font office d'éclaireurs.

Le second échelon, formé de onze transports (nos 25 à 35) et de quatre allèges, suit à peu de distance, escorté par le *Brooklyn*, le *Scorpion*, le *Montgomery*, le *Wilmington*, le *Marietta*, le *Cincinnati*.

La flotte, très habilement guidée par le capitaine Taylor (*Indiana*), traverse sans péril les écueils du Rebecca-Channel et se montre le 20, dans la matinée, à l'entrée de la baie de Guantanamo. Le détail de la traversée publié par le *Times* (18 juin) — correspondant à bord du *Vigilancia* — ne signale rien qui mérite d'être retenu : un seul bâtiment, battant pavillon norwégien et transportant des fruits de la Jamaïque à Boston, fut croisé sur les côtes cubaines; aussi, la perte d'une chaloupe remorquée, incident mentionné, et fort regretté, par le général Shafter; simplement quatorze cas de fièvre typhoïde et quelques-uns de rougeole.

Dans l'après-midi, les navires mouillent à une quinzaine de milles au large de Santiago. L'amiral Sampson, prévenu par les avisos *Rodgers* et *Ericson*, se rend à bord de la *Segurança;* les deux officiers généraux, un peu plus tard, se feront conduire à Aserraderos pour conférencer avec le cabecilla Garcia.

Alors est définitivement fixé le choix du point de débarquement — Daiquiri.

Ainsi ramenés à la côte cubaine, examinons sans plus tarder les moyens dont bénéficie la défense pour repousser l'imminente agression. Quelle est, à l'avant-veille de l'événement décisif, la répartition des forces espagnoles?

Le commandant de la division de Santiago-de-Cuba, vic-

TIME D'UNE FATALE ERREUR STRATÉGIQUE, dont nous avons le devoir de le décharger dès maintenant, — avant même l'examen critique qui, au dernier chapitre de ce livre, s'efforcera d'établir les responsabilités encourues, — le lieutenant général Linarès (1), disons-nous, ne sera pas instruit des probabilités de jour en jour plus certaines, dénonçant l'objectivité du corps expéditionnaire.

Il devra, par suite, adopter un *mode expectatif*, favorisant d'une part la surveillance du littoral, permettant, d'autre part, de tenir à distance les partidas cubaines.

A) A l'ouest de Santiago. — Deux compagnies de San-Fernando et deux guerillas à pied occupent Palma-Soriano (2).

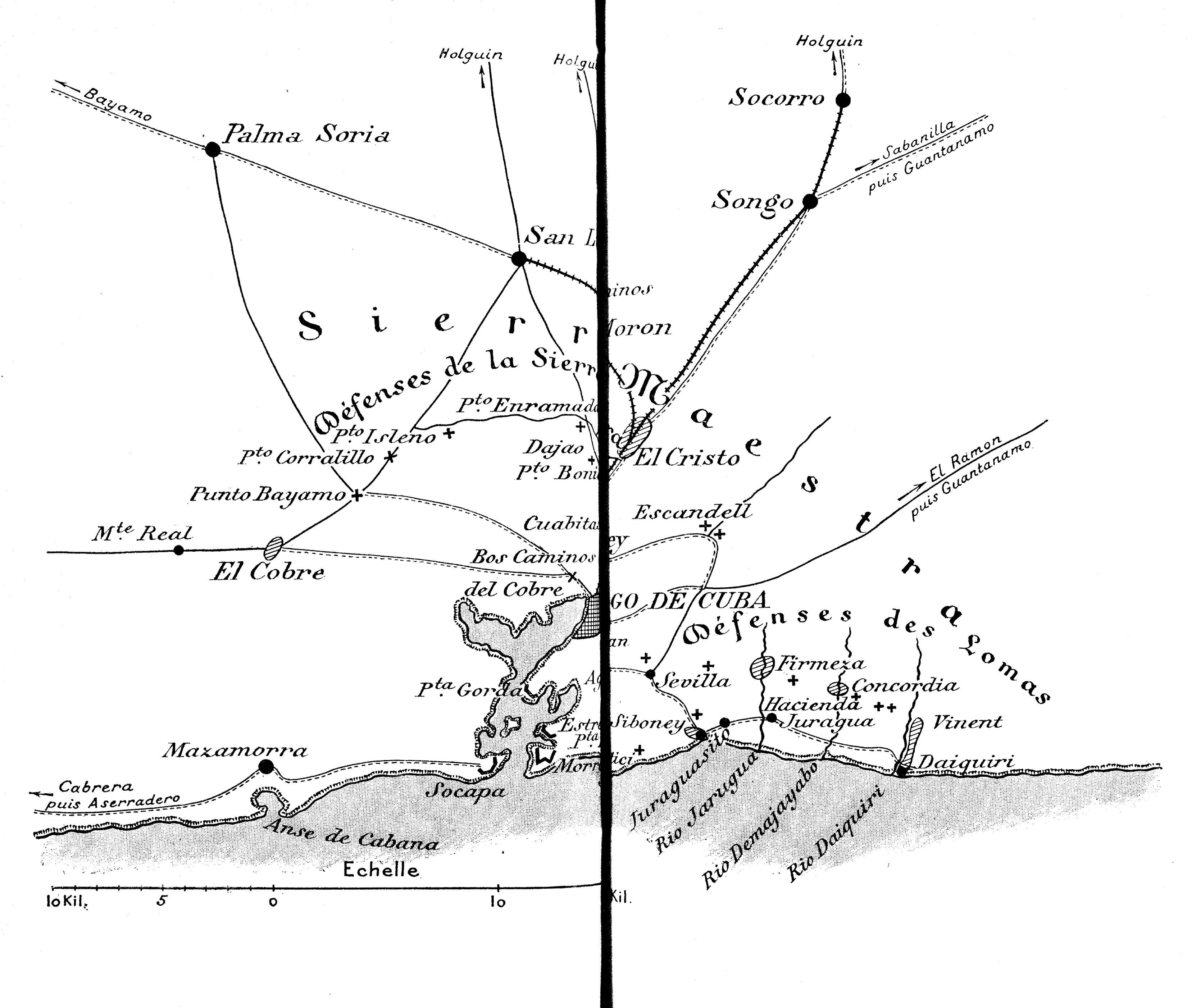
Le bataillon de Asia (colonel don Frederico Aldea) et deux compagnies de mobilisés tiennent : Cabanas, Mazamorra, Punta-Cabrera, Bartolon, Monte-Real et Cobre, (cette dernière localité entourée des ouvrages Maboa, Fortin et Santuario).

B) Au nord. — Une compagnie de Constitucion et une compagnie de mobilisés garnisonnent San-Luis. Deux autres compagnies (Constitucion et mobilisés) s'échelonnent le long de la voie ferrée, par Los Caminos et Moron, à Cristo.

Un groupe, formé de deux compagnies de Cuba, d'une

(1) Le lieutenant général don Arsenio Linarès Pombo est né à Valence le 22 octobre 1848; il est officier de 1863. Après avoir pris part aux débuts de la campagne carliste de 1871, le capitaine Linarès est envoyé à Cuba d'où il reviendra pour assister aux combats de juin 1874, autour d'Estella, qui lui vaudront à titre de récompense le grade de commandant. Une seconde fois dans la grande Antille en 1876. Est emmené par le général Jovellar aux Philippines. Brigadier en 1889. En juin 1895, retour à Cuba; général de division du 27 février 1896; grand-croix de Maria Cristina. Soldat et psychologue de l'école de Bugeaud.

(2) Le général Vara de Rey avait dû, les 20 et 22 mai, dégager la place sérieusement compromise par Calixto Garcia.



Holguin
Holguin
Holguin
Bayamo
Palma Soria
Socorro
Sabanilla puis Guantanamo
Songo
San L
inos
Sierra Maestra
Moron
Défenses de la Sierr
Pto. Enramada
Pto. Isleno
Pto. Corralillo
Dajao
Pto. Boni
El Cristo
Punto Bayamo
El Ramon puis Guantanamo
Escandell
Cuabitas
Mte. Real
El Cobre
Bos Caminos del Cobre
GO DE CUBA
Défenses des Lomas
Firmeza
Concordia
Sevilla
Pta. Gorda
Hacienda
Juragua
Siboney
Vinent
Estre
Pta
Morro
Mazamorra
Daiquiri
Cabrera puis Aserradero
Socapa
Juraguasito
Rio Jarugua
Rio Demajayabo
Rio Daiquiri
Anse de Cabana
Echelle
10 Kil. 5 0 10 Kil.

compagnie du bataillon provisoire de Puerto-Rico nº 1 et de deux compagnies de mobilisés, garde le chemin de fer Cristo-Songo-Socorro et le camp del Hermitano au sommet de la sierra.

El Cristo, devant servir de dernière position de résistance aux éléments chargés de la protection des deux lignes El Cristo-San Luis (quatorze kilom.) et El Cristo-Songo (huit kilom.), a été très solidement organisé; la belle carte jointe à l'ouvrage du lieutenant de vaisseau don José Müller y Tejeiro n'indique pas moins de treize blockhaus aux alentours de la localité.

En arrière de ces avancées s'étale la ligne proprement dite d'observation et de défense extérieure; sa gauche à Bayamo (nord-est de Cobre), sa droite à Escandell (est de Caney); au centre, — sur un éperon — le site de Cuabitas (quatre ouvrages) et le village de Caney flanqué de six fortins.

Ce même secteur comprend, en plus, la garnison de la capitale et des batteries de la baie, Morro, Socapa et Punta-Gorda. On lui affecte, sous les ordres du lieutenant-colonel don Servando Rodriguez, huit compagnies du régiment de Cuba et six compagnies de mobilisés.

C) A l'est. — Le colonel de cavalerie don Domingo Borry, avec le bataillon de Talavera et trois compagnies de mobilisés, surveille le littoral de Daiquiri à Aguadores. Deux positions lui ont été préparées avec un soin particulier : Firmeza sur les deux rives du rio Juragua et Vinent sur la berge gauche du rio Daiquiri.

D) Réserve spéciale. — La colonne du général Vara del Rey est destinée à soutenir, face à l'insurrection, la ligne d'observation Palma-San-Luis-Cristo-Songo. Elle comprend : quatre compagnies du bataillon de la Constitucion, quatre compagnies du bataillon de San-Fernando, quatre compagnies du bataillon provisoire de Puerto-Rico nº 1, une guerilla à pied, deux pièces Krupp à tir rapide de

8 cm., deux escadrons du régiment del Rey, les guérillas montées du 2e bataillon de Cuba et du bataillon provisoire de Puerto-Rico nº 1.

Le général Vara del Rey répartit ses troupes en trois détachements : l'infanterie à San-Luis, Cristo et Songo, la cavalerie à Moron et Dos Caminos.

Le décompte fournit :

Six compagnies	du bataillon d'Asia	.....	600	hommes
Six	—	— de Talavera	700	—
Dix	—	du régiment de Cuba...	1.200	—
Deux	—	du bat^on de Constitucion	300	—
Une	—	de Puerto-Rico........	100	—
Deux	—	de San-Fernando......	250	—
Quinze	—	de mobilisés...........	1.500	—
La colonne du général Vara del Rey.....			1.600	—
Total : deux pièces, 300 chevaux et			6.300	hommes

Enfin, lorsque sera venue pour le général Linarès l'heure suprême de l'évidente constatation, aucune espérance ne pourra lui rester.

Il n'ignore pas qu'il ne peut être efficacement secouru.

Il sait que depuis fin avril ses troupes ne vivent que d'expédients, sur les ressources de cantonnements éparpillés (zona de cultivo).

Il ne lui est pas davantage permis de songer à une retraite, le plus humiliant de tous les désastres; car comment, sans approvisionnements, atteindre d'abord Holguin (neuf journées de marche), — Holguin où il ne trouvera pas de subsistances, — puis ensuite Puerto-Principe (douze étapes) ?

Dans cette situation terrible, inextricable, le commandant de la division de Santiago-de-Cuba prendra la seule résolution que lui commande le devoir militaire, envisageant le « vray but où doivent tendre tous gens de guerre qui aiment honneur ». Il prépare devant Santiago un

champ de bataille pour forcer l'ennemi — redoutant une victoire trop chèrement acquise — à lui octroyer l'évacuation, la libre sortie « balles en bouche et mèches allumées ».

En cette vue, le général organise une ligne de défense face à l'est, entre la montagne et la mer; il y groupera les éléments dont il peut disposer sans ouvrir des brèches à l'insurrection.

1er secteur (tramo). — Le général Vara de Rey occupe El-Caney avec trois compagnies de Constitucion, une compagnie de guerillas à pied, 60 hommes de la guerilla locale de Caney et 40 hommes du régiment de Cuba (lequel détachement constitue la garnison proprement dite du poste).

Pour établir la liaison avec Cuabitas, une compagnie de mobilisés est portée sur la Loma de Luintero.

Par suite, sont protégées la ligne ferrée de Cuba à Cristo et la conduite d'eau.

2e secteur. — Tranchées sur le front San-Antonio, Santa-Inès et vallée du Sueno. Quatre compagnies de Talavera et une de mobilisés.

3e secteur. — Tranchées dont la direction est marquée par le chemin de El Caney à Cristo et, en échelon arrière, la position de San-Juan; deux compagnies de Talavera et une de Puerto-Rico ayant en réserve, à Canosas, la guerilla montée de Puerto-Rico et une section de guardia civil.

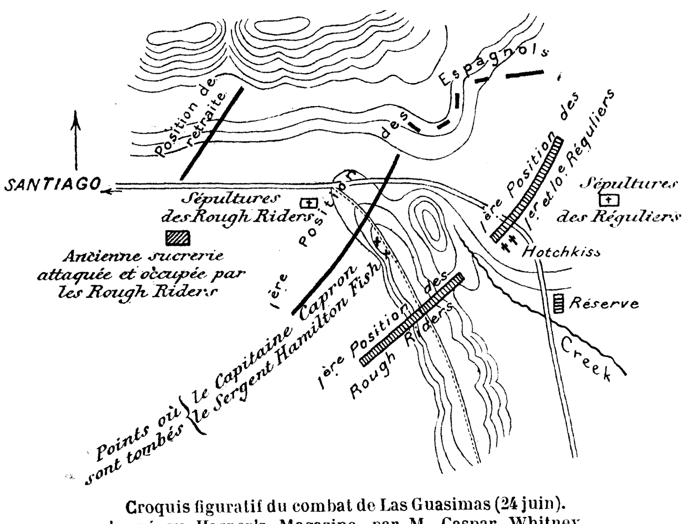
4e secteur. — Cours du Guayabito, saillants de Santa-Ursula et de Canadas; trois compagnies de Puerto-Rico et une de mobilisés.

5e secteur. — Chemin de Las Lagunas; trois compagnies de San-Fernando. Cours du rio Aguadores; le régiment de Cuba. En réserve, une compagnie de débarquement à Las Cruces et une compagnie du génie dans les tranchées, sur la hauteur de la Igriega.

Le général espère quelque peu consolider cette ligne, par trop débile, à l'aide de renforts qui lui viendront de Manzanillo. Fâcheusement, 1.200 hommes seulement, sur les

3.200 que le colonel don Federico Escario (1) a réussi à amener, pourront servir à renforcer les positions ; l'escadre, en effet, reprendra, le 2 juillet, à bord de ses bâtiments, les 2.000 hommes qui contribuaient, avec l'armée de terre, à l'occupation de Cruces, de Socapa, de San-Miguel-de-Parada, de Dos Caminos-del-Cobre et de San-Pedrito.

En somme, — environ un tiers de l'effectif nominal étant indisponible, — le général Linarès ne pourra guère attribuer à ce front plus de **quinze cents** combattants.



Croquis figuratif du combat de Las Guasimas (24 juin).
donné au Harper's Magazine, par M. Caspar Whitney.

Renonçant à son intention première d'accorder aux troupes quelques jours de repos à l'effet de se remettre

(1) Quitte Manzanillo dans la nuit du 22 avec deux pièces Plasencia, 250 chevaux et 3.300 hommes d'infanterie, fournis par Alcantara, Andalucia, Isabel-la-Catolica et le bataillon de chasseurs de Puerto-Rico; les combats soutenus en cours de route font éprouver à la colonne une perte de 97 hommes.

d'une traversée qui en somme n'a pas été pénible, le général Shafter prend toutes les mesures voulues pour opérer le 22 son débarquement.

Le commodore Schley est laissé en observation devant le goulet, tandis que les bâtiments de l'amiral Sampson se déploient sur un front de plus de 40 kilomètres, bombardant, à l'ouest et à l'est de Santiago, tous les points de défense organisés par les Espagnols.

A l'ouest : Cabanas, où le cabecilla Rabi effectue une diversion secondée par un simulacre de mise à terre (*Texas*, *Scorpion* et *Vixen*); Punta-Cabrera, que le colonel Aldea, avec quelques compagnies du régiment d'Asia, aura à secourir.

A l'est : Aguadores (*Eagle* et *Glouchester*); Siboney honorablement défendu par le capitaine Bollini qui succombera dans la journée à la tête de sa guerilla; Juragua, pour mieux préciser, le site de Los Altares (*Helena, Hornet* et *Bancroft*); Daiquiri (*New-Orleans*); Cujababo que tient Castillo auquel Sanchez et 500 hommes ont été amenés, la veille, de Acerraderos par le transport *Leona*.

Après une canonnade générale pour balayer les plages et fouiller en arrière les collines couvertes de brousses — vers 9 heures du matin — *Machias*, *Detroit*, *Swansee* et *Wasp* rallient le *New-Orleans* en vue de concentrer leurs feux sur l'anse de Daiquiri (9 h. 15).

Tous les préparatifs ayant été achevés à bord des transports, le capitaine Goodrich du *Saint-Louis* — chargé de la direction des opérations — fait mettre les chaloupes à la mer.

Vers 9 h. 50 les premiers canots sont portés à la côte sous le couvert des petites canonnières *Suwanee*, *Osceola* et *Wompatuck;* précaution à peine utile, car il semble certain que les Espagnols ne peuvent ou ne veulent pas opposer de résistance sérieuse.

Le lieutenant Godefroy, de la compagnie A du 22e, réussit

le premier à gagner le rivage, serré de très près par les détachements des 1er, 8e, 12e et 25e d'infanterie.

A 10 h. 10, une immense acclamation, à laquelle répondent sur les navires d'autres clameurs et les fiers accents du « Yankee-Doodle », salue la prise de possession de la terre cubaine, au lieu même où Velasquez, jadis, avait dressé le bûcher de l'infortuné Hatney.

A 10 h. 30, second échelon auquel d'autres succèdent sans interruption; dans la soirée 6.000 hommes se trouvaient à terre. C'est d'abord la division Lawton avec les Gattling, puis la brigade Bates, enfin la division de cavalerie démontée du général Wheeler.

Ces premières troupes sont rejointes par la bande (environ 1.000 insurgés) du cabecilla Castillo. Son intervention aura eu pour conséquence immédiate de forcer le recul sur Firmeza des trois compagnies de Talavera en observation à Vinent. L'avant-garde américaine en profitera pour se consolider le même soir à Denajayado.

Le lendemain (jeudi 23) dans la matinée, elle gagne Juragua. Après une brève escarmouche sur les hauteurs, entre les compagnies du commandant Alcaniz et les éclaireurs du colonel Wagner, les Espagnols renonçant à Firmeza et à Siboney se replient sur Sevilla; là prend position le général Rubin avec trois compagnies de San-Fernando, trois compagnies de Puerto-Rico, et deux pièces d'artillerie (Plasencia). Son rôle consiste à recueillir les détachements répartis dans la zone minière et à retarder — en manière d'avant-ligne (1) — l'approche des Américains. Le général Shafter pourra ainsi, la rade dégagée, assigner Siboney à la division Kent; il disposera ainsi de deux points de débar-

(1) Ce procédé des colonnes mobiles a été, en diverses circonstances, préféré à l'avant-ligne fixe pour retarder l'attaque, pour donner à la défense le loisir d'organiser et d'occuper ses posi-

quement, et l'opération — activement poursuivie — sera terminée le 24 au soir.

Au résumé, répétition aucunement compliquée de la mise à terre effectuée le 9 mai 1847 par le commodore Conner et par le général Scott au large de Sacrificios (Mexique). Il n'y eut d'autre accident regrettable que la mort de deux cavaliers du 10e régiment écrasés entre des canots ; la plupart des animaux durent gagner la rive à la nage et il suffit pour les rallier de la sonnerie « à l'abreuvoir » ; le matériel fut plus malaisé à débarquer par suite des très fâcheuses négligences que dénonce le général Breckinridge, et sur lesquelles il y aura lieu de revenir.

Relevons à cette occasion le reproche adressé au génie espagnol de ne pas avoir détruit la jetée en fer de 500 pieds de la « Sigua Iron Company » et le pont métallique sur le rio Juragua ! Cette critique, par trop cherchée, est sans grande importance, et, d'un autre côté, les moyens d'exécution faisaient totalement défaut.

Le vendredi 24 s'engage une affaire un tout petit peu plus sérieuse « *a shermish* », tel est le qualificatif dont se servira avec raison le *Daily News* (27).

Le général Wheeler, de grand matin, s'est mis en mouvement dans le but de bousculer les avant-postes du général Rubin. La colonne de droite, sous les ordres du général Young (quatre troops du 1er de cavalerie, quatre troops du 10e de cavalerie et trois Hotchkiss), suit au pied des collines le chemin relativement facile dit « de la vallée ». A gauche, sur un sentier escarpé, — à travers la brousse, les cactus et les ronces, — s'avancent péniblement les rough

---

tions. Werder en use le 13 janvier 1871, portant au-delà de la Lisaine les détachements du colonel von Loos (vers Sainte-Marie) et du lieutenant-colonel Nachtigal (vers Saulnot).

Autre application sous Dijon, le 30 octobre 1870, notamment en ce qui concerne l'épisode sur la route de Gray.

riders du colonel Wood (huit troops); l'avant-garde est fournie par l'escadron L du capitaine Capron (1).

Déjà, certains indices décèlent la proximité immédiate de l'ennemi caché dans la profondeur des fourrés. Malgré les recommandations qui leur ont été faites, les hommes n'observent aucune précaution, causant à haute voix et marchant quelque peu à la débandade. Tout d'un coup, il est 8 heures, une salve s'abat sur la tête de la colonne; affolée — la *Post* et le *World* affirment le fait de la surprise — la compagnie L recule; les hommes se jettent à terre, puis essayent de répondre au feu de l'ennemi, mais ce dernier est invisible et comme il se sert de poudre sans fumée, rien ne révèle sa présence. Un instant, la confusion est grande; le colonel Wood, en arrière, a pu déployer le gros, et Roosvelt se hâte avec les troops G et K au secours de l'avant-garde. Le capitaine Capron entraînant sa troupe est mortellement atteint et à ses côtés tombe le sergent Hamilton Fish. En dépit de tous ces efforts, le lieutenant-colonel, à droite, le major Brodie, à gauche, ne parviennent pas à se maintenir en terrain découvert sous le feu des Espagnols; les rough riders rétrogradent sous bois.

Le commandant Alcaniz — heureusement pour les Américains — ne peut profiter de ce léger avantage, ayant aussi à subir sur son flanc gauche la pression du général Young.

Le colonel Wood, après avoir fait ramasser ses blessés,

---

(1) La composition de la pointe d'avant-garde livre la notion exacte de l'hétéroclite amalgame de ce corps : l'officier est un lieutenant du 7e de cavalerie qui a obtenu une commission de capitaine aux volontaires, le sergent est un policeman de New-York, les hommes, à l'exception d'un Indien cherokee, sont des cowboys. Le sergent Fish, qui suit à quelque distance, appartient à la haute société new-yorkaise.

Nous ne signalerons que pour mémoire le roman *The Rough Riders*, signé Th. Rosevelt, dans la livraison de janvier 1899 de *Scribner's Magazine*.

après avoir inutilement essayé de mettre en batterie son canon à dynamite (1), se décide à suivre la retraite de l'ennemi ; c'est cette phase finale que les reportages américains, à la dévotion des volontaires, dénommeront « l'assaut ».

Tandis que se développait ce *hill fight* — en quelque sorte, attaque de flanc — le général Young de son côté, dès 7 heures, était amené à se déployer. Les Espagnols soutiennent quelque temps une vive fusillade, cédant le terrain pied à pied, puis brusquement se dérobent (2).

Le commandant en chef du corps expéditionnaire dans son rapport (3) accuse, pour un effectif de 964 officiers et soldats, seize tués (un officier, le capitaine Capron) et cinquante-deux blessés (4) (six officiers : Brodie, Bewl, Knox, Bryan, Cornnick, Clintok). L'« échelon avancé » de la colonne Rubin (trois compagnies de Puerto-Rico, une com-

---

(1) Le mulet de pièce avait pris la fuite à travers la brousse. Le *Sims-Dudley pneumatic gun* du calibre de 62^{mm} lance une charge de $1^{k},81$ correspondante à 36 kilos de poudre ordinaire. La pièce sur affût pèse 362 kilos.

Le général Garcia disait volontiers « qu'une douzaine de ces canons suffiraient pour, en deux mois, affranchir Cuba » (*New-York Sun*, 17 octobre 1897).

(2) Le général Rubin, la veille, n'a pas cédé un pouce de terrain ; le matin même, il a fait reculer l'ennemi. Néanmoins, le général Linarès doit se décider à rappeler le détachement, sa tâche accomplie ; obéissant à l'ordre qui vient de lui être remis, le général Rubin rompt le combat et se retire. Les Américains ne se risqueront pas, même de très loin, à escorter cette retraite.

(3) General Shafter's report of the Santiago campaign has not been received with approval by the country — general Shafter has been sharply criticised because of various matters connected with his management of affairs before Santiago — The personal pronom « I » is used lavishly ; another weakness and bad form is to speak of the army as « my army ». Etc., etc...

(4) Egalement M. Ed. Marshall, correspondant du *Journal de New-York*.

pagnie de San-Fernando, deux compagnies de Talavera, une compagnie de mobilisés) subit une perte de sept tués, de huit blessés (trois officiers) et de « varios contusos ».

Le général Wheeler se déclarera « unable to speak too hightly of the gallantry and the excellent conduct of both, officers and men ».

Cet optimisme signifie probablement que le haut commandement s'attendait à de pires constatations.

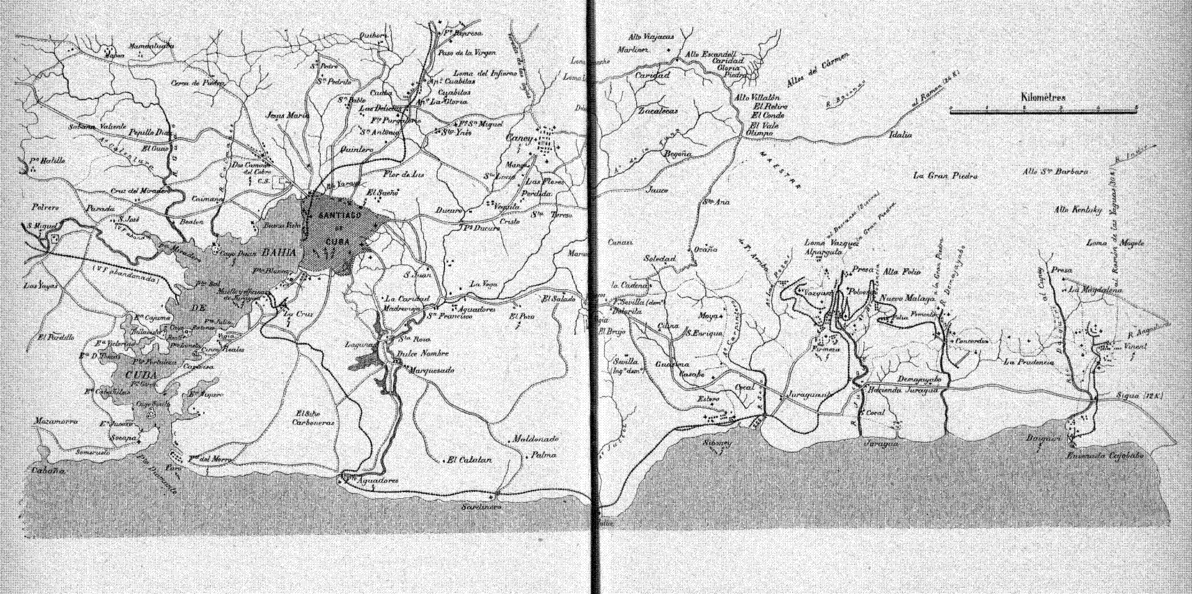
La complète inaptitude des « rudes chevaucheurs » au *bush fighting*, l'équivoque attitude de ces volontaires, le désordre de leur feu, ne sauraient nous surprendre outre mesure et l'on interprétera comme il convient l'énergique apostrophe du colonel Wood : « Mais battez-vous donc au lieu de jurer! »

Par contre, en quels termes semoncer les fautes tactiques ? Les colonnes sont mal agencées et elles opèrent sans ensemble, ne parvenant même pas à établir les communications à travers le fourré qui les sépare.

La bande de Castillo, sur laquelle comptait le général Wheeler pour agir, dans la loma, contre le flanc gauche des Espagnols, n'est apparue que trop tardivement, alors que tout était déjà terminé — l'éternel reproche déjà adressé par Wellington à ses auxiliaires au cours des campagnes péninsulaires!

Autre blâme : les Espagnols se servent de balles recouvertes d'une enveloppe de cuivre et entaillées d'une croix à leur extrémité ; elles occasionnent de terribles blessures. C'est un journal de Londres, le *Daily Mail* (29 juin), qui pense devoir ébruiter ces faits, ne se souvenant plus que le *dum-dum* est d'invention anglaise et qu'au Tchitral comme sur le Nil les soldats de Sa Majesté s'appliquent, par frottement, à déchemiser leurs projectiles. On ne devrait jamais parler de corde dans la maison d'un pendu.

Le 24 au soir, la situation des Américains est, en substance, la suivante : la 1re division (Kent) se groupe autour



CARTE DE S[A]GO DE CUBA

de Siboney où est transféré le quartier général; son avant-garde est pourvue par le général Young. La 2e division (Law-ton) s'échelonne de Juragua à Sevilla.

Les journées qui succèdent au combat de Las Guasimas sont employées par le général Linarès à consolider sa ligne de défense et à installer, dans leurs secteurs respectifs, les 1.600 hommes ayant pris part aux « acciones de Sevilla » (1).

De son côté, tant mal que bien, le général Shafter fait débarquer les approvisionnements et le matériel indispensables au corps expéditionnaire pour l'avance sur Santiago (2).

Entre temps, la division Lawton a fait saisir par sa tête Redondilla, poussant son avant-garde jusqu'à El Pozo. La

---

(1) Les instructions données le 24 par le général Linarès, au général don Antero del Rubin portent : « Después de comer el primer rancho, marchara usted con toda la columna à Cuba, efectuando la retirada de ese punto por escalones con las debidas precauciones y lentitud necessaria para rechazar en buenas condiciones cualquiera agresion del enemigo. El batallon de Talavera se dirigira al Sueno y alli encontrara un jefe de la plaza que le indicara los puntos que ha de ocupar. El batallon de Puerto Rico, con las dos companias movilizadas de la zona minera, se dirigira à Canadas, y alli recibira ordenes respecto las puntos que ha de ocupar, y el batallon de San Fernando se dirigira al Centro Bénéfico, é igualmente recibira instrucciones. La seccion de artilleria ira al cuartel de Dolores. La seccion de ingenieros ira à Cruces. »

Et plus tard :

« Ya tiene V. S. orden de retirarse, y le prevengo que lo efectue una hora despues de haberlo verificado el convoy de enfermos con escolta de dos companias movilizadas y una de Talavera. Retire en primer termino toda la impedimenta, y que al llegar à Cuba vayan à los puntos designados, y con los tres escalones Puerto Rico, San Fernando y Talavera haga V. S. retirada alternada por escalones en forma que, al abandonar posiciones el escalon avanzado, esten en posicion los otros dos, hasta llegar a Cuba. Aqui esperaré yo ».

(2) Toujours dans la crainte de la survenue des généraux

colline n'est qu'à trois milles du quartier général et pourtant c'est le 29 seulement que le commandant en chef se décidera à gravir ce belvédère pour prendre une vue de son champ de bataille. « Il sera le dernier officier de son armée à entreprendre cette excursion — fait observer M. Richard Harding Davis (1) (*Scribner's Magazine*, octobre) — et il en reviendra à ce point épuisé que déjà il peut confesser, sans crainte d'être contredit : « I am prostrate in body and mind ».

Heureusement les généraux Young, Lawton et Wheeler (2)

Pando et Luque, de pressantes demandes de renfort ont été adressées au War Department.

Un premier envoi quitte Newport-News (Virginie), le 24 juin, avec trois régiments prélevés sur le Camp Alger (33[e] et 34[e] Michigan, 9[e] Massachusetts). Les croiseurs auxiliaires *Yale* et *Harvard* touchent le 28 à Siboney.

A partir du 29 se succèdent : *Hudson* portant 930 réguliers; *City-of-Macon* et *Gate-City* avec le 1[er] Illinois (1.350 hommes) emprunté à la 1[re] brigade du III[e] corps; *Comanche, Unionist, Specialist*, avec six batteries de campagne destinées à former avec les quatre batteries déjà existantes la brigade du général Randolf; ce convoi, escorté par les canonnières *Machias*, *Wilmington* et *Leyden*, débarque le 9 juillet.

(1) L'auteur de « A series of military Blunders » est excessivement aigre au général Shafter :

« His self-complacency was so great that in spite of blunder after blunder, folly upon folly, and mistake upon mistake, he still believed himself infallible, still bullied his inferior officers, and still cursed from his cot. He quarreled with Admiral Sampson; he quarreled with General Garcia; he refused to allow Colonel Greenleaf, surgeon-in-chief of the army, to destroy the pesthouses in Siboney; he disobeyed the two orders sent him by General Miles from Tampa and again from Washington, directing him not to allow our soldiers to occupy the Cuban houses; he insulted all of the foreign attachés collectively, and some individually, and he related stories in the presence of boy officers which would have been found offensive in the smoking-room of an ocean steamer. »

(2) Le général Wheeler bénéficie d'une complète immunité; les critiques les plus acerbes rendent un juste hommage à ses

font preuve louable d'initiative et d'énergie. C'est à leurs renseignements, aux constatations qui résultent de leurs reconnaissances, que le général en chef sera redevable de pouvoir arrêter, le 30, le programme de la bataille qui doit se livrer le lendemain.

Il est avisé, en effet, de ne plus différer cette solution : « La saison est pernicieuse ; l'entretien de l'armée est pénible par suite de l'état misérable du seul chemin à exploiter ; une tempête peut obliger la flotte, base d'approvisionnement, à s'éloigner des côtes ; enfin, il se confirme que le général Pando, sorti de Manzanillo (1) avec 8.000 hommes (2)

---

hautes qualités militaires. Ainsi, dans le *Scribner's Magazine* même la diatribe déjà citée de M. Richard Harding Davis, et dans le *Harper's Magazine* (octobre) même le non moins violent libelle « A Campaign of Incompetency » signé Caspar Whitney.

Le major général a publié sur les faits auxquels il a pris part un livre intéressant et impartial, *The Santiago Campaign*, 1898 (Lamson Wolff (J. C.), Boston). L'ouvrage se recommande à une très attentive lecture.

(1) Le 27, proclamation du président Mac Kinley, étendant le blocus à la côte sud de l'île, du cap Francès au cap Cruz. Aussitôt (29) les bâtiments auxiliaires *Hornet*, *Hirst* et *Wampatuck* se présentent devant Manzanillo où se trouvent les canonnières espagnoles *Guantanamo*, *Estrella*, *Delgado-Paréjo*, *Cuba-Espanola*, *Guardian* et le ponton *Maria*. Pour expliquer l'insuccès de leur démonstration, les Américains prétendront avoir trouvé dans la rade « nine warships, including a cruiser, a torpedo boat and several armoured pontoons ».

Nous préférons aux fantaisistes informations du *Central News* le rapport du commandant Barreda (*Combates y capitulacion de Santiago de Cuba*, p. 147).

(2) Le commandant du corps expéditionnaire télégraphie encore le 3 juillet au ministère de la guerre que l'arrivée du général Pando à Palma lui est affirmée et certifiée par Garcia.

Le *Daily Telegraph* (4 juillet) estime la force de ce renfort à 6 ou 10.000 hommes. Une correspondance spéciale adressée aux *Münchener Neuste Nachrichten* va même jusqu'à donner le chiffre de 17 à 18.000 hommes ; une pareille indication doit à sa provenance la valeur d'un coefficient psychique.

est attendu sous peu de jours à Santiago (Rapport du général Shafter) ».

Le document officiel auquel nous nous référons, pour l'instant, ne fait pas valoir de considérations stratégiques ; il se borne à indiquer l'importance essentielle de la position de El Caney ; elle tient le débouché du chemin de Guantanamo et permet à la défense de se jeter sur le flanc droit d'une attaque objectivant la hauteur de San-Juan.

En conséquence, après exposé du plan général de la bataille, le commandant en chef résume ainsi ses dernières instructions :

Le 1er juillet, à l'aube, la division Lawton (la batterie Capron) opérera contre El Caney ; elle se portera ensuite sur Santiago en se maintenant à l'aile droite. La 3e brigade (général Chaffee : 7e, 12e et 17e), à l'est de Caney, avec l'assistance du seul escadron monté de l'expédition. La 1re brigade (général Ludlow : 8e et 22e, 2e Massachusetts), à l'ouest du village. La 2e brigade (général Miles : 1er, 4e, 25e), en réserve, au sud.

Les divisions Kent et Wheeler se rassemblent à l'est d'El Pozo ; les batteries Grimes et Parker (quatre Gatling et deux Colt), établies dès la veille au soir sur la hauteur, prépareront l'attaque des tranchées de San-Juan. L'infanterie ne s'engagera que lorsque l'action de la division Lawton aura été explicitement caractérisée. La division de cavalerie (vingt-huit escadrons démontés des 1er, 3e, 6e, 9e, 10e réguliers et 1er volontaires) se soudera à la 2e division ; sa gauche prend contact avec le corps cubain du général Garcia (1) vers El Pozo où se rend également la 1re brigade de la 1re division (général Hawkins : 16e et 6e, 71e New-York.) Les deux autres brigades demeurent en ré-

(1) A été transporté de Acerraderos à Siboney, laissant le cabecilla Rios aux prises avec la colonne venant de Manzanillo. Il sera jugé indispensable, quelques jours plus tard, de lui

serve : 3e brigade colonel Wikoff (9e, 13e et 24e), 2e brigade, colonel Pierson (2e, 10e et 21e). A l'extrême gauche, la brigade Duffield, (33e, 34e Michigan et 9e Massachusetts), — à peine débarquée — est chargée d'une démonstration vers Aguadores, à laquelle pourront participer le *New-York*, le *Glouchester* et le *Suwanee.*

En réserve, à Sevilla, la brigade Bates (3e et 20e); non loin d'elle, le parc aérostatique.

Abstraction faite d'un engagement insignifiant soutenu au pont d'Aguadores par trois compagnies du 33e Michigan, la bataille du 1er juillet comporte deux actions distinctes : *a*) El Caney et *b*) San-Juan.

a) Le général Vara del Rey, retranché dans El Caney avec **cinq cent vingt hommes** (1), luttera pendant huit

---

faire renvoi du général Rabi avec un renfort de 2.000 hommes (de Siboney à Serrado).

D'autre part, le partisan Sebreco devait agir avec 3.000 hommes vers Manterola.

Le *Special-Artist-Correspondant* du *Daily Graphic* appréciera comme suit, dans le numéro du 5 août (*Cuban Bravery*), les services de ces auxiliaires :

The attitude of the Cubans during this fighting has filled everyone with disgust. One always sees the Cuban on the march with his gun stuck picturesquely across his shoulder, a mysterious bundle on his back, probably concealing many things stolen from the haversacks left on the way, and his hand to his mouth eating a mango or a piece of hard tack. Before the fight his march was apparently to the front, but during the fighting his face was either turned to the rear, or he was skulking behind hedges. Just at the end of the day's work, when everything had been accomplished, there was great activity displayed about the Cuban headquarters, the Cuban cavalry dashing up and down hill, curbing their horses and gesticulating frantically. I thought they had really got a « move on » and were going to rush in and do the shouting.

(1) Trois compagnies de Constitucion n° 29, une guerilla à pied, quarante soldats du régiment de Cuba, cinquante mobilisés. C'est par erreur que des relations, pourtant fort autorisées, attribuent au poste deux pièces Plascencia.

heures contre les **cinq ou six mille** assaillants de la division Lawton.

C'est de la colline située en face de El Caney que doit partir le signal de l'attaque; les quatre pièces de la batterie Capron sont pointées sur l'agglomération L'attente est déjà longue lorsque les observateurs signalent une troupe de cavalerie ennemie en marche sur Santiago. « Envoyez-moi un obus à ces gens-là », commande le capitaine; il est alors 6 h. 40.

Une violente mousqueterie répond à la batterie, mais elle est hors de la portée des Mausers; le feu continue alternant sur le blockhaus — dès les premiers coups éventré — sur le village, sur les tranchées. L'infanterie adverse, utilisant à merveille tous les couverts, ne se laisse pas intimider par cette furieuse canonnade; les tirailleurs de la brigade Chaffee doivent constater leur impuissance à gagner du terrain, car c'est seulement à 2 heures de l'après-midi qu'ils parviennent à franchir la dépression couvrant les abords de la localité.

Le général Lawton en arrive, alors et peu à peu, au total déploiement de ses neuf régiments; 5 à 6.000 hommes, serrés sur six ou huit rangs, progressent par échelons. Les Espagnols, qui ont déjà subi des pertes sensibles, doivent évacuer, d'abord les approches du village, puis son enceinte fortifiée; enfin — vers 5 heures du soir — les tranchées en arrière et sur les flancs de la position.

Les Américains profitent prestement de ces abandons. Mais il ne peut leur être permis de se glorifier d'un *assaut* dans la pleine et loyale acception du terme. Leurs gains — dépendants d'initiatives ignorées (1) — ne sont que les

---

(1) Que de fois l'initiative du mouvement en avant, dépendra, dans la réalité de l'épisode, d'une nervosité anonyme ou d'une audace intempestive! Le 2 décembre 1870, vers 9 h. 30, sur le champ

constatations du résultat acquis par une écrasante supériorité du feu..... Les néo-tacticiens (1) oseront-ils applaudir à cette application première d'une théorie qu'ils ne sont point encore parvenus à accréditer ?

Le lieutenant-colonel Punet — seul officier survivant — ne pourra ramener vers Santiago que quatre-vingts de ses soldats; tous les autres sont tombés et avec eux le général don Joaquin Vara del Rey (2), deux fois blessé avant d'être mortellement frappé.

Les Américains aussi, ont subi des dommages très sensibles. M. le lieutenant de vaisseau don José Müller y Texeiro fixera le chiffre — qui nous paraît exagéré — de 900 hommes hors de combat; nous savons seulement avec certitude — car la relation américaine ne décompose pas par journée l'effectif des pertes — que certains corps ont souffert de dures épreuves alors surtout, qu'il leur était imposé de franchir les espaces débroussaillés en avant des ouvrages; c'est ainsi que le 7e accuse un officier et trente-deux hommes tués, trois officiers et quatre-vingt-douze hommes blessés.

b) Le colonel don José Baquero (3) tient pendant plus de quatre heures dans les tranchées de San-Juan, avec **trois**

---

de bataille de Loigny, le 3e régiment bavarois est déployé face à Ecuillon; l'artillerie subit une mise en batterie difficile. Alors, sans attendre d'ordre, les 9e, 10e et 11e compagnies passent à l'offensive, entraînant les deux autres bataillons du régiment et le 7e bataillon de chasseurs à pied (Kunz, *Loigny*, pages 63-64).

(1) Von Scherff en ses divers ouvrages (*Reglementarische Studien*, *Unsere heutige Infanterie Taktik*, etc).; Hoenig, *Untersuchungen über die Taktik der Zukunft;* Lieutenant-colonel von Malachowski, *Scharfe Taktik und Revue Taktik*. Aux côtés de ces maîtres allemands le général russe Skugarewski.

(2) Né en 1845; la guerre de Cuba lui avait valu sa récente promotion.

(3) Colonel du régiment de Simancas; avait été mandé pour le service à Santiago et ne put rejoindre son poste à Guantanamo.

cents combattants (1), contre les forces réunies de Wheeler et de Kent, soit contre au moins six mille hommes.

Un peu avant 8 heures du matin, prélude par la batterie Grimes; à ses côtés, tirant avec la hausse de 2.500 yards, les quatre Gattling du 13e d'infanterie, que l'on estimera ensuite préférable de ne pas exposer à la dangereuse précision du feu des Espagnols.

En face des lignes de la défense, sur la berge occidentale du rio d'Aguadores, s'étire une hauteur — le dernier couvert assuré le plus rapproché de l'ennemi, — d'où l'attaque s'élancera ensuite à l'assaut.

Vers 9 heures l'artillerie prétendra avoir suffisamment préparé les voies; la division Wheeler s'ébranlera alors, sur l'ordre du colonel Sumner (2).

Mais les défenseurs, à ce moment, redoublent la violence de leur mousqueterie; les troops des 9e, 1er et 10e de cavalerie, déjà accablés par la chaleur et aux prises avec les difficultés du terrain, ont toutes les peines du monde à gagner l'espace qui sera nécessaire au déploiement, à leur gauche, de la division Kent.

Aux conséquences fâcheuses de cette action prématurée

---

(1) Deux pièces à tir rapide amenées par le colonel Ordoñez (blessé au cours de l'action). Une compagnie de Talavera, une compagnie et demie de Puerto-Rico, une demi-compagnie de voluntarios movilizados. L'auteur de *Combates y capitulacion de Santiago de Cuba* dénomme différemment ces trois compagnies; il nous sera permis de croire à une légère erreur de sa part.

(2) Remplace provisoirement le général Wheeler, sérieusement indisposé, mais qui, néanmoins à 4 heures arrivera sur le champ de bataille pour prendre le commandement de ses troupes.

Le général Shafter affecte, dans son premier rapport, de ne pas mentionner Sumner, attribuant à Wheeler tous les mérites de la journée. Kent, plus magnanime, s'efforce de faire valoir son brigadier Hawkins. (In the Rifle-Pits by Richard Harding Davis. *Scribner's Magazine*, décembre 1898.)

s'ajouteront celles d'une autre faute; les cheminements n'ont pas été judicieusement choisis. Pendant que la division Wheeler, rejointe par les Gattling et par le canon à dynamite des rough riders, s'immobilise sur la « position principale de feu », le général Kent avec sa première brigade tentera de tourner la droite espagnole. Par malheur le terrain est absolument impraticable et il n'est pas possible de s'écarter du sentier; le ballon (lieutenant-colonel Derby), en cette passe critique, rendra un service méritoire, signalant sur la gauche une piste un peu plus accessible. L'idée première, mais fatale, du général Hawkins est de faire rétrograder le 71e de New-York qui tient la tête. Ce demi-tour provoque de tumultueuses terreurs; les officiers d'état-major de la division doivent intervenir énergiquement et faire coucher à plat ventre ces volontaires apeurés (1).

Cependant la 3e brigade a été dirigée sur le gué indiqué; elle commence vers 12 h. 30 l'escalade pénible de pentes rasées par le feu de la défense. Là (2) tombent le colonel Wikoff, les lieutenants-colonels Worth (13e) et Liscum (24e); le commandement de la brigade revient au lieute-

---

(1) Un commandant d'infanterie apostrophera ainsi ce piteux régiment : « Marchez par compagnie ou par section, marchez individuellement si vous le préférez, mais par Dieu, marchez ! »

Ne bougeront pour prendre part à la phase finale que quelques hommes dociles à l'exemple du colonel Downs, du capitaine Rafferty, du lieutenant Blauvelt et de l'aumônier van der Water.

La compagnie du capitaine Rafferty (F.) représentera seule le *Seventy first New-York* au sommet de la colline.

On doit admirer l'art avec lequel M. Thomas J. Vivian gaze son équivoque dans son intéressant ouvrage *The Fall of Santiago* (pages 169-170), si splendidement illustré par la maison F. Fenno et Cy (New-York). A retenir pourtant ce demi-aveu : « The first part of the battle of San Juan was a muddle; the second part was a glory. »

(2) Ce petit coin du champ de bataille sera par la suite dénommé « The Bloody Bent ».

nant-colonel Ewers du 9e. Le 24e — entonnant *Star Spanled banner* — serre sur le 6e et sur le 16e, stimulant ainsi la 1re brigade à l'acte décisif. Le capitaine Kennan, de la compagnie E du 6e réussit, le premier à se frayer un passage à travers le réseau de fil de fer obstruant les abords de San-Juan; sur ses pas, le capitaine Byrne de la compagnie F; également à signaler, le lieutenant d'état-major Orb entraînant un groupe disparate dont il s'est improvisé le chef. Le 13e (3e brigade) à son tour donne à fond; c'est à un homme de ce régiment, au soldat Agnen, que reviendra l'honneur de saisir le drapeau espagnol, flottant sur le blockhaus abandonné.

La 2e brigade a suivi le mouvement. Le 21e servira de réserve à la masse confuse des quatre régiments qui ont participé à la « gallant charge (1) »; les 2e et 10e sont jetés à gauche pour accentuer la manœuvre enveloppante.

Les Américains s'organisent sur la position occupée dans la crainte d'un retour offensif; ils n'hésiteront pas à réputer telle la très légère alerte subie, vers 5 heures, sur la droite de Wheeler; il suffira d'y envoyer le 13e et les Gattling; puis le feu s'éteint complètement.

Les deux compagnies espagnoles garnissant les tranchées au nord et au sud de la bifurcation des chemins El Pazo-Caney, renforcées ensuite par une troisième compagnie, n'ont cédé leur champ de bataille que pas à pas; elles ont été obligées, trois fois tout au moins, de se dégager par de brusques contre-attaques. La première, pour opérer la retraite sur l'échelon de cavalerie (60 hommes) du lieutenant-colonel Sierra posté à Canosa, coûte la vie au colonel Baquero. La seconde est provoquée par le comman-

---

(1) « The gallant charge of San-Juan-Hill will go down in history as one of the most valiant and heroïc charges ever mode ».

L'enthousiasme yankee ne connait point de mesure!

dant don Luis Irles, s'élançant à la tête d'une compagnie d'infanterie pour ressaisir une pièce dont les servants ont été tués et qui va tomber aux mains de l'ennemi; cet épisode, à l'extrême gauche de la tranchée de San-Juan, demeure un des faits d'armes les plus glorieux de l'héroïque journée. Plus tard, au moment du recul très compromis sur Canadas, le commandant Lamadrid devra intervenir avec une des trois compagnies de la réserve générale ; vingt et quelques survivants seront ainsi recueillis.

Au cours de cet engagement, vers 3 h. 30, le général Linarès, grièvement blessé au bras gauche, a dû se résoudre à quitter la tranchée de Canosa; auprès de lui est tombé son aide de camp, le commandant Arraiz, qui déjà avait été contusionné à Cacarajicara.

Au total, les Espagnols perdent sur ce champ de bataille, dans El Caney et dans les tranchées de San-Juan : un officier général, seize officiers et soixante-dix-huit hommes tués ; sept officiers et cent seize hommes prisonniers ou disparus ; un officier général, trente-six officiers, trois cent quarante hommes blessés; et encore bon nombre de ces blessés — à l'exemple du capitaine d'artillerie don Patricio de Antonio — se sont obstinés à rester dans le rang. Le déchet voisine 60 pour 100 de l'effectif engagé ; c'est le gros chiffre qu'enregistrent — dans le décompte particulier — le 16e régiment d'infanterie prussien le 18 août 1870 et quelques compagnies des régiments russes nos 63 et 117 le jour de la troisième bataille sous Plewna ; Wagram, la plus sanglante hécatombe du siècle, n'accuse en effet — pour l'ensemble — que 38 pour 100 dans la rouge série cataloguée par l'auteur de *Die Zahl im Kriege* (1).

Sous les réserves précédemment faites, la prise de San-

---

(1) Le capitaine Berndt de l'état-major de l'armée austro-hongroise. La *France militaire* du 20 octobre 1897 a consacré à cet ouvrage un article fort complet (*Chiffres rouges*).

Juan aurait coûté aux Américains quatre cent trente-deux hommes hors de combat; le 13e à lui seul dénonce la douloureuse proportion de 30 pour 100.

A 6 h. 30 du soir, le général Shafter, ayant pu se décider à abandonner son hamac, arrive sur le terrain et donne à la division Lawton, en prévision de la bataille du lendemain, l'ordre de s'établir à proximité de la deuxième position de résistance des Espagnols (Canosa-Santa-Ursula-Canadas). Beaucoup plus tard de nouvelles instructions appelleront cette division — déjà aux prises avec les avant-postes ennemis — à la droite de la division Wheeler; sa brigade de tête (Chaffee) ne pourra s'y installer avant 7 heures du matin.

La nuit du 1er au 2 juillet sera employée par le général Shafter à rectifier ses positions et à les resserrer sur le centre où s'établissent les trois batteries Grimes, Best et Parkhouse. Lawton parviendra dans la matinée à se placer à la droite de Wheeler avec sa batterie Capron. Kent tient la gauche de la division de cavalerie démontée; à ses côtés Bates. La brigade Duffield affecte le 34e Michigan en réserve de Kent, et détache le 9e Massachusetts à l'extrême gauche. La ligne américaine développe ainsi 9 kilomètres.

Cette journée, que le rapport officiel dénomme « bataille de Santiago », mérite tout au plus la qualification de canonnade; encore, très inefficace canonnade, car l'assaillant ne réussit même pas à éteindre le feu des misérables tranchées de Canosa et de Canadas, soutenues en arrière par le saillant de Santa-Ursula.

L'épuisement des troupes yankees sera la raison donnée pour expliquer ce manque d'audace. Les Espagnols, bien autrement éprouvés, tenteront — eux au moins — dans la nuit du 2 au 3 de reprendre El-Caney; les Gattlings battant les abords du poste ne leur permettront pas de donner l'assaut; le général Hawkins est blessé au cours de cette alerte.

L'insuccès *relatif* de cette bataille de trente-six heures, l'état de son armée, la nouvelle de l'imminente arrivée du général Pando, dépriment à ce point l'esprit du général Shafter, qu'il mandera à Washington ne pas être en état de s'emparer de Santiago :

« J'ai investi Santiago au nord et à l'est, mais ma ligne n'a pas une consistance suffisante.

» J'ai constaté, en m'approchant de la place, des défenses d'une nature et d'une force telles qu'il me sera impossible de les prendre d'assaut avec les moyens dont je dispose présentement. »

Il est aisé de se rendre compte de l'impression anxieuse provoquée dans les conseils du gouvernement par cet aveu alarmant. Certains correspondants anglais nous fourniront sur cet instant de crise psychologique de précieuses et édifiantes indications; le *Daily Telegraph* du 4 mérite, entre autres, les honneurs de quelques citations glanées de-ci de-là : « Anxiety at Washington..... More troops for the front..... Americans failing back to the coast..... It seems évident that general Shafter continue the assault without running the risk of being severely checked..... General Schafter unterestimated the strengh of the ennemy and is now compelled to await reinforcements before continuing the attack. »

Le général Miles suppliera le commandant du corps expéditionnaire de tenir huit jours au moins, en l'attente des renforts importants qu'il veut conduire en personne à Siboney.

M. Long — soucieux de rassurer l'opinion publique — déclarera que l'escadre Watson (1), à destination des côtes d'Espagne, achève d'urgence ses derniers préparatifs; la

---

(1) *Newark* (portant pavillon du commodore), *Iowa*, *Oregon*, croiseurs *Yosemite*, *Yankee*, *Dixie* et trois charbonniers.

presse tout entière commente avec enthousiasme ce *carrying the war into Spain.*

Le général Shafter — pour rompre la monotonie de son improductive canonnade et, essentiellement en vue de gagner du temps — sommera, le 3 au matin, le commandant des forces espagnoles d'avoir à lui livrer la place. Cet avis doit permettre aux consuls de faire sortir les étrangers de la ville menacée d'un immédiat bombardement (1). Le général don José Toral, qui a remplacé le général Linarès à la tête du IVe corps, répond que la notification a été portée à la connaissance de qui de droit, mais que Santiago ne capitulera pas.

Heureusement pour les Américains, ce même 3 juillet, survient un événement dont les conséquences morales, bien plus que les suites matérielles modifieront, tout à leur profit, le dernier acte du drame.

Le 2, l'amiral Cervera avait pris la résolution d'effectuer, coûte que coûte, la rupture du blocus.

Le *New-York Herald* prétendra tenir de la bouche même du glorieux prisonnier de Portsmouth (New-Hampshire) que cet acte désespéré lui avait été imposé par des ordres formels et réitérés envoyés de Madrid. Le capitaine Diaz Moreu, — de passage à Paris dans les premiers jours de septembre, — mettra également en cause le ministre de la marine qui, par trois fois, aurait télégraphié d'impératives instructions. Pourtant, par communiqué officieux à l'agence Reuter, le gouvernement déclinera, le 23 août, toute intervention directe, imputant au général Blanco seul la responsabilité des mesures prescrites; le commandant

---

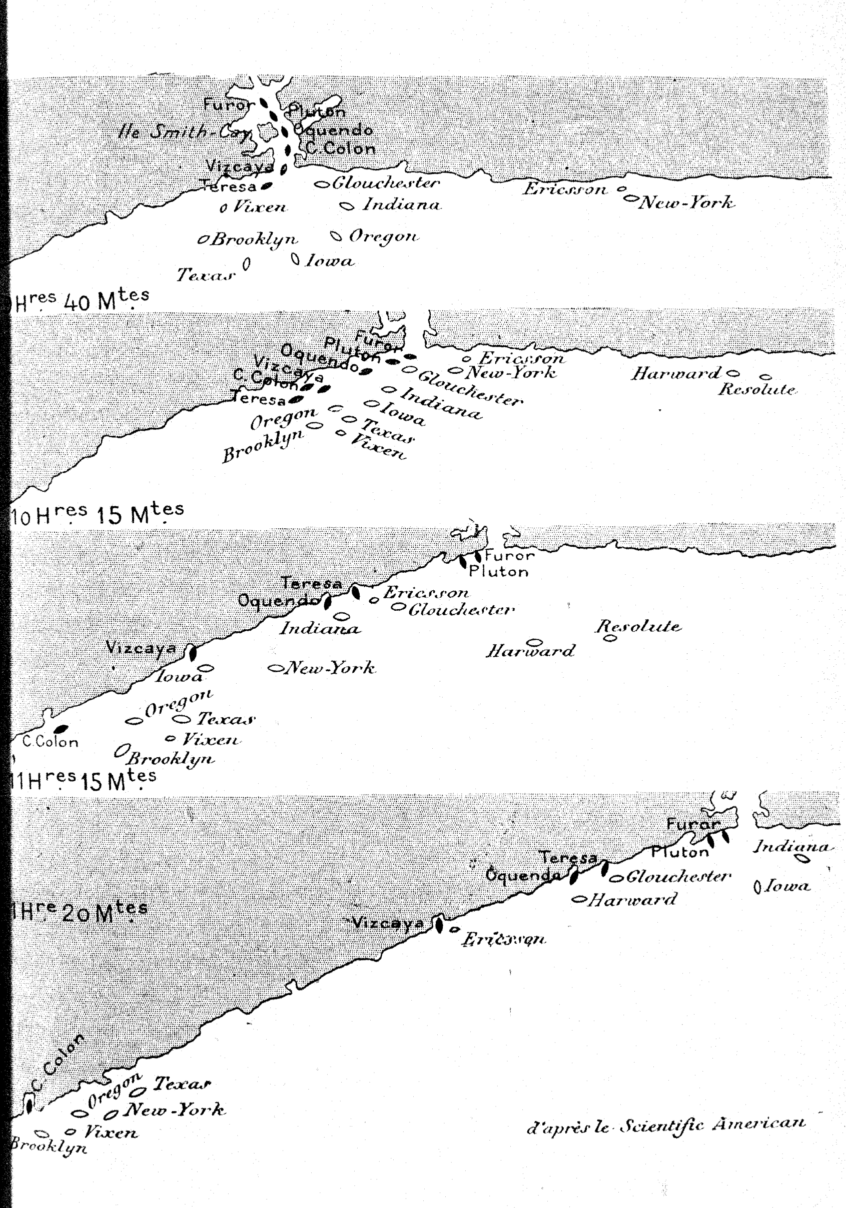
(1) D'abord décidé pour le lendemain 4, puis à la suite d'une démarche des consuls, fixé au 5 dans l'après-midi.

du *Cristobal-Colon* niera à son tour la confidence faite au *Temps*, ses propos se réduisant à quelques banalités courtoises échangées avec un reporter du *Gaulois* (agence Reuter, 3 septembre).

Donc, si Cervera n'a pas agi *proprio motu*, et s'il a dû obéir, ces impérieuses injonctions émanent de la Havane ; telle est, du reste, l'opinion du lieutenant de vaisseau don José Müller y Tejeiro, écrivant : « La escuadra rêcibio orden *terminante* del capitan general de la Isla de Cuba, de salir del puerto de Santiago, que *reitero*, no obstante las observaciones que el general Cervera le hizo ».

Néanmoins, — et les raisons sont diverses, — nous hésitons à admettre qu'il en ait été ainsi.

L'amiral espagnol n'avait jamais eu l'intention de demeurer dans la baie de Santiago. L'insuffisance de son approvisionnement en charbon, des réparations indispensables à la machinerie et aux chaudières ne lui permirent pas d'abandonner ce refuge dans le court délai qui lui fut mesuré. Malgré le blocus, il s'attache à son projet, mais attendra pour l'exécuter une occasion opportune, offrant quelques vagues chances de réussite..... peut-être la venue dans les eaux de Puerto-Rico de cette escadre de réserve dont il a été vaguement parlé! Les événements se précipitent; Santiago devient l'objectif du corps expéditionnaire américain et déjà le général Linarès est aux prises avec l'ennemi. Cervera se rend parfaitement compte de l'imminence du terme fatal, et il ne peut se dissimuler que sa présence dans la baie attribue au site une valeur préjudiciable aux vues du commandant des forces de terre; l'escadre partie, Santiago redevient une place de médiocre importance dont l'abandon pourra être négocié sans grand désavantage de part et d'autre. A dater de cet instant le sacrifice est décidé; seulement, le *devoir de solidarité* confère à la marine l'obligation d'assister l'armée de terre dans ses efforts héroïques et elle ne pourra en être


Furor
Pluton
Ile Smith-Cay
Oquendo
C.Colon
Vizcaya
Teresa
Gloucester
Ericsson
New-York
Vixen
Indiana
Brooklyn
Oregon
Iowa
Texas
Hres 40 Mtes
Furor
Pluton
Oquendo
Vizcaya
C.Colon
Teresa
Ericsson
New-York
Gloucester
Indiana
Harward
Resolute
Iowa
Oregon
Texas
Brooklyn
Vixen
10 Hres 15 Mtes
Furor
Pluton
Teresa
Oquendo
Ericsson
Gloucester
Indiana
Resolute
Harward
Vizcaya
New-York
Iowa
Oregon
Texas
C.Colon
Vixen
Brooklyn
11 Hres 15 Mtes
Furor
Indiana
Teresa
Pluton
Oquendo
Gloucester
Iowa
Harward
1 Hre 20 Mtes
Vizcaya
Ericsson
C. Colon
Oregon
Texas
New-York
Vixen
Brooklyn
d'après le Scientific American

relevée que par le colonel Escario, arrivé le 2 à Palma-Soria (1).

Ce même jour, les équipages abandonnent — pour se réembarquer — les ouvrages dont ils ont la garde à l'ouest de la place; dans la soirée, la canonnière *Alvarado* dégage partiellement la passe des torpilles qui l'obstruent.

Le 3, un peu après 9 heures, la *Maria-Teresa* signale l'ordre de départ et la suprême exhortation : « Mes chers enfants, votre amiral vous souhaite une rapide victoire. »

Le diagramme indique quelle était, dans cette matinée de dimanche, la position des navires américains. Le vaisseau amiral *New-York* se trouve à sept milles du goulet, en vue de Siboney où Sampson s'est rendu pour s'entretenir avec le général Shafter; *Indiana*, *Oregon*, *Iowa*, *Texas* et *Brooklyn* occupent leurs emplacements de jour sur un arc d'environ huit milles, distant de deux milles et demi à quatre milles de la côte (limit of the day-blockading distance) (2). Le *Massachusetts* — qui se place entre *Iowa* et *Texas* — a dû aller à Guantanamo pour remplir ses soutes. Les auxiliaires *Glouchester* (est) et *Vixen* (ouest) surveil-

---

(1) Ordre du colonel Escario : Soldatos—Salimos de Manzanillo, porque el enemigo amagaba à Santiago de Cuba. Tenemos que correr en ayuda de nuestros companeros, porque alli nos blama nuestra honra, que es la propria de nuestros padres.

Yo, que me siento orgulloso de haber tenido la suerte de venir con vosotros en estos dias en que la Patria nos exige doble energia y aliento, os dirijo dos palabras a fin de que sepais estoy contentisimo de vuestro comportamiento, y para indicaros la necessidad de hacer un esfuerzo, defando, como hasta aqui, bien puerto el nombre de nuestra querida tierra!

Gritad, pues, con migo : Viva Espana! y marchemos adelante en en busca de los que quieren saber lo que vale cada uno de vosotros. La victoria es nuestra.

(2) Durant la nuit, resserrement à deux milles et un cuirassé se place proche du bateau-projecteur, prêt à faire feu de toutes pièces sur le goulet.

lent de près le goulet. Le torpilleur *Ericsson* escorte le *New-York*.

Vers 9 h. 30, une colonne de fumée s'élève derrière les collines boisées qui enserrent le chenal; simultanément — dit le rapport officiel de l'amiral Sampson — plusieurs bâtiments donnent l'alarme (1). Presque aussitôt la *Maria-Teresa*, portant pavillon du chef de l'escadre, débouche de la passe, suivie en ligne de file par la *Vizcaya*, le *Cristobal-Colon*, *l'Almirante Oquendo*, à 800 yards de distance entre eux; puis viennent les deux torpilleurs *Pluton* et *Furor*. Après une rapide conversion, sans daigner faire feu sur les canonnières, les Espagnols s'élancent à grande vitesse vers l'ouest. « Los barcos — est-il mentionné dans la relation de l'amiral Cervera — salieron con una precision tant grande que sorprendio al enemigo y ha merecido des pues, por parte de este, los mayores elogios ».

Immédiatement l'*Oregon*, le *Texas* et le *Brooklyn* se portent à l'ouest avec toute la rapidité possible pour intercepter le passage.

Le *Brooklyn* le premier (rapport du capitaine Evans), puis le *Texas* et ensuite l'*Oregon* arrivent sur la *Maria-Teresa* qui déjà a dû subir le feu de *l'Indiana* (rapport du capitaine Taylor); délabré, incendié, dans l'impossibilité de manœu-

---

(1) Il paraît que c'est le mousse Gaskin, à bord de l'*Iowa*, qui le premier a donné le signal 2-5. 0 : « Les vaisseaux ennemis s'échappent », gagnant ainsi la prime de dix dollars promise au marin qui découvrirait une tentative de sortie de l'escadre espagnole.

Il ne semble pas que la marine ait fait emploi du téléphotos de l'ingénieur C.-W. Boughton, appareil dont il a été beaucoup parlé ces derniers temps et qui devait être appelé à révolutionner le mode de transmission des signaux.

En cette particularité, comme en tant d'autres, les Américains n'ont rien innové; et pourtant, que de géniales inventions seraient journellement écloses de l'autre côté de l'Atlantique!

vrer, le navire de don Victor Concas va s'échouer à Nima (6 milles 1/2 à l'ouest de Santiago; — 10 h. 15).

L'*Amiral-Oquendo* passant devant l'*Iowa* (1.100 yards) alors sous petite pression (rapport du capitaine Evans) est gravement atteint. Le *Texas*, le *Brooklyn*, l'*Oregon* et l'*Indiana* le tiennent sous le feu de leurs batteries secondaires; l'effet en sera épouvantable. L'*Indiana*, s'acharnant à sa proie, force le navire tout en flammes et qui ne peut plus se servir de ses pièces à se jeter à la côte en face de Juan Gonzales (7 milles à l'ouest de Santiago; — 10 h. 30). Le capitaine don Juan-B. Lazaga (1) s'est brûlé la cervelle.

La *Vizcaya* a également souffert des gros canons de l'*Iowa;* un projectile embrase les magasins de munitions (rapport du capitaine Cook). L'*Oregon* et le *Brooklyn* accablent cette fournaise de leurs pièces à tir rapide, tandis que le *Texas*, — demeuré en arrière à 5.000 yards — donne encore quelques coups de poursuite. Le capitaine don Antonio Marin Eulate sombre sur la plage d'Acerraderos (15 milles à l'ouest de Santiago; — 11 h. 15).

Reste le *Cristobal-Colon*, qui tout d'abord a gagné de l'avance, mais dont l'allure diminue sensiblement. Le *Brooklyn* et l'*Oregon* le rejoignent, suivis à distance par le *Texas*, le *Vixen* et le *New-York* revenu en hâte de Siboney. A midi 50, *Brooklyn* et *Oregon* ouvrent le feu; le premier, forçant à outrance, parvient à dépasser l'espagnol et à lui barrer la route. Le capitaine don Emilio-D. Moreu doit amener son pavillon en face de Rio-Torquino (48 milles à l'ouest de Santiago; — 1 h. 20).

Les deux torpilleurs ont été, à peine entrevus, balayés par l'ouragan de fer; d'une part l'*Indiana* et l'*Iowa* (4.000 yards) avec leurs gros obus; d'autre part, le feu

(1) Né à San-Fernando (Cadix) le 21 avril 1845; avait commandé l'*Isla-de-Cuba* et la *Princesa-de-Asturias;* fils de l'illustre amiral.

rapide du *Gloucester*. Le *Furor* coule en haute mer; le *Pluton* (1) parvient à atterrir (10 h. 20).

En moins de quatre heures, l'escadre espagnole avait été anéantie. Recueilli par le canot du lieutenant Morton, au moment où abordant la côte il allait tomber aux mains des Cubains, l'amiral Cervera était reçu à bord du *Gloucester* par le capitaine-lieutenant Richard Wainwright, puis transféré sur l'*Iowa*, ensuite sur le *San-Luis* qui doit le conduire à Portsmouth (New-Hampshire). Là il se rencontre avec les quelques officiers qui ont survécu au désastre et dont l'état ne réclame pas des soins particuliers, entre autres avec le capitaine Diaz Moreu du *Cristobal-Colon* et avec le capitaine Don Jose-Maria Parredes y Chacon, son chef d'état-major en remplacement du capitaine Bustamente blessé le 1er juillet.

Au total: environ sept cents tués ou disparus et treize cents à treize cent cinquante prisonniers, desquels à peu près deux cents blessés plus ou moins grièvement; cent cinquante naufragés réussissent à rentrer dans Santiago (2).

---

(1) Le capitaine de vaisseau don Fernando Villamil se trouvait à bord de ce destroyer; né le 24 novembre 1845 à Castropol (Oviedo); député aux Cortès.

(2) Le lieutenant de vaisseau don José Müller y Tejeiro écrira page 195 (ouvrage cité) : « Muchos fueron asesinados en el campo por los insurrectos a tiros y machetazos. Digo que fueron asesinados, porque no creo tenga otro hombre matar á tiros y á machetazos, no solo à hombres desarmados, siho casi des nudos, des facillecidos y muchos heridos. Comprendo la gravedad de se mejante cusacion; pero asi lo han asegurado todos losa que han lo gra do salvarse. »

Cette excessive retenue de l'auteur n'était pas de circonstance; les féroces sévices exercés par les insurgés cubains ont été constatés non seulement par les Espagnols (entre autres par le senor Navia, guardia marina), mais aussi par les capitaines des bâtiments américains.

Les prisonniers et les blessés se louent de l'humanité de leurs vainqueurs.

Les Américains ont eu, en tout, un homme tué (G. H. Ellis, chief yeoman) et un blessé (canonnier J. Burns) à bord du *Brooklyn* qui est demeuré exposé, — à 1.500 yards, — pendant près de dix minutes, au feu de trois navires espagnols (rapport du commodore Winfield Scott Schley); les pertes matérielles sont absolument insignifiantes.

L'amiral Cervera aura grandement mérité le droit de proclamer dans un acte rapport officiel : « La Patria ha sido défendida con honor y la satisfaccion del deber cumplido deja nuestras conciencias tranquilas, con solo la amargura de lamentar las perdidas sufridas y las desdichas de la Patria »; paroles qu'il confirmera encore, le 22 septembre, à son arrivée à Madrid : « Tenemos nuestras conciencias tranquilas pero las naciones se engran decen en las victorias no en las derrotas, por gloriosas que sean. »

La flotte américaine, elle aussi, méritera et les éloges que lui décerne le ministre de la marine (1), et les ovations enthousiastes de la population de New-York — préparées le 20 août par M. Van Wyck, major of the city, — à l'occasion du triomphal défilé de Tompskinsville au monument de Grant (125e street).

Mais à qui — de Sampson ou de Schley — s'attribue l'honneur de la journée?

Sampson commande en chef, et c'est lui qui, sans même se donner le temps de chiffrer, enverra à Washington le fameux télégramme : « La flotte sous mon commandement offre à la Nation, comme présent pour la fête du 4 juillet, l'escadre espagnole tout entière, etc., etc. »

Schley, il est vrai, a signalé à Sampson, qui à peine s'en

---

(1) « The Secretary of the Navy sends you and every officer and man of your fleet, remembering equally your dead comrades, his grateful acknowledgment of your heroism and success. All honour to the brave! You have maintained the glory of the American Navy. »

doutait : « We have won a great victory; details will be communicated. »

On dira, pour départager les compétitions, que la victoire est *œuvre exclusive des capitaines américains.*

Ce *glorious Fourth* ne sera jamais « *Sampson's Victory* ».

L'engagement autorise quelques observations.

A) La plupart des critiques se refusent à admettre que l'amiral Cervera ait abdiqué la prétention de forcer les Américains, par un combat, à lui livrer passage; il comptait — et rien de plus — sur la surprise, pour permettre à deux, au moins, de ses bâtiments de s'échapper.

Il serait oiseux, par suite, de s'attarder à une longue démonstration pour établir la flagrante infériorité matérielle (1) des Espagnols; il peut suffire de savoir :

1° Qu'ils se sont battus avec un héroïsme et un dévouement auxquels l'adversaire lui-même a rendu un juste hommage : « I saw, — écrit le capitaine Evans, — some example of heroïsm, or more properly speaking, of discipline and devotion to duty, which could never be surpassed »;

2° Que la vitesse supérieure sur laquelle faisait fond l'amiral Cervera pour sauver le *Cristobal-Colon* et l'*Almirante-Oquendo* ne s'est point réalisée. Le navire du capitaine Diaz Moreu, qui avait fourni aux essais 23 nœuds, n'a pu marcher qu'à la moyenne de 13 nœuds 7/10, ce qui a permis au *Brooklyn* d'abord de le rejoindre, puis de s'interposer entre lui et le cap Cruz.

---

(1) Le lieutenant B.-W. Wells, « flag secretary » du commodore Schley, établira dans son rapport, par un calcul des plus compliqués, que les canons américains pouvaient jeter en une *minute* un poids de 3.046 kilos, alors que du côté des Espagnols, la masse de fer n'excédait pas 2.187 kilos, d'où la proportion de 4 à 3.

Bornons-nous, sans entrer dans aucun détail, à faire observer que ce résultat est entaché d'erreur; l'escadre de l'amiral Cervera possédait, non pas 6 pièces de 11 inch, mais, seulement, deux canons de 28 cm.

A quoi tenait cette déperdition des facultés nautiques? A la qualité médiocre du charbon, au mauvais état des chaudières, à des avaries, à l'insuffisance du personnel? Peut-être en serons-nous instruits par l'interpellation que le commandant du *Cristobal-Colon* a déclaré vouloir faire aux Cortès (1).

Il est d'ores et déjà indéniable que de fâcheuses négligences engagent la responsabilité du ministère de la marine.

Ainsi, les chaudières de la *Viscaya* n'ont pas été réfectionnées depuis quatorze mois; le *Cristobal-Colon* a quitté la Péninsule sans être pourvu des deux Hontoria de 240mm qui doivent remplacer les Armstrong de 254mm, refusés à Gênes par la commission espagnole; mieux doté, il eût *peut-être* été possible au plus remarquable échantillon de l'escadre de tenir à distance le *Brooklyn* et l'*Orégon*.

3° Qu'il ne convient pas d'accepter sans restrictions l'éloge décerné aux Américains pour le parfait dressage de leurs équipages. Le capitaine Sigsbee aura beau prétendre que le *Gunnery drill* est depuis nombre d'années fort en honneur dans la marine des Etats-Unis, les constatations sont là, probantes, pour établir la médiocrité des résultats obtenus.

Voici, d'après le *Scientific American* — qui lui-même em-

---

(1) Le contre-amiral allemand en retraite Plüddemann insiste sur l'insuffisance d'un personnel expérimenté, la plupart des emplois spéciaux étant tenus en temps de paix par des étrangers.

Et le lieutenant H.-V. Wilson écrira dans son étude (*the Spanish American War and its Results*) : « Les navires rapides deviennent lents quand ils ont de mauvais mécaniciens et chauffeurs. »

M. H.-W. Wilson fait, lui aussi, intervenir la qualité médiocre des équipages espagnols et leur inaptitude à manœuvrer une machinerie délicatement perfectionnée. (*Harper's Magazine*, janvier 1899.)

prunte ses données aux documents officiels, — la répartition des coups relevés sur les bâtiments espagnols :

CALIBRE DES PIÈCES américaines.	NOMBRE DE COUPS ayant touché.				TOTAL des coups de chaque calibre ayant porté.	NOMBRE de canons de chaque calibre ayant tiré.	NOMBRE de touchés par canon.
	Maria-Teresa.	*Amiral-Oquendo.*	*Vizcaya.*	*Cristobal-Colon.*			
6 livres	17	43	13	4	77	42	1,83
1 livre	2	»	»	»	2	13	0,15
10 cm (*Iowa*)	1	7	4	»	12	3	4,00
12 cm (*Brooklyn*)	3	3	7	2	15	6	2,5
15 cm	1	1	»	1	3	7	0,43
20 cm	3	3	5	1	12	18	0,67
30 cm	2	»	»	»	2	6	0,33
32 cm	»	»	»	»	»	8	0,00
	29	57	29	8	123	103	1,19

Or, on admet qu'il a été tiré environ 6.000 coups (1), ce qui donne **2 p. 100** ou **3 p. 100** au maximum, en admettant le bien fondé de certaines contestations.

On devra reconnaître que cet effet utile n'est point précisément mirifique.

B) Beaucoup mieux justifiée, car moins subjective, est la discussion des procédés employés; deux questions se posent :

1° Pourquoi l'amiral Cervera a-t-il préféré effectuer sa sortie de jour plutôt que de nuit?

Le contre-amiral Plüddemann estime qu'il eût été préférable de profiter des ténèbres pour tenter l'aventure; il

(1) Un relevé général faisant défaut, on doit se contenter d'une évaluation approximative. L'*Iowa* accuse exactement : 31 coups de ses pièces de 30 cm., 48 coups de 20 cm., 270 coups de 10 cm. (pour une pièce 135 en 50 minutes) et 1.180 coups de canons à tir rapide (440 pour un de ces canons).

Beaucoup de projectiles ne firent pas explosion (lieutenant Wilson).

rappelle à cette occasion un épisode de récentes évolutions italiennes : un vieux bâtiment, l'*Amadeo*, s'échappe de la rade de La Maddalena, et le *Duilo* ne peut maintenir sur lui l'éclairage de ses projecteurs.

L'informateur très documenté qui a signé « Un marino » l'article du 3 août dans l'*Epoca*, établit au contraire que l'heure choisie était la plus convenable : la navigation dans le chenal — ce qui sera confirmé par un autre témoignage — étant déjà malaisée de jour, dans l'obscurité, ces difficultés exposaient à de périlleux aléas ; de plus, les Américains rapprochaient, le soir, leur ligne de blocus.

Dans tous les cas, nous savons que le commandant de l'escadre a recueilli les avis de ses capitaines : Eulate, Villaamil et Diaz-Moreu ont accepté le principe de la sortie ; Parredes, Lazaga et Concas se sont prononcés contre.

2° Quelle était la formation tactique à adopter pour déboucher du goulet? Le *spécial* du *Daily-News*, déjà le 11 juillet, pose ce point d'interrogation.

Un officier de la marine austro-hongroise qualifie de faute inexcusable cette procession en ligne de file avec des distances de près de dix minutes ; c'est *Wahnsinn* et non *Leichtsinn*. Les Américains ont eu ainsi toute commodité pour successivement accabler chacune des unités de l'escadre. La manœuvre en ordre dispersé semblait le seul procédé indiqué.

L'auteur d'un article fort remarqué, inséré d'abord dans le *Diario de Aviles*, puis reproduit par la *Correspondencia de Espana* (25 juillet), expliquera que les obstructions de la passe, notamment l'épave du *Merrimac*, ont été les causes de l'allongement d'une formation qui s'imposait.

C) A ces observations se rattachent divers enseignements :

1° Prohibition absolue de l'emploi du bois. C'est la fumée de l'incendie qui chasse les servants de leurs pièces, et les flammes ont plus promptement anéanti la *Maria-Teresa,* la

Vizcaya et l'*Oquendo* que n'auraient pu le faire les canons des Américains;

2° Danger des tubes lance-torpilles à bord des bâtiments autres que les torpilleurs (la *Vizcaya* irrémédiablement endommagée par l'éclatement d'une de ses torpilles frappée par un projectile);

3° Constatation de la relative invulnérabilité des parois au-dessous de la ligne de flottaison. Le lieutenant B.-W. Wells concluera à ce sujet, au septième paragraphe de son rapport : « Moderate armour protection at the water line witch a strong protective deck would permit more efficient distribution of the armour around the guns positions ».

Tous les appareils mécaniques devront être sous-marins;

4° Le même officier préconise l'augmentation du nombre de pièces de 20 centimètres et fait ressortir la valeur considérable des canons à tir rapide armant les batteries secondaires.

Le lieutenant Wilson attribue toutes ses préférences à la pièce de six livres.

Un des chroniqueurs habituels de la *Deutsche Heeres Zeitung* (1) (H. v. Sch.) énoncera, à la suite, la médiocre utilité des calibres intermédiaires de 15, 12 et 10 centimètres;

5° Convenance de plus judicieusement aménager à bord des navires les postes de secours et les ambulances. Les constatations faites par le docteur Panezfoski, à propos de la bataille de Yalu (2), seront amplement commentés par les douloureux incidents de la journée du 3 juillet.

6° Il est essentiel qu'une flotte de blocus soit toujours tenue sous haute pression. On préférera à l'anthracite un

---

(1) 24 septembre 1898.

(2) Cent treize tués et cent quatre-vingts blessés sur un effectif total de 3.717 hommes; à bord du *Matsuschima*, cinquante-huit blessés.

charbon un peu gras. Les chaudières système Niclausse se sont fort bien comportées.

Ces enseignements autorisent une conclusion que les Américains formulent ainsi :

Les conditions matérielles de la victoire sont de puissants cuirassés avec une grosse et nombreuse artillerie.

Le programme de réfection de la flotte des Etats-Unis paraît devoir être subordonné à cette théorie. Le *Majestic*, le plus splendide spécimen de la flotte anglaise, serait-il en état de se mesurer avec le nouvel *Alabama?* Quant au *Canopus*, il n'est guère mieux protégé avec ses 15 cm que ne l'était le *Cristobal-Colon*.

On pourrait ajouter encore que les Yankees ont la prétention de construire mieux et plus vite que partout ailleurs; à meilleur compte aussi, comme ils s'entendent à l'établir par l'ostentation des chiffres :

Konig-Wilhelm, 17 millions; — *Majestic*, 22 millions. *Alabama*, 13 millions.

Nous savons déjà que, sous Santiago, la journée du 3 a été peu intéressante au point de vue des entreprises militaires; par contre, elle date l'ouverture des pourparlers qui aboutiront à la prochaine capitulation.

Le 4, les renforts amenés par le colonel Escario gagnent les emplacements qui leur sont assignés, savoir :

Position de Canosa : le bataillon Alcantara (péninsulaire nº 3). Lieutenant-colonel don Baldomero Barbon.

Fabrique d'allumettes : un bataillon d'Isabelle la Catholique nº 75. Commandant don Luis Torrecilla.

Champ de Mars : un bataillon d'Isabelle la Catholique nº 75. Commandant don Eugenio Briceno.

Dos Caminos del Cobre : bataillon de chasseurs de Puerto-Rico nº 19. Lieutenant-colonel Arana.

Plaza de Toros : bataillon d'Andalucia nº 52. Commandant don Juliano Llorens.

Ce même soir, à 8 heures, la *Reina-Mercèdes* essaye de forcer le blocus, mais elle doit s'échouer au seuil du goulet, proche del Morro. Nous nous bornerons à faire remarquer que cet insuccès confirme une de nos précédentes observations.

Le lendemain, s'accentue l'exode de la majeure partie de la population; 15 à 18.000 personnes se réfugient à El-Caney(1), 5.000 à Cuabitas, 5.000 à Firmeza et à Vinent; la misère de ces infortunés est angoissante. Quelques résidents étrangers seront recueillis par les navires anglais *Pallas* et *Alert* et par le croiseur autrichien *Maria-Teresa* (2).

Le général Torral offre de se retirer sur Holguin avec armes et bagages; le général Shafter serait assez disposé à lui accorder ces honorables conditions, car il appréhende de plus en plus l'obligation d'enlever d'assaut des positions formidables (3), et de s'exposer au sacrifice de peut-être 6.000 hommes (Rapport officiel). Mais Washington se montre intraitable et exige la capitulation à merci; un dernier répit — expirant le samedi 9 — sera consenti au comman-

---

(1) La *Revue bleue* publie en février, sous le titre « Autour de Santiago », un récit plein de mouvement et de couleur de l'odyssée de cette population.

(2) Le 6, échange des prisonniers du *Merrimac*.

(3) M. Howbert Billman du *Chicago Record* (3 août), qui visite le champ de bataille le 18, écrit : Cette nouvelle ligne de défense, en quelque sorte improvisée, était infiniment moins bien aménagée que la première; les tranchées, étroites, ne mettaient pas les soldats à l'abri de notre feu.

Shafter, le 4 encore, — c'est-à-dire le lendemain de la destruction de l'escadre espagnole, — considère sa situation comme extrêmement précaire. Il se plaint de Sampson et de Garcia. On a promis de lui envoyer de Tampa une division, et du camp Alger la seconde brigade de Duffield; ces renforts sont indispensables et urgents.

Le général Miles, le 7, annonce la très prochaine expédition de nouvelles troupes; il lui recommande de ne pas se laisser surprendre et de surveiller attentivement sa droite.

dant du IV[e] corps espagnol pour lui permettre d'attendre les instructions de son gouvernement (1).

L'armistice étant expiré sans qu'une réponse lui ait été donnée, le général Shafter est bien obligé, le 10, de reprendre les hostilités.

Ce jour, de 4 h. 15 à 6 h. 30, bombardement sans grande conséquence (2).

Le 11, le feu recommence : d'abord le *Newark* auquel s'associent ensuite le *New-York*, le *Brooklyn* et *l'Indiana* (de 6 h. 30 à 2 h. 30); quelques obus dirigés sur Aguadores tombent jusque dans le fond de la baie, près de la canonnière *Alvarado*.

En somme, médiocres journées. Les Américains accusent une perte de deux tués (capitaine Charles-W. Rowell) et de onze blessés (un officier); les Espagnols avouent quarante-deux hommes hors de combat.

Le général Shafter, comptant sur l'escadre pour forcer la pénétration dans la baie, n'a pas voulu engager son infanterie faiblement aidée par une artillerie insuffisante.

La résistance a été soutenue par le lieutenant-colonel don Baldomero Barbon sur la position del Sueno, et par le lieutenant Jean Moreno, commandant l'artillerie du secteur del Portillo-del-Caney à San-Antonio.

Les compagnies espagnoles (six d'Isabel, deux d'Alcantara, une d'Asia, une de guérilla) doivent se résigner — non sans certaines récalcitrances — à subir, pour la première fois depuis trois ans, la contrainte de s'immobiliser derrière des parapets, dans l'attente d'un ennemi qui n'osera

---

(1) Les Américains poussent la courtoisie — ou la complaisance — jusqu'à mettre à la disposition du général Torral un employé de l'*English Cable Company*.

(2) Commodore Schley avec *Brooklyn, Texas, Indiana*. Le tir est trop court (défaut de construction) et mal réglé en direction (service insuffisant des postes d'observateurs). Distance 6.000 yards.

(Distance 1.600 a 1.100 mètres.)

		Nombre de coups tirés le 10.	le 11.
Fuerte-Nuevo (saillant sud-est).	Canon en bronze de 12cm se chargeant par la bouche........	1	»
Canadas.	Canon en bronze de 16cm se chargeant par la bouche..........	2	»
Santa-Ursula.	Batterie nº 1 : deux canons en bronze de 8cm se chargeant par la bouche.................	10	»
	Batterie nº 2 : deux canons en bronze de 8cm se chargeant par la bouche.................	8	»
	Batterie nº 3 : Deux canons en bronze de 9cm se chargeant par la bouche.................	16	6
Portillo-Caney.	Batterie nº 1 : deux Plasencia de 8cm....................	25	10
	Batterie nº 2 : deux canons en bronze de 8cm se chargeant par la bouche.................	24	»
Nispero.	Batterie nº 1 : un canon en bronze de 16cm se chargeant par la bouche....................	1	»
	Batterie nº 2 : un canon en bronze de 12cm se chargeant par la bouche....................	2	»
	Batterie nº 3 : deux canons de 8cm en bronze se chargeant par la culasse.	30	»
Sueno.	Batterie nº 1 : un canon en bronze de 16cm se chargeant par la bouche....................	3	»
	Batterie nº 2 : un canon en bronze de 12cm se chargeant par la bouche....................	2	»
	Batterie nº 3 : deux canons en bronze de 8cm se chargeant par la culasse.................	25	»
Santa-Ines (partie nord de l'enceinte, à l'ouest del Sueno).	Batterie nº 1 : un canon en bronze de 16cm.................	2	2
	Batterie nº 2 : un canon en bronze de 12cm.................	4	»
	Batterie nº 3 : deux canons en bronze de 8cm se chargeant par la culasse................	10	»
San-Antonio.	Un canon en bronze de 16cm....	2	1
Palomar.	Deux pièces Krupp de 7cm,5....	»	16

se mesurer avec elles. L'artillerie seule interviendra et dans des conditions qu'il n'est pas tout à fait sans intérêt de préciser (voir tableau de la page précédente) (1).

Vers 5 heures du soir, probablement pour compenser par une pression morale le peu d'effet de son bombardement, le commandant des forces américaines somme à nouveau le général Torral, l'informant qu'il a reçu des renforts, et qu'il est en mesure d'intercepter sa ligne de retraite. De fait, l'intercalation dans les positions d'investissement du 1er régiment de l'Illinois et du 1er de Columbia, autorise le général Lawton à étendre sa droite jusqu'au chemin d'El-Cobre.

Le jour suivant, Shafter avise Torral de l'arrivée à Siboney du général Miles (2), et l'invite à une conférence pour

---

(1) Don José Müller y Tejeiro, ouvrage cité, page 231.

(2) Le général Miles, débarqué à Siboney le 11 juillet, reprend la mer quelques jours après pour se rendre à Playa-del-Este (Guantanamo), désireux de ménager les susceptibilités du général Shafter, comme il a soin de le lui expliquer dans son télégramme du 18; mais il est dit aussi explicitement en cette même dépêche : « Your command is a part of the United States army, which I have the honor to command. »

Shafter ne pouvait l'ignorer, ayant reçu, notamment le 7, des ordres directs du *major general commanding :* néanmoins — se sachant appuyé par M. Alger et par l'adjudant général Corbin — il affectera avec une certaine insolence de ne plus s'en souvenir : « It seems from yours orders given me that you regarded my forces as part of your command (de Siboney, le 17) ».

C'est là un épisode — et non des moins typiques — de ce conflit Miles-Alger (août-septembre), sur lequel le *Kansas City Star* a été à même de publier de fort édifiantes révélations.

Les démocrates prennent parti pour le général Miles et exploitent le mécontentement de l'opinion publique pour contrebalancer l'effet sur les prochaines élections législatives des succès militaires.

L'administration républicaine s'efforcera d'atteindre et de discréditer le général en chef. Elle réussit à lui faire refuser le titre précédemment attribué à d'illustres soldats. Elle sévit avec

le lendemain. Le général Linarès, de son côté, encore souffrant de sa grave blessure, pensera qu'il est de son devoir de longuement exposer au capitaine général Blanco et au ministre de la guerre la réalité des choses. « Fatalement, — écrit-il, — la solution s'impose, la capitulation est inévitable; l'ajourner, c'est inutilement prolonger l'agonie. L'ennemi se rend parfaitement compte de la situation (1), et il paraît bien décidé, comme le montre l'affaire d'hier, à attendre notre dernier râle, sans s'exposer à de stériles sacrifices »... Et, pour terminer : « L'honneur des armes a ses limites, et j'en appelle à la sentence du gouvernement et de la nation, pour reconnaître que ces troupes exténuées ont rempli tous leurs devoirs grandement, à plusieurs reprises, depuis le 18 mai, jour du premier bombardement.

---

une extrême rigueur à l'égard du commissaire général des subsistances Egan, coupable d'avoir déposé, devant la commission d'enquête, dans des termes d'une violence inouïe contre le général Miles. Mais cette apparente impartialité doit permettre de frapper plus sûrement celui qui n'a pas craint de mettre en cause le politicien auquel l'appui cordial du président Mac Kinley sert de souveraine sauvegarde.

La controverse se transforme ainsi en question politique.

Le rapport de la commission d'enquête témoignera d'un éclectisme ingénieux; elle prodigue le blâme :

Au Congrès, pour n'avoir pas voté les crédits nécessaires à l'adoption d'une poudre sans fumée;

Au ministre de la guerre, pour la faiblesse dont il fait preuve dans ses relations avec le général Miles;

Au général Miles, pour la défectuosité de ses conceptions; pour son attitude indisciplinée; pour s'être permis de formuler des accusations à la légère contre le service des subsistances; — ne seront admises en effet que les négligences reprochées au service de santé;

Au général Shafter, pour *imprudente témérité* dans l'exécution des ordres reçus !!!

(1) Le général Shafter sait (télégramme du 4) que la garnison manque de vivres, n'ayant autre chose que du riz et des manguas.

Si d'autres efforts sont exigés dans un but que j'ignore, si des preuves nouvelles de dévouement sont réclamées, je m'offre loyalement pour assumer toutes les responsabilités, même celle d'une capitulation, n'hésitant pas à compromettre ma modeste réputation en vue des intérêts supérieurs de la Patrie. »

A l'heure fixée, le mercredi, a lieu l'entrevue entre le général Torral et le général Wheeler. L'infortuné gouverneur de Santiago ne peut encore se résoudre à souscrire aux sévères conditions dictées par M. Alger : « Les officiers conserveront leur épée et seront rapatriés avec leurs hommes. Si ces propositions ne sont pas acceptées, donnez l'assaut, à moins qu'il ne vous paraisse par trop téméraire de le tenter; entendez-vous à ce sujet avec Sampson. Décidez promptement. »

Le lendemain 14, le commandant intérimaire du IVe corps d'armée espagnol fera savoir au général américain qu'il se soumet au principe de la *rendicion;* il lui en sera donné acte par la déclaration ci-après :

« En reconnaissance de la conduite méritoire et valeureuse des généraux Linarès et Torral ainsi que des troupes qui ont servi sous leurs ordres, les officiers soussignés de l'armée des Etats-Unis qui s'honorent d'avoir pris part à ces combats, et qui ont été désignés pour faire partie d'une commission chargée de régler les détails de la capitulation de Santiago de Cuba, déclarent unanimement s'entendre pour réclamer de l'autorité compétente qu'il soit accordé à ces braves et dignes soldats le privilège de rentrer dans leur patrie avec les armes qu'ils ont si vaillamment portées — 14 juillet 1898. — J. Wheeler, major général; U. Lawton, major général; J. D.-Meiley, lieutenant d'artillerie, officier d'ordonnance.

Les signataires américains, auxquels s'adjoignent le brigadier général Federico Escario et le lieutenant-colonel d'état-major Ventura Fontan, arrêtent à la date du 16 les

termes définitifs du document; il comporte dix articles :

1° Cessation immédiate des hostilités;

2° La capitulation s'étend à tout le territoire de la division de Cuba (1);

3° Les Etats-Unis s'engagent à rapatrier les troupes stationnées en ce territoire et ce, dans le plus bref délai possible (2);

4° Les officiers gardent leur épée; les officiers et la troupe conservent les objets qui sont leur propriété personnelle;

5° Les autorités espagnoles s'engagent à relever les mines et autres défenses sous-marines obstruant la baie de Santiago ou à aider la marine des Etats-Unis à le faire;

6° Le commandant des forces espagnoles adressera au commandant des forces des Etats-Unis l'état numérique des troupes et un inventaire détaillé du matériel (3) :

---

(1) Depuis Acerraderos, sur la côte sud, à Sagua-de-Tanamo, au nord, en passant par Palma-Soria. Comprend ainsi les garnisons de Guantanamo, de San-Luis, de Las-Palmas, de Sagua et de Baracoa.

C'est le croiseur *Marblehead* qui se rend à Caimanera pour informer le général Pareja de la capitulation de Santiago (18). Le lieutenant Miley, de l'état-major de Shafter, est envoyé à San-Luis et à Palma (23 et 24). Baracoa se maintiendra jusqu'au 15 août. Au total, 22.780 prisonniers.

(2) Comme l'expliquera un membre du cabinet au correspondant du *Daily Telegraph* (15 juillet), le gouvernement de Washington a tout avantage à adopter cette solution :

1° Interner les prisonniers aux Etats-Unis : grosse dépense inutile et danger d'introduire la fièvre jaune (*yellow jack*);

2° Enfermer les prisonniers dans Santiago : frais considérables et périlleuses difficultés;

3° Confier la garde des prisonniers aux Cubains : il n'y faut point songer.

Il ne subsiste donc que cette seule alternative : les rapatrier.

Le coût en sera de 1.513.000 dollars (indication donnée dans le rapport de M. Alger, publié le 2 décembre; très volumineux dossier, farci de documents et d'annexes..... mais dont il ne faut user qu'avec une extrême circonspection.)

(3) Pour Santiago 7.000 fusils et 700.000 cartouches ; il restait

7° Le commandant des forces espagnoles aura la faculté de conserver et d'emporter toutes les pièces d'archives intéressant l'armée ;

8° Les volontaires mobilisés et guérillas au service de l'Espagne sont autorisés à demeurer dans l'île, à condition de faire remise de leurs armes et sous la promesse de ne pas commettre d'acte d'hostilité contre les Etats-Unis jusqu'à la fin de la présente guerre ;

9° Les troupes espagnoles sortiront de Santiago de Cuba avec les honneurs de la guerre, et déposeront ensuite leurs armes au lieu assigné. Il demeure entendu que les commissaires des Etats-Unis interviendront auprès de leur gouvernement, pour qu'il soit octroyé aux soldats espagnols de conserver leurs armes (1) ;

10° Les clauses ci-dessus seront exécutoires immédiatement après ratification.

Arrêté le 16 juillet 1898 par les commissaires soussignés, agissant conformément aux instructions de leurs commandants en chef respectifs et avec l'approbation de leurs gouvernements.

Déjà dans la matinée du lendemain — dimanche, 17, — s'accomplissait le cérémonial de la capitulation. Le général Torral se porte à petite distance de la ville au devant de l'heureux vainqueur (2), puis les quelques fractions de troupes espagnoles défilent, entrent dans les lignes américaines (position de San-Juan) et déposent les armes (dix heures).

---

110 cartouches par combattant, sans parler de munitions inutilisables : cartouches du Mauser argentin dont était armée une seule compagnie, et cartouches pour les Remingtons des *voluntarios urbanos*, lesquels avaient déserté en masse.

(1) Cette faveur fut refusée, le gouvernement de Washington considérant les termes de la capitulation comme suffisamment anodins.

(2) Le général Torral ne remit pas son épée au général Shafter comme l'ont rapporté quelques correspondants de journaux. M. James-F.-J. Archibald, — alors l'hôte du général Mac Kibbin,

Ensuite, solennelle entrée dans la cité presque déserte ; un escadron du 2e de cavalerie et un détachement du 9e d'infanterie (1) se rangent sur la Plaza del Reina pour — à l'heure de midi — rendre les honneurs au drapeau que le capitaine Mac Kittrich hisse sur l'hôtel du gouvernement, pendant que la musique fait entendre le « Star spangled banner » et que résonne, au loin, la salve tirée par la batterie Capron.

Il a été mentionné au paragraphe dernier du document du 16 juillet que les commissaires des deux pays agissaient « conformément aux instructions de leurs commandants en chef respectifs et avec l'approbation de leurs gouvernements ».

On prétendra à Madrid, dès le 20 juillet, refuser à l'infortuné général Torral cette consolante consécration ; le cabinet et le capitaine général de Cuba se dérobent pour éviter des éclaboussures ; le gouverneur de Santiago, seul, aurait à s'expliquer devant un conseil de guerre.

Nous souhaitons ardemment, pour la dignité de l'Espagne, qu'il ne soit pas procédé à ce misérable débat, évoquant par trop les scandaleux procès intentés à Athènes, par les hégètes de l'opposition, aux stratèges et aux navarques victimes de la récente campagne.

Du reste, ne suffira-t-il pas au général Torral, pour sa justification, de produire la dernière délibération (2) de la

---

— a été seul admis à accompagner, ce jour, l'état-major américain. Par suite, la relation qu'il donne dans le *Scribner's Magazine* d'octobre est la *seule* acceptable.

(1) En récompense de sa vaillante attitude à San-Juan.

Le lieutenant Rathers entrera dans Santiago à la tête du premier détachement de troupes américaines.

(2) En date du 15 juillet (soir). Y assistent : le général de division don José Torral y Velazquez, commandant en chef intérimaire, président ; le général de brigade don Federico Escario ; le colonel de la guardia civil don Francisco Oliveros Jimenez ;

junte constituée et convoquée en exécution de l'article 683 du *Reglamento de campana ?*

Et à quel profit raviver ces douleurs? Qui oserait douter de la nécessité absolue, urgente, d'une capitulation ?

Le commandant du IVe corps espagnol a dû céder aux exigences du président Mac-Kinley, parce que ses troupes, exténuées, manquant de vivres (1) et d'eau potable, n'étaient plus en état de combattre.

Dans de semblables conditions, peu importe, en somme, de peser avec minutieuse précision les termes des instructions concédées. Le général Torral, nous en avons la certitude, était autorisé à agir comme il l'a fait (2); il saura, l'heure venue, en fournir la preuve et charger chacun des vraies responsabilités qui lui incombent.

---

les chefs de corps (Asia, Constitucion, Talavera, Alcantara, San-Fernando, Provisional de Puerto-Rico n° 1, chasseurs de Puerto-Rico); le lieutenant-colonel d'état-major don Ventura Fontan; le commandant de l'artillerie, le commissaire des guerres, le chef du service de santé, le capitaine du génie don Juan Diaz Muelas, secrétaire. La décision sera : « La junta, por unanimidad, ha acordado que es llegado el caso de capitular. »

(1) Les vivres font défaut à tel point que Shafter avait dû être prié de fournir le matin même de la capitulation 2.800 rations pour les malades en traitement dans les divers hôpitaux; par suite d'un malentendu ou d'une négligence, dont le général américain se montrera fort irrité, ces malheureux n'avaient encore rien touché à 3 heures de l'après-midi.

(2) Nous en recevons l'assurance d'un certain passage du télégramme du général Blanco, en date du 13, 7 heures du matin, communiqué le 14 par le général Torral au général Shafter à l'effet d'obtenir un nouveau délai permettant de recevoir les ordres du cabinet espagnol; on y lit : « En attendant, vous pouvez vous entendre avec le commandant des forces américaines sur les conditions d'une capitulation ayant pour base le rapatriement. »

Une lettre postérieure du gouverneur de Santiago commence par ces mots : « Avec l'agrément de mon gouvernement..... »

Enfin, le général Shafter dira le 16 aux correspondants des

Le général Shafter sans le moindre doute, serait autrement mal à l'aise dans le prétoire, s'il lui était demandé explication de la pompeuse phraséologie, dont déborde la lettre de félicitations et de remerciements que lui adresse, le 16, le Président de la république (1).

Sous l'emprise des pages cruelles de M. le colonel Villebois-Mareuil, *Le centenaire de l'expédition d'Egypte* (2), l'occasion s'offre à nous de scruter ce que valent ces fastueux éloges; cette occasion, nous ne la négligerons pas, sans qu'il soit besoin, pour cela, d'égrener tout le rosaire.

1° En premier lieu, M. Richard Harding Davis, dans son article « The Battle of San Juan » (*Scribner's Magazine*, oc-

---

journaux : « I wish it to be understood that general Torral surrender two days ago with the formal sanction of Madrid. »

(1) « *To general Shafter, commanding at the front near Santiago.*

» The President of the United States sends you and your brave Army the profound thanks of the American people for your brilliant achievement at Santiago, resulting in the surrender of the city and of all the Spanish troops and territory under general Toral.

» Your splendid command has endured not only hardships and sacrifices incident to a campaign and battle, but in stress of heat and weather has triumphed over obstacles which would have overcome men less brave and determined. One and all have displayed most conspicuous gallantry, and have earned the gratitude of the Nation. The hearts of the people turn with tender sympathy to the sick and wounded. May the Father of Mercies protect and comfort them.

» WILLIAM M'KINLEY. »

« *To major general Shafter, front, near Santiago.*

» I cannot express in words my gratitude to you and your heroic men. Your work has been well done. God bless you.

» R.-A. ALGER, *Secretary of War.* »

(2) Le *Correspondant* (25 juillet 1898). « Le centenaire de l'expédition d'Egypte; comment se préparait une campagne coloniale en 1798 ».

tobre), dira combien ont été précaires les moyens mis en œuvre pour assurer l'alimentation normale des troupes. La mise à terre des vivres subit de très fâcheux retardements, et ce sera la cause première, essentielle, des souffrances et des privations imposées aux soldats.

Rien n'a été fait pour améliorer le warf de Baiguiri; trois semaines après le débarquement, l'auteur pourra encore constater : « It was still impossible to cross it without running the risk of stepping into space, or of treading on the end of a loose board and failing between the girders ». A Siboney, les travaux commencés ne seront même pas terminés. Le génie, auquel incombait l'exécution urgente de ces aménagements, a été envoyé à Acerraderos construire une jetée à l'usage des auxiliaires cubains!

Les capitaines des transports encourent le blâme le plus sévère (the misconduct of the transport captains); ils agissent à leur guise, accommodant tant mal que bien les intérêts de leurs armateurs avec ceux de l'administration militaire. Et, il n'est en somme, aucune autorité énergique pour les rappeler au devoir, comme sut le faire le général Miles à Port-of-Ponce et à Guanica.

De plus, les officiers du « commissary and quatermaster's départment » sont jeunes, inexpérimentés, parfois ne devant leur situation qu'à la faveur ou à l'intrigue politique. M. George Kennan (1), visitant les camps de Tampa et de Jacksonville, — non moins énergiquement que

---

(1) Auteur de l'ouvrage *La Sibérie et le système de déportation;* a publié dans l'*Outlook* de New-York une série d'articles très remarqués.

Vice-président de la section nord-américaine de la Croix-Rouge. La présidente, miss Clara Barton, au cours de la campagne, se rendra également à Santiago; à ce sujet, la livraison de novembre 1898 de *Frank Leslie's popular Monthly* insère : « Clara Barton's Story of the Cuban Red Cross Work. »

M. Poultney Bigelow (1), — avait déjà signalé tous les périls de cette défectueuse organisation.

Sans le moindre doute, le fonctionnement du mécanisme était rebelle; néanmoins il appartenait au général Shafter de l'actionner; c'est à ce devoir qu'il a manqué gravement. Il n'a même pas su procurer du tabac à ses hommes.

2° Le service de santé, dans son ignorance coupable des exigences actuelles (2), laisse tout autant à désirer; la section américaine de la Croix Rouge interviendra heureusement pour éviter la faillite totale, calamiteuse.

Le relèvement des blessés s'effectue avec une désespérante lenteur et il n'a pas été installé de relais d'ambulance. M. Kennman a vu un soldat du 3e de cavalerie abandonné sans soins pendant de longues heures; le capitaine Arthur-H. Lee, attaché militaire anglais, fait d'identiques remarques (the regulars at El-Caney — *Scribner's Magazine* — octobre). Les corps de troupe manquent de brancardiers, d'infirmiers et de chirurgiens; c'est ainsi que le 7e d'infanterie sera obligé de faire appel au dévouement du médecin du 17e, lequel — sans aide — ne tardera pas à être débordé.

L'ambulance établie à trois milles du champ de bataille manquera de tout, même de lanternes. Son personnel

---

(1) Article du *New York Herald* (9 juin), plusieurs fois cité et dont le retentissement a été considérable.

(2) Cette ignorance est coupable, parce que de nombreux spécialistes ont envisagé la question sous toutes ses faces. En France: Delorme, Chauvel, Nimier; Habart en Autriche; Reger, Beck, Bruns en Allemagne; à Florence, Tosi. Les maîtresses conclusions desquelles découlent une infinité d'observations sont : 1° un plus grand nombre d'hommes hors de combat; 2° éloignement des postes de secours.

Se référer également à la première partie de l'ouvrage du capitaine Antonio Cascino *Armi da fuoco portali*, et à la brochure du docteur Eschweiler *Die Schussverletzungen durch das Klein-kalibrige Gewehr* (Munich).

comprend, le premier jour, cinq médecins et vingt infirmiers; les cinq médecins travailleront toute la journée du vendredi et la majeure partie de la nuit du vendredi au samedi, soit vingt et une heures durant, pour opérer cent cinquante-quatre blessés.

L'hôpital de campagne est ignominieusement installé à proximité des maisons contaminées de Siboney; le colonel Greenleaf, directeur du service de santé, en réclamera en vain la destruction (1).

S'il est vrai que trois navires ont été spécialement appropriés pour le transport des blessés et des malades, d'autres chargeurs — entre autres le *Concho* et le *Seneca* — sont employés dans des conditions qui soulèveront l'indignation publique.

Les soldats américains, harassés, soumis à de nombreuses privations, insoucieux des principes élémentaires de l'hygiène, aucunement surveillés, sont des victimes par avance vouées aux atteintes de la fièvre jaune (2) et de la la mal'aria.

Le 24 juillet, 1.350 hospitalisés; le 6 août, 3.681 malades, desquels 2.638 cas de fièvre; quelques jours plus tard, la proportion est de 3.038 pour 4.290 indisponibles.

---

(1) Le général Shafter — M. Richard Harding Davis insiste sur ce point — est du reste en conflit avec tous les chefs de service. Nous savons déjà quelle est son attitude à l'égard du général Miles. Il froissera en plus d'une circonstance les attachés militaires étrangers. Son égoïste et intransigeante froideur à l'égard de Calixto Garcia menace de provoquer une crise aiguë, le lendemain de la capitulation de Santiago. Et pourtant le vieux cabecilla n'a pas hésité à fournir aux Américains des gages positifs de dévouement; avec Casillo, Rego, Terriente et Sanguily, il pouvait former le parti à opposer à la camerilla de l'énigmatique Maximo Gomez.

(2) Sévit sur la côte méridionale de Cuba, de juillet à octobre; le docteur italien Sanarelli en aurait récemment découvert le microbe.

Sur la proposition du docteur Sternberg, directeur du service de santé de l'armée, M. Alger — vers cette époque — soumet à l'examen du général Shafter le projet d'engager les troupes expéditionnaires à l'intérieur des terres vers San-Luis. Les généraux et chefs de corps réunis en conférence protesteront unanimement et avec une égale énergie contre cette intention. Détail suggestif, le colonel Roosevelt, qui commande maintenant une brigade de la division de cavalerie, croira ne pas manquer au devoir militaire en communiquant à l'Association de la Presse la lettre qu'il adresse au général Shafter pour confirmer ses déclarations. Il y est dit, en substance : il faut reconduire le corps aux Etats-Unis; l'opération peut s'effectuer sans danger, car la fièvre jaune n'affecte pas jusqu'à présent un caractère épidémique; l'armée souffre principalement de la mal'aria.

De son côté le général Ames télégraphie, le 3 août, à M. Allen, sous-secrétaire d'Etat à la marine : « L'armée est incapable d'exécuter une marche autre que celle qui la conduira à ses transports. Si on doit, tôt ou tard, la ramener aux Etats-Unis, se décider à le faire tout de suite. »

Peu après, le Ve corps était rapatrié et remplacé à Santiago par des régiments réputés *immunes*.

Examinons maintenant, d'après les rapports des médecins américains, la nature des blessures produites par des armes de petit calibre.

Le lieutenant-colonel médecin Senn observe, non sans surprise, que, neuf fois sur dix, les balles du Mauser espagnol ont été retrouvées dans les tissus des blessés; il était loin de s'attendre à une semblable constatation. Des balles déformées donnèrent la clef de l'énigme et l'on découvrit, après une enquête sérieuse, qu'elles avaient traversé un milieu résistant avant d'avoir frappé les soldats; en effet, le terrain était non seulement rocailleux, mais encore couvert d'arbres qui, pour la plupart, étaient percés d'ou-

tre en outre. Bien souvent, on commençait le feu à de grandes distances; chez les hommes blessés à ce moment, les projectiles étaient logés dans les tissus mous, mais les os n'étaient pas lésés.

Dans quelques circonstances particulièrement favorables, le blessé ne ressent qu'une violente commotion, sans se rendre compte tout de suite de la nature et de la gravité de la contusion. C'est ce qui advint, entre autres, au capitaine Hobbs, du 3e d'artillerie, dans la nuit du 31 juillet, sous Manille; atteint à la jambe, cet officier ne songea que beaucoup plus tard à se faire panser.

En principe, le trajet de la balle de petit calibre est rectiligne, de sorte qu'à la simple inspection des orifices on peut diagnostiquer l'organe ou les organes qu'elle a affectés.

Presque toutes les blessures à la tête ont amené la mort en peu d'heures; la cause en a été constamment attribuée à l'inflammation intra-crânienne que le traitement chirurgical était impuissant à limiter. De même, les blessures de la colonne vertébrale avec lésion de la moelle ont été généralement mortelles; sans lésion de la moelle, elles ont occasionné des paralysies plus ou moins graves. Le nombre des militaires frappés à la poitrine qui ont survécu est surprenant; d'autant plus surprenant que, si l'on excepte les cas d'hémorragie intense, aucun de ces hommes n'est resté alité plus de quinze jours.

On a remarqué qu'un projectile peut traverser l'abdomen à hauteur ou au-dessous du nombril, suivant une direction antéro-postérieure, sans occasionner de plaies viscérales nécessitant une opération. Dans les cas de blessures pénétrantes de l'abdomen, la laparatomie a toujours été suivie du décès, et, cependant, il faut la tenter et elle est justifiée quand on est certain que les lésions causeraient la mort sans la prompte intervention du chirurgien. Les amputations de bras et de jambes ont été très rares et pratiquées,

exceptionnellement, lorsque les fractures étaient infectées et compliquées.

L'emploi des rayons X a donné des résultats étonnants. Le docteur Senn estime qu'aujourd'hui chaque corps d'armée devrait posséder un personnel exercé et tout le matériel nécessaire pour permettre de rechercher aisément les projectiles demeurés dans les plaies (1).

Les projectiles de petit calibre n'emportent que rarement des morceaux d'habits, tandis que les balles des anciens fusils laissaient toujours des débris de vêtement dans les blessures; de ce fait, les infections sont bien moins fréquentes. Pour le docteur Senn, les principales causes d'infection des blessures produites par les Mausers espagnols ont été dues : *a*) au retard apporté au premier pansement; *b*) à l'application défectueuse de ce pansement; *c*) à son renouvellement trop fréquent sans qu'il y ait eu utilité.

Le docteur Gray, à bord du bateau-hôpital *Relief*, a réuni une importante série de documents photographiques fournissant de curieuses indications sur les effets de la balle de petit calibre dans les différentes parties du corps.

L'éminent praticien cite divers exemples qu'il est bon de retenir :

Homme blessé à l'épaule droite par une balle qui, après avoir traversé la poitrine se loge dans le bras gauche entamant l'humerus; la position de la balle ayant été fixée il suffit pour l'extraire d'une simple incision. Lésion des deux poumons; pas de symptômes alarmants ni même la plus légère hémorragie; si le blessé n'avait eu la jambe brisée par un autre projectile, on aurait pu, à la rigueur, se dispenser de l'envoyer à l'ambulance. Deux cas de per-

---

(1) Pendant la dernière campagne du sirdar Kitchener (1898), ce service spécial avait été très parfaitement organisé à l'hôpital d'Abadieh.

foration des intestins et un des reins et du foie, sans graves conséquences. Homme frappé au côté gauche du thorax par une balle qui ressort dans le dos après avoir fracturé l'omoplate; certaines autorités prétendront que le projectile a traversé le péricarde; le docteur Torney — chirurgien en chef du *Relief* — va plus loin, déclarant que le cœur a été atteint au moment de la systôle.

Il est à souhaiter que la direction du service de santé de Washington publie, à prochaine échéance, un exposé détaillé, scientifiquement documenté, de son œuvre. Ce rapport nous vaudra le seul profit sérieux que nous ayons à attendre des leçons expérimentales de la campagne.

3° La faible dotation en artillerie, consentie au Ve corps, livrera prétexte à de sévères critiques ; le général Shafter est seul responsable de cette pénurie.

Après un âpre débat, le général Miles avait obtenu du War Department la formation d'un parc de siège comprenant : vingt-deux pièces de 12 cm. ; dix huit obusiers de 17 cm. et six mortiers de 17 cm. Le commandant du corps ne voulut pas profiter de cette aubaine; il ne se fit suivre que de dix pièces. Encore laissa-t-il à bord quatre canons de siège, estimant que les mortiers lui suffiraient.

Des dix batteries de campagne attribuées à l'expédition, quatre seulement seront embarquées, et on ne saura même pas les utiliser le 1er juillet !

Pour l'heure, en France et en Allemagne, la proportion d'artillerie chiffre 4,8 par 1.000 fusils. Elle demeure encore aujourd'hui, — comme l'écrivait Napoléon, — en progression inverse de la qualité de l'infanterie, et peut subir également l'influence de certaines circonstances; c'est ainsi que les Bavarois, sur la Loire, pour compenser le faible effectif de leurs bataillons, forcent cette relation jusqu'à 7.

Comme nous nous refusons à prêter créance à des racon-

tars (1), il convient d'imputer aux difficultés locales la détermination prise par le général Shafter de réduire ses batteries au strict minimum. A notre avis, cette considération était à écarter; tout au moins ne convenait-il pas de lui attribuer une importance à ce point exagérée.

Le rôle de l'infanterie américaine, inefficacement soutenue par son artillerie, a dû être surchargé; accablée, cette infanterie plie sous le faix et ne peut s'agrandir.

4° La préparation tactique de la bataille du 1er juillet est pour ainsi dire nulle. Il n'a pas été procédé à des reconnaissances préalables par les soins de l'état-major (2); le croquis remis aux généraux est d'une honteuse insignifiance; le Signal Corps ne paraît pas se douter que le ballon doit être employé à se procurer des vues; personne, à l'exception du général Chaffee, n'a pris souci d'étudier le terrain. La conséquence première et immédiate de ces négligences sera d'altérer, en cours d'exécution, le programme élaboré pour la journée du 1er juillet. Nous tenons, en effet, du capitaine Arthur-H. Lee, qu'il n'était en principe nullement question d'aborder les positions qui font face à El-Poso. Il revenait à la division Lawton d'enlever El-Caney, puis de se rabattre sur sa gauche, pour contribuer le lendemain — avec le centre — à l'attaque de San-Juan. Mais Sumner et Kent, contre toute attente, se heurtent à l'avant-

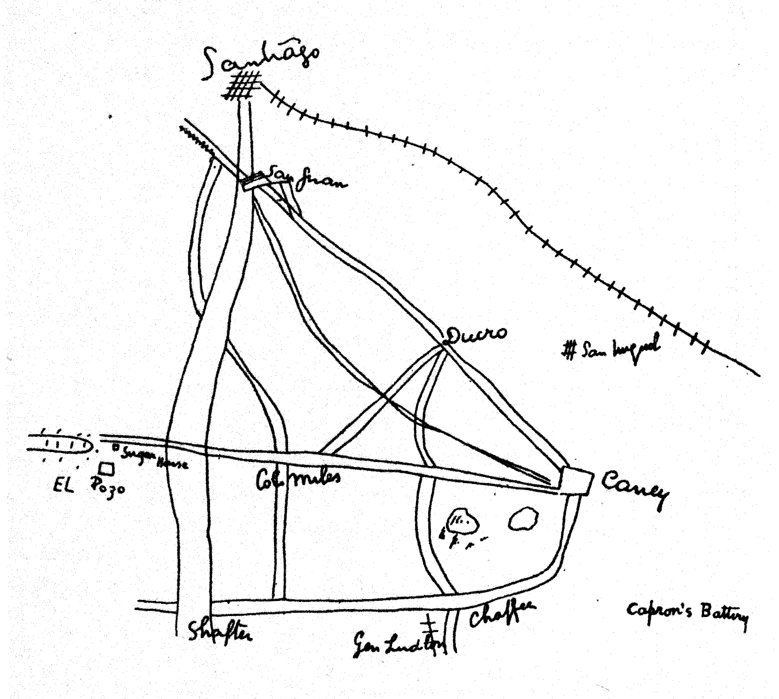
---

(1) Antipathie ancienne et avérée à l'égard de l'artillerie. (*World* de New-York, 18 septembre.)

(2) Les levés topographiques exécutés les 28, 29 et 30 juin par les lieutenants Hoffman, Batson et Smitt, sous la direction du lieutenant-colonel Derby, ne s'étendent qu'à quelques centaines de mètres au delà de la ligne des avant-postes. Le tirage au poly-copiste de ces croquis commence le 3, donnant chaque jour la position des troupes, l'état d'avancement des travaux, etc., etc. (*The Work of the Engineers in the Santiago Campaign*, par J.-E.-J. Chibas, adjoint au directeur du service du génie du Ve corps; *Engineering News* (octobre), avec deux belles cartes fort intéressantes à consulter.)

ligne espagnole, et comme ils n'ont pas le toucher assez délicat pour nuancer la démonstration, le combat se généralise prématurément. L'attaché militaire anglais énoncera : « A grant popular movement rather than a prearranged military plan. »

5° En présence d'un adversaire qui se tenait strictement



sur la défensive et qu'on ne pouvait avoir la prétention de surprendre, dans un terrain aussi couvert, avec des troupes déjà très fatiguées, il était de toute inutilité de recourir à l'expédient fâcheux de marches de nuit. Lawton, — nous le savons, — après avoir erré péniblement (1) dans les ténèbres

(1) « A cruel right march », apprécie M. Richard Harding Davis. (*Scribner's Magazine*, article cité.)

et dans la brousse, ne parvient que tard dans la matinée du 2 (sept heures) à placer sa brigade de tête; Bates chemine la nuit du 30 juin au 1er juillet, puis encore celle du 1re au 2 juillet, pour se rendre de El-Pozo à Grimes-Hill.

Ces fatigues, ces épreuves, auraient dû être évitées aux soldats américains; le général Shafter méritera bien plus sévèrement encore que le général Baratieri — la veille d'Adoua — le blâme de ne pas avoir su assembler ses forces sur le champ de bataille avec les ménagements que demandait la situation tactique;

6° Ces fautes initiales serviront à nous faire comprendre pourquoi l'infanterie américaine est demeurée si longuement improductive sous le feu des tranchées espagnoles; le péril de cette énervante stagnation sera encore aggravé par des erreurs de détails, telles : formations compactes, choix défectueux des emplacements en arrière de l'artillerie ou sur des pentes rasées; les conséquences de cette impéritie se traduiront par des pertes totalement disproportionnées à l'attitude des troupes :

Tués..........	22	officiers,
	208	hommes de troupe.
Blessés........	81	officiers,
	1.203	hommes de troupe.
Disparus......	79	—
Soit pour les journées des 1, 2 et 3 juillet.	1.593	

Quant aux procédés tactiques, leur insignifiance même les soustrait à toute critique : des bandes confuses de six à dix hommes de profondeur, capricieusement segmentées, poussées au hasard des impulsions généreuses que feront naître la conscience des officiers de troupe et l'entrain ou l'impétuosité instinctive de quelques individus.

Pourtant quelques leçons d'une réelle valeur peuvent se dégager à notre profit de cette courte campagne.

Une fois de plus sera prouvé combien est vaine, décevante, la funeste théorie **du nombre.** Le succès ne dépendra pas uniquement de la densité et de l'étendue des lignes disposées sur un champ de bataille; car *le feu ne suffit pas;* le feu n'est qu'*un élément de préparation* et il faut *pour l'exécution pousser l'attaque à fond* et *donner l'assaut* (1).

La journée de San-Juan et d'El-Caney prouve péremptoirement que l'armée (2) des Etats-Unis ne possédait pas les *qualités morales* indispensables pour vouloir l'acte énergique sans lequel la victoire demeure incertaine ou stérile.

Et nous concluerons :

---

(1) Service des armées en campagne.

(2) Nous disons l'*armée* des Etats-Unis, parce que nous objectivons les régiments réguliers et non spécialement les *miliciens.* Est-il même décent de beaucoup parler de la triste attitude de ces corps? Le rapport du général Kent ne peut taire la *cowardice* du 71e de New-York, et le général Lee gazera à peine les infortunes du 2e Massachusetts.

De complaisants amis, d'officieux reporters s'efforceront, il est vrai, de forger des excuses, mais à quoi bon? Prétendra-t-on nous faire admettre que la cacade du 71e est imputable à la malencontreuse ascension du ballon — et quel piètre motif pour décrier les Sprinfield du 2e Massachusetts!

En arrière des lignes, les *volunteers* ne consentent même pas à rendre de meilleurs services; exemple la brigade Duffield.

Ainsi s'expliquent la sévère appréciation du général inspecteur Brackinridge et la coutumière indulgence témoignée à ces corps par la *Francfurter Zeitung.*

Non seulement les miliciens ne produisent pas mais bien plus ils encombrent : L'*Army and Navy Journal* rappellera qu'ils subissent un déchet de 60 pour cent supérieur à celui des réguliers; un autre organe cite le superbe 71e, parti de New-York à l'effectif de 1.043 hommes et ne comptant plus au retour que 331 hommes (et encore pas tous valides). Or, le corps n'avait perdu à l'ennemi que 78 hommes!

Une armée nationale que la sollicitude constante du gouvernement réussit à préserver des atteintes de la politique, sera seule en état de légitimer les confiantes espérances de la Patrie.

7° Assurément, en ce qui regarde la défense de Santiago, il n'y a point convenance à évoquer le souvenir national de Gérone.

Le général Linarès — sans qu'il soit besoin de revenir sur le détail — avait dû se borner à préparer sous Santiago un champ de bataille pour forcer l'ennemi à l'octroi d'une honorable évacuation. Le télégramme « affolé » du général Shafter le soir du 2 juillet (1), puis encore la dépêche du 4, nous donnent une notion exacte de la valeur de cette résistance héroïque.

Peut-être eût-il été mieux, à ce moment précis, de considérer que Santiago avait perdu toute valeur; son abandon pouvait s'excuser. Cette résolution prise, la colonne de don Federico Escario constituait un échelon de retraite posté à Palma-Soria ou à Alto-de-Villalon.

Mais ce ne sont là, il faut en convenir, — et quoique le War Department ait admis cette éventualité (2) — que de vaines spéculations; les défenseurs de la place pouvaient espérer une solution autre, moins lamentable avant l'inexorable étranglement par le facteur « Temps ».

Quoi qu'il en soit, la résistance sous Santiago exalte grandement le sublime dévouement et la haute valeur des troupes du IV[e] corps espagnol. Là où elles ont combattu,

---

(1) Le 2, au clair de lune, conseil des généraux à El Pozo. M. Richard Harding Davis (*Scribner's Magazine*, décembre) croit que la question « of retreating from the position on the hills was discussted but not seriously considered ».

(2) General Linarès has left away fort retreat and if he cannot repel the american attack he will flee to the hill and join general Pando and the Holguin renforcements. (Agence Dalziel, 30 juin).

si peu de gloire reste à cueillir que Shafter et Sampson seront réduits à s'en disputer la glane.

Ainsi, les vaincus auront le droit de contester aux vainqueurs l'insolente prétention de clamer : « *Europa has not seen a batter bit of military work since the days of Napoléon* (1)!! »

La chute de Santiago n'est pas sans évoquer de lointaines analogies avec la prise de la Havane par les Anglais en 1762. Charles III s'était déclaré pour la France alors engagée dans la guerre de Sept Ans (janvier 1762), et, quoique l'Espagne dût s'attendre à une guerre maritime dont les Antilles seraient le théâtre, aucunes mesures sérieuses n'avaient été adoptées pour améliorer les défenses de la Havane.

Le 5 juin, Don Juan de Prado, gouverneur de Cuba, voit poindre la flotte de l'amiral George Pocock (19 vaisseaux et 18 frégates), escortant les 150 transports du lieutenant général comte d'Albemarle. Prado ne dispose que de 12 vaisseaux, de 3 frégates et d'une garnison de 3.800 hommes. Mais le Morro, clef de la défense, est commandé par le capitaine de vaisseau Don Luis de Velasco. Le 7, après avoir réussi à débarquer un premier détachement à Cojimar, les Anglais procèdent méthodiquement à l'attaque des hauteurs de Cabana et du Morro. Les Espagnols cherchent, mais sans grand profit, à bouleverser

---

(1) A rapprocher de cette officieuse apologie le passage d'une lettre adressée à M. Chauncey-Depew (août) par M. Alger éprouvant le besoin de se disculper devant l'opinion publique : « Cependant le succès des opérations militaires et les maladies qui éclatèrent dans notre armée démontrèrent que le général Shafter avait eu raison de brusquer le mouvement en avant, tandis que les hommes étaient encore pleins de vigueur. La promptitude de l'attaque nous fit remporter une des *plus grandes victoires des temps modernes.* »

ces travaux d'approche dans la nuit du 30 juin au 1er juillet; ce même jour, Velasco force victorieusement les bâtiments ennemis à avouer leur impuissance contre les batteries de terre (*Cambridge, Dragon, Marlborough,* cent cinquante-sept hommes hors de combat). Après ce succès de la défense, au dire même de Keppel, la situation des Anglais devient de jour en jour plus précaire; une seconde canonnade demeure sans effet, la fièvre jaune ravage les camps (le 27 juillet cinquante officiers et huit mille hommes indisponibles), et Albemarle envisage déjà la douloureuse obligation du refuge sur ses navires. Par bonheur, l'arrivée du brigadier général Burton avec le régiment américain de New-York calme les esprits et ramène la confiance. Le 30, à 2 heures du matin, les ingénieurs font sauter le bastion Austria, et le lieutenant-colonel Stuart, avec les grenadiers du King's Regiment et quatre compagnies de rifles, emporte la brèche faiblement défendue par les Espagnols qui, de plus, ne se tiennent pas sur leurs gardes. Velasco et le marquis Gonzalez tombent dans un héroïque mais inutile effort pour refouler l'assaut. Les Anglais arment aussitôt des batteries sur les hauteurs de Cabana, et, le 12 août, la Havana capitule après un terrible bombardement.

Ce siège avait coûté aux Espagnols une perte d'environ cinq mille hommes; les Anglais accusent soixante-treize officiers et dix-huit cent quarante-neuf hommes tués ou blessés et cinq mille décès par maladies. C'était chèrement payer une éphémère conquête, car le traité de Paris — l'année suivante — rendait Cuba à l'Espagne.

Lord Albemarle, il est vrai, avait empoché 122.000 livres.

CHAPITRE VIII

Puerto-Rico.

Bombardement de San-Juan, le 12 mai, par l'amiral Sampson. Expédition du mois de juillet. — Débarquements à Guanica et à Ponce. — Marche concentrique de trois colonnes sur Aibonito; manœuvre tournante de la brigade Schwan sur Mayaguez. — La signature des préliminaires de paix arrête la campagne. Épisodes historiques.

On n'a pu encore se mettre d'accord sur les motifs qui ont poussé l'amiral Sampson, le 12 mai, à bombarder San-Juan (1).

Il avait un but, on n'en oserait douter; mais quel était ce but?

Pour le commandant du génie D. Julio Cervera Baviera, « Sampson recibio orden de su gobierno para dirigirse a Puerto-Rico, *apoderarse de la capital* y establecerse en ella como base de operaciones de la campana » (2). Alors s'explique, ce jour même, le télégramme du *Morning Post* annonçant la capitulation de San-Juan!

Le colonel W. Wenthrop (*Outlook*, 16 juillet), écrira que ce firing intéressait essentiellement l'escadre Cervera dont on soupçonnait la présence dans la rade. Peut-être aussi, ne s'est-il agi que de la destruction d'ouvrages qui devaient fournir aux navires espagnols, prochainement attendus, la protection recherchée (3).

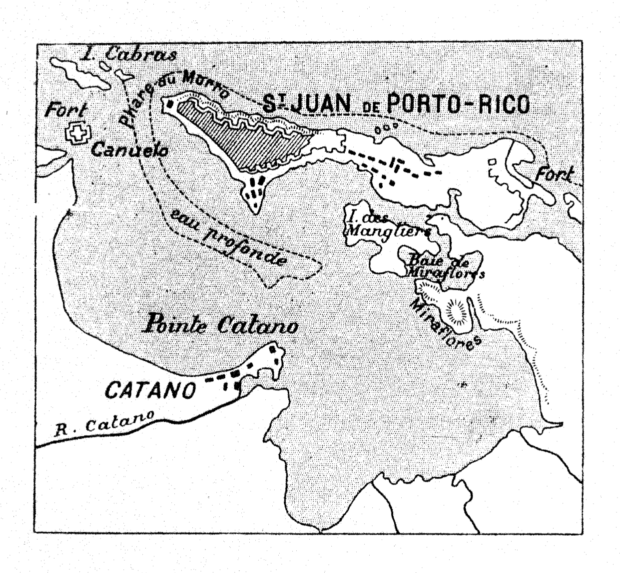
---

(1) Chapitre V.

(2) *La Defensa militar de Puerto-Rico*, rarissime brochure tirée à un tout petit nombre d'exemplaires.

(3) Dans le mode fantaisiste, un officier de l'*Indiana* émettra cette opinion : L'amiral Sampson a voulu procurer à ses équipages l'occasion de recevoir le baptême du feu et de « se mettre en confiance ».

La ville de San-Juan, — on s'en souvient — est sise sur un îlot coralligène, le Morro, prolongeant un cordon littoral à l'abri duquel s'étale une des meilleures rades des Antilles. La garnison de la place comprend : le 12e bataillon d'artillerie de forteresse (lieutenant-colonel don Benigno Aznar), la 5e batterie de montagne, le bataillon Principado de Asturias, le 3e bataillon provisoire, le 1er bataillon de volontaires, un autre bataillon de volontaires dit de tiradores, les 1re et 6e guérillas « volantes » et deux compagnies auxiliaires d'artillerie organisées depuis peu de jours.



La division de l'escadre américaine compte : les cuirassés *Indiana* et *Iowa*, ce dernier portant pavillon amiral; les croiseurs *New-York*, *Detroit* et *Montgomery;* les monitors *Amphitrite* et *Terror;* la canonnière *Wampatuck;* le torpilleur *Porter* et le bateau-citerne *Niagara*.

Le 12, à 3 h. 30 du matin, *Detroit* et *Montgomery* détachés

en vedettes, signalent les lueurs de San-Juan. Un peu plus tard, à environ cinq milles de la côte, l'amiral modifie son ordre de marche : le tug-boat *Wampatuck* se place à la tête (1), ayant derrière lui le torpilleur *Porter;* puis suivent *Detroit, Iowa, Indiana, New-York, Terror, Amphitrite*, enfin *Montgomery*.

Au moment où les trois premiers navires passent sous les batteries du Canuelo, la défense fait entendre son premier coup de canon. Néanmoins *Detroit* se porte rapidement à 800 mètres du Morro, ayant à sa droite le *Porter* prêt à se jeter sur tout bâtiment qui tenterait de sortir du port ; le *Montgomery*, lui aussi, aura la mission spéciale de surveiller l'entrée de la passe (Cabras Paloseco). L'*Iowa* — ces dispositions prises — entraîne la file à l'ouest, s'approchant jusqu'à 1.400 yards de la masse de San-Felipe del Morro, et à 5 h. 16 commence le feu avec ses grosses pièces de 32 centimètres. Par trois fois, les cinq navires défilent devant les batteries, qu'ils accablent d'une véritable tempête de fer : « La violencia del combate llego à sertal, que sin caer en la hiperbolé, puede decirse que una verdareda tempestad de hierro descargaba sobre esta plaza ». (Rapport officiel du général Macias.)

A 7 h. 50, — après une dernière bordée tirée sur San-Cristobal, San-Carlos et San-Ieronimo, — *Indiana* et *New-York*

---

(1) La relation américaine prétendra que le *Wampatuck* montrait le drapeau parlementaire, l'amiral Sampson ayant l'intention de signifier le bombardement, afin de permettre aux non-combattants et aux résidents étrangers de quitter la ville.

Les Espagnols ayant ouvert le feu sur le *Wampatuck* seront rendus responsables de l'obligation faite d'engager le combat immédiatement.

Cette version est absolument inexacte; le premier avis de Sampson fut un coup de canon de l'*Iowa;* aussitôt après, les pièces de 15 centimètres dirigent leur feu sur le palais du gouverneur.

rallient l'*Iowa* qui vient de gagner le large. Le monitor *Terror*, n'ayant pas perçu le signal « Cessez le feu », reste seul, pendant quelques instants encore, aux prises avec les canons espagnols.

Le principal labeur de la défense a été fourni par le groupe de San-Cristobal (lieutenant-colonel don Benigno Aznar) (1), par San-Antonio, où est blessé le capitaine don José Iriarte, et par le Morro, dont les armements se dénomment : batterie haute (capitaine don Ramon Acha), batterie del Macho (lieutenant don Faustino Gonzales Iglesias), batterie del Carmen (sous-lieutenant don José Barba), la plus exposée, batterie San-Fernando (sous-lieutenant don Nicanor Criado). Les batteries de Santa-Elena et de San-Augustin (cette dernière de récente construction) ne sont que partiellement engagées : San-Carlos ne peut intervenir. Ces divers ouvrages comportent onze canons de 15 centimètres, six obusiers de 24 et quatre de 21 ; ils tireront 441 projectiles qui se répartissent approximativement : El Morro, 145 ; San-Cristobal, 120 ; San-Antonio, 110 ; Santa-Elena et San-Augustin, 66. Les effets de ce feu sont médiocres à bord des bâtiments américains : deux morts et sept blessés. Les avaries également sont insignifiantes : l'*Iowa* est atteint huit fois, le *New-York* reçoit un obus qui détériore son gréement, démolit deux projecteurs électriques et perce un ventilateur ; l'*Amphitrite* souffre un accident dans les engrenages de la tourelle d'arrière et ne peut se servir que de deux de ses quatre pièces de 25 centimètres.

Les Espagnols estiment que l'amiral Sampson a fait jeter sur les forts et sur la ville plus de mille projectiles ; le *Detroit* aurait tiré 480 coups de ses pièces de 12 cm., et le

---

(1) N'était pas encore remis d'une grave chute de cheval ; a néanmoins tenu, malgré ses vives souffrances, à se rendre au feu.

New-York 250 coups de ses divers canons ; la garnison subit une perte de deux tués et de trente-quatre blessés, sans que les ouvrages éprouvent de bien rudes dommages. Dans la ville une vingtaine de victimes et pas mal de dégâts : barrio de Ballaja, San-Sebastian, Cruz, San-Francisco, Fortaleza, etc.

En vérité, résultat des moins sérieux (1) et qui ne compense en rien le gaspillage de munitions reproché à l'escadre. *Sampson's failure* — le mot cruel, est de M. H.-H. Pearse dans le *Daily News* du 14 mai — aggrave encore l'erreur du trop fameux cénacle stratégiste de Washington auquel incombe la responsabilité de cette malencontreuse démonstration.

Un hommage mérité est dû aux vaillants défenseurs de San-Juan. A la Chambre, M. Molinos, au Sénat, MM. Lasher et Pinedo ne manqueront pas à ce devoir (2) ; le général Correra, avec sanction la plus autorisée pourra ainsi transmettre à Don Manuel Macias (3) les remerciements de la nation reconnaissante.

---

(1) Nous en appellerons à un témoignage irrécusable, celui de M. le capitaine Stang, de l'artillerie norvégienne (*Christiania Morgenblad*).

(2) Dans cette même journée parlementaire s'entendront de violentes protestations contre le procédé — *acto de pirateria* — de l'amiral Sampson, bombardant San-Juan sans avis préalable.

Le croiseur français *Rigault-de-Genouilly*, qui se trouvait dans la rade, est de la sorte témoin obligé du combat.

(3) La *Gaceta* du 10 novembre enregistrera le décret concédant au gouverneur général la grand'croix du Mérite militaire.

Le général, né le 3 novembre 1845 à Zeruel, appartient à l'arme de l'infanterie et a fait presque toute sa carrière hors la Péninsule.

Au retour de l'expédition de Saint-Domingue il séjourne longtemps à Cuba et ne rentre en Espagne que pour prendre part à la répression de l'insurrection carliste. Il était lieutenant général, gouverneur de Melilla, au moment du conflit avec le Maroc

« *Jornada gloriosa* », comme l'écrivait de San-Juan au *Liberal* (6 juin) un correspondant particulier.

Il a été dit, quelles étaient, dans l'entourage du président, les divergences d'opinions sur l'objectivité immédiate des opérations.

M. Alger réclamait l'envoi non différé à Cuba d'un corps expéditionnaire. Le général Miles, jugeant pour le moment cette action inopportune et dangereuse, recommandait pour les débuts de se saisir de Puerto-Rico; diversion il est vrai, mais qui offrait tout au moins le profit de livrer un gage assuré aux Etats-Unis pour le cas où l'Espagne se déciderait prématurément à entamer des négociations.

Les projets du commandant en chef de l'armée étaient bien près de l'emporter, lorsque la soudaine arrivée de l'escadre de l'amiral Cervera dans la baie de Santiago, mit fin aux incertitudes des conseillers militaires de M. Mac-Kinley.

L'expédition est ainsi reléguée au plan arrière, mais pour peu de temps seulement; les préparatifs en seront repris, avec activité cette fois, lorsque devient imminente la chute de Santiago.

Trois brigades, fin juillet, sont dirigées sur Puerto-Rico :

(1893). Un peu plus tard, à la tête du le 5e corps; puis, en janvier 1898, gouverneur général de Puerto-Rico.

Commande actuellement le 6e corps.

Brigade Garretson (2e brigade, 1re division, IIe corps) :	6e Illinois, 6e Massachusetts, Cinq batteries de campagne, Une section d'infirmiers, 3.415 hommes.	S'embarque le 21 à Guantanamo (1) sur les transports *City-of-Macon*, *Nueces*, *Stillwater*, *Rita*, *Lampases*, *Comanches*, *Unionist* et *Specialist*.
Brigade Wilson :	2e Wisconsin, 3e Wisconsin, 16e Pensylvanie, 3.600 hommes.	Quitte Charleston le 20.
Brigade Schwan :	11e d'infanterie, 19e d'infanterie, Deux batteries, Un escadron du 2e de cavalerie, 4.000 hommes.	Part de Tampa les 23 et 24.

Plus tard suivent :

Brigade Hains 2e brigade, 1re division, Ier corps :	4e Ohio, 3e Illinois. 4e Pensylvanie,	Assemblée à New-port-News (Virginie).
Divers renforts :	Fraction du 6e de cavalerie, Un escadron du 5e de cavalerie, Deux escadrons de New-York, Un escadron de Pensylvanie, Quatre batteries de campagne (Illinois, Pensylvanie, Missouri et Indiana). En dernier lieu, le 1er Kentucky avec le génal Grant.	Envoyés de Chickamanga.

(1) Le général Miles, pour vaincre le mauvais vouloir de l'amiral Sampson, avait été obligé de lui faire adresser de Washington l'ordre péremptoire de mettre en route les bâtiments désignés pour escorter les transports : « These orders were imperative to a degree seldom employed except in case of extreme urgency, and are of a sort to brook no delay in their execution (Reuter special service).

On organise de plus, un corps de réserve à six brigades (général Wade), mais qui ne trouvera pas occasion d'être employé.

Le général Macias ne pourra opposer que 5.000 hommes à ce corps d'invasion. Son projet consiste à prendre une position solidement fortifiée à huit kilomètres de la capitale, sur laquelle rétrograderont, avec lenteur, les colonnes mobiles chargées d'observer et de chicaner les Américains.

En conséquence, la répartition de ses forces se présente comme suit :

a) Ligne de résistance : quatre compagnies du bataillon Principado de Asturias ; en réserve — garnisonnant la capitale — le bataillon d'artillerie de place ; la majeure partie du bataillon provisoire n° 3 et le 1er bataillon de volontaires (1).

b) Avancées : le bataillon provisoire n° 4 dans le nord ; le bataillon Alfonso XIII à Mayagüez et dans le secteur ouest ; le bataillon Patria n° 25 à Ponce et sur la côte méridionale ; dans la partie orientale de l'île deux compagnies du bataillon provisoire n° 3, formant réserve spéciale ; le bataillon provisoire n° 6 sur l'artère centrale.

Ensemble : 3.656 hommes d'infanterie, 746 de la guardia civil et environ 500 guérilleros.

Contrairement à l'opinion généralement accréditée, c'est à Port-Guanica et non à Fajardo (nord-est) qu'aborde le premier détachement ; ce point a été choisi : 1° parce qu'il eût été imprudent d'opérer trop près de San Juan où s'est concentré le gros des forces espagnoles ; 2° parce que le site se prête très favorablement à une mise à terre ; 3° parce qu'une marche de 80 milles à travers l'île — marche que l'on sait facile au milieu d'une population bien

---

(1) Les volontaires du bataillon de tirailleurs se sont égrenés ; le corps ne compte plus à l'effectif que 13 hommes !

disposée (1) — doit contribuer, dans une large mesure, à la prise de possession effective du territoire.

Le dimanche, 24, *Stillwater* et *Specialist* débarquent à l'est de Guanica un petit détachement auquel se joignent 500 insurgés sous la conduite de Matteo. Le lendemain, à la pointe du jour, le *Glouchester* (capitaine Wainwright), devançant la division, escorte du convoi (*Massachusetts, Cincinnati, Columbia*) aux ordres du capitaine Higginson, pénètre dans le port, et une compagnie de marins (lieutenant Huse) suffit, sans peine, à disperser une petite troupe espagnole (2). A 10 heures, le drapeau américain est arboré sur la place et le débarquement commence aussitôt, malgré les efforts rigoureux du bataillon Patria accouru pour donner la contre-attaque (lieutenant-colonel Puig).

Le mardi, la brigade Garretson prend contact avec l'ennemi près de Yauco. Les Espagnols se retirent après un court engagement (deux officiers et deux hommes du 6e Massachusetts blessés).

D'autre part, le commodore Davis avec la *Dixié*, l'*An-*

---

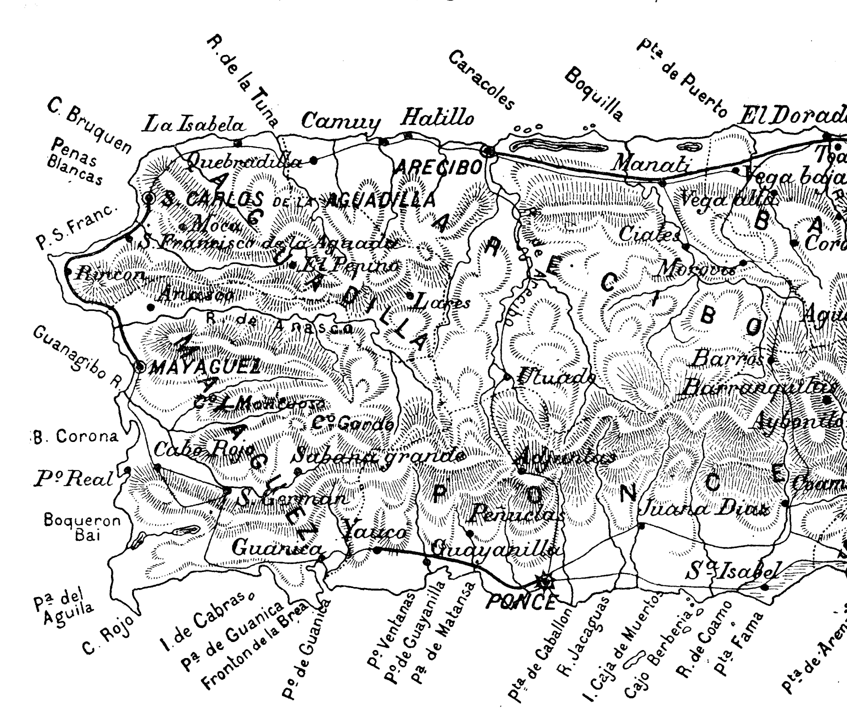
(1) Sans parler de la reconnaissance *militaire* effectuée peu auparavant par un officier de l'état-major du général Miles, les Américains étaient très exactement informés de la situation *politique*. Ils n'ignoraient pas la complète déchéance du parti *autonomiste* et pensaient pouvoir exploiter à leur profit la trêve conclue entre *séparatistes* et *annexionistes*. La question avait déjà été envisagée dans ce sens par divers journaux, entre autres — et cela dès le 5 mai — par l'*Evening Post* de New-York (Porto-Rico : sentiment of their habitants regarding spanish rule).

L'élection à la chambre insulaire de M. Munoz Rivera avait provoqué d'inquiétants conflits ; fin mai, le général Macias doit prendre de sévères mesures : destitution du docteur Barbosa, sous-directeur à l'instruction publique ; expulsion de M. Jerez Verona et du docteur Stahl, convaincus de complicité avec les Yankees.

(2) Le général Macias signalera dans un télégramme un officier et trois hommes blessés.

napolis, le *Wasp* et le *Leyden*, s'était posté devant Port-Ponce (1); cédant aux instances des consuls étrangers, le colonel D. Léopoldo San-Martin (2) évacua la ville immédiatement occupée par la brigade Wilson.

Enfin, le 2 août, le *Saint-Louis* (capitaine Goodrichs) et



le *Cincinnati* assurent l'installation à Arroyo (3) de la brigade Hains qu'accompagne le général Brooke, commandant le Ier corps d'armée.

---

(1) La plus importante ville de l'île (42.500 habitants); à 32 kilomètres de Guanica.

(2) A été condamné depuis à la détention perpétuelle et incarcéré à Ceuta.

(3) A 60 milles à l'est de Ponce.

Les journées jusqu'au 8 août seront employées à placer les troupes à des reconnaissances (1) et à tâter les avancées du général Ortega vers Cavey, Llano-de-Coamo, Juan-Diaz et Adjuntas.

Le 8, les positions des Américains sont les suivantes :



A l'ouest, pour aller de Adjuntas sur Arecibo, la brigade Henry (ancienne Garretson) : 6e Illinois et 6e Massachusetts (2);

---

(1) La plus importante, conduite par le général Stone avec une compagnie du 2e Wisconsin, se porte de Adjuntas jusqu'à Utuado où elle se heurte à une force ennemie d'une centaine d'hommes.

(2) Ce régiment, à peine mis à l'épreuve, se montre des plus médiocres.

Un officier de ce corps démissionna parce qu'on voulait l'obli-

Au centre, en face de Coamo, la brigade Wilson : 2e Wisconsin, 3e Wisconsin et 16e Pensylvanie ;

A l'est, le général Brooke placé avec la brigade Hains à Guayama ;

En réserve, à Yauco, la brigade Schwan.

Le mardi, 9, les trois colonnes marchent concentriquement sur Aibonito ; la réserve agit, à l'ouest, vers Mayaguez.

Ces mouvements provoquent, dès le 5, le combat de Guayoma, entretenu pendant neuf heures par la brigade Haines contre les 256 hommes du commandant Cervera Baviera (trois guérillas et un faible détachement d'infanterie). L'aide de camp du général Macias défend, de 7 heures du matin à 4 heures du soir, la petite ville de Guayoma, de laquelle il ne pourra être chassé que par le canon des navires (deux tués et onze blessés). Les Espagnols se retirent sur les hauteurs de Guamani, aux abords du col, et y reçoivent un renfort de deux compagnies du bataillon provisoire n° 6. Les Américains tenteront en vain, le 7, de forcer ce passage.

---

ger à punir ses hommes. « Songez donc, monsieur, dit-il à un journaliste, ce sont tous mes compatriotes ces hommes-là. Jamais je ne pourrais faire passer au conseil de guerre des soldats que je connais personnellement et avec lesquels je vis ! »

A ce même propos, deux autres faits divers :

Un lieutenant du 22e régiment de New-York, qui avait été obligé de démissionner pour faute contre la discipline, vit organiser en son honneur, par les soldats de sa compagnie, un grand banquet à la suite duquel il fut porté en triomphe, en même temps qu'on conspuait le nom d'un autre officier du même régiment.

Aux Philippines, les soldats du régiment du Colorado adressent le télégramme suivant au gouverneur de leur Etat :

« Si la paix est signée, le régiment désire que son rappel soit ordonné. Les rations sont mauvaises et insuffisantes et 15 pour 100 des hommes sont malades. »

La démocratie américaine peut être justement fière de son œuvre !!!

Plus à l'ouest, à Coamo — sur l'autre route aboutissant par Aibonito à Cayez — c'est la brigade Wilson qui se heurte, dans la matinée du 9, à deux compagnies du bataillon Patria placées sous les ordres du commandant Illescas. Une batterie du 4e d'artillerie, les deux régiments du Wisconsin et l'escadron C de New-York emploient la journée tout entière à l'attaque de front. Il faut se décider à faire exécuter, pendant la nuit, par le 16e de Pensylvanie, une longue et pénible manœuvre tournante. L'avancée vide alors le site pour se replier sur Aibonito, avec une perte de onze tués (deux officiers), trente-cinq blessés et un certain nombre de prisonniers ; du côté des Américains, un tué et six blessés.

Pendant ce temps, la colonne de gauche (brigade Schwan) accuse l'enveloppement. Elle livre, le 10, sur le rio Rosario (1), près de Hormigueros, l'affaire la plus significative de cette campagne, car elle aura pour conséquence l'abandon de Mayaguez par le colonel D. Julio Soto y Villanueva (2). Ce coupable affolement permet aux Américains de débarquer des renforts à Mayaguez et oblige le recul, sur Lares, du colonel D. Francisco Pozo, que le capitaine général a envoyé sur les lieux pour tâcher de sauver la situation.

Au centre, les colonnes demeurent, jusqu'au 13, immobilisées devant la position d'Aibonito Asomante, tenacement occupée par le lieutenant-colonel Larrea (quatre cents hommes et deux pièces Plasencia). Ledit jour, la signature des préliminaires de paix mettra fin aux hostilités.

Le général Brooke n'a plus qu'à gagner, par de paisibles

---

(1) Une compagnie de Alfonso XIII et cinquante guérilleros (en tout deux cents hommes). Les Américains accusent : deux tués du 11e d'infanterie, un officier et quatorze hommes blessés ; les Espagnols : trois tués, neuf blessés.

(2) Déféré au conseil de guerre à sa rentrée de captivité.

étapes, Rio-Piedras (5 septembre), le faubourg de San-Juan, où il établira sa résidence (1).

La *Pequena Antilla* avait été reconnue le 16 novembre 1493 par Colomb, mais ce n'est que dix-sept années plus tard, qu'un de ses compagnons, Ponce de Léon, fonde Caporra, qui devient ensuite San-Juan.

De nombreux épisodes illustrent son histoire. Le fameux corsaire anglais Drake, déjà en 1595, visite cruellement sa rade. Peu après (1597), le duc de Cumberland réussit à faire capituler le Morro, mais est chassé de la place par une épidémie. En 1625, le Hollandais Heinrich investit à son tour San-Juan, premier succès qu'une vigoureuse sortie de la garnison lui fera chèrement expier. En 1678, l'escadre anglaise du commodore Streem est balayée par la tempête. En 1702, le capitaine Correa repousse, cette fois à Arecibo, une autre tentative de débarquement des Anglais.

Enfin, en avril 1797, Sir Ralph Abercromby et l'amiral Harvey subiront, sous les canons de San-Jeronimo et de San-Antonio, l'affront d'un complet désastre ; aujourd'hui encore, de populaires manifestations en évoquent l'anniversaire.

---

(1) Le port de San-Juan, bloqué par le *New-Orleans* est ouvert à la navigation le 22 août. Les colonies étrangères de la ville étaient, depuis le 13 juillet, sans aucune communication avec le dehors.

Le 17 juillet, le *New-Orleans* provoque l'incident de l'*Olinde-Rodrigues* (capitaine Phérivong), qui n'avait aucunement l'intention d'entrer dans le port de San-Juan ; le paquebot français est néanmoins capturé et envoyé à Charleston.

Dans la partie orientale de l'île, le colonel D. Pedro Pino fait échouer une tentative de débarquement à Fajardo.

CHAPITRE IX

La fin de la guerre.

Pourparlers et négociations; le traité de paix. — Enseignements militaires et politiques. — Les conséquences de la guerre.

Au lendemain du désastre de l'escadre quelques vagues rumeurs s'énoncent pour trahir, que dans certains milieux, a été envisagée l'irrémédiable nécessité d'une paix prochaine. Pourtant, ces indices ne gagnent en consistance qu'après la reddition de Santiago, « événement — écrira le *Daily Graphic* — qui marque un grand pas vers la fin des hostilités ».

A partir du 9 juillet, divers organes de la presse étrangère prendront prétexte des moindres incidents pour étayer leurs plaidoyers en faveur de la paix. Entre autres : manifestation de la chambre de commerce de Barcelone; discours de M. Moret, ancien ministre des colonies dans le cabinet Sagasta; et encore — se prêtant aux commentaires les plus complaisants — une visite faite à la Maison Blanche par M. Jules Cambon, ambassadeur de France à Washington.

Il est hors de doute, que déjà des pourparlers ont été engagés à Paris par M. Léon y Castillo pour obtenir de M. Delcassé l'officieuse intervention d'une puissance amie. Et, de fait, quelques jours plus tard, son représentant sera autorisé à parler ouvertement au nom de l'Espagne.

Il s'agit tout d'abord de connaître les exigences des Etats-Unis (26 juillet). La réponse sera la suivante :

L'Espagne renoncera à sa souveraineté sur l'île de Cuba;

Elle cèdera aux Etats-Unis Puerto-Rico et une île du groupe des Ladrones à désigner ultérieurement ;

Les Etats-Unis occuperont la ville, la baie et le port de Manille jusqu'à conclusion du traité de paix qui déterminera le contrôle et le gouvernement des îles Philippines ;

Les Etats-Unis ne reconnaîtront pas la dette de Cuba, ni celle de Puerto-Rico ; les conventions de commerce existantes seront abrogées ;

Il ne sera pas consenti d'armistice avant signature du protocole.

Le cabinet de Madrid ne peut, sans sérieuse et longue réflexion, souscrire à ces excessives exigences. Le Nestor du parti libéral tiendra, en de douloureuses consultations, à recueillir l'avis des hommes les plus éminents du pays, à quelque parti qu'ils puissent appartenir : MM. Salmeron, Montero, Armijo, le duc de Tetuan, le maréchal Martinez Campos avec M. Silvela franchement décidés aux négociations. Le général Weyler refusera de se prononcer ; il n'a pas été consulté sur l'opportunité de la guerre, il n'a donc pas à émettre d'avis sur la convenance de faire la paix. Les généraux Polavieja, Azcarraga, Chinchilla, Lopez Dominguez, auxquels s'associe M. Romero Robledo, enclins à ne pas encore abdiquer toute espérance.

Vaines illusions ! Dans Manille, le général Augustin, étroitement bloqué, est réduit à une absolue impuissance, attendant d'un jour à l'autre l'impérieuse sommation de capituler.

A Puerto-Rico, les faibles moyens dont dispose le général Macias rétrogradent sur San-Juan où il ne sera possible de tenir que pour l'honneur.

L'armée de Cuba a cessé d'être « el nucleo importante de resistencia » que le général Azcarraga faisait valoir à M. Sagasta pour excuser les suprêmes exaltations de sa foi. Le capitaine général Blanco ne doit certainement pas

être en état de grouper trente-cinq mille combattants et il est irraisonnable d'admettre qu'il puisse, avec ce faible effectif, préserver la Havane d'un bombardement et d'une attaque sur le front de terre. Mais ce décisif effort sera-t-il même tenté par ceux qu'apeurent les sacrifices?

Nous pensons que la démonstration projetée sur les côtes d'Espagne avait précisément pour raison d'éviter aux Américains de renouveler en automne, sur la côte nord de Cuba, la malchanceuse expérience du général Shafter sous Santiago. Il pouvait suffire pour contraindre l'Espagne à crier merci, — et l'expédient était moins risqué, plus expéditif, — d'envoyer le commodore Watson se saisir d'une des Canaries et de Ceuta, de bloquer les ports de la péninsule, ou de bombarder Ferrol et Cadix.

L'Espagne, il faut le constater, ne se sentait pas en mesure de repousser cette agression; l'escadre de l'amiral Camara, rappelée en toute hâte de Suez, n'offrait qu'une précaire ressource et le rôle de l'armée de terre se trouvait fatalement réduit à fort peu de chose.

De plus, des complications d'un ordre particulier commandaient au gouvernement de soustraire le pays à ces périlleuses alarmes.

D'une part, Don Carlos a quitté Bruxelles pour Lucerne et, — malgré la patriotique désapprobation du marquis de Cerralbo, — une inquiétante agitation est bientôt signalée dans la province de Cuenca, sur les confins du Guipuzcoa et de la Navarre; la guerre civile menace d'ajouter une calamité monstrueuse à celles qui déjà accablent la patrie.

D'autre part, la louche attitude de l'Angleterre n'est pas sans provoquer de troublantes appréhensions, lesquelles motiveront des travaux de défense sur la Sierra-Carbonera. On est presque en droit de se demander si la Grande-Bretagne, qui a su empêcher Mohamed el Tores de dénoncer la neutralité du Maroc, n'a pas livré Tanger aux Etats-Unis, ambitieuse de recueillir ensuite — dans les parages

méditerranéens — la rémunération de ses complaisances intéressées (1).

Enfin M. Sagasta ne peut se méprendre sur le sentiment de lassitude résignée qui commence à accabler la nation. Il croira alors de son devoir de mettre fin à la laborieuse et dévouée mission de M. Cambon en l'autorisant à signer, le 12 août, le protocole. L'article cinq mentionne : « Les Etats-Unis et l'Espagne nommeront cinq commissaires pour la discussion et la conclusion du traité de paix, lesquels se réuniront à Paris le 1er octobre au plus tard ».

L'Espagne désigne : M. Montero Rios, jurisconsulte éminent, président du Sénat; M. Wenceslao Ramirez de Villaurrutia, ministre à Bruxelles; M. Buenaventura Abarzuza y Ferrer, qui fut ambassadeur de la République fédérale à Paris en 1873; le général du génie Rafael Cerero y Saenz; M. José Garnica, ancien sous-secrétaire d'Etat à la justice; M. Ojeda, ministre à Tanger, remplit les fonctions de secrétaire.

Pour les Etats-Unis se présentent : M. Hay, secrétaire

---

(1) Il est hors de doute que l'attitude de l'Angleterre empêche l'intervention dans le conflit hispano-américain d'une troisième puissance. Le *New-York Herald* proclamera le 12 août « When the secret diplomatic history of the war comes to be written the full measure of obligations of the United States to Great Britain will be apparent ».

Les journaux anglais reproduiront orgueilleusement cet aveu, mais on voudra bien admettre que cette satisfaction platonique ne saurait suffire.

Plus explicites encore, les paroles prononcées le 4 février 1899 par M. Wolcott au Sénat de Washington : « Nous avons contracté une dette envers nos frères d'au delà des mers. Nous avons eu pour nous, pendant la guerre, leur inestimable appui moral et l'influence de leurs habiles diplomates. Sans l'Angleterre, nous ne serions pas sortis de la dernière guerre nos couleurs flottant aussi haut qu'elles flottent aujourd'hui. Nous n'avons qu'une seule amie parmi les puissances européennes, c'est la Grande-Bretagne. »

d'Etat aux affaires étrangères; M. Cushman K. Davis, sénateur du Minnesota et président de la commission des affaires étrangères au Sénat; M. George Gray, sénateur du Delaware, un des leaders du parti démocratique; M. William P. Frye, sénateur du Maine, siégeant depuis plus de vingt-cinq ans dans les assemblées parlementaires; M. Whitelaw Reid, ancien ambassadeur à Paris; M. Moore, secrétaire.

« Les commissaires, après avoir lutté avec une persévérance qu'aucune illusion ne leur rendait aisée, contre l'inflexible dureté de collègues enfermés dans la lettre d'instructions sans élasticité », obtempèrent le 29 novembre aux conditions essentielles imposées par les Etats-Unis. Les secrétaires des deux commissions n'ont plus qu'à rédiger les clauses respectives du traité de paix, définitivement signé le 10 décembre.

L'Espagne renonce à tout droit et titre de propriété sur la Grande Antille. C'est Cuba libre! Mais, comme l'a déjà énoncé le sénateur Hanna — l'ami et le conseiller intime de M. Mac Kinley — dans vingt ans les Etats-Unis seront pratiquement maîtres de l'île, dont ils détiendront toutes les forces et les richesses économiques (1).

L'Espagne cède aux Etats-Unis l'île de Puerto-Rico et les autres îles des Antilles actuellement placées sous sa domination, ainsi que l'île de Guam dans le groupe des Mariannes.

L'Espagne abandonne, contre une indemnité de vingt millions de dollars (2), l'archipel des Philippines aux

(1) Rappelons-le, une dernière fois déjà, dans sa lettre du 2 octobre 1823, Thomas Jeffersons exposait au président Monroe cette objectivité première des convoitises américaines.

(2) An act of genuine liberality (*Chicaco Times-Herald*, républicain) — The money given to Spain as a compensation for her loos of the islands must be either a charity or a purchase of a fraudulen title (*New-York Press*, républicain).

Etats-Unis, qui se réservent de prononcer ultérieurement l'annexion ou le protectorat. Cette clause, outrageant triomphe de l'*impérialisme* yankee, est l'application la plus éhontée du cruel axiome. « La force prime le droit »; quoique imprécis, les termes de l'article 3 du protocole de Washington ne se prêtaient pas à cette scandaleuse interprétation.

Non moins grande est l'iniquité morale de refuser la reconnaissance de la dette cubaine (1) et le remboursement des cautionnements particuliers en dépôt dans les trésors des colonies.

Enfin, après le rapt, l'offense. M. Mac Kinley, dans son

---

(1) D'après M. Harrison, conseiller de commerce à l'ambassade anglaise de Madrid, la dette de Cuba se constitue ainsi :

1890.............	875 millions de pesetas.	Conversion de la dette de 1886, gagée sur les revenus de l'île avec garantie de la métropole (Mortgage certificates);
Novembre 1896...	400 millions;	
Mai 1897.........	200 millions;	
Janvier 1898.....	200 millions;	
Avril 1898.......	225 millions.	
	1.900 millions.	

La non-reconnaissance par le conquérant de la dette d'un pays annexé, ou de la part de dette qui lui incombe, est un fait que l'histoire n'avait pas encore eu à enregistrer. Congrès de Vienne en 1815, entre Rome et Vienne, pour la dette et les pensions des Légations. Convention de Paris du 23 août 1860 entre la France et l'Italie, visant la Savoie et le comté de Nice. Convention de Vienne et traité de Zurich entre la France et l'Autriche, concernant la Lombardie et la Vénétie. Convention du 7 décembre 1866 entre la France et l'Italie, intéressant les Etats pontificaux. Traité de Berlin du 13 juillet 1878, attribuant à la Serbie, à la Bulgarie, au Monténégro, une part de la dette ottomane. Le Chili, le Mexique, Costa-Rica, puis l'Ecuador, le Vénezuela, le Nicaragua, se reconnaîtront également débiteurs envers la suzeraineté déchue.

message du 7 décembre, a cru devoir affirmer sans ambages la criminalité de l'explosion du *Maine* et la mettre à la charge de l'Espagne. Sur ce dernier point, qui touche à l'honneur, M. Montero Rios a demandé un arbitrage ; il ne l'a même pas obtenu, tellement est inflexible l'intransigeance de la formule des commissaires américains : « *C'est à prendre ou à laisser.* »

Que la Paz sea Paz !

Mais cette paix, la plus douloureuse pour l'Espagne depuis le traité d'Utrecht, n'est pas le contact synallagmatique établissant la réconciliation durable entre les belligérants ; c'est un contrat léonin, conférant à une nation favorisée par la fortune des batailles une supériorité temporaire et des avantages arrachés au vaincu.

Entre les deux nations plane un silence que Madame Emilia Pardo Bazan — évoquant une troublante vision — dira ressembler à celui de la meute, après l'hallali, les dépouilles du sanglier une fois dévorées.

Qu'il nous soit permis maintenant — après des enseignements tactiques déjà particularisés — de préciser quelques-unes des critiques qui se peuvent appliquer à la trilogie sanglante, égrenant ses épisodes du 11 avril 1895 au 12 août 1898.

I. — La lutte contre l'insurrection cubaine aurait dû être conduite plus méthodiquement, plus scientifiquement. Nous constatons une fâcheuse dissémination des forces dans l'intention de tout garder et un abusif lotissement en zones, où règnent de petits potentats ; en un mot, manque d'unité. Il convenait, au contraire, de concerter des opérations stratégiques avec de solides colonnes bien pourvues de canons à tir rapide, refoulant lentement devant elles les partidas, pour les contraindre à s'agglomérer et à subir la défaite tactique. Les insurgés, à vrai dire, n'ont ni lignes

ni base d'opération, mais il n'en est pas moins certain qu'ils tirent leur subsistance du pays et que, par suite, le but de la manœuvre doit tendre à les priver des ressources fournies par les champs de boniatos, de malangas et de yucas. Le général Weyler a eu l'intuition de ce système et il est hors de doute — en dépit des calomnieuses (1) clameurs de ses adversaires — qu'il avait partiellement réussi à pacifier la province occidentale et le quartier central de l'île. Partiellement, disons-nous, car un tel procédé de guerre, déroutant avec une si radicale désinvolture les errements du passé, ne s'improvise pas du jour au lendemain. Les moyens d'exécution pratique laissaient encore à désirer, et le capitaine général ne pouvait prétendre arriver que peu à peu, par de précautionneuses mesures, au rationnel développement de ses projets.

Les insurgés cubains se sont fort bien rendu compte du péril extrême, auquel les acculait cette énergique et audacieuse innovation. De ce chef s'expliquent les haines inexorables qui honorent le général Weyler.

II. — Aux Philippines, les opérations si parfaitement réglées de la division Lachambre ont eu pour premier résultat la prise de Santa-Cruz, de San-Francisco-de-Malabon, d'Imus, de Perez-Dasmarinas et de Silang. La pensée du général marquis de Polavieja est maintenant de refouler l'insurrection sur la chaîne des monts Sungay; il dira et laissera écrire (2) que le gouvernement lui a refusé le renfort de vingt-cinq bataillons qu'il réclamait pour arriver à ces fins, ne disposant pas — à son avis — des moyens nécessaires pour investir et pour frapper simultanément.

---

(1) Il est faux que le capitaine général ait ruiné l'île par la destruction des plantations et des ingenios de sucre ou de café; il a simplement ordonné la dévastation des récoltes profitables aux insurgés.

(2) *Filipinas*, par M. Enrique Abella y Casariego, p. 58.

Il n'est pas tout à fait exact que le capitaine général ait rencontré une opposition formelle dans le conseil des ministres. Jusqu'à ce moment précis, les dépêches du général Polavieja, concernant les opérations militaires, ont été empreintes d'un confiant optimisme; aussi est-on en droit de se demander, à Madrid, si le revirement inopiné qui se traduit par cette brusque demande de renforts n'a pas été motivé simplement par la sédition qui faillit compromettre Manille, le 25 février. Le cabinet, qui se trouve lui-même dans une situation fort critique (1) estimera qu'il est tout d'abord de son devoir d'inviter le général à formuler de sérieuses raisons, indispensables pour faire accepter au pays ce nouveau sacrifice. Le commandant en chef s'abstiendra de toute explication et sollicitera peu après, pour d'impérieuses raisons de santé, son retour dans la Péninsule (15 avril).

Le général Primero de Rivera, son successeur, réussira il est vrai, dans les premiers jours de mai, à resserrer le cercle d'investissement gagnant Ternate, Maragondon et Idang. Mais, il ne pourra empêcher, quelques jours plus tard, Aguinaldo de s'esquiver avec 2.000 hommes par Silang et de s'installer le 6 juin à Pamitinan, proche de Montalban, sur les confins des provinces de Manille, de Morong et de Bulacan.

L'échec subi par le marquis d'Estella semblerait donc légitimer les précédentes exigences du général Polavieja, et il est à regretter que son insistance n'ait point été suffisamment efficace pour convaincre le gouvernement. Mieux valait, en effet, maîtriser l'insurrection par la force et la

(1) Crainte d'un mouvement carliste, obligation de ne pas affaiblir les cadres de l'armée de la métropole, inconvénients fâcheux que ne manqueraient pas de produire de nouveaux appels; nécessité de restreindre les dépenses sur les fonds de la caisse péninsulaire qui vient encore d'envoyer aux Philippines trois millions de douros.

réduire sans pitié que de traiter avec elle, livrant ainsi à la fourberie des Tagales les preuves d'une faiblesse qu'ils ne manqueront pas d'exploiter, à la première et prochaine occasion.

Ainsi, aux Philippines comme à Cuba, fera défaut à l'heure décisive l'énergique impulsion d'un soldat, répudiant l'intrusion de la politique qui, toujours, entrave ou amoindrit le succès des opérations militaires.

III. — Au cours de la guerre avec les Etats-Unis, deux erreurs stratégiques dénaturent l'attitude qu'il convenait à l'Espagne de prendre.

La Grande Antille avec son armée — alors de 80.000 hommes robustes et acclimatés — pouvait et devait se passer d'assistance, d'autant plus que les Américains ne témoignaient aucune hâte d'y agir. Le facteur « Temps » leur était de tous le plus précieux : saison peu propice et troupes impropres à entrer immédiatement en campagne. En ces conditions, l'envoi de l'escadre Cervera dans les eaux cubaines était une faute que le gouvernement lui-même ne devait pas tarder à regretter (1).

---

(1) Ignotus, dans le numéro d'octobre de la *Espana moderna* (très intéressante série « De la guerre »), examine les rôles dévolus à cette escadre et attribue ses préférences à une action aux Philippines.

L'amiral Cervera, quittant les îles du Cap-Vert le 26 ou le 27 avril, réussit pendant une dizaine de jours à dérober sa véritable destination; il n'est point besoin de charbonner dans des ports anglais, car son itinéraire lui offre : Dakar, Fernando-Po, Loanda, La Réunion, Madagascar, Mozambique, Batavia, Saurabaya, Koupang, Macassar, Amboine, Isabela; il peut prétendre arriver à Manille au commencement de juin, avant que Dewey ait reçu ses premiers renforts.

Si cette mission était réputée trop aventureuse, l'escadre demeurait utilement en position aux îles du Cap-Vert ou aux Canaries; elle entreprenait de là un raid à la recherche, sur les côtes du Brésil, des navires ennemis *Orégon*, *Marieta*, *Nitcheroy*. Rejointe plus tard par l'amiral Camara, la flotte

La seconde erreur est imputable au capitaine général Blanco. Il a cru, avec une obstination que rien n'excuse, à un péril menaçant la Havane, et la Havane seulement; par suite y a concentré tous ses moyens de défense. On ne peut lui pardonner l'abandon complet dans lequel il laisse la Province Orientale, la plus compromise par son éloignement et la difficulté des communications avec le centre, la seule réellement au pouvoir de l'insurrection. Et ce délaissement est à ce point lamentable qu'il ne sera fourni au IVe corps ni vivres, ni artillerie. Bien plus, lorsque, par suite de la claustration dans la baie de l'escadre Cervera, Santiago est devenu un appât offert aux entreprises américaines, rien ne sera tenté en vue de secourir le général Linarès, rien..., même pas le ravitaillement des postes sur sa ligne de retraite éventuelle.

La critique militaire ne peut hésiter à rendre le capitaine général Blanco responsable de la douloureuse obligation de capituler, imposée aux défenseurs de Santiago.

Après tous les désastres militaires, la vindicte publique — trop souvent égarée — clame le nom d'un homme qu'elle prétend charger des péchés de la nation. Après Sedan, l'empereur Napoléon; après Metz, Bazaine; après Adoua, Baratieri; après Larissa et Dhomokos, le diadoque!

Pourtant il serait inique de stigmatiser de la sorte le général Blanco.

IV. — Inique, oui, car il n'était pas dans les moyens des généraux de l'Espagne de racheter les fautes de ses politiciens.

Au fond, peu importe de savoir si, à cette heure, il est équitable ou non de faire du ministère et du parti libéral le bouc émissaire des fautes et des erreurs commises, trois

---

espagnole, ainsi constituée, devenait une force défensive que les Américains ne pouvaient se permettre de totalement négliger.

ans durant dans les colonies, sous les auspices du parti conservateur (1). Le débat est plus élevé, plus étendu, il plane au-dessus de ces imprécises compétitions; c'est contre l'indifférence trop longtemps coupable du parlementarisme que se formulent les implacables accusations des généraux appelés à défendre leur probité militaire et l'honneur de leurs compagnons d'armes (2).

Le gouvernement n'a rien fait pour la défense des colonies; il n'a pas su fournir à l'armée et à la marine les ressources indispensables pour soutenir la lutte.

Et le gouvernement est à la merci de politiciens qui ont cessé d'être les représentants de la nation pour réduire leur mission à la tâche, plus facile et plus rémuneratrice, de courtiers d'arrondissement. La guerre, pour ces avilis, est une calamité dont ils ont conscience de ne pas vouloir; à laquelle, par suite, il est inutile de se préparer. La formule d'une mensongère excuse ne leur fera même pas défaut, car M. Emilio Castelar osera écrire : « Ningun gobierno espanol es responsable de una guerra, declarada

---

(1) Dans les premiers jours de septembre qui précèdent la réouverture des Cortès, ce ne sont pas seulement les feuilles chauvines qui ont tant contribué à la guerre, comme le *Heraldo*, l'*Imparcial*, le *Liberal*, la *Correspondencia*, les organes carlistes et républicains comme le *Correo espanol*, le *Pais*, le *Progreso*, les feuilles militaires comme l'*Ejercito*, le *Correo militar*, la *Correspondencia militar*, mais même les journaux conservateurs la *Epoca*, la *Patria*, *El Tiempo*, qui indiquent que le moment est venu, sans trêve ni répit, d'exiger des explications et de réclamer des comptes.

(2) La virulente philippique du général Weyler au Sénat le 10 septembre, reprochant au gouvernement de n'avoir pas su armer le pays en vue d'une guerre inévitable.

Apre conflit au Sénat, le 14, entre le général Primero de Rivera et le comte Almenas.

Manifeste du général Polavieja lu à la Chambre par M. Gasset, directeur de l'*Imparcial*, etc.; car il est nécessaire seulement de citer les plus sensationnelles de ces manifestations.

por la voluntad sin freno de un gobierno extranjero sin escrupulo (1) ».

C'est ainsi que l'Espagne a été surprise par les événements dans le plus misérable état d'impréparation.

Au lendemain de cette néfaste banqueroute de la politique, l'heure est propice à la Monarchie pour faire sortir des rangs d'une loyale armée l'homme qui sera l'instaurateur d'un régime régénéré.

Que cette leçon au moins — la leçon essentielle — ne soit pas perdue ; ce serait un crime de lèse-patrie.

Les conséquences de la guerre hispano-américaine peuvent se résumer en une brève notation.

L'Espagne entre dans une période de recueillement : « Lo que importa es optar por un politica de sabia reconstitucion economica y de buen caracter administrativo » ; la perte cruelle de ses colonies (2) lui vaudra tout au moins l'avantage compensateur de faciliter cette pénible tâche.

---

(1) Cronica internacional. *La Espana moderna* (octobre).

(2) 424.330 kilomètres carrés et 10.263.000 habitants. Ces chiffres représentent presque, le premier la superficie de la Péninsule, le second les deux tiers de la population de la métropole. Les trois années de guerre coûtent à l'Espagne 100.000 hommes et deux milliards huit cent mille pesetas. M. Romero Giron comprend dans cet exposé de la situation financière (4 mars 1895 au 31 décembre 1898) les sommes dues à la Compagnie transatlantique, les intérêts des avances consenties par divers établissements de crédit et les dépenses pour le rapatriement des troupes.

Les Etats-Unis dépenseront, pour un effectif réellement enrôlé de 254.500 hommes, sept cent cinquante millions de francs sur les trois cent soixante millions de dollars votés par le Congrès. Cette prodigalité affecte l'exercice courant d'un déficit que M. Lyman Gage, secrétaire du Trésor, évalue à cinq cent soixante millions de francs, mais que M. Cannon, président de la commission du budget, estime notablement supérieur ; le

La persévérance de ses efforts, la valeur de son armée réorganisée sur les bases du service obligatoire et personnel, mériteront à la nation si durement éprouvée une alliance. Qu'elle ne redise pas avec M. Emilio Castelar : « Las alianzas han pintado mal à nuestra patria »; déjà, après Melilla (1) elle aurait dû comprendre combien son isolement lui était fatal.

Les Etats-Unis, du fait de leurs victoires, deviennent « *a World Power* ». C'est — après répudiation de la doctrine de Monroë — leur entrée dans la mêlée des rivalités internationales, rivalités d'autant plus redoutables pour les puissances jalouses que cette *Weltpolitik* se complique d'une redoutable expansion industrielle (2).

Nous avons appris déjà, par divers incidents relatés au chapitre des Philippines, combien aigres et tendus ont été les rapports entre les Etats-Unis et l'Allemagne, et nous savons, — à n'en pas douter, — que l'intervention du Kaiser (3) dans le conflit hispano-américain, n'a été empêchée

---

Congrès devra se montrer économe pour éviter le recours à une nouvelle émission de *bonds*.

Rappelons, pour fixer les idées, les dépenses globales de quelques guerres antérieures. Crimée, 9.950.000.000 frs.; campagne d'Italie, 1.500.000.000; Danemark, 175.000.000; guerre de Sécession, 34 milliards; campagne de Bohême, 1.650.000; expéditions du Mexique, de Chine et Cochinchine, un milliard. La guerre 1870-1871 coûte à la France 12.666.516.536; guerre russo-turque, 5.625.000.000; campagnes de l'Afrique australe, 43 millions; guerre afghane, 66 millions.

(1) Aveu de faiblesse qui, sans le moindre doute, a également favorisé l'explosion de l'insurrection cubaine.

(2) Rechercher l'éloquente statistique pour l'exercice juin 97-juin 98 publiée par M. F.-Emory, directeur du bureau du commerce extérieur au ministère des affaires étrangères.

M. Th. Barth a consacré dans la *Nation* (Berlin) de très instructifs articles à cette *Handelspolitik* et, dans la *Westminster Review* (janvier), M. Mark Warren fera entendre un premier cri d'alarme.

(3) « Le Kaiser est le plus terrible ennemi de l'Angleterre,

que par l'attitude de l'Angleterre. L'Allemagne ne peut abandonner aucune des prétentions qu'elle affirme légitimées par des intérêts en Extrême-Orient et dans l'archipel annexé. C'est elle, suivant toutes probabilités, qui, pour la défense des droits économiques du vieux continent, se donnera mission de réaliser les espérances du comte Goluchowski.

Serait-il osé (1) de suspecter la sincérité et le désintéressement de l'Angleterre dans ses récentes flagorneries à l'adresse des Etats-Unis? Cette alliance prêchée par M. Chamberlain, cette entente à laquelle les magazines anglo-saxons ne cessent de consacrer des articles dithyrambiques, ne peut être qu'une trompeuse chimère; trop excitables sont les antagonismes latents. Est-il nécessaire d'insister sur la déception déjà ressentie par l'Angleterre, ouvrant en Chine (2) les portes au commerce américain,

---

écrira dans le *Contemporary* (décembre) l'auteur anonyme d'une diatribe enragée contre l'Allemagne. Le plan de l'Empereur est la reconstitution d'une alliance continentale contre l'Angleterre sous une forme bien plus dangereuse que celle conçue par Napoléon, etc., etc. »

(1) Au Sénat de Washington, M. Bacon, envisageant l'annexion des Philippines au point de vue international, a pu dire, dans un discours où il soutient sa résolution hostile :

« L'Angleterre pousse particulièrement les Etats-Unis à s'emparer des Philippines. Pourquoi? Est-ce qu'elle est si désireuse d'être témoin de l'expansion des Etats-Unis et du développement de leur puissance, ou est-ce qu'elle prévoit une guerre universelle gigantesque au moment du partage de la Chine, guerre dans laquelle elle voudrait voir les Etats-Unis obligés de s'engager et pour laquelle elle souhaite et espère qu'elle les aura pour alliés? »

(2) Le *Daily News* constatera que, politiquement, l'Angleterre peut gagner à l'influence acquise par les Etats-Unis dans les mers de Chine, mais que, commercialement, elle n'y trouvera aucun profit et qu'elle fera bien de n'y compter comme auparavant que sur elle-même pour le soin de ses intérêts.

M. Truxhim Beale s'est tout spécialement appliqué dans son

et n'obtenant pas aux Philippines des avantages de réciprocité (1)? Des mécomptes de même nature seront provoqués par les règlements de navigation, appliqués par les Etats-Unis à Puerto-Rico et à Hawaï (2). Enfin, n'est-ce pas la *Saturday Review* qui déplorera la rude épreuve à laquelle est soumise l'amitié récente des deux peuples, par l'attitude intransigeante du cabinet de Washington dans la question du canal interocéanique (3)?

---

article « the strategical value of the Philippines (*North American Review*, juin) à faire ressortir l'importance de l'archipel en ce qui concerne le marché chinois.

(1) Déclarations du nouveau secrétaire d'Etat M. John Hay, et commentaires de M. Maurice Low dans *National Review* (décembre).

(2) Le *Times* analyse l'exposé de M. Gage sur la future politique maritime des Etats-Unis dans des termes qui ne révèlent pas précisément la satisfaction :

« Nous envisageons, dit-il, avec les plus cordiaux sentiments de sympathie et sans l'ombre de jalousie le développement de l'impérialisme civilisateur et colonisateur des Etats-Unis, mais il ne faudrait pas en conclure que nous sommes disposés à approuver l'adoption d'une politique exclusive dans les contrées sur la destinée desquelles nous avions le droit de dire notre mot. »

(3) Malgré les préférences pour le canal de Panama que le brigadier général H. L. Abbott fait ressortir dans le *Forum* (novembre), le cabinet de Washington est décidé à favoriser l'exécution rapide du canal de Nicaragua plus exclusivement *américain*. Cet accaparement est une violation, — contre laquelle proteste la Grande-Bretagne — du traité Clayton-Bulwer du 4 juillet 1850; il convient d'en rappeler la clause principale :

« Les gouvernements des Etats-Unis et de la Grande-Bretagne déclarent par le présent que ni l'une ni l'autre des deux puissances ne tentera jamais d'obtenir ni de maintenir pour elle-même un contrôle exclusif sur ledit canal. Ils conviennent que ni l'une ni l'autre n'érigera ou ne maintiendra jamais des fortifications commandant le canal, ou situées dans son voisinage, et n'occupera, ne fortifiera, ne colonisera, ou n'assumera et n'exercera aucune domination sur le Nicaragua, Costa-Rica, la côte des Mosquitos, ou toute autre partie de l'Amérique cen-

Maintenant, l'occupation et la défense de ces nouvelles acquisitions territoriales (1) réclame le développement des forces nationales, nécessite une forte armée et une puissante flotte.

La triste opinion que M. J.-E. Chamberlain, le war correspondant du *N.-Y. Evening Post*, formulait dès le mois de juin dans le *Forum* sur le compte des insurgés cubains, a été amplement confirmée par l'expérience de la campagne. Pendant bien des années encore s'imposera l'occupation de l'île pour favoriser l'invasion des *carpet baggers yankee* et pour soutenir les conservateurs — qui

---

trale; que ni l'une ni l'autre n'usera jamais de sa protection ou de son alliance avec aucun Etat ou peuple dans le dessein d'ériger ou de maintenir ces fortifications, d'occuper, de fortifier, de coloniser le Nicaragua, Costa-Rica, la côte des Mosquitos ou toute autre partie de l'Amérique centrale, ou d'y assumer ou exercer une domination. »

Pour de plus amples détails, consulter l'article du capitaine Crowninshield, favorable au canal de Nicaragua (*Century Magazine*, janvier) et les commentaires inquiets du capitaine Cecil B. Levita (*Journal of the royal united service Institution*, janvier).

Les jingoës de l'impérialisme sont fort enclins à ne tenir aucun compte des revendications anglaises et poussent aussi à l'établissement d'une station de charbon sur la lagune de Chiriqui que la République de Costa-Rica consentirait à céder.

Deux concessions ont été faites par le Nicaragua à des compagnies américaines : le contrat Cardenas-Menocal de 1887 et la récente promesse du président Zelaya à un syndicat de Chicago.

Le bill Morgan, quelque peu amendé par le Sénat, attribue au gouvernement des Etats-Unis le contrôle exclusif et tout le stock d'actions, sauf la part revenant aux républiques du Nicaragua et de Costa-Rica. La compagnie américaine traitera avec un entrepreneur américain pour l'achèvement des travaux dans un délai de six années; le Trésor fera l'avance de cent quinze millions de dollars.

(1) A ajouter aux colonies perdues par l'Espagne, l'occupation de l'île Wake et l'annexion de l'archipel hawaïen dans les conditions déjà dites au chapitre V. (7.629 milles carrés avec une population de 90.000 âmes.)

veulent Cuba libre sous un gouvernement protégé par les Américains — contre les extravagances du parti radical momentanément affaibli par la mort de Calixto Garcia.

Aux Philippines, la situation est autre, bien plus périlleuse. Aguinaldo, avec l'appui des députés de l'Assemblée nationale réunie à Malolos, affirme sa volonté très ferme de ne pas reconnaître aux Etats-Unis la prétention de traiter les Tagales en peuple asservi. Les insurgés, aujourd'hui vainqueurs (1) de leurs anciens maîtres, revendiquent le juste dégrèvement des territoires arrachés à la domination espagnole : Luzon et les Visayas, car, fin décembre, le général Rios n'a pu éviter de leur remettre Ilo-Ilo.

C'est véritablement dire, à la prise de possession, que commenceront pour les Américains les délicates complications et les plus sérieuses difficultés. Le général Otis a bien pu dégager les abords de Manille et repousser l'agression (2) qui, le 4 février au soir, date l'ère sanglante des

---

(1) Cette qualité de vainqueurs, ils l'affirmeront sous toutes les formes, même par leur refus d'accepter des intermédiaires pour régler la question de la libération des 13.000 prisonniers espagnols qu'ils détiennent.

(2) On dira qu'elle a été motivée par le besoin d'apeurer le Sénat de Washington et de l'inciter ainsi à repousser le vote du traité de paix. L'approbation, néanmoins, sera accordée le surlendemain (6) par cinquante-sept voix contre vingt-sept, soit à la majorité de trois voix; quelques jours plus tard, M. Mac Ennery réussira à faire adopter, par vingt-six voix contre vingt-quatre, une résolution que les anti-annexionistes (M. Hoar) réputeront anodine et équivoque, n'offrant aucune garantie future de liberté ou d'autonomie aux Philippins. L'amendement est ainsi conçu :

« Résolu : Que, par la ratification du traité de paix avec l'Espagne, il n'est pas entendu d'incorporer les habitants des Philippines comme citoyens des Etats-Unis, ni d'annexer lesdites îles d'une façon permanente, comme partie intégrante du territoire des Etats-Unis. Mais que l'intention des Etats-Unis est d'établir dans l'archipel un gouvernement convenant aux besoins et à la situation des habitants, de préparer ceux-ci à établir un gou-

hostilités; le général Miller, sans peine, bombarde Ilo-Ilo (11 février); mais l'occupation de quelques places du littoral ne saurait suffire : l'archipel tout entier reste à conquérir sur une armée indigène de plus de 40.000 hommes, sur des sites presque inabordables et sur un climat fatal aux races blanches. 60.000 hommes, s'il faut en croire l'amiral Dewey, devront être engagés dans une nouvelle et longue lutte dont le coût sera supputé par le *New-York World* à au moins cent millions de dollars (1).

Avec de telles obligations, comment ne pas taxer de mesquinerie la proposition présentée par la commission des affaires militaires de la Chambre, afin de porter à cent mille hommes l'effectif de l'armée régulière ! Combien insignifiant aussi est le programme de M. Long tendant à l'augmentation des forces navales (2)!

---

vernement autonome local et de disposer de l'archipel au moment voulu pour le mieux des intérêts des citoyens des Etats-Unis et des habitants des Philippines. »

(1) L'organe démocrate écrira : «We offer to pay (20.000.000 D to a beaten foe for this worthless title to islands which it will cost us 100.000.000 D. to conquer and 30.000.000 D. a year to govern. »

Du *New York-Press* (républicain) : « If twenty millions are to be paid to Spain for what she does not possess, how many millions are to be paid to the Philippine insurgents for what they do possess by right of conquest made for freedom ? ».

(2) Construction en trois ans de trois cuirassés de 1re classe; cinq croiseurs cuirassés de 1re classe doués de la plus grande vitesse et de la plus grande puissance; cinq croiseurs protégés de 2e classe.

La dépense prévue est de 250 millions de francs.

L'effectif de la marine sera porté de 12.000 à 17.000 hommes.

Le Congrès ayant récemment autorisé la construction de trente-six torpilleurs, le secrétaire de la marine ne propose pas d'accroissement de cette catégorie de bâtiments.

Création d'une flotte de transport et organisation d'un Spécia Transport Bureau relevant du Department of the Quaster Master General.

Le Board of Construction of the Navy Department a décidé que

Les conséquences immédiates de *la plus sainte de toutes les guerres* (1) sont dès lors évidentes, car s'évoque la vision du **militarisme**.

Vision apeurant la démocratie, car « l'Union considère l'entretien d'une puissante marine et d'une forte armée permanente comme préjudiciable à la prospérité nationale, comme périlleuse pour la liberté civile ; la République ne saurait donc souscrire à aucun engagement international lui créant semblable obligation (2) ».

Mais déjà il est trop tard pour échapper à l'expiation méritée.

La République fédéraliste, basée sur le principe de l'autonomie, n'est plus qu'à l'état de souvenir ancien, presque oublié. L'œuvre unitaire du général Grant s'est écroulée au souffle orgueilleux que déchaîne la Victoire.

Une lueur, confuse encore, enveloppe les décombres; c'est l'aurore césarienne, bientôt éblouissante apothéose du militarisme.

Un bruit, étrange encore, trouble le recueillement de l'aube; c'est le réveil des légionnaires, bientôt triomphale fanfare acclamant un soldat heureux.

E. Bujac.

---

les trois cuirassés de 1re classe dont il est fait mention ci-dessus seraient dotés seulement d'une vitesse de 15 à 16 nœuds (l'*Illinois* qui vient d'être lancé à Newport News).

Cette résolution est fort blâmée dans certains milieux; l'*Engineering News*, du 23 juin, consacre à ce sujet un article de critique très autorisé.

(1) M. G. Ingersoll exprime simplement une conviction que le philosophe de Yasnaïa-Poliana nous affirmera être celle de l'immense majorité des citoyens de la libre Amérique. Passe encore pour la formule; mais que penser de la démonstration tentée par le sénateur Foraker dans le *Forum* (juin) : *Justice and Necessity of the American War with Spain !*

(2) Dépêche en date du 28 juillet 1856 de M. Maroy au comte Sartiges, ambassadeur de France à Washington; voir chapitre III.

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE III

PROLÉGOMÈNES DIPLOMATIQUES

CHAPITRE IV

LES BELLIGÉRANTS

CHAPITRE V

LE THÉATRE DE LA GUERRE

CHAPITRE VI

LES PHILIPPINES

CHAPITRE VII

SANTIAGO-DE-CUBA

CHAPITRE VIII

PUERTO-RICO

CHAPITRE IX

LA FIN DE LA GUERRE

Paris et Limoges. — Imprimerie militaire Henri CHARLES-LAVAUZELLE

PRÉCIS

DE QUELQUES

CAMPAGNES

CONTEMPORAINES

Par le Commandant E. BUJAC

IV

LA GUERRE HISPANO-AMÉRICAINE

(AVEC 28 CARTES OU CROQUIS)



PARIS

HENRI CHARLES-LAVAUZELLE

Éditeur militaire

10, Rue Danton, Boulevard Saint-Germain, 118

(MÊME MAISON A LIMOGES)

PRÉCIS

DE QUELQUES

CAMPAGNES CONTEMPORAINES

I. — Dans les Balkans.

II. — La guerre sino-japonaise.

III. — Egypte et Soudan.

IV. — La guerre hispano-américaine.

BUJAC

CAMPAGNES
CONTEMPORAINES

IV

LA GUERRE
HISPANO-
AMÉRICAINE

